

*Des chemins de  
plus en plus fréquentés  
Mon rappel à la vie*

*Compostelle*

*Le cancer*

*Ma guérison*

*Louis René Comeau*

Photo de la couverture : **Louis René Comeau**  
Corrections d'épreuves : **Francine Boudreau Guignard**  
Correctrice et réviseuse : **Karine Pelletier**  
Infographiste : **Vincent Bordage**  
Imprimerie: **Imprimerie CODIAC printing inc.**

**ISBN : 978-0-9810184-1-6**

**Tous droits réservés dans tous pays**

**Il est interdit de reproduire cet ouvrage en totalité ou en partie, sous quelque forme et par quelque procédé que ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur, conformément aux dispositions de la Loi sur le droit d'auteur.**

Imprimé au Canada

**Louis René Comeau**  
**[louisrenecomeau@hotmail.com](mailto:louisrenecomeau@hotmail.com)**

***NB** – La nouvelle orthographe a été appliquée sur certains mots. La nouvelle orthographe est une initiative du **Conseil supérieur de la langue française de France** visant à simplifier la langue française et à corriger certaines anomalies. Voir le site : [www.orthographe-recommandee.info](http://www.orthographe-recommandee.info)*

## *Remerciements*

C'est un plaisir et un honneur de prendre ici l'occasion de remercier les différentes personnes qui ont contribué à rendre ces chemins possibles.

Aux anges du département d'oncologie de la City Hospital à Moncton et ceux du QEII Health Sciences Centre Blood and Marrow Transplant Program à Halifax.

Au personnel du département de cardiologie de l'hôpital régional de Saint-Jean et au Centre hospitalier universitaire Dr-Georges-L.-Dumont de Moncton.

Au personnel médical de l'urgence de l'Hôpital Stella-Maris-de- Kent.

Aux membres du département extramural de l'Hôpital Stella-Maris-de-Kent.

À mon médecin de famille et son personnel.

Aux membres du groupe *J'écris ma vie* et à l'animatrice Francine Boudreau Guignard.

Aux membres du groupe *Vie Nouvelle* et à mon accompagnatrice spirituelle, Diane Leblanc.

À mes amis pèlerins d'ici et d'ailleurs.

À mes amis, anciens et nouveaux.

Aux lecteurs de mon premier livre qui m'ont encouragé par leurs commentaires.

Aux membres de ma famille et ceux de la famille Thériault.

Un merci tout spécial à nos deux fils, François et Michel et leurs conjointes Karine et Breelyn ainsi qu'à notre petit-fils Mathis.

Il me faudrait beaucoup de temps pour remercier d'une façon adéquate, ma compagne de vie **Ginette**. Mais je lui dis simplement : « Merci du fond de mon cœur, je t'aime. »

**À mon petit-fils Mathis,  
qui m'a aidé à reprendre le goût de vivre  
et qui me procure énormément de plaisir et d'amour.**

**À tous ceux et celles  
qui vont entreprendre un de ces chemins  
et qui vont se retrouver et découvrir un autre soi.**



## *Avant-propos*

Trois ans après la parution de mon premier livre *L'appel du Chemin de Compostelle, de l'Acadie à Santiago*, voilà que je reviens avec *Des chemins de plus en plus fréquentés*. Mon premier livre racontait mon expérience sur un des chemins de Saint-Jacques, soit le Camino Francés en Espagne. Ce processus d'écriture fut pour moi, simple pèlerin, une démarche et une expérience enrichissante. J'ai été agréablement surpris par l'intérêt des lecteurs pour cet ouvrage qui raconte en des mots très simples, nos aventures, nos petits bonheurs et nos défis tout au long de ce fameux Chemin de Compostelle. Une deuxième impression fut nécessaire pour répondre à la demande. Aujourd'hui, ce livre continue à se vendre régulièrement.

Un deuxième livre sur le même sujet était hors de question. Mais il ne faut jamais dire fontaine je ne boirai pas de ton vin. Je fais ici référence à la *Fuente del vino*, fontaine des vins, à la Bodegas d'Irache sur le Camino Francés. Les expériences des dernières années m'ont amené à changer d'idée et à vouloir partager mon vécu.

Voici les motifs qui me poussent à reprendre la plume : les événements des dernières années m'ont appris à utiliser l'écriture comme une forme de thérapie. Dans mon premier livre, les lecteurs me faisaient remarquer qu'il y avait beaucoup d'émotions et de sensibilité. Au départ, cela n'était pas mon but. Des fois, nous écrivons ce que nous pensons sans nous en rendre compte. Avec les épreuves que j'ai eues, j'ai dû apprendre à écrire de la main gauche comme de la main droite. J'ai eu très peu de temps pour accepter ce qui m'arrivait et il a fallu du courage pour faire le deuil de mes activités sociales, sportives et récréatives, en autres mots, de la vie que je menais avant. Et il y avait la honte que j'éprouvais et la peine que je faisais vivre à mon entourage.

J'espère qu'une personne avec une maladie grave ou une autre qui se demande si elle peut faire un des chemins de Saint-Jacques trouve dans ce livre une phrase ou une anecdote qui l'aidera à passer au travers d'une journée difficile ou à prendre une décision. Par expérience, je sais que lorsqu'il y a peu de lumière au bout du tunnel, un appel, un courriel, une chanson ou une visite peut nous donner la force de survivre une autre journée.

Les commentaires que j'ai reçus des lecteurs et lectrices, soit par appels téléphoniques, par courriers électroniques, par lettres ou lors de conversations, m'ont également amené à la rédaction de ce deuxième récit. Des lectrices et des lecteurs m'ont partagé que ce fut en lisant mon livre qu'ils avaient décidé soit d'entreprendre eux-mêmes le chemin de Compostelle ou simplement me dire qu'ils ne pourraient jamais le faire, mais que grâce à ce livre, ils l'avaient virtuellement fait avec nous. J'ai reçu une lettre d'une dame qui n'avait jamais lu un livre depuis sa sortie de l'école secondaire; elle n'aimait pas lire. Elle me disait comment elle avait retrouvé le goût de lire. Je n'aurais jamais imaginé qu'un livre puisse influencer les gens de cette façon.

Ce deuxième livre relate, dans un premier temps, mon séjour sur un autre chemin de Saint-Jacques, mais cette fois-ci, en France. Il décrit, dans un autre temps, mon expérience avec le cancer et, enfin, les moyens utilisés pour ma guérison. Le titre m'a été inspiré lorsque j'étais au plus bas dans ma maladie et il relie les expériences que j'ai vécues l'une après l'autre. Comme les chemins de Saint-Jacques, le cancer et les moyens de guérison non traditionnels sont des voies de plus en plus fréquentées. Que le premier se fasse par choix, le deuxième se fait involontairement et le dernier se fait par nécessité.

Entre le chemin de Compostelle et le cancer, deux domaines complètement opposés, certaines similitudes sont frappantes. Je peux vous affirmer que mes pèlerinages m'ont grandement aidé à surmonter cette maladie, mais je ne peux pas encore dire, actuellement, que l'opposé soit aussi vrai. Ce livre est en quelque sorte un témoignage de ma propre expérience. Comme tous les pèlerins cheminent différemment lors d'un pèlerinage, il en va de même pour un cancer. « À chacun ses bottines, à chacun son chemin! À chacun son cancer, à chacun son cheminement! »

# *L'avant-pèlerinage*

Fin octobre 2007

Quel voyage! Quelle aventure! J'ouvre tranquillement les yeux. Je suis dans mon lit. Le doux confort de celui-ci me rend paresseux et me fait réaliser que je suis chez moi. Je réalise que mon corps physique est ici, mais que mon esprit est encore sur le Chemin. Cela fait maintenant une vingtaine de jours que je suis revenu d'Espagne.

L'euphorie de mon arrivée diminue tranquillement pour faire place à un sentiment de satisfaction. Je suis arrivé, mais je ne peux effacer de mon idée les quelques semaines passées à marcher sur ce fameux Chemin. Dans ma tête défilent sans cesse les aventures que nous avons vécues chaque jour, les gens et les pèlerins de tous âges et de toutes nationalités que nous avons rencontrés, les paysages magnifiques et les richesses des églises et des cathédrales semées tout au long du parcours. Les odeurs originales sont encore présentes dans mon imagination ainsi que les goûts des différents mets. Malgré le fait que mon pèlerinage soit terminé, il ne fait qu'être plus présent dans ma tête. Plus le temps passe, plus il prend de place dans mon esprit et dans mes tripes. Ça devient une obsession. La magie de Compostelle fait son œuvre.

Mon corps reprend des forces de jour en jour. Je me sens reposé, il est temps de reprendre la routine quotidienne. C'est une belle journée aujourd'hui, je décide de couper ma barbe de pèlerin. Lorsque je suis parti pour Compostelle, j'avais décidé de me laisser pousser la barbe et de me couper les cheveux ras comme un vrai pèlerin des temps anciens pour éviter le surplus de poids et surtout les poux. J'avais décidé de ne pas apporter de rasoir ni de crème à barbe. Toujours cela de moins à transporter dans mon sac à dos et une responsabilité de moins sur le Camino. D'ailleurs, personne ne me connaissait là-bas sauf messire Jacques.

Dans les dernières étapes sur le Camino Francés, une idée avait commencé à germer dans ma tête; celle de marcher sur un autre chemin de Saint-Jacques. Plusieurs routes partent de différents endroits en France comme du Puy-en-Velay, d'Arles, de Narbonne et du Vézelay. Il

y a également des sentiers au Portugal, en Espagne et dans presque tous les pays d'Europe. Ils convergent tous vers le but ultime, la sépulture de Saint-Jacques dans la crypte de la cathédrale de Santiago.

Un soir, j'appelle Raymond et Claudette, deux amis pèlerins, qui ont fait le chemin du Puy-en-Velay l'année dernière en même temps que nous faisons le Camino Francés. Nous les avons consultés avant notre premier voyage. Nous les invitons à venir faire une randonnée au Parc national Kouchibouguac et à partager un goûter à la bonne franquette avec du bon « *vino tinto* ». Pendant notre rencontre, j'en profite pour leur poser des questions sur leur voyage. Comment ont-ils trouvé cela? La sensation de ne pas terminer à Santiago. Le fait de devoir réserver les logements. D'après moi, le fait de toujours savoir où nous allons coucher doit enlever un certain cachet à l'aventure. D'après eux, cela n'a pas été un inconvénient. Il fut également question des genres de terrains, des sentiers, des repas, etc. J'ai un peu d'appréhension de marcher sur le chemin qui mène à la cathédrale de Santiago et de ne pas m'y rendre.

Une fois nos amis partis, ma décision est prise, je pars pour un nouveau chemin, mais cette fois-ci en France. Je ferai le sentier du Puy-en-Velay jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port. Plusieurs questions restent sans réponses, mais je fais confiance à Saint-Jacques. Un peu d'incertitude n'a jamais fait de mal à personne! Je sais que ce sera différent et je me demande comment un autre chemin pourrait m'apporter autant que celui que je viens de terminer?

J'informe Ginette de ma décision. Elle saute sur l'occasion pour m'accompagner. Tout de suite, elle trouve l'idée excellente et commence à énumérer les avantages; plus besoin de s'inquiéter où coucher; les repas sont excellents dans les auberges; les soupers et les petits déjeuners sont compris dans le prix et nous serons en France, la communication sera plus facile. Cette fois-ci, nous serons deux au lieu de quatre. Nous allons devoir nous débrouiller seuls.

Je pense qu'inconsciemment, mon idée était déjà prise lorsque je marchais en Espagne, car le lendemain de notre arrivée à Montréal, j'allais m'acheter une autre paire de bottes de marche. Une petite voix me disait de commencer à me préparer. Tout au début, si j'avais su que je ferais un deuxième pèlerinage, j'aurais commencé par celui du Puy-en-Velay pour terminer avec celui en Espagne. Là, je vais faire la fin avant

le commencement. Je me demande comment cela va se passer. Est-ce que ce deuxième chemin va être aussi palpitant que le premier? Est-ce que la motivation va être aussi grande maintenant que nous avons déjà vu la cathédrale de Santiago? Le temps et le chemin le diront. Qui marchera verra!

Une fois la décision prise, certaines personnes me demandent pourquoi je ne fais pas le même chemin. Je leur réponds que je ne peux pas le refaire, car je suis encore sur le chemin ou le chemin est encore en moi. J'ai trop de beaux et de bons souvenirs. Je veux demeurer dans cet état d'esprit.

L'automne passe rapidement et fait place à l'hiver. La vie après Compostelle reprend son cours. Je continue à marcher et à m'occuper de volley-ball. Je fais également du curling quelques soirs par semaine avec Ginette. Nous continuons à nous occuper de nos associations respectives. Malgré tout cela, Compostelle ne nous quitte plus et fait partie de notre vie. Chaque jour, quelqu'un ou quelque chose nous ramène toujours à notre voyage. Nous échangeons des courriels et de la correspondance avec des pèlerins rencontrés au hasard du chemin. Nous partageons des photos prises tout au long de notre voyage. Nous échangeons des adresses. Et surtout, nous partageons notre joie, nos souvenirs et notre bonheur.

Avant Noël, nous donnons notre première conférence sur notre périple à un groupe d'enseignantes, d'enseignants et d'amis à l'école Soleil Levant de Richibucto où j'ai enseigné pendant trente-et-un ans. Nous sommes ensuite invités par l'organisation Amica de la région, à donner une autre conférence à l'auditorium de l'école secondaire Mgr Marcel-François-Richard de Saint-Louis-de-Kent. Environ 80 personnes assistent à cette présentation. Nous donnons, par après, d'autres conférences un peu partout dans la province.

Compostelle, nom qui vous frappe en plein cœur sans vous en rendre compte. Nom qui, depuis les temps anciens, capte l'imagination des gens pour les amener à tenter l'expérience d'une vie. Ce simple nom a une résonance magique et spirituelle. Dès qu'on l'entend, il nous plonge à la fois dans le rêve, l'histoire, l'aventure, l'apôtre Saint-Jacques, les pays anciens et la vie de pèlerins sur des chemins sinueux et montagneux. Une des hypothèses de l'origine du mot Compostelle vient

de « campus stellae » (le champ des étoiles) qui raconte que l'ermite Pelayo, en suivant la lumière éblouissante d'une étoile, découvrit les restes de Saint-Jacques. La nouvelle fit grand bruit au royaume des **Asturies** et de **Galice**: le roi **Alphonse II** fait édifier aussitôt une église, la dévotion prend très vite de l'ampleur et les foules se rendent en pèlerinage pour rendre hommage à l'apôtre du **Christ**. C'est à cette époque que commenceront les pèlerinages. Les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle regorgent d'histoires, de légendes, de miracles, d'anecdotes et de transformations expérimentées par les pèlerins.

Je pensais qu'une fois le Camino Francés en Espagne terminé, je retournerais à la maison, je remiserais mon attirail de pèlerin dans le sous-sol et le temps se chargerait petit à petit de le faire sombrer dans l'oubli. Mais à ma grande surprise, c'est tout le contraire qui s'est produit. C'est une fois le Camino terminé qu'il s'est mis à vivre et à vibrer de plus en plus fort à l'intérieur de moi. La magie de Compostelle continuait à faire effet. Et je ne suis pas le seul à vivre cette expérience. Lorsque tu écoutes les pèlerins raconter leurs expériences vécues sur le Chemin, avec l'émotion dans la voix et les yeux humides, tu réalises qu'eux aussi ont vécu une expérience personnelle enrichissante.

Pour moi, cette magie a commencé à opérer dès le moment où j'ai décidé de partir et s'est poursuivie jusqu'à maintenant. Un exemple des plus concrets pour moi est la rédaction et la publication de mon premier livre *L'appel du chemin de Compostelle, de l'Acadie à Santiago*. Le tout a commencé après Noël. Depuis notre retour, à maintes occasions, Ginette et moi avons eu des discussions sur certains endroits, des refuges ou la rencontre de certains pèlerins et sur l'exactitude de certains détails. J'ai pris mes notes, mes photos et ses comptes rendus et j'ai commencé à écrire un résumé de chaque journée. Au fur et à mesure que j'écrivais, j'introduisais certaines anecdotes comiques ou moins plaisantes pour ne pas les oublier. Une fois au milieu de mon résumé, je me suis aperçu que j'avais écrit de nombreuses pages. C'est là que l'idée m'est venue. Pourquoi ne pas écrire un livre? Par où commencer? Je consulte différents sites sur l'Internet et je prends des notes sur le sujet. Au début, l'idée me paraissait farfelue, mais plus j'y pensais et plus mes recherches avançaient, plus je trouvais que l'idée était bonne et que le projet était réalisable. Au moins, je laisserais à mes enfants et parents les détails de notre périple.

Comme les coïncidences n'arrivent pas pour rien, je rencontre à peu près en même temps au club de curling, l'épouse d'un de mes coéquipiers. Francine est responsable d'un groupe d'écriture autobiographique *J'écris ma vie*. J'assiste aux rencontres et nous avons beaucoup de plaisir en plus d'apprendre des petits trucs d'écriture. Grâce à leur support et à leurs encouragements, je réalise que je peux mener à terme ce projet. L'attitude positive de Francine me donne le coup de pied dont j'avais besoin.

Lorsque je me suis décidé à partir marcher sur un des chemins de Saint-Jacques en Espagne, je l'ai dit et annoncé à tout le monde et la magie de l'affirmation a fait le reste. Par ce procédé je voulais me forcer à tenir ma parole. Cette fois-ci pour mon livre, je n'en souffle mot à personne, même pas à mon épouse Ginette. Je deviens graduellement conscient que cela commence à créer quelques problèmes dans notre couple. Lorsque je suis en train d'écrire et que Ginette arrive dans la salle d'ordinateur, je ferme mon document ou je me branche sur un site quelconque. Petit à petit, elle s'aperçoit du manège et commence à se poser des questions. Elle se demande si je joue à l'argent, si je correspond avec quelqu'un en secret ou si je navigue sur des sites pornos. Un beau soir, je prends mon courage à deux mains et je l'invite à venir lire ce que j'ai commencé et lui demande de me donner son opinion. Ce fut une double surprise pour elle de découvrir la source de mon acharnement et l'ébauche d'un premier livre. Elle ne s'attendait pas à lire un début de livre et compris les raisons de mes comportements à l'ordinateur.

La neige disparaît lentement pour laisser place aux tulipes et autres fleurs du printemps. Nous pouvons continuer notre entraînement sur d'autres sentiers maintenant que la neige a disparu. Au début juillet, nous déménageons à notre chalet à Grande-Anse après la 29<sup>e</sup> finale des *Jeux de l'Acadie* qui avait lieu à Halifax en Nouvelle-Écosse.

J'augmente les distances et les journées de marches, car je vais être parti une dizaine de jours comme entraîneur de l'équipe de volleyball du Nouveau-Brunswick aux *Jeux de la Francophonie canadienne* et je ne pourrai m'entraîner. Durant un entraînement, avant le départ pour l'Alberta, je me blesse au bas de la cage thoracique aux environs des côtes flottantes. La douleur est très vive et je dois consulter un docteur

pendant la compétition : repos et anti-inflammatoires pour une dizaine de jours encore une fois.

J'alterne mes marches avec mes nouvelles bottes *Lowa Renegade* avec Goretex à l'intérieur et mes anciennes qui m'ont très bien servi en Espagne. J'apprécie beaucoup mes nouvelles chaussures à cause de leur imperméabilité et elles sont également très légères. Lorsque nous allons marcher dans certains sentiers où il y a de l'herbe humide, mes pieds restent secs pendant que ceux de Ginette sont trempés dans quelques minutes. J'ai deux bonnes paires en qui j'ai confiance, il va falloir décider prochainement.

Ginette, elle, a une décision à prendre au plus vite « au plus sacrant » comme diraient certaines personnes que je connais. Je l'encourage à changer de bottes, car elle veut retourner avec ses anciennes, les mêmes qui lui ont causé tant d'ampoules. Je sais maintenant, qu'avec l'effort et la chaleur, nos pieds enflent et qu'il faut choisir ses bottes un peu plus grandes. Ses bottes qui sont confortables ici ne seront pas adéquates sur le sentier en France. Finalement, elle accepte de changer, mais pas question d'aller à Montréal. Elle trouve la même marque que moi sur un site Internet aux États-Unis. Lorsqu'elles arrivent, elles sont trop petites. Retour des bottes à l'expéditeur et commande de deux paires avec des grandeurs différentes. Eurêka, une paire correspond à sa pointure! Nous retournons l'autre paire. Vous allez dire que c'est beaucoup de tra-la-la pour une paire de bottes; mais selon moi, les chaussures de marche sont l'équipement le plus important de tout. Vos chaussures, ce sont celles qui font le lien entre vous et les différentes sortes de terrains que vous allez rencontrer. C'est cette pièce d'équipement qui va toucher au sol à tous vos pas sur plus de huit-cents kilomètres. Si vous devez chercher et payer le prix pour une bonne paire de chaussures, je vous le conseille. Moi je dis qu'il vaut mieux régler le plus de problèmes ce côté-ci de l'Atlantique que de l'autre.

En arrivant de l'Alberta, il me reste une dizaine de jours pour me reposer, reprendre des forces et manger mes épinards avant notre départ pour la France. Après quelques jours de repos, je reprends l'entraînement. En voulant marcher un peu trop vite ou trop loin, je me blesse à une jambe. Pourtant je ne pensais pas avoir exagéré. Eh bien là, je suis déçu et je commence à en avoir assez de ces foutues blessures. C'est comme si mon corps continuait à me donner des messages, à



essayer de me faire comprendre quelque chose. Moi, qui est rarement blessé et voilà trois blessures en moins de six mois. Encore des anti-inflammatoires, de la glace et de la chaleur!

Quelques jours avant notre départ, nous quittons le chalet et retournons chez nous à l'Aldouane pour les derniers préparatifs. Il ne reste que quelques détails à régler du côté administratif.

Il ne reste que peu de temps avant le départ et cette blessure m'inquiète. Je dois prendre une décision. Sachant l'effort que cela demande jour après jour, j'essaie de peser les pous et les contres. Un soir, alors que je suis assis avec une compresse de glace sur ma jambe, je reçois la visite d'un de mes amis de Saint-Louis-de-Kent, futur pèlerin, qui vient m'annoncer qu'il ne partira pas cet été comme prévu en raison d'un mal à un genou. La peine et le découragement se lisent sur son visage. Il doit remettre son rêve à plus tard. Mais le connaissant, je sais qu'il va partir un jour ou l'autre. Il n'est pas encore prêt.

Après son départ, j'ai des doutes, mais je ne peux me résoudre à remettre mon voyage. Dois-je écouter les signes que mon corps me donne? Ce qui me fait le plus peur, ce sont les 134 marches à monter pour se rendre à la cathédrale du Puy-en-Velay. Raymond et Claudette nous ont dit qu'il n'y avait que quelques montées et descentes sur le sentier, rien de plus. J'estime que si je prends mon temps (je vais suivre Ginette) et que je me repose régulièrement, je devrais pouvoir marcher et suivre la cadence. Saint-Jacques ne me laissera pas tomber.

Tout est vérifié avant le départ pour Montréal, surtout l'équipement, sans oublier les assurances, les sacs à dos, les réservations à Le-Puy-en-Velay, les passeports, les euros, les billets d'avion, nos pharmacies portatives, notre excitation, notre confiance et ainsi de suite.

Nous arrêtons à Edmundston chez mon beau-frère Jacques et ma belle-sœur, Francine, pour la soirée. Le souper est délicieux. Nous allons faire une marche dans la montagne en arrière de chez eux. Cela va être un petit test pour ma jambe. Je prends mon temps et fais très attention où je mets les pieds. En arrivant à la maison, je n'ai aucune douleur.

D'Edmundston à Montréal, le trajet nous prend quelques heures et nous arrivons en début d'après-midi. Nous allons coucher chez mon

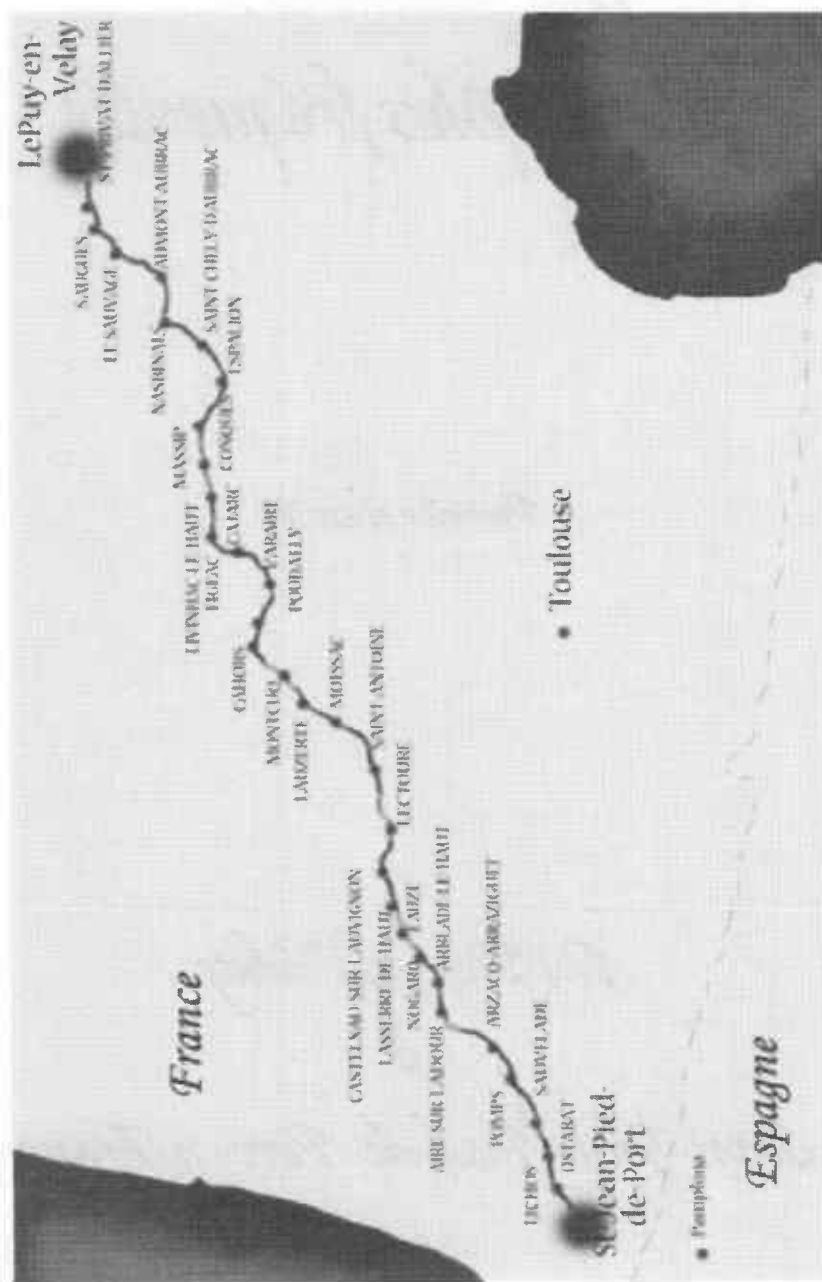
frère, Nelson et ma belle-sœur, Thérèse. En soirée, nous allons marcher et j'opte pour la nouvelle paire de Lowa. Voilà pour les chaussures! L'autre paire restera se reposer à Montréal.

*Des chemins de  
plus en plus fréquentés*

*Premier chemin*

*Du Puy-en-Velay  
à  
Saint-Jean-Pied-de-Port en France*

## Chemin du Puy-en-Velay à Saint-Jean-Pied-de-Port



« *Le corps anticipe, l'esprit analyse, le cœur s'ouvre, l'âme s'épanouit.* »

*Louis René Comeau*

Vendredi 29 août 2008

Départ de l'aéroport Pierre-Elliott-Trudeau de Montréal  
pour l'aéroport de Lyon-Saint-Exupéry en France

Le vol n'est qu'à vingt-trois heures trente. Nous en profitons pour aller faire quelques emplettes pour terminer notre liste. Nous prenons un petit roupillon dans l'après-midi et nous allons souper chez mon frère, Henri. Et hop! C'est le départ pour l'aéroport. Nous sommes là trois heures avant notre départ. Nous faisons emballer nos sacs à dos avec une pellicule transparente pour les protéger et éviter que quelqu'un fouille dans les compartiments. Nous disons au revoir à la famille et nous nous dirigeons vers le guichet d'Air Transat.

Même avec notre avance de trois heures, la file est déjà longue et nous devons suivre le troupeau. Là, c'est vraiment vrai, nous partons pour notre deuxième pèlerinage. Cette fois-ci il va falloir se débrouiller seuls, car Henri et Michel ne sont pas avec nous. L'expérience sera sûrement différente, mais nous avons derrière nous l'assurance du chemin déjà parcouru l'année précédente.

En zigzaguant pour se rendre au guichet, Ginette remarque un couple qui est habillé comme s'ils allaient eux aussi faire un des chemins de Compostelle. La dame remarque Ginette et elle vient vers nous. Elle demande où nous allons. Le hasard fait qu'elle et son mari, un couple de Repentigny, vont parcourir le même chemin du Puy-en-Velay que nous. À première vue, elle me paraît très sociable, très dynamique et très enthousiaste. Une bonne vivante!

Une fois dans la zone de sécurité, nous rencontrons un couple de Français, originaire du Puy-en-Velay qui arrive du marathon du *400e de Québec*. Ils portent fièrement leurs médailles. Nous en profitons pour piquer une petite jasette. Nous nous renseignons sur la région, les

moyens de transport de Lyon à Le Puy-en-Velay et sur tout ce qu'ils voulaient bien partager avec nous.

Pendant notre attente pour l'embarquement, la dame de Repentigny et son mari viennent s'asseoir avec nous. Elle se nomme Diane et son mari Louis. Mes premières impressions de Diane se confirment au fur et à mesure de notre conversation. Son mari Louis par contre est un peu plus réservé. Il me semble également un peu plus âgé qu'elle. Je remarque chez lui une démarche assez solide malgré son âge et des traits de visage très athlétique. Mais comme je l'ai constaté lors de mon premier pèlerinage, il ne faut pas juger les gens par leurs apparences. Bien souvent ce sont les gens les plus originaux qui nous apportent le plus. Ce n'est pas un jugement, mais une constatation.

Louis, Belge de naissance, est venu s'installer au Québec où il a rencontré Diane qui est devenue son épouse. Son frère, Fernand qui vit encore en Belgique et sa sœur Colette viennent les chercher en minibus à l'aéroport de Lyon pour se rendre au Puy. Ils vont marcher tous les quatre ensemble.

L'embarquement se fait dans l'ordre et nous atteignons nos sièges. Nous avons réservé deux places dans une rangée de deux sièges vers l'arrière de l'avion. Nous serons plus tranquilles et il n'y aura pas de passagers à déranger près de nous.

Voilà le départ! Dans sept heures environ nous serons en sol français, parmi nos cousins. Je me sens bien et confiant; l'aventure de Compostelle se poursuit. Comme la première fois, j'apporte en plus de mon sac à dos, deux autres sacs : l'un pour donner, l'autre pour recevoir. Comme je l'ai mentionné au moment de prendre ma décision, j'ai hâte de voir ce que ce chemin me réserve.

Le ronronnement régulier et monotone des moteurs se fait entendre au-dessus des éclats de voix et des déplacements des passagers. Plus nous approchons de notre destination, plus les voyageurs semblent nerveux et anxieux. Leurs voix se font plus fortes et ils sentent le besoin de se déplacer pour se dégourdir les jambes après plusieurs heures passées assis, à dormir, à lire ou à penser à leur arrivée. La scène fait vraiment contraste avec celle du départ. Quelques-uns sont à genoux sur leurs bancs et parlent avec le voisin d'en arrière. D'autres sont tout

simplement debout dans l'allée et font quelques étirements. Les toilettes sont une destination très populaire ce matin à en juger par les deux lignes qui se sont formées devant les deux portes.

La dernière fois que j'ai regardé par la fenêtre, le rivage de la France se dessinait clairement tout en bas pour faire place aux fermes et aux grands espaces verts. De temps en temps, des villages et des villes de différentes étendues défilaient lentement sous mes yeux. Des paysages immobiles, si tranquilles et paisibles du haut des airs.

De mon hublot, je remarque que le paysage a changé drastiquement. Les grands champs ont fait place à un relief beaucoup plus accidenté, plus montagneux et je peux voir d'innombrables monticules volcaniques. Notre arrivée devrait être imminente, car la région où nous devons commencer notre pèlerinage, soit Le Puy-en-Velay, est reconnue pour être construite sur des écoulements de lave durcie.

Je referme les yeux et pense que cela fait approximativement un an que j'ai fait mon premier pèlerinage sur le Camino Francés de Saint-Jean-Pied-de-Port en France à Santiago en Espagne. Déjà un an! Quelle année! Et me voilà avec Ginette, mon épouse, sur un vol d'Air Transat à destination de Lyon en France pour entreprendre notre deuxième pèlerinage.

Mon rêve se poursuit pour une deuxième année consécutive, soit de cheminer sur un des Chemins de Saint-Jacques. Je quitte ma famille, mes amis, ma maison, mon confort, mes habitudes et ma sécurité pour une deuxième fois. L'aventure, la tranquillité, la paix et la possibilité de vivre quelque chose d'unique m'attendent au détour du chemin. Je me trouve très choyé d'avoir la possibilité de poursuivre mon rêve, car il n'est pas donné à tous de le faire. Si je n'avais pas eu le courage de tout laisser et de partir la première fois, je ne serais pas assis ici aujourd'hui. Depuis ma décision de 2006, j'ai évolué comme personne. Il y a un autre sens à ma vie. Je dois vivre et me débrouiller dans un environnement différent et parmi des gens inconnus. Tout cela stimule mon système et me motive.

*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est commencer quelque chose. »*

*Louis René Comeau*

Samedi 30 août 2008  
Arrivée à Lyon en France  
Train jusqu'à Le Puy-en-Velay

L'avion touche enfin le sol. Tout le monde est content. Nous sommes sur le sol français. Cette fois, nous sommes à l'heure. L'avion procède tranquillement vers notre porte de débarquement.

Une fois les douanes passées et nos sacs à dos en notre possession, nous cherchons le comptoir pour nos billets d'autobus qui doivent nous emmener à la gare. Il ne faut pas le louper si nous voulons prendre le train à l'heure prévue. Nous montons à l'étage principal sans trouver ce fichu comptoir. Nous allons à l'extérieur où je vois un autobus stationné. Le conducteur nous informe que c'est bien l'autobus pour la gare. Il nous indique l'endroit où aller chercher nos billets. En moins de deux, j'ai les billets et nous montons dans l'autobus. Notre train part dans 30 minutes et le trajet jusqu'à la gare prend environ 20 minutes.

Nous quittons les grandes routes de campagne pour nous faufiler dans les petites rues achalandées et étroites de Lyon. Je suis content que ce soit lui qui conduit et non moi. Quel passe-passe! L'autobus s'arrête! Le conducteur prend ses affaires, et sans explication, s'en va en nous laissant seuls. Qu'est-ce qui se passe? Le temps file et le train lui, ne nous attendra pas. Après quelque cinq minutes d'attente, un nouveau chauffeur prend la relève. J'espère que ce temps est calculé dans les 20 minutes prévues. Nous profitons du trajet pour admirer les édifices, les gens, les marques de voitures et comment et où elles sont stationnées. Quel bordel!

À notre arrivée, nous prenons nos sacs à dos en vitesse et nous nous dirigeons rapidement vers la gare, très belle et plutôt grande. Je me dirige vers le guichet avec la file d'attente la plus courte. Je paye les billets avec ma carte de crédit. La caissière nous dit de nous dépêcher, car le train part dans six minutes. Elle nous dit de prendre l'escalier E qui



se trouve juste à côté. « Juste à côté » pour des Français ce n'est pas la même chose que pour des Acadiens. Cherche, tourne en rond, cherche encore. Camouflé derrière un pylône, nous trouvons enfin l'escalier. Nous grimpons les marches quatre à quatre et un train est déjà là. Est-ce le nôtre? Il faut prendre une décision. Une dame assise qui voit notre indécision nous dit que ce train part pour Grenoble. Le prochain est celui pour Le Puy-en-Velay. Quelques minutes pour respirer! Je prends plaisir à imaginer la situation si nous nous étions retrouvés à Grenoble. Non, non, et non, pas comique pantoute!

Le train pour Grenoble part dans l'instant et immédiatement notre train s'arrête pour laisser monter les passagers. Nous n'avons pas eu le temps de faire composer nos billets. Nous avons tout juste le temps de nous installer et le train part. Les sièges sont presque tous occupés, mais à chaque petit village, le train se vide graduellement. Nous arrivons à la gare de Sainte-Étienne. Là, il nous faut faire un transfert de train. Pas de problème ici. Très petite gare, tout se fait dans l'ordre.

Nous entrons dans notre wagon où il n'y a qu'un couple. Nous nous installons en diagonale de ces deux personnes. Il y a quatre sièges qui se font face. Nous plaçons nos deux sacs à dos en face de nous autres sur deux sièges et nous prenons les deux autres.

Une fois en route et installés, je remarque que les deux personnes possèdent chacun un sac à dos et sont habillés comme des pèlerins. Ils sont jeunes, dans la vingtaine avancée. Est-ce que ce seraient des marcheurs? Je ne peux m'empêcher de les observer. Ils regardent nos sacs à dos et discutent entre eux; et de notre côté, nous faisons la même chose. Si ce sont des pèlerins, leurs sacs à dos sont plutôt gros comparés aux nôtres. Je remarque au travers des poches en filet, une cannette de graisse pour enduire les bottes de marche afin de les protéger de l'eau, un séchoir et bien d'autres choses que moi je considère comme inutiles, mais ce sont leurs affaires et ce n'est pas à moi de les évaluer.

Connaissant Ginette, cela n'a pas pris de temps pour qu'elle engage la conversation. Ce sont deux Allemands qui se rendent à Le Puy-en-Velay pour commencer leur pèlerinage. En plus de leur langue maternelle, Eike et Friderike parlent l'anglais et le français. Saint-Jacques a le don de nous faire rencontrer des gens qui vibrent sur les mêmes choses. Il y a comme une attraction lorsqu'un pèlerin en



**Friderike et Eike**

rencontre un autre. C'est comme une joie ou une assurance de constater que d'autres gens partagent la même passion ou les mêmes insécurités que nous. Immédiatement, des liens se forment. Comme si nous étions une race distincte, une solidarité nous unit lorsque nous rencontrons nos semblables.

En sortant du train à la gare de Le Puy-en-Velay, nous sommes une dizaine de soi-disant pèlerins qui semblent tous chercher la même chose; le chemin pour notre refuge. Nous nous rejoignons à un panneau d'information. Après un conciliabule en différentes langues, nous nous dirigeons par de petites ruelles vers le centre-ville. Je ne sais pas si quelqu'un sait où il va, mais nous allons tous dans la même direction comme un troupeau de moutons. Est-ce que le dernier mouton d'un troupeau sait où il va? Une dame indulgente nous vient en aide et nous dirige dans la bonne direction. Rendue sur la place publique, pouf, la troupe se dissipe et chacun disparaît. Le partage de la route est terminé.



**Où allons-nous?**

*Gracieuseté de Friderike et Eike*

Nous nous rendons immédiatement à notre gîte *Le relais du pèlerin Saint-Jacques*. Nos réservations sont bien là. Notre gîte ressemble à un ancien pensionnat. De vieilles marches en pierre nous mènent au premier étage où nous découvrons nos belles grandes chambres individuelles d'environ deux mètres par trois. J'ai un lit confortable, c'est tout ce qui compte.

« Le touriste exige, le pèlerin remercie! » Cette expression que j'ai lue dans une revue représente bien la mentalité du vrai pèlerin. Lorsqu'une personne prend le chemin, elle devient un pèlerin avec certaines responsabilités. Elle porte immédiatement le nom de pèlerin, mais c'est tout au long du chemin qu'elle doit apprendre à se comporter comme tel. Le vrai pèlerin se contente de ce qu'on lui donne, il sait qu'il n'est pas chez lui et qu'il passe sur les propriétés des fermiers, des agriculteurs et des particuliers. Il a un respect pour l'environnement. Il emporte ses déchets, papiers avec lui et ne les laisse pas tout au long du chemin. Il comprend que les hospitaliers travaillent souvent bénévolement et qu'il doit les traiter avec respect.



**Premier repos en France**

Le touriste, lui, exige de plus en plus dans les hébergements pour pèlerins. Il y a beaucoup de discussions ces jours-ci concernant certains pèlerins qui entreprennent un soi-disant pèlerinage sur les chemins de Saint-Jacques. Il semblerait qu'en France le phénomène soit un peu plus répandu. Des touristes parcourent la région en voiture en se faisant passer pour des pèlerins. Au lieu de coucher dans des hôtels à prix

fort élevé pendant la saison estivale, ils se font débarquer à quelques rues des gîtes et se font passer pour des pèlerins avec des chambres et des repas à prix plus abordables. Certaines personnes se rendent dans une ville ou un village et achètent leur carnet du pèlerin pour quelques euros ce qui leur donne droit aux gîtes. Le lendemain, ils répètent le même manège dans un autre endroit. Bien souvent, ils enlèvent le gîte aux vrais pèlerins qui eux ont peiné et marché toute la journée. Ces pèlerins touristes, frais et dispos, visitent les musées, les églises et se la coulent douce toute la soirée. Bien des fois, ces faux pèlerins sont bruyants et empêchent les marcheurs exténués de dormir.

Nous mettons nos plus beaux habits de pèlerins – mêmes pantalons, chemise et sandales – et nous partons en ville. Nous voulons visiter la cathédrale et les alentours, souper et aller pour le « pot du pèlerin ». L'endroit où l'on se trouve est très rustique et très beau. Nous passons par des corridors et ruelles sombres et lugubres. On peut facilement s'imaginer au temps des templiers et des anciens jacquets – *pèlerins de Saint-Jacques* – parcourant ces lieux. Tout est en pierres usées par le temps et le passage des gens.

De la rue des Tables, je grimpe les 134 marches à l'entrée de la cathédrale Notre-Dame du Puy sans m'en rendre compte tellement je suis excité. L'intérieur est très intéressant et ressemble aux autres cathédrales sauf pour la statue de la vierge noire. La vierge noire demeure un mystère depuis le début des temps. Pourquoi est-elle noire? Certains diront que c'est la fumée des cierges, d'autres diront qu'elle a été peinte, d'autres diront que le bois a changé de couleur et certains croiront au miracle. Mais personne n'est catégorique sur sa provenance.

Comme la vierge noire, le Puy, bâti sur de la roche volcanique, demeure une ville mystérieuse et très belle. La fabrication de dentelles et son lieu de pèlerinage ont aidé à la prospérité de la ville. La cathédrale Notre-Dame, la chapelle Saint-Michel d'Aiguilhe construite sur un rocher et la statue de Notre Dame de France donnent à la ville du Puy-en-Velay, une vue magnifique et unique.

Nous allons sur la place principale pour notre souper. Le patron du restaurant vient s'asseoir avec nous pour nous faire la jasette. Il est très attentionné envers nous. Il s'occupe à ce que tout soit parfait. Il s'informe même si nous avons réservé pour le lendemain. Il nous passe

son portable et un numéro de téléphone pour que je puisse faire les réservations pour la nuit suivante à Saint-Privat-d'Allier. C'est à croire qu'il a une combine avec le propriétaire.

Le repas terminé, nous nous dirigeons vers un petit bistro pour « le pot du pèlerin ». Ce « pot du pèlerin » est une coutume instaurée afin de rencontrer les nouveaux partants autour d'un verre et de leur donner quelques consignes et informations sur le chemin. Une douzaine de personnes de différentes nationalités sont assises autour des tables. Une fois les présentations et les origines de chacun terminées, les responsables nous donnent des renseignements sur la ville et sur la route à venir. En outre, ils nous demandent de faire attention aux vipères. Il faut bien frapper sur les rochers et dans l'herbe si nous prévoyons nous asseoir, car elles aiment se prélasser au soleil. Après quelques verres, un de nos hôtes, un gentil monsieur dans les quatre-vingt nous raconte des histoires du chemin. Je pense qu'il aurait pu nous informer toute la soirée, mais la fatigue du voyage se faisant sentir nous prenons congé. Soit qu'il exagérait un peu ou qu'il avait pris plusieurs pots, mais je pense qu'il essayait de nous faire peur. Il mentionnait en outre que lors de la deuxième journée, les ambulanciers doivent souvent aller chercher des pèlerins en détresse à cause de la condition du chemin. Ce fut une belle rencontre et une bonne initiative, car nous ne sommes pas encore partis et nous avons déjà rencontré plusieurs pèlerins. En Espagne l'année dernière nous avons seulement fait connaissance avec des pèlerins après plusieurs jours de marche.

Le retour à notre gîte se fait dans la noirceur. Quelle sensation étrange pour ne pas dire un peu épouvanté que de circuler dans ces ruelles du Moyen Âge avec des recoins tout noirs partout et de vieilles portes cachées sous des portiques. Avec un peu plus d'imagination, on pourrait facilement imaginer des paysans, brigands, soldats se promenant dans ces ruelles sombres. Brrr!

Le gîte est propre et tout sent bon; Ginette est déjà couchée dans sa petite cellule. Le réveil est prévu pour six heures, car nous voulons assister à la messe et à la bénédiction des pèlerins à la cathédrale. Je prépare mon barda pour demain matin. Je suis couché, mais je trépigne d'excitation. Quelle journée! Dans les 36 dernières heures, nous n'avons dormi qu'à peu près quatre heures dans l'avion. La nuit va être courte. Tout s'est bien déroulé jusqu'à présent : le vol transatlantique, le train, la

rencontre, ma jambe ne s'est pas fait sentir, Ginette est bien; quoi demander de plus! Nous sommes où nous voulions être.

Je sais que mon pèlerinage est commencé lorsque j'entends les ronflements dans les autres chambres. Que ce soit en Espagne ou en France, certaines choses ne changent pas. Où il y a des pèlerins, il y a des ronfleurs. Cette nuit ne fait pas exception.

Demain, l'aventure de Compostelle se poursuit. Je ne sais pas encore ce que ce chemin nous réserve, mais j'ai bien hâte de commencer à marcher. Je fais mes prières. Je fais mes demandes et je partage mes inquiétudes par rapport à ma jambe. Mes blessures m'ont empêché de me concentrer sur l'essentiel et m'ont pris beaucoup d'énergie. Si je veux savourer mon séjour ici, il va falloir mettre mes blessures de côté et faire confiance au Chemin. C'était sans attente et sans savoir où cela allait nous mener que nous avons commencé ce projet l'année dernière. Le tout se continue et l'avenir nous guidera vers ce que nous avons à vivre.

Merci Saint-Jacques.



La chapelle Saint-Michel d'Aiguilhe

*Gracieuseté d'Évelyne*

*« Un fou qui marche va plus loin qu'un philosophe assis. »*  
*(Auteur inconnu)*

Jour 1 – dimanche 31 août 2008  
Du Puy-en-Velay à Saint-Privat-d'Allier  
24 kilomètres (7 heures)

Le réveil se fait lentement. Je prends quelques secondes pour me situer. Où suis-je? Je dis bien quelques secondes, car dès que je réalise où je suis, le cerveau ne fait qu'un tour et hop en dehors du lit. Je vais faire un brin de toilette style pèlerin. Ce qui veut dire que ça va vite et que je ne prends pas le temps de me pomponner, me raser, me peigner et ainsi de suite. De l'eau dans le visage et je suis prêt pour l'aventure.

Au petit déjeuner, nous partageons le repas avec les deux Allemands rencontrés dans le train. Je dois avoir un accent, car lorsque je les nomme par leurs noms, ils échangent des regards complices. Ils sont très gentils et courtois. Ils s'efforcent de parler le français. Probablement qu'ils ne comprennent pas mon anglais. Comme nous, c'est leur deuxième pèlerinage et ils ont fait le Camino Francés en premier. Le déjeuner est très bon et cela fait du bien.

En sortant du gîte, les hospitaliers nous accompagnent au son de la musique à bouche et d'un chant. Très belle intention et très touchant pour notre premier départ. Comme c'est toujours le cas sur le Chemin, les séparations sont inévitables et arrivent fréquemment. C'est pour cela qu'il faut profiter de chaque rencontre, de chaque instant, car ils ne se reproduiront peut-être pas. C'est la loi du Chemin. Aujourd'hui ici avec toi, demain ailleurs avec d'autres.

Il fait encore sombre dans les petites ruelles menant à la cathédrale. Le soleil ne tardera pas à se montrer le bout du nez. La température est très confortable pour un matin encore obscur. Belle première journée en perspective.

Une soixantaine de pèlerins assistent à la messe et à la bénédiction des pèlerins. Le prêtre s'enquiert du pays d'origine de chacun. Plusieurs proviennent de la France, mais la grande majorité est



de l'extérieur du pays comme le Brésil, l'Allemagne, l'Autriche, l'Australie, l'Italie et bien sûr le Canada.



**Bénédiction des pèlerins**

*Gracieuseté de Friderike et Eike*

Avant le départ de la cathédrale, il ne faut pas oublier de signer le livre d'or des pèlerins dans la sacristie et de prendre une médaille en l'honneur de la vierge noire. Il y a également un petit panier qui contient des petits billets. Les pèlerins ou autres personnes peuvent déposer un billet anonyme avec leurs intentions pour une demande de guérison, de pardon ou autre. Le pèlerin qui part pour Compostelle peut prendre et transporter un de ces billets dans sa poche et dans son cœur et prier pour cette intention tout au long du Chemin.

Je lisais récemment sur le bulletin « Camino », numéro 105, qu'un homme avait laissé un petit bout de papier pour la guérison de son fils et le départ de deux personnes chères. Ceux et celles qui croient à la puissance et aux coïncidences du Chemin ne seront pas surpris de lire le reste. Sur la route, celui qui avait laissé l'intention rencontre un Hollandais. Ils font route ensemble et continuent de se voir bien après leur pèlerinage. Ce n'est qu'en 2007, bien des années plus tard, que ce monsieur découvre que ce Hollandais avait pris son petit bout de papier.

Nous sommes à l'intérieur de la cathédrale. Les portes sont grandes ouvertes. Le départ est imminent. La clarté de l'extérieur nous éblouit; de là, nous n'existons pas encore. Par l'embrasure du portique se dessinent au loin le profil des montagnes, la verdure, le Chemin, notre chemin, notre pèlerinage, notre aventure. Plus nous approchons du portique, les toitures des maisons nous apparaissent, les 134 marches nous invitent à commencer notre pèlerinage. Un pas, deux pas, nous sommes dans la lumière, une marche, deux marches, nous sommes sur le Chemin de Saint-Jacques, nous sommes sur **notre** chemin. Un dernier regard en arrière, vers le portique de la cathédrale. La noirceur à l'intérieur nous pousse à continuer vers la clarté. Ultréia!



**En route vers Saint-Jean-Pied-de-Port**

Il est environ huit heures trente lorsque nous laissons les marches de la cathédrale pour traverser la ville. Il est un peu tard, mais cela en valait la joie. Nous commençons notre marche sur la *via Podiensis* (route du Puy) qui part du Puy-en-Velay jusqu'à Roncesvaux.

En sortant de la ville, nous gravissons une montée aussi abrupte que la montée en sortant de Saint-Jean-Pied-de-Port, mais plus courte, quelques kilomètres seulement. Une fois en haut de cette montée, nous

avons une vue exceptionnelle sur la ville et ses trois principaux attraits : la cathédrale, la chapelle Saint-Michel d'Aiguilhe et la statue de Notre-Dame.

Le chemin se poursuit en grim pant, en descendant et en longeant des collines parfois avec d'assez bonnes dénivellations et élévations. La plupart du temps, les chemins sont bordés de chaque côté par des clôtures barbelées ou faites en pierres. Jusqu'ici, toutes les constructions sont de pierres, les églises, les maisons, les granges, tout. La chaussée où nous marchons est très rocailleuse par endroits et difficile pour les pieds. Le chemin est beaucoup plus accidenté que ce que j'avais anticipé. Je n'ai probablement pas bien écouté lorsque Raymond et Claudette nous ont parlé des montées et descentes. Je me fais rire en pensant que j'étais inquiet pour les 134 marches de la cathédrale. Ah, l'imagination!

Nous rencontrons de très belles petites églises, tout en pierres. Nous prenons le temps pour un petit recueillement. Rendus à Saint-Christophe-sur-Dolaison, un banc dans un parc nous semble très invitant. Nous prenons une collation en attendant l'heure du repas. Belle fontaine pour les pèlerins et les animaux.



**Fontaine dans un hameau**

Midi approche et il nous reste encore un bon dix kilomètres à faire. Nous cherchons un endroit pour casser la croûte. Je crois avoir

trouvé le site par excellence lorsque j'aperçois, derrière une clôture, un buffet complet sur des tables. *Au Grand Duc* je demande si nous pouvons dîner ici et la bonne dame de répondre que c'est un endroit privé. Elle attend un groupe d'un instant à l'autre, au sortir de la messe. Bon ben, rentrons nos papilles gustatives et continuons la route. Je suis quand même étonné de l'hospitalité française. Il est trop tôt pour comparer, mais en Espagne, sur le Camino Francés, à plusieurs occasions, nous avons besoin de nourriture et les gens nous ont préparé un repas même si les restaurants étaient fermés.

Juste avant Montbonnet, j'ai la surprise de voir arriver en sens inverse, Louis, le Québécois et son frère Fernand, le Belge. Louis m'explique qu'ils ont conduit la camionnette à Saint-Privat-d'Allier, l'endroit où ils vont coucher et ils marchent le Chemin à l'envers pour rencontrer son épouse et sa sœur. Elles doivent être en arrière, car nous ne les avons pas rencontrées. À Montbonnet, nous arrêtons dans un petit bistro pour une salade et un sandwich au jambon sur baguette de pain, bien sûr!

Le ventre bien rempli, le reste du chemin jusqu'à Saint-Privat-d'Allier se fait raisonnablement bien. Mais avant, nous passons par un petit village du nom de « Le Chier ». Oui oui, « Le Chier ». Mais eux prononcent le « ch » comme un « k ». Alors il faut dire « Le Kier ». En marchant vers notre gîte, je m'amuse à faire des phrases avec des noms qui commencent par « ch ». Voici quelques exemples : *Le kasseur est parti kasser avec son kien. La katte a eu six kattons. La kandelle dans mon kalet donne beaucoup de kaleur. J'arrête ici, car je réalise que je suis plus fatigué que je ne le pensais. Nous sommes à 1 034 mètres d'altitude et cela commence à m'affecter. Moins d'oxygène au cerveau à ce qui paraît. Je sais, j'entends vos commentaires : « Ce n'est pas l'oxygène qui manque, mais le cerveau...! »*

Je dois mentionner que j'ai trouvé une nouvelle prononciation. Au lieu de dire « Le chier », les gens le prononcent « Le Chère ». J'aime mieux cette version. C'est peut-être moi qui ai mal compris la première fois. En tous cas, si tu remplaces le « kasseur » par le « chasseur », ça sonne étrange ça itou. Mais c'est original et beau.

Le sentier change souvent de surfaces. Nous marchons parfois dans l'herbe, d'autres fois sur des petits cailloux, sur des racines dans les

montées et les descentes, ou tout simplement sur un sentier à vaches. Nous passons au-dessus de petits ruisseaux sur de vieux ponts en bois et longeons de vieilles bâtisses en pierres tout aussi usées par le temps et les éléments. C'est un charmant décor qui donne un effet très pittoresque et particulier au chemin. Déjà, à la première journée, je suis conquis.

Aux alentours de trois heures trente de l'après-midi, juchée en haut d'une colline, nous apercevons dans la vallée, la commune de Saint-Privat-d'Allier. Nous traversons le pont, et notre gîte « La Cabourne » se trouve tout prêt.

Ce soir, nous partageons le souper avec nos deux amis allemands. Bonne conversation. Nous échangeons beaucoup sur nos pays d'origine et sur nous-mêmes. Pendant le souper, ils m'ont fait gentiment comprendre que Friderike était la femme et Eike était l'homme. Moi, depuis le début de notre rencontre dans le train j'interchangeais leurs noms. Pas étonnant qu'ils souriaient lorsque je les appelais par leurs prénoms. Moi j'avais traduit Friderike par Frédéric, nom masculin. Manque d'oxygène encore!

Une fois la vaisselle terminée, je vais prendre l'air et j'apporte mon appareil photo. Je rencontre un monsieur assez âgé assis devant sa maison. Nous conversons un peu et il me dit qu'il se distrait en regardant passer les pèlerins. Je peux sentir dans sa voix une certaine nostalgie. Il est trop âgé, il ne peut que regarder les marcheurs en se remémorant ses aventures de jeunesse. Après les présentations d'usage, mon pays d'origine et ma destination, il s'informe du contenu de mon sac à dos, de la pesanteur et la sorte de chaussures que j'utilise. L'interrogatoire terminé, je pars pour mon hébergement et il me conseille de faire attention dans la prochaine étape.

Belle journée pour être vivant. Je suis très content de ma première étape, très reconnaissant de ce que j'ai accompli, ce que j'ai vu et ce que j'ai vécu. Pour me référer à la citation du début, j'ai vu plus de choses en une journée, que lors des dernières années chez nous. J'ai aussi été plus loin aujourd'hui, peut-être pas en kilomètres, mais dans ma quête personnelle.

Je fais mes prières et mes remerciements et je tombe sans difficulté dans les bras de Morphée.

*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est vivre au  
rythme de ses pas. »*

*Louis René Comeau*

Jour 2 - lundi 1<sup>er</sup> septembre 2008  
De Saint-Privat-d'Allier à Saugues  
20 kilomètres (7 heures)

Morphée ne m'a pas bercé longtemps. Peut-être à cause du décalage horaire, de la fatigue des derniers jours ou du ronflement, je me suis réveillé souvent.

À sept heures trente, le petit déjeuner est prêt. Mon estomac commence à crier famine. Les deux Allemands rencontrés dans le train ne sont pas là. Mais nous mangeons avec trois nouveaux arrivés que nous n'avons pas rencontrés hier. Nous ne les avons pas vus au souper ni dans l'hébergement. Ils ont dû arriver tard dans la soirée. La table se compose d'un Allemand, le nom duquel je n'essaierai même pas d'écrire, un jeune couple de Français, Stéphane et Bénédicte ainsi que Kiki et Odile qui partageaient notre chambre hier soir. Au menu, baguette et confiture.

Vers huit heures quinze, nous foulons de nos pieds le sol de notre deuxième étape. La brume qui est au rendez-vous donne un air féérique à la vallée. Nous ne voyons pas plus de 25 mètres devant nous. Par endroits, le petit sentier que nous suivons est juste assez large pour une personne. Il est bordé de chaque côté par des mûriers et des petits arbustes qui nous grafignent (égratignent) les jambes au passage. Le pas est plus rapide qu'hier, mais plusieurs pèlerins dans l'ardeur de leur jeunesse nous dépassent facilement.

Le chemin continue de grimper progressivement et nous débouchons sur un charmant petit hameau du nom de Rochegude. Il y a ici un château, une tour, un donjon, une chapelle et quelques bâtiments. Pour moi, c'est une vraie merveille. La petite chapelle, toute simple est de toute beauté. Elle a été dédiée à Saint-Jacques. Il n'y a pas de bancs ni de sièges et peut contenir au maximum 20 personnes. Les fidèles doivent demeurer debout. Ce lieu est imprégné de sérénité, de vie et d'énergie. C'est l'un de mes plus beaux endroits visités sur le chemin. La brume qui

enveloppe la vallée amplifie la beauté des lieux. Nous sommes au-dessus des nuages et plus près du ciel. Cela me donne des ailes pour continuer.



#### À Rochegube

Après une trentaine de minutes à Rochegube, nous reprenons le chemin. Le proverbe de la loi de la gravité qui dit : « *Ce qui monte doit descendre!* » s'applique bien ici. Nous sommes surpris par la difficulté de la descente entre les cailloux et les arbres. En prenant notre temps, la descente se fait tout doucement et sans heurt. Odile et Kiki nous ont rejoints et ont descendu avec nous. Les paroles du vieux monsieur au Puy-en-Velay lors du pot de l'amitié me reviennent et je comprends. Il avait bien dit que les pompiers et les ambulanciers devaient parfois venir chercher des pèlerins en détresse. J'avais trouvé ses paroles exagérées sur le moment, mais il avait bien raison. Dans la descente, voilà Louis et son frère qui remonte pour aller rejoindre le reste de la famille. Eh bien les frérots, vous allez avoir mal dans les jarrets demain. Ils sont partis de bonne heure, car cela ne fait pas deux heures que nous sommes sur le chemin. Au bas de l'escarpement, nous arrivons au petit village de Monistral-d'Allier. Nous traversons la gorge sur un long pont de fer.



**Descente un peu ardue**

Dès la traversée du village, voilà que ça remonte. J'aurais aimé arrêter prendre une collation, mais je ne vois pas de restaurant. Après un coude dans la montée, nous arrivons à une chapelle nommée *Chapelle de La Madeleine*. Un monsieur du village sert de guide à des visiteurs. Nous en profitons pour y entrer et nous recueillir. On a construit un mur de pierres devant l'ouverture d'une caverne et aménagé l'intérieur avec un autel, des bancs, des statues et d'autres objets religieux. Nous sommes arrivés au bon moment. 15 minutes avant ou après, nous aurions loupé cette chapelle, car après quelques minutes, le guide fermait la porte à clef.

Du haut de ce perchoir, nous pouvons apercevoir tout en bas, le village que nous venons de traverser. Nous profitons du spectacle bouffant quelques provisions que nous avons apportées. De la chapelle de La Madeleine, nous continuons à grimper sur *Le circuit du calvaire*, un chemin avec des traverses de bois pour aider les pèlerins à monter. Une fois tout en haut, je peux voir, de l'autre côté sur la montagne d'en face, la chapelle de Rohegue. Je dirais que nous avons descendu sur une distance d'environ trois kilomètres et que nous en avons remonté



environ cinq et cela nous a pris approximativement quatre heures. D'après notre topoguide, nous avons passé de 967 à 589 mètres d'altitude pour ensuite remonter à 1 066 mètres.

Des hauteurs de la Margeride qui prend forme, le chemin jusqu'à Saugues se fait plus doucement. Avec Kiki et Odile, nous venons à parler d'orties, cette plante qui nous donne une sensation de brûlure lorsqu'elles nous touchent. Elles poussent au ras du sol et nous brûlent les pieds ou les fesses dépendant de ce que l'on fait. Les dames ne l'apprécient pas tellement. Il y a une chanson avec le mot ortie dedans et nous essayons de la trouver. Finalement après quelques kilomètres, nous entamons la mélodie de « Comme un soleil » de Michel Fugain sur les chemins de la Margeride. Un beau moment qui mariait avec harmonie nos racines ancestrales françaises.

Les deux Françaises décident de se reposer un peu, mais nous continuons, car il commence à se faire tard en après-midi. Notre petit déjeuner est loin et l'estomac commence à donner des signes inquiétants. Il n'y a pas de magasin de provisions en vue. Il aurait fallu arrêter à Monistrol-d'Allier, mais c'était trop tôt et je pensais rencontrer d'autres petits villages.



**La montée du calvaire**

Par chance, Saint-Jacques nous envoie une pèlerine suisse qui partage ses figes séchées avec nous.



**Partage en chemin**

Tiens, un tapis de laine qui approche. Nous nous tassons sur le bord du sentier, pour laisser passer un troupeau de brebis et de moutons mené par des chiens et son berger. Quel spectacle! Le berger s'attarde à parler avec Ginette et le troupeau continu seul. Les chiens viennent à tour de rôle rôder et aboyer autour du berger pour le contraindre à rejoindre son troupeau. Scène bucolique inhabituelle pour des gens du Nouveau Monde comme nous. Très beau!



**Un des nombreux troupeaux rencontrés**

Nous arrivons à Saugues sans réservations. Nous marchons d'un gîte à l'autre pour nous faire dire que tout est complet. J'entends Ginette dans ma tête me dire : « Nous aurions dû réserver, je te l'avais dit... ». Nous revenons sur nos pas et nous trouvons une chambre au centre d'accueil de La Margerie. Nous l'avons dépassé en entrant dans le village. Nous trouvons une épicerie et achetons des provisions pour le souper et le déjeuner. Ce soir, souper dans la chambre. Au menu, sandwich au jambon, tomates, fromage, croustilles, chocolat et jus.

En fin de soirée, nous allons faire un tour en ville. Nous rencontrons la famille de Québécois et de Belges dans un restaurant.

Nous prenons une bière avec eux. La fatigue semble avoir quitté tout le monde. La beauté et la qualité du chemin d'aujourd'hui sont sur toutes les lèvres. Arrivés à notre chambre, nous retrouvons les deux Allemands installés dans la chambre à côté de nous. Nous jasons un peu. Eux aussi ont trouvé le chemin plein de défis.

Nous avons tous l'impression que les distances ne sont pas exactes. Cela nous prend plus de temps que normalement. Je pense que les descentes et les montées ralentissent beaucoup notre rythme. Nous arrêtons plus souvent pour nous reposer et aussi pour prendre des photos.

Seigneur, quelle belle journée! Quels paysages! Si toutes les journées sont remplies comme les deux dernières, le pèlerinage risque d'être des plus agréables. Pour moi, cette journée a été, au niveau physique, une des journées les plus exigeantes des deux pèlerinages. Je ne sais pas pourquoi, mais cela m'a demandé beaucoup d'énergie.

Tout va bien. Petit Trot est fatiguée mais elle maintient le rythme. Ses deux paires de bas et ses nouvelles bottes font l'affaire jusqu'à présent.

Aujourd'hui, j'ai vécu au rythme de mes pas, lentement, repos au besoin, arrêt dans des endroits superbes et j'ai pris le temps d'admirer la nature.

*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques permet un temps de réflexion sur soi-même. »*

*Louis René Comeau*

Jour 3 - mardi 2 septembre 2008  
De Saugues au Sauvage - 20 kilomètres (6 heures)

Je me réveille au relent des bas humides que nous avons suspendus sur une corde à linge improvisée dans la chambre. J'ai très bien dormi sauf pour quelques poussées que j'ai dû donner sur le lit à Ginette. Je place maintenant ma canne de marche à côté de mon lit; je n'ai plus besoin de lui lancer quelque chose pour l'arrêter de ronfler.



Ligne à linge improvisée

Nous déjeunons en tête à tête. Jus d'orange, bananes, fromage, tomates et un restant de sandwich de la veille. Il nous reste quelques victuailles que nous apportons.

Aujourd'hui, d'après le guide, petite journée sur le plat sur une distance d'environ vingt-deux kilomètres jusqu'à *La Roche*.

Il est sept heures quinze. La température est encore agréable ce matin. Nous traversons une ville presque déserte. Cette ville se distingue des autres par ses multiples sculptures. De l'entrée jusqu'à la sortie, nous pouvons admirer de multiples sculptures utilitaires ou simplement décoratives; des sabots, des arbres, des croix, des pots à fleurs, des cendriers, des statues de toutes grandeurs et de toutes grosseurs.

Je cherche un dépanneur pour faire quelques provisions, mais je n'en trouve pas d'ouvert. En Espagne, il y avait toujours un bar ou un dépanneur pour se ravitailler. Ici, c'est différent, il va falloir être plus prévenant. Nous sommes seuls sur la piste ce matin. Les pèlerins qui nous dépassaient à toute vitesse les deux premières journées sont encore endormis. Les montées et les descentes des deux dernières étapes ont eu raison de quelques-uns et le soleil de plomb d'hier a sûrement contribué à les ralentir.

Notre route se déroule sur un parcours vallonné, mais avec une élévation très graduelle. J'arrive à la hauteur d'un pèlerin, une dame qui peine un peu. Je ne peux m'empêcher de remarquer les serviettes hygiéniques qu'elle a placées sur ses épaules à l'endroit où passent les courroies de son sac à dos. Une méthode comme une autre; l'année dernière, une autre était arrivée au refuge avec des serviettes hygiéniques à l'intérieur de ses sandales. Je marche un bout avec elle. Ses épaules sont endolories par la pesanteur de son sac. En constatant que ses épaules supportent tout le poids, je lui suggère de resserrer les courroies au-dessus de ses hanches et le tour est joué. La pesanteur tombe sur les hanches et moins sur les épaules, donc moins de douleur.

Après quelques kilomètres, nous arrivons à un petit village nommé Pinet, situé sur une colline. En dépassant la grange, nous apercevons deux vaches qui viennent de vêler. Une a eu un petit et l'autre, des jumeaux. Ils ne sont pas très solides sur leurs pattes et ils sont encore tout humides. Les mères les lèchent pour les nettoyer. C'est la bonne saison, car je peux apercevoir plusieurs petits qui sont venus au monde dans les derniers jours. Cette scène me rappelle notre petite ferme à Tracadie avec ses deux vaches. Une des deux s'appelait Betsy et

chaque année elle avait toujours deux veaux. C'était tout un événement sur la ferme lorsqu'une des vaches donnait naissance.

Nous marchons présentement dans des forêts de résineux et cela me ramène encore chez nous. Partout où nous passons, les rochers sont toujours présents et ils sont de bonnes tailles. Les clôtures de chaque côté du chemin sont également très présentes. Nous rencontrons de plus en plus de troupeaux de vaches et cela explique les clôtures. Elles rendent parfois la tâche un peu plus difficile pour les dames qui veulent aller se soulager la vessie. Pas d'arbres de ce côté-ci de la clôture, seulement de l'autre. Les hommes, cela ne semble pas nous affecter. Un petit poteau et le tour est joué. J'aurais pu dire un gros poteau, mais les lecteurs pourraient bien penser que je veux me vanter.



**Je laisse une signalisation pour les suivants**

Beaucoup de clôtures sont soutenues par des blocs de granit qui ont été travaillés pour répondre à ce besoin. La pierre étant une matière première dans cette région, les gens ont su comment s'en servir. C'est là depuis des siècles. Pas besoin de remplacer ces pierres après quelques années. Elles ne vont pas pourrir comme nos poteaux de clôture faits avec du cèdre.

Nous sortons de la forêt pour marcher en terrain plus découvert. Arrivé à un petit village, je remarque une emmanchure assez particulière.

Quatre poteaux, deux en avant et deux en arrière avec des attelles en chaînes sur chaque poteau retenu par des barres de métal. Je ne peux comprendre à quoi ça sert. Je trouve finalement un fermier qui m'explique que cette chose se nomme « un travail ». Dans l'ancien temps, les bœufs remplaçaient les chevaux et ils devaient mettre des fers aux sabots de ceux-ci. Si vous pouvez vous imaginer le travail – nom de l'emmanchure – nécessaire pour ferrer un gros bœuf. Ils attachaient le bœuf entre ces quatre poteaux, le soulevaient et pouvaient ainsi travailler sans se faire tuer. Je me coucherai moins niais ce soir.



**En route vers le refuge le Sauvage**

L'estomac commence à se plaindre. Nous n'avons pas rencontré de dépanneur depuis ce matin. Il nous reste quelques miettes de notre déjeuner et une boîte de truite en conserve. Nous sautons la clôture et cassons la croûte dans un champ. Nous en profitons pour faire aérer nos pieds. En bas de la colline se dessine un petit village. Il y a sans doute un dépanneur, mais la descente et la remontée de la colline me fait changer d'idée. Je crois apercevoir des pèlerins dans la rue. Petit repos terminé, nous reprenons le chemin pour faire près de 500 mètres et découvrir au tournant un petit village avec restaurant. « *Saint-Jacques, tu veux nous*

*faire pâtir; tu nous en veux parce qu'on ne se rend pas à Santiago? »*  
Nous nous achetons quand même quelques gâteries.

Des vaches, des vaches, des chemins de vaches et qui dit vaches, dit bouse de vache en profusion. Nous marchons dans la poussière soulevée par le passage de ces quadrupèdes. Pas de pèlerin; nous parlons aux vaches. Ça commence à regarder mal. Pourtant il y a beaucoup d'oxygène ici. Tiens, au loin nous pouvons apercevoir un genre de grosse construction tout en pierre. Les vaches tassez-vous, on passe! Nous arrivons à la ferme sous une chaleur accablante.

D'après notre topoguide, nous aurions dû faire une déviation pour arriver ici. Pourtant le chemin était bien balisé. Bof! On reste ou on continue? Il est près de deux heures et cela fait presque sept heures que nous sommes sur nos pieds. Petit Trot semble fatiguée et je ne suis pas mieux. Les deux premières journées étaient longues, nous décidons de rester. Nous allons nous inscrire. L'hospitalière, une dame quelque peu militaire, mais gentille, nous explique que nous pouvons nous procurer des provisions à partir de seize heures. Nous achetons quand même un petit panier déjà préparé, ce avec un jus, des fruits et une miché de pain et des raisins. Nous nous installons sous un arbre pour déguster notre bouffe et regardons les pèlerins arrêter pour de l'eau avant de continuer leur chemin.

Ce gîte est assez particulier par son architecture en pierres et ses bâtiments. Selon Wikipédia :

*« Le domaine du Sauvage est une ancienne « dômerie », église de templiers, rachetée par le département de la Haute-Loire qui la donne en location pour l'élevage des bestiaux. Grâce à quoi l'on y trouve, à la fois, gîte, produits de la ferme et un accueil digne de ce cadre merveilleux. »*

Tiens un « camper » ou roulotte de camping qui dévale le chemin de terre. Les Québécois et les Belges qui arrivent! Aussitôt arrivé, Fernand sort la bière, le chocolat belge et le champagne. La fête est commencée. Tout le monde est de bonne humeur et content de se retrouver.

Nous sommes hébergés dans l'ancienne portion du bâtiment principal au premier étage qui comprend une dizaine de lits. La cuisine et



la salle à manger sont au niveau du sol et sont très rustiques. Peu de choses ont changé avec le temps. Tu peux facilement sentir et imaginer les Templiers faire la popote en papotant.

L'humeur des gens se prolonge jusqu'au souper. Un Allemand se joint à nous pour le repas. Il a un petit problème de tendinite. Je lui donne quelques comprimés. Diane, Colette et Ginette vont à la maison acheter le nécessaire pour cuisiner un vrai souper gastronomique de pèlerin : soupe en sachet, pâtes avec tomates et jambon cru, fromage, baguette, beurre et pour dessert, un bon melon; le tout arrosé d'un bon vin.



**Colette, Ginette, monsieur allemand, Louis, Fernand et Diane**

La soirée est reposante et tranquille. Je m'installe à l'extérieur pour noter les événements de la journée. Je réalise qu'aujourd'hui, nous n'avons pas rencontré Louis et Fernand allant à la rencontre de Diane et Colette. Je ne sais pas par où ils ont passé.

Trois journées, trois étapes et la tête déjà remplie de souvenirs. Le paysage est varié et très beau. Les maisons et les fermes sont propres

et bien maintenues. Déjà, je peux voir des différences avec le Camino en Espagne. Les chemins sont très bien balisés. Nous suivons la GR 65 qui est balisée avec des petits rectangles rouges et blancs. S'il y a un chemin où il ne faut pas s'aventurer, un gros X peint en rouge est très visible.

Jusqu'à présent, les gîtes ressemblent un peu à ceux de l'Espagne, mais les ordinateurs avec Internet se font plutôt rares. Je ne m'en plains pas.

Nous commençons à entendre des « tamalou » – toi, t'as mal où? Le terrain des dernières journées a mis plusieurs pèlerins au défi au niveau de leur résistance.

Ma jambe s'est fait sentir un peu aujourd'hui. Rien de sérieux. Encore une belle journée. Nous sommes comblés. Je retourne à la chambre pour me préparer pour demain. Ginette est déjà en train de roupiller.

Les deux premières journées ont été très remplies, mais aujourd'hui ce fut un peu plus tranquille. Cela m'a permis de réfléchir un peu sur moi-même. J'ai marché seul et il y avait peu de pèlerins sur le chemin. Au gîte, j'ai eu également du temps libre. La routine s'installe tranquillement.



Nom d'un village



**Attention aux vipères sous les roches**

*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est aller vers soi. »*

*Louis René Comeau*

Jour 4 - mercredi 3 septembre 2008  
De Sauvage à Aumont-Aubrac - 27 kilomètres  
(9 heures)

Levé et pris le petit déjeuner avec nos nouveaux amis, des Belges, des Québécois et un Allemand.

Avant de partir, je consulte mon topoguide et d'après celui-ci nous avons utilisé un nouveau sentier pour arriver ici. Les pèlerins que j'ai vus hier en bas, dans le village pendant notre repos suivaient probablement l'ancienne route. Nous étions pour arrêter plus loin, mais Saint-Jacques nous a joué un tour à sa façon. Il a vu juste, c'était une bonne décision de faire une petite journée après les deux premières plus crevantes. Rien ne vaut un bon repos pour faire le plein d'énergie.

Les pèlerins se font rares. Nous sommes à environ 1 292 mètres d'altitude. Pour les vingt-sept prochains kilomètres, nous allons descendre graduellement. Cette partie du chemin est parsemée de croix de différentes tailles, mais principalement faites de pierres. Les pèlerins déposent des petites pierres sur le dessus pour marquer leur passage ou pour demander une faveur. Cette route porte à la réflexion et à la solitude. Le paysage gaulois reste le même et le chemin s'y faufile en contournant des étangs, des rochers ou des petits hameaux. Les derniers jours ont été assez mouvementés considérant le voyage à Montréal, le vol, notre arrivée, le décalage horaire et nos étapes. Il a fallu s'habituer aux balisages et relaxer un peu. Personnellement, je n'ai pas pris le temps de méditer et de réfléchir comme je le faisais en Espagne, sauf hier. Je pense qu'il faut laisser le temps à notre système de prendre son rythme et son allure. La nature nous apporte des paysages de toute beauté qu'il faut saisir quand ça passe.

Nous approchons Saint-Alban-sur-Limagnole; les sculptures font leurs apparitions. Nous arrivons sur la rue principale et nous nous arrêtons à une aire de repos où il y a des chaises et des tables. C'est le rendez-vous des pèlerins. Je laisse Ginette se reposer et je vais à la poste

envoyer un de mes livres à Roger le Marseillais rencontré sur le Camino Francés l'année précédente. Je vais sortir un peu d'argent au guichet automatique. J'achète deux pâtés de foie gras et quelques pâtisseries à la boulangerie d'en face et je vais m'asseoir avec Ginette. Je retourne à la boulangerie pour un deuxième pâté de foie gras pour moi. En sortant du village, les belles montées et les descentes se succèdent sur environ huit kilomètres jusqu'à Estrets. Le foie gras commence à dégager une odeur particulière. Je prends la décision de marcher en avant de Ginette.



**Belle descente vers un petit hameau**

Depuis Saint-Alban-sur-Limagnole, les pèlerins se font de plus en plus nombreux sur cette section, car nous rencontrons des pèlerins qui n'ont pas passé par le gîte du Sauvage. Nous montons et descendons des sentiers peu larges où les racines des gros pins forment des marches naturelles. Les pluies ont quant à elles creusé des rigoles; rien de rigolo pour les pieds.

Je marche quelques kilomètres avec un pèlerin français. Il aime bien parler et raconter des histoires du pays. Il me dit qu'il a bien hâte d'arriver pour prendre un « coup de canon », verre de vin rouge. Soit que le vin porte ce nom, qu'il frappe comme un canon ou qu'en regardant

dans le verre, cela ressemble à la bouche d'un canon. Je n'ai pas pu savoir, mais c'est une belle expression.

À Estrets, nous décidons de poursuivre notre route. Sept kilomètres nous séparent de notre lit. Une belle montée, une belle descente et nous montons graduellement jusqu'à Aumont-Aubrac. Sur ce tronçon de chemin, nous rejoignons Stéphane et Bénédicte. Lui va bien, mais elle peine beaucoup sous la fatigue et le poids de son sac à dos. L'humidité et la chaleur n'aident pas. Nous restons avec eux jusqu'au gîte. Nous sortons nos ponchos, mais la pluie ne se matérialise pas.

Avant le souper, je vais faire un tour en ville. Je croise un bar. J'aimerais bien m'y arrêter, mais il y a beaucoup trop d'activité à l'intérieur. Je continue ma marche et j'arrive devant un bar typique de la région, très peu fréquenté; j'entre et je commande une bière. Je suis le seul client et je discute avec le propriétaire. Il m'offre la deuxième bière. Le prêtre du village arrive et commande son « je ne sais quoi ». La discussion continue à trois. Là, le prêtre me paye une autre bière. Je pense qu'ils veulent m'entendre parler à cause de mon accent. Bon, ben, si ça continue, y vont « saouère » comment ça parle un Acadien un peu rond.

Au souper, nous sommes une dizaine, dont le couple de Français, le couple d'Allemands, un autre Allemand et un groupe de trois pèlerins que j'ai surnommé les trois amigos. Il y a un Français, un Australien et un Italien. Ils se sont rencontrés sur le Camino Francés. Cette année ils font le chemin français et l'année prochaine ils se rencontreront en Australie. Un des trois se rappelle nous avoir rencontrés en Espagne, dans un refuge lors des premières étapes. Ces dates correspondaient avec les nôtres. Belle coïncidence! Nous bavardons de plus en plus avec Friderike et Eike. Nous ne les voyons pas durant la journée, mais nous nous retrouvons dans les mêmes gîtes.

Le chef nous fait goûter à la spécialité de l'Aubrac - l'aligot. Il mélange de la purée de pommes de terre, du beurre, de la crème, de la tommie (lait cru et entier) fraîche, de l'ail, du sel et poivre. Le tout est brassé pour faire une sorte de pâte ou un fromage mou. Cela est très bon et remplace les patates. Après le souper, Friderike donne à Ginette une carte postale avec la recette. Ça tombe bien, car Ginette aime bien avoir les recettes des différents mets.

Nous couchons dans le grenier ce soir. Une dizaine de lits sont enlignés de chaque côté de la lucarne. Je me couche de bonne heure. Ginette va parler avec Bénédicte et revient avec des adresses. Ils partent demain matin pour Paris là où ils travaillent.

Aujourd'hui, une belle et grosse journée bien remplie. Je remercie le Bon Dieu de ce qu'il nous fait vivre. Je remercie mon corps pour ce qu'il me permet d'accomplir. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous voyons prend une nouvelle saveur. Comme dirait les jeunes de par « che nous », « j'trippe ben dur! » surtout que tout va bien.



*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est se promener  
au gré de notre humeur. »*

Louis René Comeau

Jour 5 - jeudi 4 septembre 2008  
De Aumont-Aubrac à Nasbinals  
27 kilomètres (6 heures 30 minutes)

J'ai du plomb sur les paupières. La levée du corps est pénible ce matin. Je n'ai pas bien dormi. Je ne sais pas si c'était la proximité des lits, mais j'avais la pi-tourne; pis tourne d'un bord, pis tourne de l'autre. À moins que ce soit le houblon et le vin d'hier soir. Un bon petit massage musculaire et le sang revient tranquillement dans les extrémités. Un petit nettoyage style pèlerin et je retourne me coucher en attendant les autres.

Nous déjeunons en bas avec tout le monde. Pas besoin de vous dire ce que nous mangeons. C'est la même chose qu'hier et avant-hier. La compagnie est agréable.

Nous disons au revoir à Stéphane et Bénédicte. Déjà des pèlerins qui nous quittent. En attendant Ginette, je discute avec les trois amigos, Jean Claude, Camillo et Lenze. Je prends une photo d'eux, car sur le chemin, on ne sait jamais si on les reverra. Il ne faut pas attendre avant de prendre une adresse électronique ou autre information. Aujourd'hui ici, demain on ne sait où!

Avec mon pèlerinage de l'année dernière, j'avais écrit : « pas d'attachements sur le Camino, sinon on peut être déçu ». Les gens viennent et s'en vont, chacun à son rythme. Si tu veux vivre **ton** Camino, il faut que tu le fasses à **ton** rythme. Plus il y a de personnes dans un groupe, plus il faut faire de compromis. Même à deux, il faut négocier pour faire quelque chose ou aller quelque part. De belles amitiés se sont soldées par des chicanes. Il est nécessaire de marcher avec quelqu'un avant de partir pour évaluer votre rythme de marche à chacun. Il est primordial de mettre cartes sur table avec les options que vous envisagez sur le chemin. Par exemple, si un de nous se blesse, qu'est-ce qu'on fait? Si un de nous doit retourner au pays, qu'est-ce qu'on fait? Si un ou plusieurs veulent aller plus lentement, qu'est-ce qu'on fait? Une fois sur



place, la fatigue, la peur et le stress peuvent influencer votre capacité de prendre une décision saine.



**Les trois amigos au départ**

Nous sommes sur le chemin à sept heures quarante-cinq. C'est une grosse différence avec l'Espagne. Sur le Camino Francés, les pèlerins se lèvent à partir de cinq heures trente et déjeunent à toute heure. Ici, les déjeuners ne sont pas servis avant sept heures trente, alors pas besoin de se dépêcher.

Le chemin est raisonnablement plat et les kilomètres s'accumulent rapidement. Nous arrêtons à une petite chapelle. Un peu plus loin, dans un petit village, nous rencontrons les trois amigos. Quelque chose ne va pas. L'Australien est dans une cabine téléphonique. Il vient de recevoir un message sur son portable, de téléphoner d'urgence à la maison. La femme de son fils est entrée à l'hôpital et une mauvaise nouvelle l'attendait. Il doit faire les arrangements pour rentrer au pays le plus vite possible. Une chance que j'ai pris ma photo ce matin. La marche se poursuit, mais un peu plus silencieusement.

Après quelques kilomètres, nous entrons de face dans un immense pâturage à perte de vue peuplé de troupeaux de vaches. Ces vaches au regard andalou ont la réputation d'être les seules à se maquiller. Elles ont le tour des yeux noirs avec une touche couleur crème sur le dessus des yeux, comme si elles s'étaient fardé les paupières. Ces vaches sont retenues par des murets de pierre avec des poteaux qui supportent des fils barbelés. Ginette trouve que cela ressemble plus à un champ de roches qu'à un champ d'herbe. Mais c'est très exceptionnel comme paysage. J'aime bien. C'est un peu comme marcher dans la Meseta en Espagne. Il n'y a pas grand-chose, mais toute la beauté est là dans la simplicité du paysage.

La marche est un peu difficile, car nous marchons dans les drailles faites par les animaux. Il faut toujours regarder où l'on met les pieds à cause des roches qui sortent du sol. C'est pénible sur les genoux et les chevilles. Nous rattrapons Diane de Repentigny et Colette de Belgique. Nous marchons ensemble et nous bavardons pour faire plus ample connaissance. Du granit encore du granit! Des kilomètres de clôtures de granit et des croix en granit sur le bord des clôtures.



Marche dans l'Aubrac

Nous arrêtons manger près d'une petite ferme. Une belle table en granit d'une épaisseur d'environ dix centimètres avec des bancs en granit tout autour. Malgré la pluie de la nuit passée, le soleil est de la partie avec un beau vent, mais il y a beaucoup d'humidité dans l'air. Nous transpirons beaucoup.

Nous montons graduellement sans nous en rendre compte. Deux dames nous rattrapent et nous cheminons avec elles jusqu'à Rieutort d'Aubrac. Elles s'arrêtent là, car elles veulent coucher dans une yourte ou une iourte. D'après leurs explications, c'est une sorte de grande tente ronde utilisée par les peuples nomades de la Mongolie. Les lits sont aménagés tout autour et on peut y coucher jusqu'à 24 personnes. Avec l'humidité, ça devrait sentir le petit canard à la patte cassée là-dedans.

Arrivé à cet accueil, j'ai une sensation bizarre. Quelque chose n'est pas comme d'habitude. Je ne sais pas quoi. La dame surveille tout ce qui se passe. Nous allons regarder dans la salle à manger où un pèlerin termine son repas et semble bien rassasié et bien content. La maîtresse du gîte nous demande si nous restons et nous lui disons que nous allons jusqu'à l'Aubrac. Une des pèlerines explique qu'elle s'est fait mordre par des punaises au gîte précédent. Immédiatement, c'est la panique et l'hospitalière leur demande de tout faire laver. Je sais que c'est la chose à faire, mais il y a quelque chose d'étrange dans son comportement. L'énergie n'est pas bonne pour moi. Finalement, Ginette, Diane et Colette commandent des jus et un Coka. Elles s'assoient sur des chaises pliantes en avant de la maison. Je prends une chaise pliante et avant d'avoir le temps de m'asseoir, j'entends en arrière de moi des cris : « non, non, non ». Je me retourne pour voir après qui cet homme crie comme ça. Il continue à crier en s'avançant vers moi et brusquement m'enlève la chaise des mains. Il me disait quelque chose, mais j'étais trop surpris pour réagir. Je ne voyais pas ce que j'avais fait de mal. De concert, mes amies se sont levées et nous avons remis nos sacs sur le dos et nous sommes partis. Je me suis retourné pour voir le monsieur qui rageait encore. Ce qui m'a le plus peiné, c'est de voir le visage des autres pèlerins qui s'étaient compromis pour rester là jusqu'à demain. Ils étaient tous mal à l'aise.

Le reste du chemin se fait en silence. Je suis dérangé par ce qui est arrivé et mes compagnes aussi. Je ne comprends pas. Cela termine très mal mon étape. Pourquoi cela m'est-il arrivé, à moi? Qu'est-ce que

la vie veut me dire ou me faire vivre? À bien y penser, je n'ai rien fait de mal. J'étais au mauvais endroit au mauvais moment. Cet homme avait de la colère et avait besoin de quelqu'un pour jouer son jeu. Il est tombé sur moi, mais cela aurait pu être un autre pèlerin. En tout cas, je dois profiter du reste de cette belle journée et essayer de mettre de côté ce malheureux événement. Quoique ce geste m'ait dérangé, ce n'est pas moi qui a le problème, mais c'est bien lui.

En descendant vers Nabisnal, je rencontre un couple dans la soixantaine qui marche. Dès qu'ils m'entendent parler, ils savent que je viens du Canada. Nous bavardons jusqu'au bas de la pente et là ils m'invitent à venir prendre un apéritif chez eux. Avec la fatigue et l'incident de tout à l'heure, je dois, à regret, refuser leur invitation. Je sais que ce n'est pas recommandé de refuser une invitation des gens de la place, mais je n'aurais pas été un bon invité.

Notre gîte d'étape est très bien. Nous devons attendre un peu dans l'entrée, mais rien de grave. Nous avons fait du bon temps aujourd'hui dans l'Aubrac. Nous avons marché à peu près la même distance qu'hier et nous avons pris deux heures de moins. Nous nous sommes moins arrêtés souvent.

Pour le souper, nous avons une réservation à un restaurant; les Québécois, les Belges, les Allemands et les Canadiens. Une dame de l'Ontario, Hazel, se joint à nous. Nous avons droit à un apéritif de Fernand. Le repas se fait dans un brouhaha commun. Tout le monde a des histoires à raconter. Cela fait deux jours que nous ne nous sommes pas vus. Ce soir, les caméras numériques font le tour de la table. Chacun admire les photos des autres pendant qu'à l'extérieur un orage s'abat sur la région. Oh mon Dieu! Notre linge qui est resté dehors sur la corde. Ah non! Le repas terminé, nous retournons à notre refuge sous la pluie. En arrivant, surprise! Notre linge se trouve sur nos lits. Un ange a pensé à nous.

Cela a été toute une journée! Ce soir en plus de me sentir fatigué physiquement, je me sens las mentalement. Le malheur de l'Australien et la scène de cet après-midi y sont sûrement pour quelque chose. Il y a un groupe qui semble se former depuis quelques jours. Je les trouve de plus en plus sympathiques. Je ne sais pas si je suis en faveur de cela. Je ne veux pas avoir d'attaches ou être obligé d'aller ici ou là ou de demeurer

ici ou là. Je suis tiraillé entre suivre le groupe ou faire mes propres affaires.

Depuis quelques jours, j'ai oublié ma blessure à la jambe, c'est bon signe. Incroyable la quantité d'informations que notre cerveau peut assimiler dans une journée.

Aujourd'hui j'ai marché seul une bonne partie de l'étape. Ce fut très agréable jusqu'à ce que j'arrive à ce m... « mautadit » de Français enragé. Il y a eu trop de belles choses aujourd'hui pour m'arrêter seulement à celle-là et d'autres vivent des choses bien plus pénibles que les miennes. « Arrête de te lamenter! »

Je suis très fatigué, je vais dormir en faisant confiance à Saint-Jacques. Il devrait être aussi fatigué que nous, avec toutes les demandes qu'on lui fait.



*« Dans le silence et la solitude, on n'entend plus que  
l'essentiel. »*

*(Camille Belguise)*

Jour 6 - vendredi 5 septembre 2008  
De Nasbinals à Saint-Chély d'Aubrac  
17 kilomètres (5 heures 30 minutes)

Ben content, une bonne nuit de sommeil. Je prends mon temps. Nous avons une petite journée d'environ dix-sept kilomètres. Les ronfleurs dans les chambres sont aussi agréables à entendre que les maringouins chez nous. Diane et Louis n'ont pas été chanceux cette nuit. Ils ont eu un ronfleur qu'ils ont baptisé la tronçonneuse. Coïncidence, son deuxième nom est « Forest ».

Déjeuner, sac à dos, bottines, nous reprenons la route. À la sixième journée, pour la première fois, nous partons tous ensemble sauf Louis et Fernand. Huit kilomètres nous séparent du plus haut point de l'Aubrac à 1 368 mètres d'altitude. Les paysages de l'Aubrac avec leurs troupeaux de bovins, leurs clôtures de granit, leurs espaces verts, leurs bosquets, leurs chemins sinueux, leurs plateaux ondulants, leurs fermes abandonnées créent un tableau des plus étranges et des plus beaux que j'aie vus. Un paysage contrastant qui te transporte dans l'imaginaire et qui crée une sorte de lâcher prise. Je peux facilement imaginer cet espace des centaines d'années passées et qui n'a subi que très peu de changements et qui ne changera probablement pas pour encore bien des siècles.

Après quelques kilomètres, nous marchons avec Eike et Friderike. Nous échangeons sur différents sujets, mais nous parlons surtout de nos séjours sur le Camino Francés. D'après ce que j'ai pu observer d'eux depuis le départ, ils sont très flexibles dans leurs déplacements. Ils partent tard et arrivent très tard. S'ils veulent aller voir quelque chose, ils y vont. S'ils veulent faire un petit détour, ils n'hésitent pas. Le temps ne semble pas avoir de prise sur eux. Ils veulent profiter de tout ce qu'ils peuvent. J'aime bien leur façon de faire le chemin, mais ils passent beaucoup d'heures en chemin. Je mentionne à Friderike que même si nous marchons ensemble, ils ne sont pas obligés de demeurer

avec nous. À chacun son chemin, à chacun ses affaires! Elle apprécie et mentionne qu'un de leurs compatriotes ne les laisse pas souvent. Ils trouvent cela encombrant.



**Paysage de l'Aubrac**

Nous traversons des pâturages et nous pouvons admirer l'ingéniosité des paysans qui fabriquent des clôtures permettant aux pèlerins de passer, mais non les bestiaux. Il y a aussi des clôtures qu'il faut ouvrir et fermer. La règle veut que si tu ouvres une clôture tu dois la fermer immédiatement même si ton compagnon n'est pas loin de toi. Car, s'il ne te voit pas l'ouvrir, il peut penser qu'elle était ouverte et il ne la fermera pas. Alors les petites bêtes à quatre pattes vont s'en aller gambader un peu partout.

Plus nous grimpons, plus le vent se fait sentir. Nous devons attacher nos chapeaux. Le soleil est toujours au rendez-vous. Nous marchons encore dans les drailles. Eike et Friderike arrêtent prendre des photos. Hier au souper, il avait une caméra portative, maintenant il a une 35 millimètres. Il fait de très belles photos. Nous prenons de l'avance et dans ce grand espace, le balisage est difficile à trouver. Ginette suit les drailles qui nous mènent en bas d'une butte dans un sous-bois. Vraiment un bel endroit; un des plus beaux.



**Invention permettant aux pèlerins de passer, mais non le bétail**

Tout en prenant des photos et en admirant les lieux, je remarque que, dans la vase, il n'y a pas de traces de chaussures, seulement de sabots. Nous ne sommes pas sur le bon chemin. Retour en haut de la butte où nous apercevons des pèlerins au loin dans le pâturage. Nous avons été



chanceux dans notre petite malchance. Un si beau coin que nous n'aurions pas vu si nous ne nous étions pas perdus.



« Es-tu certain que c'est le bon chemin? »

En arrivant près d'une ferme, Louis et Fernand s'en viennent à notre rencontre. Arrivé à ma hauteur, Louis me dit que nous nous sommes trompés de chemin, il faut rebrousser chemin. Ah, non pas encore! Je tourne de bord, mais cela ne fait pas de sens. D'où viennent-ils ces deux-là? Arrivé à la hauteur de Ginette, je me rends compte qu'on m'a joué un petit tour. Ah, mon ti-Lou, comme Diane l'appelle, tu viens de commencer quelque chose. La vengeance sera douce au cœur du pèlerin fatigué.

Les Allemands sont en avant de nous et nous voyons la Tour des Anglais à l'entrée du hameau d'Aubrac. Il y a une sculpture avec une inscription qui se lit comme suit : « *Dans le silence et la solitude, on n'entend plus que l'essentiel.* » Très belle citation. Elle prend tout son sens sur ce chemin. Au village, nos amis arrêtent à un petit établissement qui sert le thé. Cela ne nous tente pas et nous continuons. À la sortie du village, nous prenons notre goûter assis sur le bord du chemin.

Colette et Diane nous rejoignent. Nous cheminons sur le haut du plateau d'Aubrac pour un bout et nous commençons la descente jusqu'à Saint-Chély-d'Aubrac. Certains pèlerins vous diront qu'il est plus facile



Colette et Ginette en haut de l'Aubrac

de monter que de descendre. Eh bien, je leur donne raison, la descente n'est pas de tout repos. Nous passons d'une altitude de 1 300 mètres à 800 mètres sur une distance d'environ sept kilomètres. Nous marchons sur des sentiers de pierre et de roches. De chaque côté se dressent des murets de pierres. La descente demande beaucoup d'effort, mais cela n'empêche pas Colette de fredonner ses chansons. Le soleil est très chaud et le vent est maintenant totalement absent. Les paysages sont encore très pittoresques.

Nous arrivons à Saint-Chély-d'Aubrac. Diane et Colette arrêtent à leur gîte et nous continuons jusqu'au nôtre. Il est encore tôt et il n'y a personne à l'accueil. À mesure que les pèlerins arrivent, ils inscrivent leurs noms sur une feuille pour réserver un lit. Friderike et Eike arrivent à notre refuge, bouleversés. Elle s'est fait piquer par des punaises à lit. L'hébergement où ils ont fait leurs réservations n'a pas voulu les accepter. Ils vont demeurer dans notre gîte ce soir. Elle a reçu une lotion pour la peau de la pharmacie et elle doit laver tout son matériel avec un

produit spécial. Avec la fatigue et les démangeaisons, elle est vraiment découragée. Nous leur proposons de s'occuper du souper pendant qu'ils



**Ginette qui attend son compagnon de marche**

vont faire le lavage. Je ne sais pas pourquoi, mais le fait de se faire piquer par ces bestioles est très démoralisant. Il semble que les dames sont plus sujettes à ces morsures.

Nos amis belges et québécois viennent vider quelques bouteilles du vin de pays. Fernand part demain pour la Belgique et il fête sa dernière soirée avec sa famille. Diane et Ginette profitent de ce moment pour faire quelques réservations pour les jours à venir.

Eike et Friderike sont en meilleure disposition qu'à leur arrivée quelques heures passées. Ils sont très contents du repas et la bonne humeur est revenue sur leurs visages. Je pense que c'est réciproque, mais nous nous entendons bien. Nous faisons nos affaires chacun de notre côté et lorsque l'on se retrouve, nous partageons nos découvertes. Eike a de très belles photos. Il a un bon œil pour la photographie. Je l'observais lorsqu'il prenait ses photos, il essayait toujours de trouver un angle différent des autres.

La vaisselle terminée, nous allons faire un petit saut à l'autre gîte. Nos amis sont encore à table et l'atmosphère est très joviale. Nous

ne restons pas longtemps. Nous disons au revoir à Fernand. Dommage qu'il nous quitte, il avait du bon chocolat et du bon champagne. Non sérieusement, nous avons rencontré un bon vivant et une bonne personne

Cette petite journée tombe à point pour moi. Mes jambes en profitent pour se reposer. C'est difficile de fermer les yeux et de ne penser à rien avec tous ces paysages aussi magnifiques les uns comme les autres qui défilent sous mes yeux clos, sans parler des connaissances que nous faisons, du chemin d'Aubrac vallonné de granit et d'animaux à ciel ouvert, le plus beau du chemin, cela résume bien les derniers jours.

Chaque jour, la nature nous comble de ses merveilles. Moi qui craignais manquer de motivation pour faire ce chemin ayant déjà atteint le but ultime de Santiago l'an passé, je réalise que l'important n'est peut-être pas d'arriver quelque part, mais bien de vivre le moment présent. Il va falloir pratiquer ce que je prêche. Je disais aux athlètes qu'ils devaient avoir du plaisir tout au long de la saison et ne pas attendre le tournoi provincial, car bien des choses peuvent arriver.

J'ai lu ou j'ai entendu une très belle phrase qui résume bien le pèlerinage : « *On ne marche pas à Compostelle, on marche vers Compostelle.* » Elle m'avait fait réaliser que sur ce chemin, la destination finale n'est pas aussi importante que le chemin lui-même. Compostelle peut également vouloir dire marcher vers n'importe quel endroit imaginaire ou réel. Je pourrais dire : « *Je ne marche pas à Compostelle, mais je marche vers moi !* »

Ah oui! Les deux femmes qui ont couché dans la yourte sont avec nous ce soir. Elles vont prendre une journée de repos demain. Bel échange avec elles. Par charité chrétienne, je ne vais pas écrire ce qu'elles nous ont raconté.



**Balise du chemin de la GR 65**

*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est côtoyer des gens qui nous font grandir. »*

*Louis René Comeau*

Jour 7 - samedi 6 septembre 2008  
De Saint-Chély d'Aubrac à Espalion  
22 kilomètres (8 heures)

Très bien dormi cette nuit. J'entends la pluie qui tambourine sur les fenêtres de notre gîte. Personne n'est pressé de se lever ce matin. Depuis une journée ou deux, nous rencontrons des pèlerins qui nous avaient dépassés les premières journées. Les difficultés du terrain commencent à se manifester.

Déjeuner au gîte. Nous reprenons la route sous une petite pluie fine. Journée poncho aujourd'hui, la première depuis notre départ. Ce matin, nous marchons dans un autre monde. La pluie, le temps sombre, la brume dans les vallées et au-dessus du cimetière, crée une atmosphère lugubre et surréaliste. Tout est calme. Même la nature est au ralenti ce matin.

Petites montées pour les premiers kilomètres. Comme en Espagne, les gîtes sont souvent dans des villages situés au fond d'une vallée. Le soir, il faut descendre et le matin il faut remonter. Plusieurs pèlerins sur le chemin ce matin. Chacun marche seul, comme si la pluie et notre poncho nous contraignaient à nous refermer sur nous-mêmes. J'en profite pour faire de l'introspection et méditer. Le temps est propice pour cela. L'atmosphère nous force à nous assagir.

Avec la pluie et ma capote de poncho devant les yeux, j'ai presque loupé notre embranchement. Rien d'évident aujourd'hui. Je marche sur le côté gauche du chemin et soudainement de l'autre côté de la route il faut prendre la piste à droite. J'ai dû interpeller quelques marcheurs qui avaient dépassé le sentier.

Je prends mon temps tout en emboîtant le rythme de Ginette. Je vais suivre le conseil d'un vieux routard rencontré lors de notre premier pèlerinage. Il avait dit : « Il vaut mieux commencer comme un vieillard

et finir comme une jeunesse. » En tout cas, je vais rajeunir de vingt ans si ça continue.



**Moment de réflexion**

Certains pèlerins commencent avec des distances et des vitesses trop élevées. Les premières journées, des jeunes nous dépassaient, mais maintenant, ils doivent prendre une journée de repos. Ce qu'ils ne comprennent pas, c'est qu'ils ne peuvent arriver à destination dans une journée ou deux. Beaucoup de pèlerins, sans entraînement adéquat, se blessent dès les premières journées et sont handicapés pour le reste du trajet. Certains doivent même s'en retourner à la maison.

Dans le sport, j'ai souvent vu des coureurs ou des athlètes se laisser prendre par la frénésie et l'excitation d'un départ de masse ou de longues distances. Ils suivent les coureurs plus vite et rapidement s'aperçoivent qu'ils ne peuvent maintenir le rythme. C'est alors que des blessures et la fatigue se mettent de la partie. Il est très important de contrôler son rythme. C'est la même chose ici. Plus important encore, il faut connaître son corps, son endurance et son niveau d'entraînement. Je

pense que toutes les personnes peuvent accomplir un pèlerinage si elles connaissent leurs forces et leurs faiblesses. Une personne peu entraînée devra effectuer des journées très courtes pour la première semaine et augmenter au fur et à mesure que son endurance se développera. Une autre personne bien entraînée pourra accomplir beaucoup plus de kilométrage dans une journée. Ici par exemple, je ne pense pas qu'il y a beaucoup de pèlerins qui se sont entraînés dans des conditions comme celles-ci. Moi, je sais que je ne l'ai pas fait.

Au tournant d'une courbe, nous apercevons deux tentes montées sur le bord du chemin. Rien ne bouge à l'intérieur.

La pluie s'est arrêtée, mais la brume nous accompagne tout l'avant-midi. Juste avant Saint-Côme-d'Olt, nous arrêtons à un petit casse-croûte sous une toile, genre entreprise familiale. Eike et Friderike terminent leurs repas et s'en vont. Je prends la spécialité de la maison, des crêpes aux sarrasins. Nos amis québécois et Colette se joignent à nous. Étant donné qu'ils avaient leurs sandwiches, la propriétaire a accepté qu'ils dînent avec nous, puisqu'il n'y avait plus de clients.



Un repas bien mérité



Nous avons laissé la superbe région de l'Aubrac pour la vallée du Lot qui tire son nom de la rivière du même nom. À Saint-Côme-d'Olt, je découvre une très belle petite ville, différente des autres par son charme moyenâgeux, ses ruelles étroites bordées de chaque côté par de vieilles maisons et d'anciennes architectures. L'église, par exemple, possède un clocher qui de loin semble croche. De plus près, je constate qu'il est fait en spirale. Une première pour moi. La torsion peut être planifiée dans l'architecture, mais elle est souvent due à un mauvais séchage du bois.

Le sentier de la campagne nous réserve de beaux paysages. L'humidité nous fait transpirer à grosses gouttes. Avant d'arriver à Espalion, nous devons grimper une butte qui passe par un genre de carrière. Très difficile ce coin. Malgré les difficultés du chemin, il est très rare d'entendre les pèlerins se plaindre. Ils le font peut-être intérieurement, mais ils acceptent que cela fasse partie intégrante du pèlerinage. Louis est en avant de moi dans la grande montée et nous peinons sous la chaleur. Je lui demande s'il est demi-Belge ou un faux Québécois pour le taquiner. Sa seule réponse fut : « C'est un vrai chemin de croix. » Soit qu'il parlait de moi ou qu'il trouvait le chemin difficile.

Du haut de notre perchoir, nous voyons Espalion au loin. Aujourd'hui, puisqu'il y a eu beaucoup de descentes et peu de montées, j'ai trouvé la journée longue. En regardant mes compagnons de route, je peux voir qu'ils en ont bavé eux aussi. Pour faire vingt-deux kilomètres, cela nous a pris huit heures. C'est vrai que nous avons arrêté souvent, mais c'est beaucoup de temps passé sur nos deux jambes.

Espalion nous fait ouvrir les yeux tout grands dès que nous la voyons. Aussi beaux qu'étaient les paysages de l'Aubrac, aussi splendides sont les villages aujourd'hui. La ville est traversée par la rivière le Lot et est reliée par un vieux pont à trois arches. Les habitations sont situées tout le long du cours d'eau. Comme disait Diane : « Ils n'ont qu'à sortir leurs cannes à pêche par la fenêtre pour du poisson frais. » En chemin vers notre gîte, nous arrêtons faire nos provisions pour le souper. Nous serons sept. Nous achetons aussi des victuailles pour le déjeuner et des collations pour la route. J'ai tellement faim que tout paraît appétissant et bon. Ginette, Diane, Colette et Friderike nous préparent un très bon souper avec pâtes, saucisses Chipolata, tomates, oignons,

fromage et champignons. Un vrai régal avec un petit verre de rouge. Je dis bien un petit verre de rouge pour moi, car depuis le début, avec mes



**Maisons à Espalion**

anti-inflammatoires, je ne peux pas me permettre de faire des folies trop souvent. Nous gardons deux portions pour Hugues et Géraldine, le fils de Colette et son amie qui arrivent de Belgique dans la soirée. Sur le Chemin, s'il y en a pour sept, il y en a pour neuf.

Nous avons du plaisir ensemble et tous sont d'accord pour dire que la journée a été longue et ardue. Cela se voit sur nos visages. Nous avons fait vingt-deux kilomètres qui nous ont parus comme trente.

Les hommes s'occupent de laver la vaisselle, comme toujours. La tâche terminée, je vais faire un tour en ville. Je découvre par hasard une petite boutique qui se spécialise dans tout ce qui concerne les pèlerins. Très bel endroit avec beaucoup de matériel de tout genre. Le monsieur est bien gentil. Je signe le livre d'or du magasin. À côté de mon nom, il appose un petit drapeau canadien. Il me dit qu'il n'en a pas de l'Acadie mais en arrivant chez moi, je vais lui en faire parvenir. Je lui dis que demain nous allons à Massip. Il me souhaite bonne chance et en riant

ajoute : « Il te reste 'un p'tit coup de cul' et 'un gros coup cul'. » Je ne comprends pas. Il m'explique qu'il me reste une petite et une grosse montée avant d'arriver à Massip. Une belle expression typique du pays!

Dorénavant, dès que j'en aurai l'occasion, j'écrirai quelques mots dans les livres destinés aux pèlerins, question de souligner mon passage dans ce pays et sur ce chemin. Également pour remercier tous ceux et celles qui s'occupent de nous.

Je me couche et j'en profite pour écrire mes notes. Je sais que je me répète, mais aujourd'hui, nous avons vu de belles choses pourtant différentes de l'Aubrac mais des coins splendides. Je ne sais pas pourquoi, mais cet accueil a été pour moi le plus sympathique jusqu'à présent. La dame était très chaleureuse et inspirait la paix et la bienvenue. À mon retour, je vais lui envoyer une petite note. Le monsieur au magasin était également sympathique. Mes compagnons de voyage me sont de plus en plus attachants.



*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est faire partie  
d'un ensemble plus grand que soi. »*

*Louis René Comeau*

Jour 8 - dimanche 7 septembre 2008  
D'Espalion à Massip - 25 kilomètres (9 heures)

Nous déjeunons au gîte et à huit heures nous sommes en route. Nous avons des réservations pour Massip alors on va se taper un vingt-cinq kilomètres aujourd'hui. D'après le monsieur du magasin, il nous reste une petite et une grande montée. Mais allez savoir. Lorsqu'ils nous disent «ce n'est qu'à quelques pas », tu peux courir pour une demi-heure.

La brume est encore présente en ce matin humide. La rosée sur les toiles d'araignée ajoute au décor. Ces dentelles sont accrochées partout et ornent tous les arbres. Les fermes sont belles et les fenêtres des maisons garnies de fleurs donnent un joli coup d'œil. Quatre kilomètres après Espalion, nous arrêtons à l'église Saint-Pierre. Je découvre au deuxième étage, une petite chapelle. Le pourquoi de ce petit lieu de recueillement dans le cœur d'une église, je l'ignore. Je ne l'ai jamais su. Il semble que tous les villages ont un petit quelque chose de particulier pour les différencier des autres.

Le premier « p'tit coup de cul » se fait bien. À part cela, le terrain est relativement plat et nous marchons une bonne partie sur de l'asphalte et des sentiers biens aménagés. Après une petite descente dans la montagne, nous arrivons à Estaing, un autre petit bijou de hameau. Nous traversons le pont et nous arrêtons à un petit restaurant à notre gauche pour dîner. Les frites, le poisson et le Coca sont délicieux. Tiens, nos amis belges qui arrivent et qui grignotent mes frites.

Je prends le temps d'aller visiter l'église et le château. Les deux sont de toute beauté et très impressionnants. Les différents édifices sont collés les uns aux autres. Il y a l'église et une petite maison construite à même les murs de l'église. Dommage que je n'ai pas plus de temps. Je retourne voir mes amis au casse-croûte et j'en profite pour leur piquer quelques frites à mon tour.



**Estaing**

Nous reprenons le pont pour rejoindre la GR65. Tiens, nous voilà dans le « gros coup de cul ». Il avait raison le monsieur. Cette expression a probablement été transformée un peu avec le temps. À l'origine, je pense qu'on disait : « Ça te prend un bon gros coup de pied dans le cul pour gravir cette montagne. » Ils parlaient probablement des animaux qui tiraient des charges.

En tout cas, avec toutes les montées et les descentes que nous avons faites, je pense que nous devrions recevoir un « *Certificat de chèvre des montagnes* ». De la sueur de jarrets il y en a... même après une douche, tu peux encore la sentir.

Pas loin de notre refuge, nous croisons Louis et Hughes qui vont à la rencontre des trois dames. Ils viennent d'arriver avec l'auto de Hughes. Ce matin, ils ont fait un bout de chemin avec les dames pour ensuite rebrousser chemin et revenir avec la voiture.

Nous passons près de la ferme où est notre refuge et je montre à Ginette la lapinière. Je crois savoir ce que nous allons manger pour

souper. Notre gîte est tout neuf et très beau. De belles chambres avec une belle grande salle à manger. Les pensionnaires mangent tous à la même table. Les gens du groupe qui se suivent depuis quelques jours sont tous là. Nous avons perdu Fernand, mais Didier, un Alsacien s'est joint à nous.



**Repos après un 'gros coup de cul'**

Nous passons près de la ferme où est notre refuge et je montre à Ginette la lapinière. Je crois savoir ce que nous allons manger pour souper. Notre gîte est tout neuf et très beau. De belles chambres avec une belle grande salle à manger. Les pensionnaires mangent tous à la même table. Les gens du groupe qui se suivent depuis quelques jours sont tous là. Nous avons perdu Fernand, mais Didier, un Alsacien s'est joint à nous.

Devinez ce que nous avons pour souper? Désolé, ce n'est pas du lapin. Ce soir, à la fin du repas, nous levons nos verres et nous disons au revoir à Colette qui s'en retourne chez elle. Comme Fernand, ce fut une belle connaissance et nous avons eu du bon temps en sa compagnie.

J'ai bien aimé cette journée. J'ai marché toute la journée avec Ginette à l'exception de la fin où nous avons rencontré Didier.

Je n'ai plus d'anti-inflammatoires, mais Diane m'en a donné quelques-uns. Après ceux-là, j'en prends plus.

Ginette et Diane s'entendent très bien jusqu'à présent. Nous discutons du trajet et par après, elles font les réservations des gîtes et j'en suis très fier. Les premières journées, nous n'en avons pas et cela inquiétait Ginette. Des fois, il fallait chercher un peu, mais c'était cela ou faire des réservations.

Ce soir, Diane et Louis couchent dans la même chambre que nous. Nous nous apprivoisons petit à petit. Nous passons de plus en plus de temps avec eux. Lorsque je fais certaines observations sur la température ou la condition des sentiers, Louis utilise souvent la phrase : «*On a ce qu'on mérite* ». Si c'est cela, nous sommes choyés.



**Demain je me tape un bon 24 kilomètres**

*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est se débarrasser de ses chaînes pour un certain temps. »*

*Louis René Comeau*

Jour 9 - lundi 8 septembre 2008  
De Massip à Conques - 24 kilomètres (6 heures)

Le lever se fait en compagnie de nos deux Québécois. Je prends mon temps, je ne suis pas pressé. Je remarque que Diane prépare mieux ses affaires que moi. Mes choses à moi sont pliées et envoyées dans le sac, le plus lourd en premier. Diane, elle, dépose chaque changement de vêtements dans des sacs en plastique. Ce soir, elle va ouvrir un sac et tout est là pour se changer. Chanceux ce Louis!

Ce matin, Louis part avec nous. Je pense que c'est la première fois qu'il va faire une section au complet dans le même sens. Diane, Hughes et Géraldine vont déposer Colette à la gare et après vont passer la journée à Rocamadour. D'après Wikipédia, Rocamadour *«C'est l'un des sites les plus visités de France avec plus de 1,5 million de visiteurs par an, après le Mont-Saint-Michel, la Tour Eiffel et le château de Versailles»*. Le village se trouve construit sur une falaise à même le roc. D'après nos plans, dans deux jours, une fois rendus à Figeac, nous prendrons un bus et nous allons passer une journée pour voir cette merveille.

La brume est encore présente ce matin pour agrémenter notre chemin. Elle se trouve entre les collines et surtout dans les vallées. Nous avons l'impression de marcher sur les nuages. Les rayons du soleil, qui percent la brume, donnent aux arbres, aux clôtures, aux animaux, à tout, des scènes photographiques incroyables. Nous passerions ici à un autre temps et le paysage serait complètement différent.

Après Colinhac, nous descendons dans la vallée où nous découvrons quelques beaux hameaux et villages blottis dans un décor enchanteur. Les photos de monuments, de paysages, de cavernes, de vieux bâtiments, de cimetières sont à l'honneur ce matin. Les chemins sont très praticables et cela donne un petit répit à nos jambes. Nous en profitons pour faire plus ample connaissance avec Louis. Ma première



impression à l'aéroport était exacte. Pour ses 69 ans, il est en très grande forme. Il est solide et droit comme un piquet. Il est boucher de métier et travaille trois jours par semaine dans un marché. Le reste de son temps, il fait du cyclisme et de la course. Il a couru son dernier marathon à l'âge de 65 ans. À le voir grimper les collines, cet homme est une vraie force de la nature. Ah oui ! Il aime jouer des tours.

La journée se déroule bien jusqu'à Saint-Michel. Il ne nous reste que trois kilomètres avant Conques. Nous quittons le chemin asphalté pour un sentier sinueux, rocheux et difficile pour les pieds. La chaleur est suffocante dans ce petit sentier à l'abri des falaises. Du sentier caillouteux, nous marchons maintenant dans une belle petite ruelle et, au-dessus des arbres, nous apercevons les trois pignons de l'abbatiale Sainte-Foy de Conques. Une vraie apparition. Plus nous avançons, plus nous découvrons les toitures pointues des maisons. Deux minutes passées, nous étions dans la montagne et soudain dans ce village féérique. La fatigue est présente, mais nous nous promenons allègrement dans les ruelles. En haut de la palissade, nous pouvons voir l'entrée de notre accueil, l'Abbaye Sainte-Foy tout en bas en arrière de l'église.

Une fois inscrit, je retourne visiter. Honnêtement, je ne pourrais décrire cette ville et lui rendre justice, mais je vais essayer de vous donner une petite idée. Au centre se situe son église abbatiale Sainte-Foy. Tout autour se trouve un bourg médiéval aux petites maisons avec toits pointus. Étant donné qu'elles sont installées dans le creux d'une vallée, la plupart des maisons font face au soleil du midi. Beaucoup de petits escaliers pour se rendre dans les maisons ou les autres rues. Tout est fait en pierres, du chemin aux toits des maisons. Beaucoup de ruelles avec des montées et descentes, étant donné qu'elles sont construites sur le flanc des montagnes. Des pots de fleurs multicolores sont attachés aux fenêtres. L'agencement de tout cela donne un cachet parfait à la ville. Même la couleur des pierres des édifices est différente ici.

Raymond et Claudette avaient dit que c'était la plus belle ville sur le Camino. Mais d'après ce que les gens en disent ici, c'est la plus belle ville de France. Pour moi, c'est tout simplement majestueux. Conques est une ville de transition pour de nombreux pèlerins. Certains arrêtent ici et d'autres y commencent leur pèlerinage. C'est aussi une ville qui attire beaucoup de touristes.

Je rencontre Louis et nous allons boire une bière au bar en face de l'église. La première est rafraîchissante, mais la deuxième a de la difficulté à descendre. Mon estomac me dérange un peu.

Je ne me rappelle plus par quelle coïncidence, mais je rencontre une bénévole canadienne qui habite ici. Elle a reconnu mon accent. Nous sommes en train de parler quand vient à passer l'aumônier de l'église. Elle l'arrête et elle est très contente de présenter quelqu'un du Canada. Avant de partir, il me demande si je vais à la messe du soir et si oui, si je souhaiterais lire une épître. J'accepte avec plaisir. C'est probablement pour apprécier mon accent si différent du leur.

Nous sommes environ 90 pèlerins ce soir pour le souper dans une grande salle commune. Première fois que le vin est gratuit. Avant la fin du repas, notre table n'a plus de vin et Louis s'occupe d'en 'chiper' à une autre table. Tout notre groupe est là. Il y a également une Autrichienne du nom de Petra que Louis a rencontrée sur le Chemin. Nous bavardons de plus en plus avec les deux Allemands. Friderike nous annonce qu'elle va lire elle aussi une épître ce soir, mais en allemand. Après la messe, nous assistons à la présentation d'un moine qui nous livre les secrets des fresques du portique. Il nous invite ensuite à assister à un spectacle de sons et lumières suivi de cantiques. Physiquement, je ne me sens pas bien, je vais me coucher. De mon lit, je peux quand même entendre les chants.

La nuit est longue. Je me promène de la salle de bain à mon lit. Je vais parler au gros téléphone blanc. Cela me fait du bien. Je pense que symboliquement, je me nettoie pour faire place à quelque chose de meilleur. Après neuf jours, je me suis débarrassé des entraves que j'avais apportées avec moi.



**Souper en famille**



**Sortie de Conques**

*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est aller un peu plus loin. »*

*Louis René Comeau*

Jour 10 - mardi 9 septembre 2008  
De Conques à Livinhac-le-Haut  
26 kilomètres (7 heures)

Le réveil est pénible ce matin. J'ai les jambes en guenilles. Je ne peux pas manger au déjeuner. Comme dirait Cayouche dans sa chanson, j'ai la 'DRA'.

Je prends la route dans le seul but de retourner me coucher le plus rapidement possible. Malgré mon malaise, je peux admirer une autre fois la beauté de Conques. La sortie de la ville est aussi impressionnante que l'entrée. Nous passons par de petites ruelles faites en pierre inclinées en leurs centres pour aider à l'écoulement des eaux. Nous passons sous un portail et nous franchissons un pont romain.

Nous entreprenons l'ascension jusqu'à une petite chapelle à mi-pente. La coutume veut qu'un visiteur ou un pèlerin sonne la cloche pour avertir de son arrivée. Une cloche à l'abbaye de Conques est sensée lui répondre. Je voulais bien l'essayer, mais Ginette, qui m'avait précédé, avait déjà annoncé son arrivée en grandeur et l'avait brisée en la faisant sonner.

Depuis le départ de Conques, la montée est assez raide. Nous montons sur environ cinq kilomètres. Avant d'atteindre le sommet, je jette un dernier coup d'œil. De cet endroit, on peut vraiment voir que la ville est blottie dans le creux des montagnes et a la forme d'une coquille, d'où son nom Conques. Diane a bien résumé le sentiment de chacun : « Cette ville restera gravée dans ma mémoire pour son histoire, sa beauté et pour l'ambiance qui y règne. J'ai vraiment eu l'impression de reculer dans le temps ». Durant la montée, nous rencontrons deux femmes assises sur un rocher en train de se reposer et qui rient de bon cœur. Soit qu'elles ont entendu une bonne farce ou que la fatigue a eu

raison d'elles. Jeanine et Sylvie, deux sœurs, viennent du Québec. Belle coïncidence, des Canadiens qui se rencontrent dans la montagne!



**Ginette qui brise la cloche de la chapelle**

En haut de la montée, nous avons le choix entre deux variantes. Dans mon état, je choisis celle qui est plus courte de deux kilomètres. Nous marchons sur de belles petites routes sinueuses bien asphaltées; de chaque côté, de la verdure à perte de vue. Des pèlerins nous précèdent ou nous suivent, mais sans jamais nous dépasser. Nous avons tous le même rythme. À croire que la montée de ce matin nous a vidés de notre énergie.

Malgré tous nos efforts, à cette altitude, nous apprécions encore le paysage. On peut apercevoir tout en bas dans les vallées, des hameaux,

des troupeaux de moutons et des montagnes au loin comme une miniature peinte par l'artiste céleste. En descendant vers la vallée, je



Conques

*Gracieuseté de Friderike et Eike*

m'arrête pour un repos dans une petite chapelle. J'essaie de comprendre ce qui m'arrive. L'année dernière en Espagne, j'étais tombé malade au dixième jour. La ressemblance est frappante. Pourquoi? Est-ce les antibiotiques qui dérangent mon estomac?

Nous descendons une pente assez raide pour arriver dans une ville et la remontée est aussi abrupte. Ginette trouve que je marche trop vite. Elle a de la difficulté à me suivre. « *Vas-y P'tit Trot! J'ai hâte d'aller me coucher.* » Une autre descente à pic d'environ deux kilomètres pour se rendre à Livinhac-le-Haut. Là, ma patience commence à en prendre un brin. S'ils appellent ce patelin Livinhac-le-Haut, « *Pourquoi c'é qu'on descend?* » Je ne perds pas de temps à le savoir. Rendu en bas, une petite balade sur la rue principale et hop la « face de bœuf ». Nous montons aussi vite que des alpinistes à 8 000 mètres d'altitude. Un pas, un souffle, un pas, un souffle! Les gens par ici peuvent bien être en forme à se déplacer dans de telles montées.

Nous arrivons à notre accueil aux environs de trois heures. Je jette tout par terre et je me couche une heure.

Je vais faire un tour en ville pour trouver une pharmacie. Pas de pharmacie, mais je rencontre Jeanine et Sylvie avec chacune une belle pâtisserie qu'elles dévorent à pleines dents comme seul des pèlerins peuvent faire.

Au souper, je tente de prendre un peu de soupe, mais rien ne veut entrer. Je retourne me coucher. Quel supplice! En plus d'être malade, je manque tout le plaisir du souper. Hughes et Géraldine ont été faire du kayak et c'est eux qui ont préparé le souper : boudin, saucisses, patates, tête de veau pressée, un plat chaud, et tarte aux poires pour le dessert. En plus, c'est leur souper de départ.

Diane, Louis, Hugues et Géraldine couchent dans une tour à l'arrière de l'accueil. Nous, nous avons une chambre magnifique avec une belle baignoire. Dommage que je ne me sens pas bien, pour une fois que nous avons une aussi belle salle de bain.

Dans mes moments de réveil, j'entends les copains ricaner en bas. J'aimerais bien aller les rejoindre, mais je n'en ai pas la force. Je préfère me reposer. Demain, je dois prendre une décision. Je reste ici ou je marche. Ce malaise tombe vraiment mal. Demain à Figeac, Ginette et moi devons prendre une journée pour nous rendre à Rocamadour. Avec ce malaise il va peut-être falloir que je reste ici quelques jours. Ce qui veut dire perdre de vue notre groupe de pèlerins. Il va falloir prier fort. Maître Jacquot, il faut que tu m'aides à prendre la bonne décision.

J'ai été chanceux dans ma malchance. À l'exception du début et de la fin de cette journée, nous avons marché sur le plat. La première journée où nous marchons autant sur l'asphalte depuis notre départ. C'est probablement pour cela qu'en faisant mon massage de pieds, je sens une douleur sous le coussin en arrière des orteils. Il y a aussi les grandes descentes où j'ai dû freiner constamment. À surveiller demain!

*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est faire un bout de chemin avec ses inquiétudes, ses peurs et aussi ses rêves. »*

*Louis René Comeau*

Jour 11 - mercredi 10 septembre 2008  
De Livinhac-le-Haut à Figeac (Cassagnole)  
25 kilomètres (7 heures)

Je me réveille, et je me sens relativement bien. Je prépare mes pieds en appliquant des morceaux de ruban athlétique directement sur mes coussins de pieds. Mon sous-bas va se coller dessus et il n'y aura plus de friction. La friction, s'il y en a, va se faire entre le sous-bas et l'autre bas.

Mon sac à dos est paqueté, mais je dois me rendre aux toilettes. Et voilà que la 'DRA' recommence. Qu'est-ce que je fais? Je ne peux rester ici, car il n'y a pas de docteur ou d'hôpital. Hughes et Géraldine proposent de nous déposer six kilomètres plus loin avec Diane. Au moins ça de gagné. Louis nous rejoindra avec Didier en cours de route.

Nous marchons encore aujourd'hui sur les petites routes et le parcours est plat. J'avance péniblement et la chaleur n'aide pas. Pour dix secondes aujourd'hui, je me suis senti énergisé. En passant près d'une ferme, un gros chien noir que je n'ai pas remarqué est sorti soudainement en arrière d'un arbre en aboyant. Nous avons tous sursauté et grâce à ma canne de marche, j'ai pu le tenir à distance. Voilà les dix secondes où je ne me suis pas senti malade du tout. L'instinct de survie tombe rarement en panne...

Nous arrêtons à une petite auberge et nous commandons une soupe au pain. Cela va peut-être m'arranger le cœur. Tiens, mais c'est Louis qui arrive!

Plus la journée avance, plus je me sens mal. Les crampes dans mon ventre sont de plus en plus persistantes. Pour cette étape, notre gîte se situe à l'extérieur de la ville de Figeac. Environ cinq kilomètres de la ville, j'ai le choix de prendre un raccourci pour aller directement à notre gîte ou me rendre à Figeac. Je ne le dis pas à Ginette, mais là je suis



inquiet et je dois me trouver un médecin. En plus de me sentir mal, les crampes ne semblent pas vouloir s'estomper. De peine et misère, nous descendons sur le bord d'une autoroute très achalandée. Il fait chaud, il n'y a pas de piste et je me sens de plus en plus mal. Avant d'arriver, j'ai une envie pis ce n'est pas une envie de rire. Pas de toilettes en vue. Je n'ai pas le choix, en arrière d'un petit buisson. Je suis certain que c'est la première fois que ces Français voyaient des fesses acadiennes d'outre-mer.

J'arrive en ville et je me rends dans un centre hospitalier et demande pour voir un médecin. La docteure me rencontre, mais elle me dit que cet établissement est seulement pour les chirurgies, elle ne peut me soigner. Voyant mon désespoir, elle m'appelle un taxi qui me conduit à une urgence. Le monsieur est bien gentil. Il s'occupe de transporter les pèlerins ou les sacs de pèlerins d'un gîte à l'autre. Arrivé à l'urgence, il me laisse son numéro en cas de besoin.

Je sonne à la porte de l'urgence et une garde me fait entrer après lui avoir expliqué mon cas. Ginette par contre doit demeurer à l'extérieur. Le docteur me pose des questions et je lui mentionne mes symptômes. Il appelle une garde et me couche sur une civière. En moins de deux, ils ont prélevé du sang et j'ai une perfusion médicamentée dans le bras. À ce temps-là, il autorise Ginette à venir me voir. Croyez-le ou non, après ce soluté, mes crampes disparaissent et je me sens mieux. D'après ce que j'ai compris, j'étais déshydraté et mes électrolytes étaient très bas. Il me donne trois prescriptions, une pour mon estomac, une autre pour ma digestion et enfin une pour mes selles.

Nous devons nous rendre au bureau des comptes pour la facture. Nous calculons combien nous avons d'argent sur nos cartes. Nous considérons même de téléphoner chez nous pour qu'on nous en transfère. À notre grande surprise, la facture se monte à 45 euros (57 \$).

Après une petite marche vers la pharmacie, le même conducteur de tout à l'heure, vient nous ramener à notre gîte. La Cassagnole est un accueil très pittoresque sur le flanc d'une colline. Nos amis sont très contents. Ils pensaient ne plus nous revoir.

Je me repose avant d'aller souper. Avec mes médicaments, je peux commencer à manger un peu. Je dois prendre des forces le plus

rapidement possible. Ma détermination m'a souvent aidé, mais aujourd'hui, elle aurait pu me nuire dangereusement. Au lieu de prendre la route, ce matin et hier matin, j'aurais dû me faire conduire en taxi. Saint-Jacques veut bien que je marche sur ses chemins, mais il ne veut sûrement pas que je me fasse mourir. « *Aide-toi et le ciel t'aidera!* » Le Chemin sera toujours là tandis que moi, si je ne fais pas attention, je risque de ne pas pouvoir continuer. Je vais m'en rappeler de celle-ci.

Nous prenons le souper à l'extérieur. Un groupe de Français sont assis aux tables voisines. Ils ont bien du plaisir. Dans le groupe, nous remarquons tous, un couple assez particulier. Comme dirait Diane : « Ils font penser au couple de Français qui arrive en visite chez Pôpa et Môman dans la série québécoise télévisée *La Petite Vie* ». Vous voyez le genre. Mais ils dégagent de la belle énergie. Il y a toujours quelque chose de bien dans chaque pèlerin. À nous de le découvrir.

Après notre séparation de cet après-midi, Diane est un peu découragée. La chaleur, la fatigue, les ampoules, le sac trop lourd, elle est prête à s'en retourner à la maison. Louis propose de faire transporter son sac d'un refuge à l'autre par le système de transport, *La Coquille*, jusqu'à ce qu'elle se sente mieux. Elle accepte et cela lui remonte le moral. C'est surtout mon arrivée qui l'a encouragée. Ha! Ha! Elle se porte volontaire pour transporter le sac contenant les provisions. Marché conclu!

Tout de suite après mon repas, je retourne me coucher. Je n'ai pas parlé des paysages aujourd'hui, mais nous marchions encore dans des vallées verdoyantes. Très peu de photos.

Je suis à me reposer sur mon lit, quand la maîtresse de l'accueil, bien gentiment, vient déplacer une Allemande qui s'était installée où elle ne devait pas. En quelques secondes, l'étrangère explose. Les nerfs à fleur de peau, elle se met à crier, à pleurer, à disputer : « *C'est la même chose partout, personne ne veut de moi.* » Elle ramasse ses affaires et veut partir. Dans l'entre-temps, le propriétaire arrive et tranquillement essaie de la raisonner. Après les explications et pourquoi elle devait se déplacer, car il y avait une porte, elle accepte de rester. J'ai bien aimé l'approche calme du monsieur. Il en a vu d'autres. Des pèlerins me disent qu'elle a déjà fait le coup à un autre gîte. Cette engueulade me rappelle un peu la rouquine avec Roger le Marseillais sur le Camino Francés.

Ce soir, les deux Allemands ne sont pas avec nous. C'est la fête de Friderike et ils vont fêter cela dans une belle auberge.

Je suis un peu plus optimiste que ce matin. Je bois beaucoup d'eau, mais surtout du jus et des boissons énergisantes. Saint-Jacques, merci pour l'aide et on se reverra demain.



*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est communiquer  
avec la nature et avec soi-même. »*

*Louis René Comeau*

Jour 12 - jeudi 11 septembre 2008  
De Figeac (Cassagnole) à Cajarc  
25 kilomètres (7 heures)

Je me suis réveillé cette nuit, mais non à cause du bruit. J'en profite pour boire le plus de jus possible. Je vais me promener au petit coin plus souvent, mais je veux mettre toutes les chances de mon côté.

Nous déjeunons dans la salle à manger; Ginette et moi décidons d'abandonner notre projet de Rocamadour. Avec ma condition chancelante, la décision n'est pas difficile à prendre.

Bon massage de pieds et des jambes ce matin pour activer la circulation. Comme hier, j'applique du ruban athlétique sous le coussin de mes pieds.

Louis et Diane nous accompagnent ce matin. Le chemin en terre battue est facile à marcher. Nous passons le long des hameaux, des fermes, des dolmens et de belles habitations. Dans le fond des vallées, la brume est encore présente.

Depuis le milieu de la journée d'hier, le paysage change tranquillement d'apparence. Nous marchons sur un plateau calcaire du Massif central qu'ils nomment les Causses. Nous rencontrons dans les champs, de petites habitations faites de pierres sèches, qui ont la forme d'un igloo, d'une ruche ou autres constructions semblables. Un fermier rencontré sur le bord de la route m'explique que ce sont des bories. Lorsque les gens dépierraient les champs longtemps passé, au lieu de simplement faire des tas de pierres, ils construisaient ces cabanes. La structure dépendait de son utilisation. Les bergers pouvaient s'en servir pour se coucher et s'abriter des intempéries. Ils servaient à entreposer des outils agricoles et même, les paysans demeuraient là lorsqu'il y avait une épidémie dans le village et qu'ils voulaient s'isoler. Il y en a beaucoup en Provence et elles sont toutes construites en pierres superposées sans

mortier, ciment ou piliers. Le même principe que les igloos dans le nord du Canada.

Nous prenons notre repas sur le bord de la route. Comme nous allions partir, des chants se font entendre. Pôpa et Môman arrivent à notre hauteur et décident de casser la croute, mais dans le champ de l'autre côté.

La chaleur est au rendez-vous aujourd'hui, en plus de l'humidité. Nous passons à côté de plusieurs vignobles abandonnés. C'est dommage de voir de si beaux domaines laissés sans entretien. Moi qui ai essayé de faire pousser des vignes chez nous et qui n'a jamais réussi, je trouve dommage de voir cette perte. Les propriétaires prennent de l'âge et les jeunes ne veulent pas demeurer sur la terre, alors ils doivent les abandonner. Quel déchirement de cœur pour ces vigneron qui voient leur vignoble délabré après tant d'années de labeur.

Diane semble avoir de la misère avec un de ses pieds. Dommage que je n'ai pas su cela avant, car j'aurais peut-être pu l'aider. Mais dans ma situation, je n'y ai pas porté attention. Toute mon énergie était orientée vers mon bien-être et je n'en ai pas pour les autres. Elle a bien hâte d'arriver. Louis est en pleine possession de ses moyens. Les étapes ne semblent pas assez longues pour lui. Ginette par compte, sue à grosses gouttes sous cette chaleur.

Du haut de la colline, nous apercevons, tout en bas, Cajarc. Comme il fallait s'y attendre, nous avons une belle descente avant d'arriver. Il n'y a pas d'indication, alors au lieu de descendre tout droit, nous suivons les directives de la GR65 comme si nous voulions contourner la ville sans nous arrêter. Un peu plus loin, nous descendons et nous devons rebrousser chemin pour arriver à notre gîte communal. À trois heures trente nous sommes installés. La journée n'a pas été facile avec mon malaise, mais je suis extrêmement content de moi. Je prends une bonne douche. Cela fait deux jours que je ne me suis pas lavé. Une petite sieste me fait du bien.

Nous sommes au bar d'en face en attendant d'aller souper lorsque nous apercevons Eike et Friderike qui arrivent. Ils ont l'air fourbu. Ils ont fait cinq kilomètres de plus sous cette chaleur, car ils sont partis de Figeac.



**Petit repos**

*Gracieuseté de Diane*

Nous soupçons dans un bon petit restaurant qui sert également de dépanneur et de bar. Les frites sont délicieuses. Je peux enfin manger à ma faim. Ginette et Diane en profitent pour faire des appels téléphoniques afin de réserver pour les prochains jours.

Lorsque nous revenons à notre gîte, nous sommes surpris de voir dans un des lits, un Allemand que Diane et Louis ont déjà rencontré. Elle le baptise Jésus. Il a une grande barbe et porte sur sa poitrine une grosse croix en bois de quatre kilos. Il s'appelle en réalité Anton. Il entre dans toutes les églises et il fait le pèlerinage par gratitude maintenant qu'il est dans le droit chemin.

Les femmes sont fatiguées. Quand Ginette ne mange pas beaucoup, cela veut dire qu'elle n'a pas d'énergie.

Voilà maintenant 12 jours consécutifs de marche dans le Massif central. À partir du Puy-en-Velay, jusqu'à la sortie de l'Aubrac nous avons marché à une élévation au-dessus de 1 000 mètres sur des chemins accidentés. Je ne dis pas cela pour me plaindre, car ce fut les douze jours

les plus beaux depuis deux ans. L'adaptation fut nécessaire avec le temps passé à marcher. L'année dernière, vingt-quatre kilomètres nous prenaient en moyenne cinq heures. Cette année, nous prenons presque huit heures pour faire le même trajet. Les montées et les descentes réduisent passablement notre vitesse. Nous arrêtons plus souvent pour visiter les villages et nous arrêtons dîner la plupart du temps le long de la route.

Maintenant nous marchons à une élévation d'environ 500 mètres et cela va se poursuivre jusqu'à Cahors. Les chemins sont plus faciles à marcher maintenant.



*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est réfléchir à qui nous sommes ».*

*Louis René Comeau*

Jour 13 - vendredi 12 septembre 2008  
De Cajarc à Varaire - 25 kilomètres (7 heures)

C'est probablement dû à mes médicaments, mais depuis deux jours, c'est comme si je dormais en restant éveillé. Mon système est en mode réveil. En plus des ronfleurs, il y avait pas mal de va-et-vient durant la nuit, mais dû à la noirceur, je n'ai pas pu voir ce qui se passait.

Ce matin au réveil, nous apercevons une femme couchée dans le lit à côté de Jésus. Voilà qui explique le brouhaha de cette nuit! D'après son accoutrement, ce n'est pas un pèlerin. Elle doit marcher la nuit contrairement à nous; si vous comprenez ce que je veux dire. Diane dans sa grande charité, la nomme Marie-Madeleine, comme dans la bible, Jésus et Marie-Madeleine. Nous avons su par après que cette femme venait de temps en temps se mettre à l'abri des orages lorsqu'il y a des lits de libres.

Une autre surprise nous attend au déjeuner. Quelqu'un ou quelqu'une a mangé une partie de nos provisions; banane, pain, jus. Nous nous doutons qui est la coupable et Louis veut aller se faire payer en nature. Diane ne l'a pas trouvé drôle.

Départ de bonne heure ce matin sous un ciel ennuagé. Nous sortons de la ville par des ruelles très bien aménagées avec de jolies petites maisons. Nous traversons la rivière du Lot et nous grimpons sur les hauteurs du plateau. Depuis Figeac, les paysages du haut des plateaux se ressemblent beaucoup. Jolis, mais sensiblement les mêmes. Nous en profitons pour bavarder un peu plus avec Diane et Louis. Je le fais fâcher en l'appelant le faux Belge ou le faux Québécois.

Nous prenons notre repas du midi dans un champ. Le soleil brille et il fait encore très beau. Pour dessert, des mûres en quantité. Comme en Espagne, les mûres poussent sur des plantes assez hautes, contrairement à celles de chez nous qui n'ont qu'une quarantaine de centimètres. Les



gens locaux nous ont bien avertis de ne pas manger celles proches du sol à cause de certains animaux qui urinent à cette hauteur.



**Louis mange des mûres**

*Gracieuseté de Diane*

Rien de spécial à signaler aujourd'hui à l'exception que nous avons eu le temps de nous raconter des histoires et de prendre un peu de temps pour soi-même. Arrivés au refuge tôt dans l'après-midi. Nous

avons une chambre avec un grand lit double. Cette chambre appartient à la fille des propriétaires qui est partie aux études.

Je prends un somme. Au réveil, je n'ai pas la force de me lever. Je reste couché à lire un livre de *Lucky Luke* qui était sur la tablette. Le souper n'est qu'à dix-neuf heures trente.

Nous sommes un gros groupe pour souper réparti à deux grandes tables. Nos deux Allemands sont là, avec nous. Nous nous asseyons en face d'eux. Nous sommes bien contents de nous revoir. D'après leurs mines d'hier soir, je ne pensais pas qu'ils prendraient la route aujourd'hui. Je croyais qu'ils allaient prendre une journée de congé à Cajarc. Ils sont très résistants. Comme à chacune de nos rencontres, nous avons du plaisir à discuter ensemble. Avant la fin du repas, ils nous invitent à venir faire un tour en Allemagne pour quelques jours, avant notre retour au Canada. C'est une invitation inattendue qui nous surprend et que nous devons discuter.

Le souper cinq services se déroule dans la bonne humeur avec du p'tit rouge à volonté. Hélas, je dois m'en abstenir! Coïncidence ou pas, assis à côté de Louis et Diane, est notre fameux couple de Français. Elle s'appelle Évelyne Studers et lui Bernard Caillaud. Ils sont tous deux de l'Alsace, mais ne sont pas en couple comme nous l'avions cru. Évelyne (Môman) est le clou de la soirée avec ses histoires et ses chansons françaises, alsaciennes et allemandes. Elle est à la retraite et est venue rejoindre Bernard à Le Puy-en-Velay. Son mari Jean-Paul est venu la conduire en auto. Elle ressemble un peu à une de mes sœurs pour son dynamisme, sa joie de vivre et ses talents musicaux.

Ce couple bien spécial que nous avons croisé à quelques reprises s'est rapidement associé à notre groupe. L'énergie a passé très vite entre nous.

Après les histoires, je retourne à la chambre et je me couche sous les couvertures, mais je ne dors pas tout de suite. Je rédige mon journal et je fais un peu de lecture.

En regardant ma feuille de dénivellations, elle indique que durant les onze premières étapes, soit trois-cent-neuf kilomètres, nous avons

monté sur une distance de 4 000 mètres et descendus sur 3 500 mètres.  
En comparaison, la montée de Roncevaux est de 1 200 mètres.



**Un 'petit coup de cul'**

*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est partager avec soi-même un moment d'intimité. »*

*Louis René Comeau*

Jour 14 - samedi 13 septembre 2008  
De Varaire à Poudally - 15 kilomètres (4 heures)

Le lever se fait tranquillement et un peu sur le tard. Plus nous avançons, plus nous nous levons tard. En Espagne, c'était le contraire. Plus nous avançons plus nous nous levions de bonne heure.

Déjeuner à huit heures avec les autres pèlerins. Nos amis allemands continuent jusqu'à Cahors, une distance de trente kilomètres. Nous avons des réservations pour Cahors demain. Nous allons probablement les perdre de vue. Je prends une photo d'Évelyne et de Bernard avant leur départ, car nous allons les perdre eux aussi.

Nous avons une petite journée devant nous; quinze kilomètres pour aujourd'hui. Diane et Louis nous accompagnent. Au premier village, Ginette rencontre un couple qui était assis à notre table la veille. Je me souviens qu'ils ne voulaient pas se faire photographier. Ils se cachaient à chaque fois qu'une personne se pointait avec une caméra. Probablement se sentant mal et pour expliquer son comportement, elle confesse à Ginette qu'elle ne voulait pas se faire prendre en photo, car l'homme avec qui elle était n'était pas son mari. Oh les « ptits torieux »! Saint-Jacques doit sûrement se mordre les orteils. Si ça continue, on va nommer le chemin « El camino del amor ».

La marche se fait bien, car les sentiers sont assez plats et nous suivons une ancienne voie romaine. Depuis quelques jours, la végétation a beaucoup changé – beaucoup d'arbres, surtout des chênes. À plusieurs endroits, il y a des clôtures qui entourent certains champs avec des écriteaux interdisant d'entrer. Il n'y a pas de vignes, rien avec de la valeur là-dedans. En pleine forêt, nous croisons un monsieur avec son chien. Il nous explique que le samedi, il s'y promène avec son chien qui tente de lever la trace d'un sanglier. Si son chien flaire une trace, il marque l'endroit et le lendemain, ils reviennent pour traquer la bête. Nous sommes en territoire de chasse aux sangliers, comme ceux dont

mangeaient les Gaulois, surtout le rondelet Obélix. Il nous dit que les chiens pour ce genre de chasse sont très prisés et demandent plusieurs années d'entraînements. Le sanglier est un animal très intelligent et c'est cela qui fait que c'est une chasse très appréciée. Les sangliers peuvent aussi détruire des récoltes d'où la nécessité de maintenir leur population à un niveau acceptable. C'est un animal très fort et puissant et les mâles, peuvent peser environ 150 kilos. Je dirais que le sanglier est un cochon domestique devenu sauvage ou vice-versa. Mais sa grande paire de dents en haut et en bas n'a rien de domestique. Le chasseur nous dit de surveiller les traces dans les fossés ou de regarder où il y a des clôtures de brisées.

Nous quittons la voie balisée pour nous rendre à notre gîte. Nous arrivons à une petite ferme. Nous ne savons pas trop si nous sommes au bon endroit. Il n'y a pas d'écriteau, rien. Un monsieur arrive et nous conduit à notre chambre. Il s'occupe de nous, en l'absence des propriétaires qui sont absents pour la journée. C'est une vieille maison en pierres que le couple a aménagée pour les pèlerins. Toute la section des chambres a été rénovée. Il n'y a qu'une salle de toilette avec douche pour tous. Mais cela ne cause pas de problèmes, car il est tôt en après-midi et nous avons du temps.

L'hospitalité des gens qui nous reçoivent ne cesse de me surprendre. Les propriétaires sont partis à un mariage. Nous pouvons prendre ce que nous voulons dans le garde-manger ou le réfrigérateur, le marquer et payer le lendemain matin. Il faut être sur le chemin de Compostelle pour voir cela.

Tous les quatre, installés dans nos lits, nous tentons de faire une sieste. En attendant la baisse des paupières, je sors le *Miam Miam Dodo (guide des pèlerins)* et je lis quelques anecdotes comiques de Ferdinand, l'âne qui a parcouru le chemin avec son maître. La fatigue aidant, nous rigolons un bon coup.

La sieste nous fait du bien, surtout à moi. Pendant que les autres vont se promener pour voir les alentours, je reste dans mon lit. Je me sens reposé, mais je n'ai pas le goût ou l'énergie pour faire quoi que ce soit. J'aime bien marcher, mais une fois arrivé, je n'ai pas le goût de faire autre chose. Je me trouve plate par bout.

Les dames nous ont préparé un bon souper. Yvonne et Willy, deux pèlerins amis des Québécois, se joignent à nous pour le souper. Ils retournent en Belgique demain, car elle a des enflures à une de ses chevilles. Notre hôte, le papa de la propriétaire, soupe avec nous. Il est très gentil et très volubile. Je veux savoir le pourquoi des écriteaux, que nous rencontrons depuis deux jours, nous interdisant d'entrer dans les champs. Il nous explique que cela a rapport avec une récolte très prisée et rentable soit celle de l'or noir du Lot ou diamant noir : la truffe. Il existe plusieurs sortes d'espèces, mais celle du Lot est de très grande renommée pour la cuisine. Un kilo de truffe peut valoir jusqu'à 900 euros. Il nous explique que l'arbre est très important pour le développement de la truffe. Le chêne demeure l'arbre de choix pour cette culture. Auparavant, les gens protégeaient leurs vieux chênes, mais maintenant, les producteurs font la plantation des chênes truffiers pour récolter ce champignon.

Ce qui est le plus surprenant dans toute cette culture, c'est bien la façon de récolter le produit. La première méthode est de surveiller le vol des mouches. Une certaine espèce pond ses œufs au-dessus des truffes. Où il y a des mouches, il va y avoir des truffes. La deuxième méthode – cavage – se fait avec un cochon. Il a un odorat très sensible et il aime beaucoup les truffes. Il déterre le champignon avec son groin et il faut le récupérer avant qu'il ne s'en délecte. Cette méthode est de moins en moins utilisée à cause des cochons qu'il faut élever. La troisième méthode est plus pratique, car elle consiste à dresser un chien à l'odeur de la truffe. Ces chiens sont très utiles. La récolte se fait au mois de décembre.

Pour nous démontrer l'importance de ces chiens, il nous raconte cette histoire. *« Un homme, sa femme et son chien se font surprendre à voler des truffes. Le propriétaire braque sur eux une lampe électrique et un fusil. Toute évasion est inutile. Le propriétaire est très en colère, car ce n'est pas la première fois qu'il se fait voler. Le voleur lui dit qu'il a de l'argent à la maison provenant de la vente de ses larcins et qu'il lui donnerait tout. Le propriétaire accepte, mais garde sa femme en otage jusqu'à son arrivée. Malheureusement, le voleur n'est jamais revenu et n'a jamais été revu. On ne sait pas ce qui est advenu de la femme, mais tous sont d'accord pour dire que le propriétaire a commis une grave erreur. Il aurait dû garder le chien en otage au lieu de la femme. Le*

*voleur serait certainement revenu avec l'argent pour récupérer son chien. »*

Je suis couché, mais je ne dors pas. L'orage se fait entendre au loin pour se rapprocher et s'abattre sur notre refuge. Nous sommes chanceux pour les orages. Nous n'avons pas de pluie le jour, mais la nuit il a plu à plusieurs occasions. Nous sommes bien à l'abri dans notre sac de couchage. J'essaie de penser comment je pourrais délester mon sac pour l'alléger, mais je suis déjà au minimum. La fatigue se fait sentir de plus en plus. C'est probablement ma déshydratation qui m'affecte comme ça.



*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est faire le vide intérieur. »*

*Louis René Comeau*

Jour 15 - dimanche 14 septembre 2008  
De Poudally à Cahors - 16 kilomètres (5 heures)

La nuit s'est bien passée malgré le roulement du tonnerre à l'extérieur et le roulement des gosiers à l'intérieur. Ce matin, tout semble calme à l'extérieur comme à l'intérieur.

Pendant le déjeuner, Louis regarde chaque pèlerin avec attention. Dans la nuit, il s'est levé pour aller à la salle de bain. À son retour, il s'est assis sur le bord de son lit pour enlever ses bottes, mais à sa grande surprise et son étonnement, il y avait quelqu'un de couché à sa place. Ne sachant quoi faire, il chausse ses bottes, retourne à l'extérieur de la chambre pour s'apercevoir qu'il était entré dans la mauvaise chambre et qu'il s'était assis sur le lit de quelqu'un ou quelqu'une d'autre. Nous avons bien ri. Je lui ai demandé s'il avait pensé en Belge ou en Québécois. Cela commence bien la journée.

Nous payons notre dû et avant de partir, nous disons au revoir à Yvonne et Willy qui eux ont couché dans une roulotte étant donné que l'hébergement était complet. L'orage et surtout la pluie tambourinant sur la couverture de tôle les a tenus réveillés une bonne partie de la nuit.

La température est plutôt fraîche ce matin. Nous passons par un petit sentier en arrière du gîte pour rejoindre la GR65. Le chemin est en terre battue comme hier, mais il est en très bonne condition. À quelques kilomètres de notre refuge, nous assistons à un rassemblement pour une chasse à courre ancestrale. Les chevaux, les cavaliers, sans oublier les chiens, vont partir d'une minute à l'autre. Ils vont chasser le sanglier.

Nous marchons un bout de route avec quelques pèlerins français. Ils sont très bien habillés, presque comme des touristes. Ils font partie d'un groupe organisé qui marche sur le chemin de Saint-Jacques. À une intersection, un monsieur responsable d'une cuisine mobile attend nos beaux pèlerins pour dîner. Tout est prêt pour eux : tables, chaises,



nappes, eaux, vin, le grand luxe quoi. Moi aussi lorsque j'aurai de l'argent je marcherai et je ferai comme eux autres. Ben non!

La descente vers Cahors se fait lentement mais sûrement. Pour nous rendre en ville, il nous faut traverser un pont qui enjambe le Lot. Nous nous arrêtons à un centre d'accueil pour pèlerins. Deux dames nous offrent de l'eau, du jus et des biscuits. On y fait un recensement au sujet des pèlerins : le nombre, l'endroit du départ, l'endroit d'arrivée, le pays d'origine, et ainsi de suite. La rue principale est très belle. En longeant celle-ci, nous arrivons à notre gîte. C'est un ancien couvent qui a été aménagé en auberge de jeunesse.

Nous allons nous promener en ville. Les magasins sont tous fermés. Tout d'un coup nous apercevons les deux Allemands qui se promènent sur la rue d'en face. Ils ont décidé de prendre une journée de repos. Nous nous donnons rendez-vous pour le souper à un restaurant sur la rue principale. Louis veut manger du canard. Nous sommes dans une région reconnue pour son élevage.

Avant d'aller souper, je téléphone à mon frère Pat, à Clovis et oui, à ma belle-mère May, pour leur faire savoir que nous sommes toujours vivants et que tout va bien.

Le restaurant est très chic et la nourriture excellente. Le restaurant est plein et ce ne sont pas des pèlerins. Nous avons bien du plaisir à rire. Louis nous surprend en mettant de la moutarde dans son café; recette de Belge!

Petite promenade en bas de la ville pour faire descendre le souper et visiter la cathédrale. Contrairement à celles que j'ai vues tout au long du chemin, l'extérieur est en très mauvais état. Dommage, car l'intérieur est superbe avec une belle coupole. En passant devant une pharmacie, j'en profite pour entrer. J'explique à une pharmacienne mon épisode de déshydratation et de fatigue. Elle me suggère des comprimés de potassium et autres nutriments.

Les deux dernières étapes n'ont pas été longues au niveau de la distance, mais de mon point de vue personnel, le temps passait très lentement. Le chemin était un peu monotone avec très peu de choses

différentes à voir. Ce fut des journées très propices à la méditation. Nous avons marché de longues distances en solo.

Mes jambes sont fatiguées ce soir; mon mental également. Petit-Trot ne parle pas beaucoup et mange très peu, signes qu'elle est dans la même situation que moi. Nous sommes au milieu de notre pèlerinage et la motivation n'est pas au rendez-vous. Nous sommes dans le creux de la vague. J'en suis conscient et je réalise que je ne peux pas être toujours être à 100 %.



**Compagnons de route**

*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est faire une prière au Tout-Puissant. »*

*Louis René Comeau*

Jour 16 - lundi 15 septembre 2008  
De Cahors à Montcuq - 29 kilomètres (8 heures)

Debout de bonne heure ce matin. Bon massage de pieds et des jambes. Une bonne journée nous attend. Vingt-neuf kilomètres jusqu'à Montcuq. D'après notre guide, il y a quelques montées et descentes, mais soixante-quinze pour cent est sur le plat.

Nous prenons le déjeuner dans la cuisine de l'auberge avec les autres pèlerins.

Avant de sortir, nous prenons notre panier pique-nique que nous avons fait préparer pour notre repas du midi. Nous sortons de la ville par le pont Valentré surnommé « le pont du diable ». D'après un citoyen de la ville, c'est un des plus beaux ponts médiévaux fortifiés. Construit au-dessus du Lot, il compte six arches, trois tours carrées avec trois étages chacune. La légende veut que l'architecte fasse un pacte avec le diable. Il lui cèdera son âme si ce dernier l'aide avec la construction. Vers la fin des travaux, l'architecte envoie le diable puiser de l'eau avec un panier. Le diable incapable de retenir de l'eau dans un panier se voit vaincu et doit renoncer à l'âme de l'architecte. Pour se venger, le diable lance un mauvais sort à l'architecte. Ce dernier ne pourra jamais mettre la dernière tour au niveau.

Hier, à la clarté du jour, ce pont était impressionnant du haut de notre perchoir, mais ce matin avec la brume, on peut facilement s'imaginer marcher aux temps médiévaux. La brume est tellement épaisse que l'on ne voit pas de l'autre côté.

À la sortie du pont, un choix de route nous est offert. Prendre un détour de quatre kilomètres avec montée graduelle ou prendre la montée sur deux kilomètres. Le choix n'est pas difficile à faire ce matin, avec la distance que nous avons à parcourir aujourd'hui, deux kilomètres de moins ça se prend. Nous avons affaire à tout un « coup de cul ». Par

endroits, il y a des marches avec des poignées sur le côté de la falaise, mais plus souvent nous devons escalader des rochers. Très à pic, le



Une partie du pont Valentré

*Gracieuseté de Diane*

chemin par endroits est étroit et nous devons faire très attention. Nous arrivons finalement au sommet. La patate bat fort pour commencer la journée. Dommage qu'il y ait de la brume, car le paysage du haut de cette montagne doit être splendide.

Pour les prochains huit kilomètres, nous sommes en montées et descentes et nous quittons les Causses. Mes compagnons de route sont en arrière. Je rejoins un pèlerin du nom de Jean Raymond. Une rencontre que seul le chemin peut nous faire vivre. Sur quelques kilomètres, nous marchons, nous parlons, prions et chantons. Ce court laps de temps fut comme une communion. Nous avons chanté la chanson des pèlerins « Ultréia ». Comme je ne connaissais pas trop les paroles, il a sorti une copie de son sac à dos et nous avons pu la chanter au vent et aux paysages qui nous entouraient. Ginette est venue nous rejoindre juste à temps pour chanter avec nous. Puis, comme cela, nos chemins se sont séparés et je ne l'ai plus jamais revu. Il avait l'allure et la conversation d'un prêtre fervent. Comme dans l'ancien temps, les prêtres allaient de

village en village porter la bonne nouvelle. Ce fut une belle rencontre et ce jour-là, il m'a laissé les paroles de la chanson que je chante encore aujourd'hui et que je n'oublierai jamais.

Vers onze heures trente, nous descendons vers Lascabanes et nous sortons notre panier pique-nique. Le repos nous fait du bien. Nous en profitons pour faire aérer nos pieds vaillants, sauf Diane. Une ampoule la fait souffrir et elle a peur que si elle enlève ses bottines, elle ne puisse pas les remettre. Une montée nous attend après le dîner pour faire descendre notre repas. Les boisés, les champs de tournesols, les paysages se succèdent tout au long de ce sentier de calcaire blanc.



**Pique-nique sur le bord du chemin**

*Gracieuseté de Diane*

Avant Montcuq, nous prenons une variante pour contourner la ville. Nous laissons ensuite la piste pour prendre, et oui, une descente qui nous apporte à notre accueil, Labouysse. Nous sommes sur une ferme avec une très belle maison. Personne n'est à la maison. Pendant que j'enlève mes bottes, Louis et Diane font leur entrée aux aboiements des chiens. Il est près de quatre heures.

La propriétaire arrive et nous souhaite la bienvenue. Nous sommes logés dans une nouvelle section de la résidence réservée aux pèlerins. Douche, dodo et repos avant le repas. Nous attendons son mari pour nous accompagner au repas. Il est aux champs et ne devrait pas tarder.

Pour le souper, nous avons droit à un festin de roi. Une *Ratafia*, un apéritif local, sucré et alcoolisé fait de deux boissons différentes me tapent dans le fond de l'estomac. Ensuite méli-mélo et petites tomates, suivi d'un potage de courgettes, d'une salade avec carottes, tomates, œufs durs et foie gras. Je pensais que c'était cela le souper et les autres n'en pensaient pas moins. Mais voilà qu'elle arrive avec le mets principal, poitrine de dinde accompagnée de champignons et lentilles. Une crème brûlée pour le dessert suivi d'une tisane. Je pense que j'ai mangé pour trois jours. Sans oublier quelques *trous provençaux*, une autre boisson alcoolisée, et le vin durant le repas...

Diane est très préoccupée ce soir par son ampoule tout près de son gros orteil. Tout l'endroit semble infecté. Elle prend des bains de pieds, mais cela ne semble pas diminuer la douleur.

Je suis surpris par cette journée. Belle rencontre en chemin, mais aucune de nos connaissances. Fatigué, je me sens bien dans l'ensemble. Journée en solitaire pour une grande partie du chemin. Beaux moments de solitude. Ginette va bien, mais elle semble fatiguée elle aussi. Le faux Québécois de son côté est très préoccupé par la blessure au pied de Diane et a marché avec elle.

J'ai trop mangé, j'ai peur de me coucher. Il y des gens, des endroits, des lieux où tu te sens en paix et les gens te le font sentir. Eh bien ici, tu sens que les gens sont là pour les pèlerins et non pour faire de l'argent. Ils ne sont plus jeunes, ils s'occupent encore de la terre, ils ouvrent leur demeure à des étrangers, partagent leur repas et font comme s'ils nous connaissaient depuis longtemps. Ça, c'est l'hospitalité du Chemin. Pour moi c'est important et probablement pour les autres aussi. Chez nous, notre maison, c'est notre refuge, notre sécurité et notre intimité. Ici, dans un pays étranger, le gîte est notre sécurité, notre chez-soi pour une nuit. Il revêt une importance capitale pour des pèlerins fatigués.

*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est se permettre un temps de paix intérieure. »*

*Louis René Comeau*

Jour 17 - mardi 16 septembre 2008  
De Montcuq (Labouysse) à Lauzerte (Dalmayrac)  
20 kilomètres (4 heures)

Le réveil se fait à sept heures trente. Je prends mon temps pour aller déjeuner, car je suis encore plein de la veille. Je suis certain que les autres sont comme moi. Le déjeuner est aussi copieux que le souper. Il est difficile de résister à la tentation. Je mange, car sur le chemin, je ne sais pas quand et où je vais manger la prochainement fois.

Diane n'est pas dans son assiette ce matin. Elle ne marchera pas aujourd'hui. Elle doit consulter un médecin pour son pied. Ginette décide de l'accompagner pour lui tenir compagnie. Le propriétaire de l'accueil se propose pour les conduire à Montcuq.

À huit heures quarante-cinq, Ti-Lou et moi prenons la route ensemble. Nous rebroussons chemin jusqu'à la GR65. La montée de ce matin se fait sentir en arrière des jarrets. Le chemin est beau, mais il est très accidenté. Montées et descentes se succèdent entre les champs, les boisés et les petits hameaux.

Tiens nos deux amis allemands qui se trouvent en avant de nous. Eike et Friderike ont couché à Montcuq. La journée de repos à Cahors leur a fait du bien. Nous marchons une bonne partie de la journée avec eux. Nous en apprenons un peu plus sur leurs professions et leurs intérêts. Tous les deux aiment bien voyager. Eike est encore aux études et sera promu médecin en neurologie sous peu. Friderike, elle, travaille pour une firme d'avocats.

Arrivés dans un petit village, nous nous asseyons à l'extérieur d'un bar pour une boisson froide. Les femmes ne sont pas avec nous, autant en profiter. Deux Allemands, un père et son fils s'arrêtent à notre table. Le père a dû laisser son fils en arrière dans les premières étapes à cause de blessures. Ils se sont rejoints hier à un gîte. Mais là, c'est le père

qui ne file pas bien. Il a mal au bas des jambes. J'hésite à lui donner des comprimés contre la douleur. Ils décident de se rendre voir un médecin.

À la sortie de la ville, nous arrêtons sur le bord d'un cap. Nous pouvons admirer la vallée au loin. Un couple de Français en pique-nique vient casser la croûte avec nous. Ils sont très gentils et ils nous offrent même une bière. C'est contre notre religion, mais, pour leur faire plaisir, nous acceptons quand même!

Louis s'en donne à cœur joie aujourd'hui, j'ai de la difficulté à le suivre. Il est aussi rapide qu'un pet. Nous ne prenons pas de temps à atteindre Lauzerte. Ce petit village perché me fait penser à Cirauqui en Espagne. Un îlot de maisons plantées au fait d'une colline entourée de champs. Nous marchons environ trois kilomètres de Lauzerte pour nous rendre à Dalmayrac, en pleine campagne où se situe notre gîte pour la soirée. Malgré l'environnement champêtre, c'est un très beau gîte tout neuf et bien propre.

Les femmes ne sont pas encore arrivées. J'ai tout l'après-midi pour me reposer. Je vais prendre un bon bain et un bon dodo.

Vers seize heures trente, Diane et Ginette arrivent. Nous avons droit à toutes les nouvelles. Diane ne peut marcher pour sept jours. Elle a dû avoir une petite chirurgie, car son ampoule était infectée. Le médecin a dû gratter la plaie pour la nettoyer. Il lui a ensuite administré une injection contre le tétanos. Le tout a duré trois heures. Elles ont dû attendre jusqu'à seize heures quinze pour que *La Coquille* vienne les reconduire. *La Coquille* est un système de transport pour les bagages et les pèlerins qui veulent se faire conduire d'un gîte à un autre. Elles ont dîné à Montcuq et se sont arrêtées dans une pâtisserie. Diane a bien aimé que Ginette l'accompagne dans ce périple. D'après les commentaires, il semblerait que le docteur, un beau brunet, a aidé Diane à supporter la douleur. Louis est un peu méfiant.

Il fait beau devant le gîte. Louis se trouve une mante religieuse comme amie. La dame du refuge vient nous chercher en auto pour nous conduire à sa ferme où nous allons prendre le repas. Le souper était très bon, la propriétaire très sympathique, mais d'après les dames, la propreté laissait à désirer. Ginette n'a pas beaucoup mangé. Retour au gîte en auto après le souper; petite soirée tranquille.



*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est aller jusqu'au bout de soi et du chemin. »*

*Louis René Comeau*

Jour 18 - mercredi 17 septembre 2008  
De Lauzerte (Dalmayrac) à Moissac  
26 kilomètres (6 heures)

La nuit a été agitée. J'ai peut-être trop dormi dans l'après-midi ou je me suis couché trop tard. J'espère qu'elle ne sera pas garante de la journée, avec tous les cauchemars que j'ai faits. Je me lève de bonne heure. J'en profite pour faire un petit ménage dans mon sac à dos et repasser mes notes.

La propriétaire arrive avec le déjeuner et prépare la table. Les autres pèlerins se lèvent à tour de rôle. Le déjeuner est exquis.

Nous sommes tous à attendre à l'extérieur, en avant du gîte. La propriétaire arrive finalement avec sa voiture pour nous conduire au départ de la piste de la GR65. Nous disons au revoir à Diane. La propriétaire accepte de la conduire à Moissac. Elle nous dépose à la sortie de la ville. Louis a oublié ses bâtons au gîte. Il retourne avec la dame les récupérer. D'autres pèlerins arrivent de la ville et entament le chemin avec nous.

Nous sommes un peu plus tôt sur la piste ce matin. La matinée est splendide à cause des lueurs matinales. Le soleil se lève tranquillement et ses rayons passent entre les branches et le feuillage des arbres. Il illumine une partie de la ville encore endormie. Montées et descentes se succèdent en ce début de matinée. La lune nous accompagne tout en palissant. Tiens, Louis qui arrive déjà et nous n'avons pas fait deux kilomètres. Nous passons à côté d'un beau pigeonnier sur notre droite. C'est ici que notre artiste français s'est fait conduire hier soir pour croquer ce signe de noblesse des temps anciens que seuls les seigneurs pouvaient posséder.

Le chemin se poursuit parmi les champs de culture d'abricots et de tournesols. Du haut des vallons, je peux apercevoir des pèlerins à une

bonne distance en avant et en arrière. Comme des fourmis, ils se suivent sur le chemin qui contourne les champs.

À l'entrée d'un hameau, un monsieur fait la cueillette de ses vignes. Il dépose ses grappes dans une petite charrette. La scène est superbe et je lui demande pour prendre une photo. Il accepte et nous bavardons un peu. Avant de partir, il m'offre une belle grappe de raisin. Ils sont plus gros que d'habitude. Je pense que ce sont des raisins de table. Ils ne servent pas à la fabrication de vin. Selon moi, ce fut les meilleurs raisins que j'aie mangés. Ginette par contre ne veut pas goûter. Elle ne se sent pas bien. Depuis le souper d'hier soir, elle n'a pas d'appétit. Lorsqu'elle est fatiguée, elle mange moins et elle a moins d'énergie le lendemain.

Nous traversons un petit village où il doit y avoir un petit dépanneur. Malheureusement, nous ne pouvons le trouver. Nous mangeons une tranche de pain au beurre que nous avons apportée de notre déjeuner. La route est belle jusqu'à l'entrée de la ville de Moissac. Nous marchons à l'ombre de gros platanes, des espèces d'érables bien alignés le long de la route.

À l'entrée de Moissac, nous n'avons pas encore dîné. Je termine mon eau, pensant que le refuge est proche. Nous marchons sur le bord d'une route dans un secteur industriel. Il est environ 13 h. La chaleur est accablante sous un soleil de plomb. Aucune brise pour nous rafraîchir. Il n'y a personne en avant ni en arrière de nous. Louis nous précède et semble ne pas vouloir s'arrêter avant d'être arrivé à destination. Il est comme un cheval qui s'en va à l'étable après une journée d'ouvrage. Cette marche n'en finit plus; aucun restaurant, dépanneur où nous trouver quelque chose à manger, ni fontaine où nous puissions nous désaltérer. C'est comme marcher sur une autre planète. Cette section ressemble à l'entrée de Burgos en Espagne. Tourne à droite ici, va tout droit là, prends cette ruelle, monte par ici, descends par là. Personne ne parle. Pour nous faire pâtir encore plus, depuis notre entrée dans cette ville, nous voyons des annonces d'un restaurant McDonald's.

Ce fut quatre kilomètres qui m'ont semblé très longs. Je suis certain que c'est la même chose pour Ginette et Louis. Finalement, nous arrivons à un carrefour et nous commençons à voir des gens. Nous montons dans une petite rue et notre gîte se situe en haut d'une vingtaine

de marches. Comme mes amis, je suis épuisé physiquement et mentalement. Diane nous attend en haut. Elle est bien contente et soulagée de nous voir, car les pèlerins arrivés avant nous étaient en mauvais état.

Diane nous amène à l'inscription. Pendant que nous attendons, j'ai le temps de regarder aux alentours et de lire des fiches historiques. Nous sommes dans un très beau vieux gîte qui s'appelle le *Centre international d'accueil et de séjour*. Il se situe dans l'ancien Carmel de Moissac ou cloître de Moissac, qui fut édifié en 1858. Construit en briques, il a été rénové, mais garde son cachet envoûtant des vieilles bâtisses.

Notre chambre contient deux lits. Chaque chambre porte un nom sur la porte qui a un rapport avec les chemins de Compostelle. Pendant que Ginette se couche, je mets mes sandales et je m'en vais en ville acheter quelques victuailles. En descendant la rue, je me dirige sans le savoir vers l'abbaye Saint-Pierre. C'est de toute beauté surtout le tympan du portail sud qui illustre la vision de Saint-Jean de l'Apocalypse. C'est un chef d'œuvre architectural avec des détails sans pareil. Je ne connais pas grand-chose dans ce domaine, mais je peux apprécier la beauté des figures. C'est difficile à imaginer comment des artisans ont conçu et construit de telles bâtisses plusieurs siècles passés. Ça ne serait plus possible maintenant. Cela coûterait une fortune.

À l'épicerie, j'ai si faim que j'achète tout ce qui me tombe sous la main. Je commence même à manger avant d'arriver à la caisse. En me rendant à mon gîte, un vieux monsieur est assis sur un banc en train de surveiller des joueurs de pétanque en action. Je m'assois pour me reposer et finir mon rafraîchissement. Il ne tarde pas à entreprendre la conversation et avant de partir, je connais tous les règlements du jeu.

Les rafraîchissements, la douche, la sieste sont une bénédiction. Ginette arrive de sa session de réflexologie très contente. Elle ne veut pas manger, mais elle prend quelques gorgées de jus et retourne se coucher. Je vais voir le réflexologue s'il a du temps pour moi. Il va me prendre à 17 h.

Belle coïncidence, nous ne nous sommes pas vus de la journée et tout le groupe est là : les deux Allemands, Eike et Friderike ; les deux

Québécoises, Jeanine et Sylvie; les deux Alsaciens, Bernard et Évelyne; et Diane et Louis. Tous les pèlerins ont trouvé la route longue et épuisante aujourd'hui.

Nos deux hospitalières sont des Québécoises qui sont venues faire du bénévolat. Elles nous ont préparé un cassoulet, un mets d'haricots et de canard, le tout arrosé d'un bon vin. Pour le dessert, elles nous apportent un bocal de beurre d'arachides de chez nous et du pain. Elles gardent cela pour les pèlerins canadiens. Nous nous sommes bien régalez à l'exception de Ginette qui a très peu touché à son souper. Son estomac ne veut pas coopérer.

À sept heures, je vais pour mon massage de pieds. Un vrai délice. Le monsieur est très bon. Il y va gentiment pour commencer. Il me dit que j'ai de très beaux pieds comparés à ceux qu'il voit régulièrement. J'essaie de relaxer, mais il est très volubile. Il attire mon attention lorsqu'il me parle des précautions à prendre en chemin. Je les ai transcrites le plus fidèlement possible. [Voir Annexe E] Dommage, mais je n'ai pas retenu son nom. Pour la session, il n'y a pas de prix fixe, le pèlerin donne ce qu'il veut.

Mon Dieu, quelle journée! La fatigue un peu dissipée, je peux apprécier les beautés de la journée même si elle a été difficile à la fin. On dirait que la vie s'organise toujours pour te donner du positif après le négatif. La beauté du cloître et des environs te font oublier les petites misères de la journée. La rencontre avec les autres pèlerins te fait réaliser que tu n'étais pas le seul à peiner. Mais tout cela valait le déplacement. Vaut mieux avoir peiné et vécu pleinement cette journée que d'être resté à la maison à ne rien faire. À la fin de chaque journée, je suis plus riche au niveau des connaissances, des partages, des lieux visités, des endroits où j'ai passé. Je suis plus connaissant et plus reconnaissant de ce que l'univers m'offre tout en me sentant plus petit face à tant de grandeurs.

*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est ne faire qu'un  
avec le chemin et la nature. »*

*Louis René Comeau*

Jour 19 - jeudi 18 septembre 2008  
De Moissac à Saint-Antoine-du-Pont-d'Arratz  
29 kilomètres (7 heures)

Ce matin, le soleil n'est pas encore levé, mais le ciel est d'un beau rouge. Une belle journée chaude en perspective.

Au déjeuner, Ginette ne mange pas beaucoup. Elle est faible et son estomac ne veut rien savoir. Elle décide de prendre la navette avec Diane jusqu'au prochain arrêt.

Avec Évelyne au déjeuner, nous sortons vite de notre somnolence matinale. Elle annonce à Bernard qu'elle a rentré son pantalon. Bernard, très étonné, lui dit qu'il n'avait pas étendu son pantalon sur la corde à linge. Nous éclatons tous de rire sauf Évelyne qui vient de comprendre qu'elle a commis une petite erreur. Il n'y a pas seulement moi qui fais des choses comme ça. Une petite promenade pour ramener le pantalon et tout entre dans l'ordre.

Les jambes sont raides ce matin. Probablement à cause du manque d'eau et de nourriture d'hier. En attendant Louis, je masse mes muscles jambiers et fais quelques étirements légers.

En avant du gîte se tient un couple de pèlerins d'Ottawa qui se prépare au départ. Le jeune homme porte un gros sac à dos et la jeune femme porte sur son dos un bébé de quelques mois. Je les trouve pas mal courageux et débrouillards. Ils sont partis du Puy-en-Velay et s'attendent de se rendre à Santiago.

Nous disons au revoir à notre beau gîte et nous prenons la route vers sept heures trente. La sortie de la ville est moins longue que l'entrée. Dès la sortie, nous longeons le Tarn à notre gauche et le canal à notre droite. Des bateaux sont attachés un peu partout le long du canal. Quelques péniches remontent lentement. Un peu plus loin, le Tarn fait

place à la Garonne. Le fleuve la Garonne prend son origine en Espagne. Cela me rappelle la chanson popularisée par Jean-Pierre Ferland : « *On traverse à gué La Garonne, le ciel est plein d'bleu à Paris...* ».

Nous marchons sur un chemin asphalté bordé sur un côté de grands platanes. Nous pouvons observer l'influence des cours d'eau sur l'agriculture. Entre nous et la Garonne, se succèdent, sur plusieurs kilomètres, des champs cultivés et des vergers. Tout est vert. C'est très différent de marcher aujourd'hui. Les vallons ont laissé leurs places à l'eau. Nous sommes sur ce chemin rectiligne et plat pour seize kilomètres. Ça aurait pu être monotone si nous n'avions pas rencontré les sœurs québécoises et les amis alsaciens. Nous marchons tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre. Évelyne nous sort quelques chansons de son répertoire. Nous chantons la chanson des pèlerins *Ultréa*.

À Pommevic, nous n'entrons pas dans la ville, nous traversons le canal en direction d'Espalais. Nous traversons la Garonne par un pont suspendu et montons graduellement une ruelle bordée de vieilles maisons pour arriver à un très joli petit village du nom d'Auvillar. Quel endroit magnifique! Je sais que je me répète, mais nous sommes ébahis. Tous ces petits villages sont semblables, mais si différents avec chacun quelque chose d'unique. Nous arrêtons à une halle circulaire au centre du village. C'est un endroit recouvert qui sert à la vente des produits de la terre. Un peu comme un marché des fermiers chez nous. Nous sommes dans la vieille partie d'Auvillar. Les pèlerins et les touristes se baladent tranquillement dans les rues. On peut dire que c'est un village très touristique.

Nous arrivons par hasard sur un promontoire qui nous offre une vue splendide sur la Garonne, le pont du village d'Espalais et les champs de culture. Nous apercevons au loin, des pèlerins qui marchent vers nous. Il est impensable de tout voir, mais je suis content que nous ayons trouvé ce coin.

En reprenant la route, nous passons sous la tour de l'horloge et suivons une rue achalandée de voitures. Nous arrêtons à un marché pour nous ravitailler. Nous apercevons pour la première fois, sur les murs de certaines maisons, les impacts des balles et des obus tirés lors de la Deuxième Guerre Mondiale. Ce qui pourrait paraître anodin

m'impressionne beaucoup. Il y en avait probablement avant, mais je ne les avais pas remarqués comme ici.



**À Auvillar devant la halle circulaire**

Il nous faut encore grimper pour atteindre la sortie du village. En regardant en arrière, nous pouvons encore voir au-dessus des toits, la tour de l'horloge et le clocher de l'église Saint-Pierre. Un peu plus loin, nous arrêtons tout près d'un gros chêne pour dîner. Deux pèlerins français se joignent à nous. Il fait beau, le soleil est chaud, une petite brise excite les feuilles de temps en temps. La paix sous un arbre! La simplicité à son maximum!

Le reste de la route se fait sur des chemins de terre dans les boisés et les champs de tournesols. Des croix en pierres sur le bord de la route se succèdent aussi rapidement que Louis procède. Soit qu'il s'ennuie de Diane ou il a hâte d'arriver. À l'entrée de la ville, il nous faut passer sous le porche d'entrée qui est construit en pierres et qui donne sur une belle rue piétonne. Nous arrivons à notre gîte de Saint-Antoine vers 14 h. Nous avons bien marché surtout avec nos arrêts. Diane et Ginette font le lavage. C'est à les méprendre pour deux Françaises du pays. Ginette semble beaucoup plus reposée. C'est bon signe!

Notre gîte peut se comparer à une ancienne caserne de soldats ou à un donjon. Quoique très gentille, notre hôtelière s'agence bien avec la bâtisse. C'est une construction en pierres à deux étages. Nous couchons à l'étage d'en bas. Nous avons quatre lits à une place dans notre chambre. Les fenêtres possèdent toutes des barreaux de fer. En cas d'incendie, pas question de sortir par là. De toute façon, aucune inquiétude pour le feu, car tout est en pierres. Après la douche, je me couche et je dors deux heures solides. Les autres se couchent eux aussi.



**Impossible de sortir en cachette et d'échapper à nos épouses**

Avant de sortir de la chambre pour le souper, en cachette de Louis, je place tout ce qu'il y a dans la chambre sur son lit et sous les couvertures. Je n'ai pas oublié la fois où il nous a fait tourner de bord dans l'Aubrac. Diane et Ginette préparent le repas. Nous soupons dans la salle commune adjacente à la cuisine. Après la vaisselle, nous allons nous promener en ville pour visiter l'église et marcher dans les rues. Nous arrêtons au restaurant *La Coquille* qui sert également de dépanneur. Nous prenons une crème glacée et des digestifs. Nous nous asseyons à une table à l'extérieur malgré le temps passablement froid et humide.



Notre ami Pierre, assis par terre, fait le croquis d'un des murs d'une maison.

Je ne suis pas un réflexologue, mais je donne un bon massage à mes pieds et je fais un peu d'exercices de flexibilité avant d'aller me coucher. J'ai deux orteils un peu plus sensibles que d'habitude. On verra bien demain matin!

Cet après-midi, j'étais fatigué, mais c'était une différente sorte de fatigue. En plus de l'épuisement, j'avais un manque d'énergie. Ce n'est pourtant pas un parcours difficile, mais je peine beaucoup. En arrivant aux gîtes, les autres sont d'accord pour aller visiter, moi, je dois me coucher. Si je veux faire le pèlerinage en solo, ce que je prévois pour l'année prochaine, il va falloir entreprendre un programme de poids et haltères pour raffermir mes vieux muscles. Je pense qu'ils ont perdu du tonus avec l'âge.

Ah, qu'il fait bon se coucher ce soir! Encore une belle journée. Nous avons marché à un bon rythme aujourd'hui. Petit Trot n'a pas de difficulté à me suivre. Nous avons perdu de vue les sœurs du Québec et le couple de l'Allemagne. Ils ne sont pas ici, alors ils ont dû s'arrêter à Auvillar.

Même sur le Chemin, les nouvelles circulent. Diane nous apprend que le monsieur allemand rencontré dans un village en sortant de Montcuq, est allé voir le médecin pour un mal au bas des jambes. Ils ont découvert qu'il avait un problème cardiaque. Sa circulation ne se faisait pas bien. Il doit passer d'autres tests. Eh bien! En plus de faire sortir le meilleur en toi, le Chemin peut également faire surgir des maux qui autrement ne seraient pas diagnostiqués.



« *Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est se permettre  
d'être seul avec soi-même.* »

Louis René Comeau

Jour 20 - vendredi 19 septembre 2008  
De Saint-Antoine à Lectoure - 24 kilomètres (6 heures)

Le lever se fait de bonne heure. Tout le monde est frais et dispos ou presque. Diane essaie, tant bien que mal, de mettre son pied blessé dans sa botte de marche. Mais comme elle dit pour résumer l'échec : « *Je ne suis pas Cendrillon!* »

Le bandage est trop épais et la blessure est encore sensible. Elle ne partira pas encore avec nous ce matin. Elle doit enlever la semelle de son espadrille pour avoir plus d'espace. J'admire son courage et sa bonne humeur. Nous avons tous de la peine pour elle. Personne n'aime voir l'autre souffrir. Bien des gens, en commençant par moi, se seraient découragés. Elle, elle prend cela comme un grain de sel et fait des démarches pour prendre *La Coquille*.

Par contre, Ginette est en forme; le repos d'hier lui a fait le plus grand bien. Elle a bien mangé et s'est bien reposée. Elle semble avoir de l'énergie et elle est de bonne humeur. Notre déjeuner est très modeste, mais nous mangeons avec appétit. Aucun pèlerin n'est encore levé. Nous laissons Diane en arrière et nous quittons Saint-Antoine vers sept heures trente 30. Les orages et la pluie de la nuit dernière ont laissé du brouillard sur la région. Journée poncho!

Depuis hier, nous sommes dans le département du Gers. Ce matin, nous marchons dans une région vallonnée. L'agriculture est très présente et nous suivons sur des kilomètres et à travers champs, ces différentes cultures. Nous côtoyons des champs de blé, des champs de tournesols et des champs de maïs à perte de vue.

Qui dit pluie, bruine, terres agricoles dit également boue. Nous marchons sur une terre argileuse qui, avec l'eau, crée une sorte de glaise qui colle à nos semelles. La marche alourdie par cette pesanteur devient

très difficile. Nous cherchons des endroits avec de l'herbe, mais celle-ci colle sur la glaise. Nous prenons quelques minutes pour l'enlever, mais



**Chemin bordé de champs de maïs**

dès que nous faisons quelques pas, la glaise s'accumule à nouveau. J'essaie de marcher sur les côtés, de frotter mes semelles à chaque pas, rien n'y fait. Les bottines frottent sur nos bas qui se salissent également. Comme Louis dirait : « *Un autre chemin de croix!* »

Tiens, une dame pèlerine avec un poncho et un parapluie. Sur les deux chemins, c'est la première fois que je rencontre quelqu'un avec un parapluie.

Terminée la boue pour maintenant! Le chemin est redevenu praticable. Louis a un faible pour tous les animaux, mais surtout pour les ânes. À chaque endroit où il y a un âne, Louis va leur dire bonjour. Il faut dire qu'ils sont très beaux et très différents les uns des autres.

Nous avons passé plusieurs beaux villages aujourd'hui, mais du haut de notre perchoir, nous croyons apercevoir au loin, en bas, et au

travers de la bruine, Lectoure et sa cathédrale, lieu de notre prochain gîte. Deux kilomètres plus loin, nous faisons notre entrée. La rue principale est très ancienne et charmante. Pour atteindre notre gîte, il nous faut descendre une rue plutôt à pic. Nos hôtes sont accueillants et l'endroit très bien. Cuisine, salle à manger, chambre à coucher avec plusieurs lits superposés et une belle cour arrière.

Pendant que les autres prennent leurs douches, j'en profite pour nettoyer nos bottes de la terre glaise. D'après les installations du gîte et ses outils, je vois que ce n'est pas la première fois que des pèlerins arrivent avec des bottes sales.

Ce soir, Louis met à notre disposition, ses talents de boucher et de cuisinier. Nous allons chercher des provisions et il nous fait un rôti de porc avec légumes, patates et un dessert.

Le temps est au beau, nous « grimpons » faire un tour sur la rue principale. La cathédrale est de toute beauté et très différente des autres. En avant de celle-ci, nous rencontrons nos deux amis allemands, Eike et Friderike. Deux autres pèlerins, Marco et Lothar se joignent à nous. Les retrouvailles sont chaleureuses comme si cela faisait des années que nous nous étions perdus de vue. Je connais moins ces derniers, mais je suis très content de revoir Eike et Friderike. Seulement sur le Chemin que cela se passe.

Une autre belle journée quoique différente à cause de la boue. Louis et Diane sont de bonne compagnie. Ils sont tous les deux très positifs. Louis ne semble pas vouloir ralentir le pas et Diane garde sa joie de vivre malgré ses blessures.

Tout cela nous fait réaliser qu'il est bon d'être vivant! Tous ces pèlerins avec leurs bobos et leurs défis sont vivants. Même s'ils ont quitté la routine du quotidien pour vivre une aventure où ils doivent affronter de gros défis, ils sont plus vivants qu'ils ne l'étaient chez eux. Plus important encore, par leurs présences sur ce chemin et avec leurs pèlerinages, ils gardent le Chemin de Compostelle vivant. Comme les petites graines transportées par le vent, ils font germer la vie sur le chemin.

Les hospitaliers, comme Véronique et Patrick, jouent un grand rôle afin de maintenir ces chemins vivants. Ils ont une grande responsabilité d'accueil auprès des nombreux pèlerins qui parcourent ces chemins tout au long de l'année. Leur hospitalité chaleureuse et accueillante est primordiale pour le pèlerin qui se trouve très loin de chez lui. Après une dure journée de marche, il recherche le réconfort et un mot d'encouragement. Nombre d'hospitaliers ont l'expérience d'avoir déjà marché sur un des Chemins de Saint-Jacques et savent ce que c'est que d'arriver dans un refuge fatigués, trempés et affamés. Ici, ces hospitaliers nous nommaient par notre nom.

« *Marcher vers Compostelle c'est vivre au rythme des humeurs et des caprices du Chemin.* »

Louis René Comeau

Jour 21 - samedi 20 septembre 2008  
De Lectoure à Castelnau-sur-l'Auvignon  
22 kilomètres (4 heures 30 minutes)

Réveil au chant du coq. Les pèlerins ne sont pas pressés à se lever. Un marcheur qui est arrivé tard hier soir ne bronche pas. Nous allons déjeuner et à notre retour, il est encore couché.

Nous avons une petite journée au niveau kilométrage devant nous, seulement vingt-deux kilomètres. Après cinq jours, Diane ne peut pas encore mettre de pression sur sa blessure. Elle va devoir encore prendre *La Coquille*. Le docteur lui avait dit une semaine, mais elle pensait marcher avant cela. Les deux hospitaliers viennent nous dire au revoir avant notre départ.

Après une nuit de pluie, nous sortons de la ville sous la brume. Nous suivons les parois de roc et les hautes murailles en pierres de cette ville fortifiée. Je marche seul, en avant du groupe, ce matin. Je ne suis pas dans mon assiette et je ne sais pas pourquoi. La journée débute et je suis déjà fatigué. Patrick notre hôte nous a montré une petite variante pour nous sauver de la boue. Bien apprécié, mais nous devons quand même patauger sur ce terrain gluant sur une bonne distance.

La brume est très épaisse et nous devons faire attention au balisage. Le soleil se lève et perce tranquillement au travers de cette brume. Cela donne des scènes féériques avec les rayons lumineux au-dessus des champs de tournesols et au travers des arbres. Lorsque nous descendons dans les vallons, la brume devient plus dense et lorsque nous montons, le soleil allume la végétation de ce tableau champêtre. À une intersection, des coups de klaxon; c'est Diane et la conductrice de la camionnette qui nous ont repérés. Elles s'arrêtent pour nous encourager un peu.

Nous marchons sur les terres des particuliers dans les ornières des tracteurs et des camions. De chaque côté les champs cultivés se succèdent. Deux pèlerins, une femme et un homme arrivent à notre rencontre. Ils ont fait le trajet du Puy-en-Velay jusqu'à Santiago et maintenant ils s'en retournent chez eux. Une petite balade de 3 200 kilomètres. Cela me fait penser à la chanson : « *Un mille à pied ça use, ça use, un mille à pied, ça use les souliers...* ».



**Beau paysage tôt en matinée qui aide à la méditation**

À la chapelle d'Abrin, nous avons le choix d'une variante qui nous amène à Romieu avec son ensemble de bâtisses médiévales ou un parcours tout droit et cinq kilomètres en moins. La décision est prise. J'aurais aimé visiter ce lieu, mais j'ai hâte d'arriver. Les autres sont libres d'y aller s'ils le veulent.

Aïe, pour une fois, il nous faut monter pour arriver à Castelnau! Belle petite pente en roches qui débouche sur un chemin asphalté. Notre gîte est tout proche. C'est une maison que les propriétaires ont transformée pour les pèlerins. Tout est neuf et très propre. Diane est très impressionnée par la décoration et les couleurs dans la salle de bain.



Il est treize heures et nous mangeons notre lunch. Nous n'avons pas arrêté souvent aujourd'hui. Pas grand-chose à voir sauf la chapelle qui était autrefois un accueil pour les pèlerins. Tiens, Louis et Diane qui arrivent d'une promenade. Ses bottes ne lui font plus aucun mal. Nous allons avoir de la compagnie demain pour marcher. Diane est aux oiseaux!

L'après-midi est splendide. Nous nous reposons tranquillement au soleil. Tout à coup, comme un ouragan qui arrive, Évelyne et Bernard font leur entrée dans la cour. Évelyne fatiguée, jette son sac à dos par terre et fait des roulades sur le gazon. Elle chante pour exprimer la joie de nous voir.

Pendant que nous nous prélassons au soleil derrière le gîte, Bernard nous raconte qu'il est à la retraite. Il a dû placer son épouse dans un centre hospitalier, car elle est atteinte d'une maladie dégénérative. Elle ne souffre pas, mais elle n'est pas consciente de ce qui l'entoure. Après cette douloureuse décision, il prend son sac à dos et part de l'Alsace pour faire son pèlerinage et se rendre à Santiago. De chez-lui jusqu'ici, il a déjà parcouru mille kilomètres. Ce qui veut dire qu'il va marcher un autre mille-deux-cents kilomètres d'ici à Santiago. Wow!

Le souper est agréable. Nous sommes une dizaine à table. Le vin coule à flot et la jasette ne se tarit pas. Encore une fois nous avons bien mangé. Diane nous récite un genre de litanie qui va comme suit : « *Bien mangé, bien bu, la peau du ventre bien tendue, merci beaucoup petit Jésus!* ».

Je vais faire une petite marche pour voir le début du parcours pour demain. Nous sommes dans une petite communauté avec moins de 200 âmes. Comme dans tous les petits villages et les villes que nous avons traversées, je trouve un monument en mémoire des hommes et des femmes qui ont combattu et ont péri. En 1944, cette petite bourgade vit de violents combats entre les Allemands et les résistants. Les ruines sont encore là pour le prouver. Nous avons aperçu plusieurs monuments commémoratifs sur notre route. Certains ont seulement un ou deux noms, mais d'autres en compte plusieurs.

C'est difficile pour moi qui n'ai jamais connu la guerre de m'imaginer ce que ces gens-là ont vécu. Louis m'expliquait qu'il se

souvent, quand il était tout jeune en Belgique, des détonations de canons et du vrombissement des avions au-dessus de leurs têtes ainsi que de la peur des soldats allemands et de l'insécurité durant tout ce temps. Il ne faut pas se leurrer, les souvenirs de cette guerre ne sont pas tous oubliés. Une soirée, Diane et Ginette faisaient les réservations pour les cinq couples. Tout était correct pour accommoder tout le monde jusqu'à ce que Diane donne les noms, ainsi de suite: deux Québécois, Diane et Louis, deux Acadiens, Ginette et Louis-René. Lorsqu'elle arrive à nos deux Allemands, une hésitation s'est immédiatement fait entendre. La personne à l'autre bout du fil s'est excusée en disant qu'elle s'était trompée et qu'il n'y avait plus assez de place. C'est peut-être pour cela que nous rencontrons moins d'Allemands sur ce chemin que sur celui du Camino Francés en Espagne.

Merde, je sens une petite douleur dans mon mollet. Je l'avais pourtant oubliée. C'est peut-être la boue des derniers jours qui en est responsable. Pourtant, je n'ai pas fait de grandes distances. Peut-être un peu plus vite que d'habitude, mais... je retourne au gîte me coucher.

Déjà 21 jours sur le Chemin. Ouf! J'apprécie grandement cette expérience complètement différente à tous les points de vue de l'année dernière; et surtout de vivre cela avec Ginette. Je prends mon calepin pour comparer les deux chemins. Je marque en haut, Espagne et France. Ensuite je compare les points suivants : la température, les difficultés du terrain, les sentiers, la beauté des paysages, les accueils, la bouffe, les pèlerins, les hospitaliers. Ensuite, je leur donne une note d'un à cinq. Mais après quelques instants, je me demande : «Pourquoi comparer? » J'ai vécu le Camino Francés en Espagne, avec ses joies, ses rencontres, ses défis. Je vis celui du Puy avec ses joies, ses rencontres et ses défis. Ils sont différents, mais nous marchons encore sur un des Chemins de Saint-Jacques. Les deux me permettent de vivre des choses spéciales. Les sentiments sont différents, mais très profonds. À la poubelle l'analyse!

*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est retrouver son émerveillement. »*

*Louis René Comeau*

Jour 22 - dimanche 21 septembre 2008  
De Castelnau-sur-l'Auvignon à Laserre-de-Haut  
22 kilomètres (6 heures)

Tout le monde est fringant ce matin. Le petit déjeuner est bien, mais rationné. Si tu as demandé un jus, un jus tu auras, pas deux. Vous vous rappelez hier, je parlais que certains hospitaliers étaient là pour les pèlerins et qu'à d'autres auberges il fallait demander pour tout; par exemple, lorsqu'il s'agit de prendre une chaise, quand il faut ramasser les assiettes, si on peut aller là, si on peut toucher cela. Je réalise que nous sommes souvent dans des maisons privées, alors je pense qu'il faut faire un peu plus attention.

La brume est encore au rendez-vous pour notre départ, mais moins épaisse que d'habitude. Diane a son baluchon sur son dos et elle est contente de reprendre la route.

Mon mollet me fait souffrir un peu ce matin. Je ralentis le pas. Messire Jacquot, ce n'est pas le temps de me faire faux bond.

Le sentier se déroule lentement, de vallons en vallons, en passant à côté des fermettes tapies à l'abri d'un sous-bois où au fond d'une petite vallée. Des croix en pierres jalonnent notre parcours jusqu'à l'entrée de la ville de Condom. Oui, oui, Condom. Nous traversons cette ville sans nous attarder. Peu après, une variante s'offre à nous pour visiter la cité de Larressingle ou, comme les gens l'appellent, la petite Carcassonne. La petite Carcassonne est une mini réplique de Carcassonne, la fameuse forteresse. En regardant la carte, nous aurions pu y parvenir sans faire de détour en prenant un autre chemin à partir de Condom. Trop tard et mauvaise planification. Nous décidons de continuer notre chemin. Arrivés à un pont en pierres très ancien, nous arrêtons manger notre gueuleton. Ce pont doit avoir une signification particulière, car un monsieur arrive et prend des photos du pont sur toutes ses coutures.

Qui dit dimanche, dit jour de chasse. Qui dit jour de chasse, dit coups de fusil. Et pas très loin de nous à part de ça.

Les champs de maïs d'un côté, des champs de grains de l'autre nous mènent jusqu'à Lasserre-de-Haut. Notre accueil est un genre de manoir ou musée. En arrivant dans la cour, Eike et Friderike sont installés à une table. Encore une fois, je pensais ne plus les revoir. Il leur reste à peu près deux-cent-trente-huit kilomètres et ils n'ont que huit jours pour les compléter. Ils doivent s'avancer le plus possible. Ils finissent leur collation et reprennent le chemin. Je prends une photo de ces deux tourtereaux à leur départ. J'ai l'impression que c'est la dernière fois que nous les voyons.



**Dernière rencontre avec Friderike et Eike**

La propriétaire est assez spéciale. Elle se marie bien avec les fla fla de la maison. Les dames la trouvent un peu excentrique, mais nous les hommes, la trouvons de bon goût...

Cet accueil est un ancien domaine, comprenant plusieurs bâtiments qui autrefois était une ferme viticole. Il a été restauré pour accueillir les pèlerins et les touristes. La maison principale est un

croisement entre un musée, une maison de noble et une boutique d'antiquité. Sur tous les murs, dans toutes les chambres, il y a des photos anciennes et des objets de toutes sortes. Nous avons comme directives de ne pas prendre de photos à l'intérieur. Sur un côté de la maison, il y a une piscine et de l'autre, une véranda avec tables et chaises; sur le troisième côté, une sorte de hangar pour accueillir les pèlerins pour le repas. Des vignes poussent le long des colonnes et le tout est entouré de vignes à perte de vue.



**Diane et Louis avec une p'tite bouteille de rosé**

Je prends une sieste d'une heure et je vais me mettre les pieds dans l'eau de la piscine. Je mange des raisins et je vais visiter les alentours. Bernard et Évelyne sont arrivés pendant mon repos. Tout le monde se la coule douce dans ce petit paradis. Jeanine, Sylvie, Bernard, Évelyne, Louis, Diane, Ginette et moi-même sommes tous là. Il ne manque que les deux Allemands. D'autres pèlerins se joignent à nous pour le souper. Un menu assez différent ce soir.

Bernard et Louis se prennent un verre d'armagnac. Ils semblent très bien connaître cette boisson alcoolisée. Ils m'expliquent que comme le vin, il y a toute une cérémonie pour le boire. Il doit être bu à un certain

degré. La main peut servir à réchauffer le liquide. Il faut d'abord l'évaluer du regard, le sentir et ensuite le déguster; une petite gorgée suivie d'une plus grosse.

Selon Wikipédia :

*« L'armagnac ne doit pas sa réputation au port de Condom? (...) Mais aux pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle. Comme les marins, les pèlerins réchauffaient leur corps, soignaient leurs plaies et sublimaient leur foi grâce à quelques gorgées de aygo ardente ou eau qui brûle. C'est une eau-de-vie légèrement fruitée à plus de 40% d'alcool. Toujours selon Wikipédia : en quittant la ville, ils emportaient avec eux, aussi bien à l'aller, en descendant vers l'Espagne, qu'au retour, quelques fioles réparatrices. Ce sont donc eux qui portèrent partout en Europe, la bonne parole de l'armagnac salvateur (eau-de-vie) et médicinal ».*

La région de l'Armagnac, que nous traversons présentement est reconnue pour posséder de très nombreux vignobles qui servent à la fabrication de la boisson alcoolisée du même nom.

La citation du début de la journée parle de l'émerveillement. Je veux vous expliquer que pour moi, ce que je vis est extraordinaire. Je répète souvent que je trouve ceci et cela beau. Je ne sais pas si c'est mon œil de photographe qui voit ces choses ou si c'est parce que je n'ai pas voyagé beaucoup et que je n'ai pas vu beaucoup de choses, mais ces paysages et ces nouveautés sont des premières pour moi. Je ne fais que passer et je n'ai pas le temps de me tanner. Probablement que les gens qui vivent ici depuis toujours ne remarquent plus ces détails. Je ne veux pas vous induire en erreur en disant que tout est beau et merveilleux. Les journées sont longues, la marche est difficile par moment et parfois tu te demandes ce que tu fais là. Je ne vous cacherai pas que c'est dur physiquement, mentalement et psychologiquement. Mais moi, j'aime voir la beauté dans les choses simples. J'aime autant, sinon mieux, une belle petite chapelle qu'une grosse cathédrale. Un champ verdoyant avec des moutons qui se déplacent au son de leurs clochettes m'attire plus qu'une grande ville. J'apprécie ces moments, car je les vois pour la première fois et probablement pour la dernière. Le paysage change constamment et moi aussi. Le paysage et l'homme de ce matin sont différents de ceux en après-midi. Tout change.

Je retourne à mon lit de bonne heure. Un peu trop tôt peut-être. Vers 23 h, je suis réveillé par un ronfleur de l'autre côté d'un drap qui sépare notre chambre. Je tousse, je fais du bruit, je bâille, rien ne réveille ce ronfleur. À minuit, les nerfs à bout je n'y tiens plus. En haut des marches, il y a une chambre luxueuse interdite aux pèlerins. Nous n'avons pas le droit d'y entrer. Je prends mon sac de couchage, et sans faire de bruit, je vais m'y installer. Demain matin, je dois me réveiller avant la propriétaire et retourner dans mon lit. À moins que cette chambre soit celle de la propriétaire. Je dors jusqu'au petit matin et je suis réveillé par deux chats qui ronronnent à mes oreilles. Là, j'ai moins de culpabilité à savoir que les chats peuvent coucher dans cette chambre. Je retourne à mon lit et j'attends que les autres se lèvent. J'en profite pour faire mes prières et jaser un peu avec Jacquot.



**Le patron des pèlerins**



**Ginette, Sylvie, Jeanine, Bernard et Évelyne**



*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est penser à ceux  
que nous aimons. »*

*Louis René Comeau*

Jour 23 - lundi 22 septembre 2008  
De Lasserre-de-Haut à Eauze  
24 kilomètres (6 heures 30 minutes)

J'ai bien dormi après tout. Le réveil et le lever dans la chambre commune se font assez tranquillement. Les lève-tôt le font à la noirceur pour ne pas déranger les autres.

Déjeuner dans le même hangar qu'hier au soir au son de la musique baroque. Évelyne est encore arrivée avec un slip d'homme qui n'était pas à Bernard. Je pense qu'elle commence à s'ennuyer de son mari. Ce hangar est fait entièrement de pierres. Je prends le temps d'y jeter un coup d'œil. D'anciens outils et récipients qui servaient à la récolte du vin sont entreposés un peu partout. Comme dans la maison, partout où tu regardes, il y a quelque chose d'original à voir.

Une petite brume nous chatouille les joues ce matin. Dès que le soleil se pointe le bout du nez, cette taquine disparaît et la chaleur s'installe. Pour la première fois, nous sommes six Canadiens qui prennent la route ensemble. À Montréal-du-Gers, nous arrêtons faire des provisions pour le dîner. Hier, dimanche, tout était fermé. Nos réserves sont à sec. Notre chemin nous mène à travers de nombreux vignobles. Les raisins sont délicieux et à profusion. Nous sommes entourés de vignes.

La chaleur est très présente aujourd'hui, cela m'accable un peu, mais les paysages sont tellement beaux. De gros arbres se dressent de chaque côté de la route comme une sentinelle. Plus loin, nous marchons dans un tunnel formé par les branches. Le paysage change continuellement. Pour une des rares fois, les deux Alsaciens marchent avec nous. Les derniers kilomètres se font sur un chemin ancien bordé d'arbres.

À Eauze, nous allons nous inscrire dans un centre touristique. Nous avons un petit appartement que nous partageons avec Louis et Diane. Nous allons faire un tour en ville pour nous procurer quelques bouteilles de bière que nous dégustons devant notre villa. Le reste de la gang arrive. Nous mangeons et buvons en nous racontant des histoires. Le clou de l'après-midi arrive lorsque Sylvie se met à nous raconter quelques histoires. Elle nous raconte que lors des premières journées, elle voyait sa sœur Jeanine manger des mûres. Elle a attendu plusieurs jours et sa sœur n'étant pas malade, elle a décidé d'en manger. La meilleure s'est passée hier soir dans notre accueil. Le soir, avant de se coucher, Sylvie place son soutien-gorge à la tête de son lit; les lits sont collés tête-à-tête. À son réveil, dans la noirceur, elle attrape en tâtonnant son soutien-gorge et essaie de l'enfiler. Comme elle l'a dit : «...les miens ne 'fittaient' pas dans les bonnets ». Change le soutien-gorge de bord, ajuste les courroies, rien n'y fait. Elle va à la salle de bain et à la lumière, elle s'aperçoit que ce n'est pas le sien. Plus l'histoire avançait, plus on riait. Avec ses gestes et sa façon de raconter, nous avons bien ri. Ce fut un très bel après-midi.

Retour en ville pour acheter les provisions pour le souper, car les magasins sont fermés le lundi de treize heures à quinze heures. Nous achetons des patates, un gros poulet rôti et du vin. Bernard et Évelyne viennent souper avec nous.

À 18 h, nous allons à une célébration à l'église. Nous sommes une dizaine. Un couple d'animateurs nous parle du Chemin. Nous chantons et ceux qui veulent partager leurs sentiments, peuvent le faire.

Le reste de la soirée est assez tranquille.

« Plus j'use les semelles de mes bottes, plus mes idées et mes pensées deviennent claires et précises. »

Louis René Comeau

Jour 24 - mardi 23 septembre 2008  
D'Eauze à Arblade-le-Haut (l'Arbladoise)  
24 kilomètres (6 heures)

Déjeuner dans notre petit appartement. L'ambiance est bonne. Je me sens bien. La nuit a été paisible et réconfortante.

La sortie d'Eauze se fait vers sept heures trente. Tout est calme et paisible. Ce matin, les deux Alsaciens et les six Canadiens, partent ensemble. La chanson des pèlerins *Ultréia* résonne sur les murs de pierres. Presque tous les matins, la brume étend son doux manteau sur la région. Tranquillement elle se dissipe avec les premiers rayons du soleil. Ce matin ne fait pas exception.

Nous marchons le long des champs de maïs. Jeanine et Sylvie ainsi qu'Évelyne et Bernard, ont amené une nouvelle énergie. Nous ricanons, nous chantons et nous racontons des blagues. Nos amis ont baptisé Ginette *Miss 45 minutes*, parce qu'elle doit se soulager la vessie à environ 45 minutes après chaque départ. Ah! C'est notre mesure du temps; pas besoin de montre. Chez nous quand nous allons marcher, il fallait planifier pour qu'il y ait une toilette ou un sous-bois à certains endroits.

Nous arrêtons tous à un petit hameau sur le haut d'une colline pour notre goûter. Très belle petite église. Le gîte est fermé, mais nous pouvons utiliser les installations comme une table et l'eau. Une dame d'un certain âge et d'une physionomie un peu particulière vient faire connaissance. Belle dame dans son genre. Je crois que je lui tape dans l'œil ou c'est mon accent, ou peut-être ma barbe. J'aurai semé une illusion de bonheur sur mon chemin.

Un petit repos avec cela et un changement de bas pour moi. Depuis l'Espagne, je change toujours mes bas au milieu de la journée si c'est une longue journée. La transpiration dégage des sels qui peuvent

irriter la peau des pieds. Cela permet également de nettoyer l'intérieur des bottes. Des petits grains de sable pénètrent dans les chaussures et se



**Évelyne et Ginette qui se taquinent**

logent sur le dessus de la semelle sous la plante des pieds. Cela peut créer un semblant de papier sablé et causer des ampoules.

Nous faisons notre entrée à Nogaro. Provisions, une petite bière et de la crème glacée. Nos deux Québécoises s'arrêtent en face de notre table pour nous dire bonjour.

J'ai trouvé un ordinateur au centre d'information et j'en profite pour envoyer des courriels à la famille.

De Nogaro, nous prenons une variante pour atteindre notre accueil, car celui-ci est à l'écart de la GR65. Nous marchons sur le bord d'une route parmi les voitures et les camions. Je pense que c'est la première fois que cela arrive depuis le début. C'est un peu agressant après tous ces sentiers si calmes.

Arrivées à un vignoble, des indications nous obligent à faire un détour. Nous sommes un peu déroutés, mais nous finissons par retrouver notre chemin. Notre Saint-Bernard – j'ai surnommé Bernard comme cela, car avec ses cartes topographiques, il nous a sortis du pétrin plusieurs fois – nous a encore dépannés. J'ai su par après que le propriétaire du vignoble ne voulait plus voir de pèlerins passer sur son domaine, alors il a changé le balisage.

Grâce à notre recherchiste, Diane, nous avons un gîte formidable. L'Arbladoise, est une maison gasconne datant de 1870 et en vaut le petit détour. Ginette nous fait remarquer que nous allons vivre la vie de château pour ce soir. Nous partageons une chambre à deux lits avec Diane et Louis. Diane est aussi organisée maintenant qu'au départ.

Douche et sieste pour moi. Visite des alentours de la maison. Les autres pèlerins sont assis dans la cour en train de manger des noisettes que Louis a ramassées en chemin. Le soleil est beau, la compagnie agréable, les conversations animées par bout. La belle vie quoi!

Nos hôtes nous convient à la salle à manger pour 19 h. C'est assez solennel. Nous sommes 18 assis à une grande table longue. Ils nous souhaitent la bienvenue et nous expliquent un peu l'histoire de la maison. Nous avons le choix entre un *Floc de Cascogne* blanc ou rosé. Il nous explique que le floc est fabriqué avec un mélange de moût de raisins et d'armagnac jeune. Je choisis le blanc pour commencer. Une gorgée et « whooo », cela nettoie les tuyaux. Ensuite, un verre de rosé et la chaleur

se font sentir sur les joues. Les propriétaires agissent comme les valets. Ils font le service et tout. Ils ne mangent pas avec nous.

La dame de cet après-midi est assise à côté de Bernard. Je le fais fâcher en lui disant qu'il m'a volé ma blonde. Il aurait pu me laisser celle-ci. Depuis que nous le connaissons, c'est un vrai Don Juan avec les dames sur le Camino. La bonne bouffe, le vin, la bonne compagnie, nous passons une belle soirée.

Diane change ses pansements pendant que Louis est assis tranquillement sur le bord de son lit. Je commence à me déshabiller au son des applaudissements des dames. Cela se termine par un petit striptease avant d'aller me coucher. Maudite boisson!



**Changement de pansement**

Ce soir, c'est le moment de jouer mon tour à ti-Lou. Comme moi, il porte une prothèse dentaire. Moi j'ai été prévenant en m'en

apportant une deuxième, en cas. Pendant qu'il dort, je prends ma prothèse de rechange et je la remplace avec celle de Louis. Rien qu'à y penser, je ris dans ma barbe et j'ai de la difficulté à dormir.

Demain une journée difficile. Cela fait quelques jours que nous anticipons ce moment. Nos amis, Diane et Louis, terminent leur voyage au prochain arrêt. Depuis notre première rencontre à l'aéroport de Montréal, nos destins étaient écrits. Petit à petit nous nous sommes apprivoisés au long des étapes pour passer toutes nos journées ensemble. Même nos nuits. J'avais écrit au début : « *pas d'attachement sur le Camino car on peut être déçu* ». Cela va nous faire de la peine de les quitter, mais je ne serai pas déçu. Cela en valait la joie! Nous avons connu des gens super, qui ont le cœur à la bonne place et une bonne attitude envers la vie. Nous avons développé une belle amitié. Ce qu'il y a d'étonnant sur le Chemin, c'est de voir avec quelle rapidité des liens peuvent se créer. Est-ce la complicité, la souffrance, les joies, le partage, l'insécurité ou tout simplement le fait de vivre des moments intenses dans un lieu mystique? Nous connaissons des étrangers mieux que certains voisins que nous côtoyons depuis plusieurs années. Ces 24 dernières journées passées avec Louis et Diane resteront gravées pour toujours dans notre mémoire.

Merci à vous deux qui avez agrémente ce Chemin.



**Ruelle déserte**



*« Marcher sur les chemins de Saint-Jacques c'est ouvrir les bras  
aux bienfaits de la vie. »*

*Louis René Comeau*

Jour 25 - mercredi 24 septembre 2008  
D'Arblade-le-Haut (l'Arbladoise) à Aire-sur-l'Adour  
24 kilomètres (6 heures)

Ce matin, je me réveille de bonne heure. Dès que je vois Louis se lever, je me précipite à la salle de bain. Je suis assis sur la toilette et j'attends. Juste à penser à ce qui va se passer, je commence à sourire. J'entends Louis ouvrir le robinet et nettoyer sa prothèse dentaire. Là je rigole un peu plus fort. Louis me demande ce qu'il y a de si comique dans la toilette. Je ris encore plus fort. Plus il brosse, plus je ris. Je suis aux éclats. Là, Louis est vraiment curieux et devient impatient. J'ai mal aux mâchoires, les larmes me coulent des yeux, je ne peux plus parler. Je sors de la salle de bain en larmes sous les regards interrogatoires de Louis. Je lui prends ma prothèse des mains et je la mets dans ma bouche. Quelle surprise! Je vais devoir surveiller mes arrières jusqu'à son départ.

Le déjeuner est aussi copieux que le souper. Nous disons au revoir à nos hôtes et nous les remercions grandement pour leur gentillesse.

Pour la dernière journée de Louis et Diane, la brume décore le paysage comme une scène tragique de théâtre et le soleil est d'un rouge éclatant. Cela donne des effets grandioses. Les arbres, les clochers, les champs de maïs tout cela paraît irréel.

Belle journée fraîche aujourd'hui sans trop d'histoires. Chemin varié, mais très plat comparé aux précédents. Nous avons rencontré Bernard et Évelyne et nous avons cassé la croûte sur le bord du sentier. Bernard, notre Don Juan, transporte toute une épicerie dans son sac. Rien ne manque. Après le repas, Évelyne fait son appel téléphonique quotidien à son mari Jean-Paul. Elle insiste pour que Ginette lui dise un bonjour dans son accent acadien. Elle aimerait bien que nous rencontrions son chéri.



**Laine des moutons sur les barbelés**

Évelyne, elle transporte sa gaieté. Nous assistons, sur un bout de chemin asphalté, à un concert de chants et une démonstration de majorettes avec Ginette et Diane s'exécutant comment des ados. Évelyne en avant, les bottes en l'air, les bâtons de marche faisant des cercles autour de leur tête, les femmes s'en donnent à cœur joie. Une chance qu'il y avait seulement des épis de maïs comme témoins de tout cela. Des vraies folles!

Nous arrivons à Aire-sur-l'Adour où nous allons passer la nuit. C'est une très belle ville. Louis rencontre Petra à un bar. Il était très content de la revoir. Personne ne l'avait revue depuis Conques. L'accueil est situé dans une pente à la sortie de la ville. Pendant que Louis et Diane vont acheter leurs billets de train pour demain, nous sommes accueillis par le propriétaire avec une boisson fraîche. Je trouve la réception cordiale, mais un peu frimée. Le monsieur a déjà fait le Camino six fois et ne se gêne pas pour nous le faire savoir. L'énergie de l'accueil est différente ici. Nous allons nous installer et prendre une douche.

Par amour pour mon prochain, je vais m'abstenir d'écrire en détail comment ce faux-pèlerin et faux-hospitalier traitait les gens avec son ton autoritaire et méchant. Entre parenthèses, en arrivant à Saint-Jean-Pied-de-Port, j'ai écrit une plainte à l'association et il a dû fermer son gîte pour un certain temps. Je ne dis pas que c'est à cause de ma plainte, mais probablement à cause de plusieurs autres plaintes. Un peu plus tard, Bernard et Évelyne viennent nous rendre visite.

Nous descendons à l'église pour l'appel des pèlerins à 18 h. Tout notre groupe est présent. Bière à dix-huit heures trente sur la terrasse d'un bar. Souper dans une pizzeria à dix-neuf heures trente. Digestif à l'armagnac pour Louis, Diane, Évelyne et Bernard. Ils vont prendre un dernier verre pour souligner l'au revoir.

De retour au gîte, tout est désert. Il n'y a personne dans la salle d'accueil. Nous montons nous coucher.

C'est intrigant comment sur le Chemin, certains pèlerins découvrent leur affinité avec d'autres marcheurs. Petra, Louis, Diane, Eike et Friderike nous les voyons seulement de temps en temps et pourtant une connexion se crée et dure tout au long du pèlerinage alors que nous en voyons des centaines d'autres et rien ne se produit.

Le Chemin est un partage incroyable. Pas seulement avec les autres, mais aussi avec soi-même et le Divin. Il est intéressant de voir la magie du Chemin se manifester. Ils arrivent fatigués, épuisés, des ampoules, des pleurs, du découragement, des bobos ici et là, des questionnements sur le pourquoi d'être là, et ainsi de suite. Après quelques heures à l'accueil, aux soupers ou aux rencontres, les visages s'animent d'une nouvelle énergie et la satisfaction brille au fond des yeux. Ils ne pensent qu'au départ du lendemain. Voilà la magie du Chemin!



**Collation et soin des pieds**

*« Sur le Chemin, il y a le langage de l'amour, de la passion et de l'effort que tous les pèlerins comprennent et partagent. »*

*(Auteur inconnu)*

Jour 26 - jeudi 25 septembre 2008  
D'Aire-sur-l'Adour à Arzacq-Arraziguet  
32 kilomètres (8 heures 30 minutes)

Déjeuner sans trop d'appétit ce matin. Il nous faut bien manger, car nous avons une longue journée de marche de trente-deux kilomètres. Comme hier soir, les gens sont très mal à l'aise dans ce refuge.

Il est sept heures. Les lumières de rues sont encore allumées, car il fait noir. À la porte, avant de partir, nous prenons une dernière photo avec Diane et Louis. Évelyne et Bernard sont passés un peu plus tôt leur dire au revoir. Nous partons dans des directions opposées. Diane et Louis descendent la rue pour se rendre à la gare et nous, nous remontons pour continuer notre route de pèlerins. Nous marchons la tête basse pour un bout de temps, mais il nous faut continuer. D'abord les deux Allemands et maintenant, les deux Québécois qui partent.



**Départ de Louis et Diane**

*Gracieuseté de Diane*

La montée est imposante à la sortie de la ville. Nous empruntons un chemin de terre battue qui nous mène près d'un grand lac. Pour une raison que nous ignorons, il nous faut faire un détour de quelques kilomètres pour le contourner. La brume est très épaisse ce matin ce qui, avec le lever du soleil, donne encore des scènes pittoresques; mais avec nos émotions émoussées et ce détour, le cachet en est diminué. Ce détour nous force à marcher sur le bord d'une autoroute. Nous apercevons la cathédrale tout près. Nous avons contourné la ville pour revenir presque à notre point de départ.

Si nous avions su, il aurait été possible de quitter la ville directement par l'autoroute, ce qui nous aurait épargné beaucoup de temps et de pas. C'est le consensus des pèlerins qui marchent avec nous.

Nous marchons sur un chemin bordé de chaque côté de champs de maïs. Les épis sont au moins deux fois notre hauteur. Je ne vois pas plus loin que les épis.

Tiens le reste de la gang est en avant, Sylvie, Jeanine, Bernard et Évelyne.

Au dix-huitième kilomètre, nous arrêtons à Miramont-Sensacq pour un repos et un repas bien mérités. À la sortie de la ville, notre Saint Bernard nous fait prendre une variante pour nous sauver du détour de ce matin. Ces petites cartes topographiques de chaque étape sont vraiment utiles.

Le terrain est très varié aujourd'hui : la forêt, l'autoroute, les chemins dans les champs de maïs et maintenant la forêt avant d'atteindre Pimbo, un petit hameau situé en haut d'une colline. Très bel endroit. Il y a un platane si gros qu'à deux, Évelyne et moi avons de la difficulté à en faire le tour avec nos bras. Arrêt pour la vessie et pour se restaurer encore un peu. Pâtisserie pour vous savez qui !

Descente à pic de Pimbo. Je me traîne les pieds lors des derniers kilomètres. Le soleil est de plomb et aucune brise. C'est comme si, le départ de Louis et Diane m'avait coupé les jambes. Non, c'est tout simplement que ce fut une belle, mais épuisante étape.

Je ne sais pas où ils ont pris leurs noms, mais nous arrivons finalement à Arzacq-Arriziguet vers 16 h. J'aime mieux l'écrire que le prononcer. Nous débouchons sur la grande place centrale entourée de commerces de tout genre. Notre accueil se compose d'un bâtiment principal et de chambres toutes neuves à l'extérieur. Nous logeons dans ces dernières.

Je relaxe dans notre chambre après la douche et la lessive. En regardant par la fenêtre, je crois reconnaître un ancien pèlerin. J'ouvre la porte et me précipite à la rencontre de notre mystérieux visiteur pour m'apercevoir au milieu de la pelouse que je suis en petite culotte... Je cours à l'intérieur mettre mon short en criant à Ginette de venir voir. Incroyable! Pas possible! Je n'aurais jamais cru que je le reverrais un jour. Nous nous sautons dans les bras et des larmes me montent aux yeux. Ginette est aussi surprise et émue que moi. Roger le Marseillais qui nous avait accompagnés lors de notre premier pèlerinage est venu nous rendre visite.

J'envoyais des courriels à mes amis pour les informer de nos étapes, mais je n'aurais jamais pensé que quelqu'un viendrait nous voir. Roger à un chalet dans les Pyrénées à quelque deux heures de route d'ici. Il a téléphoné à des refuges jusqu'à ce qu'il nous trouve. Il me dit qu'il s'est arrêté à Lourdes pour allumer un lampion pour nous.

Il vient souper avec nous. Il apporte avec lui, une bouteille de vin et une boîte de métal remplie de biscuits. Ah, ces Marseillais! Les présentations sont faites et tout le monde est content de faire sa connaissance. Le souper passe un peu trop vite à mon goût. Nous échangeons sur nos familles, la santé et les souvenirs de l'année dernière. Il a fait le Camino Francés cinq fois, mais jamais il n'a marché en France. Il projette de le faire prochainement.

Roger doit reprendre la route après le souper. Il lui reste encore deux heures de route pour se rendre à son chalet dans les Pyrénées. Pour une deuxième fois dans la même journée, je dois faire mes adieux à un ami.

Ça, c'est la plus belle surprise de mon pèlerinage. Mon Dieu, que je suis chanceux d'avoir de si précieux amis.



**Rencontre avec Roger le Marseillais**

Hier soir j'écrivais que sur le chemin, nous rencontrons des gens avec qui nous formons des amitiés très sincères et profondes. En voilà un bel exemple! – J'écris ces lignes du livre en mai 2011 et nous communiquons encore régulièrement. Je viens de recevoir un courriel aujourd'hui même. Belle coïncidence! Il m'informe qu'il vient de compléter cinq-cents kilomètres sur le chemin d'Arles en France.

Je me couche, mais le sommeil ne vient pas. Quelle journée bien remplie! Que d'émotions! Le moteur diesel à Ginette est déjà en marche.

Ce soir, j'ai appris par courriel que le père d'un de mes amis est décédé. Celui qui m'avait donné une canne de marche avant mon premier pèlerinage. Mes pensées et mes prières sont pour lui.



*« Grâce à l'information, nous connaissons tout du monde dans lequel nous vivons, mais rien des gens. Dès que nous prenons le Chemin, nous apprenons à les connaître. »*

*Auteur inconnu*

Jour 27 - vendredi 26 septembre 2008  
D'Arzacq-Arraziguet à Poms - 22 kilomètres (6 heures)

Déjeuner seul dans la salle commune. Je me sens bien malgré le peu de sommeil. Pendant mon sommeil, j'avais l'impression que mon cerveau continuait à fonctionner.

Nous attendons l'ouverture du petit dépanneur pour nous procurer une baguette, des boîtes de truite et de saumon en conserve ainsi que des tomates et du fromage.

La brume nous tient compagnie pendant un bon bout de chemin. L'avant-midi est une période idéale pour prendre des photos. La lumière du soleil tamisée par la brume est parfaite pour accentuer les différents paysages. Le relief de la région est vraiment différent aujourd'hui. Rien d'extraordinaire, mais plusieurs sites captivants: reflets de soleil entre les feuilles, laine de moutons sur les barbelés, chemins sinueux entre les champs de blé, clôture de bois, clocher au loin, vaches dans la vallée, etc. Aujourd'hui, journée photos! J'en ai pris une centaine. Je ne voulais pas le dire à Ginette, mais c'était une excuse pour me reposer.

Nous arrivons à « l'arbre du pèlerin » décoré de coquilles, de photos, de fer à cheval et d'une canne de marche. On peut voir que tout le monde, ou presque, vit au rythme du Chemin de Compostelle.

J'arrête à une petite église et j'allume un cierge pour remercier Roger de sa visite et pour le père de mon ami.

Louis va être jaloux, je marche une bonne partie de la journée avec Petra. Elle est partie de son chez-soi, l'Autriche, en marchant munie d'un sauf-conduit de son évêché qui lui permet de séjourner dans les presbytères et autres logements religieux. Une fois rendue à Santiago,

elle aura été sur le Chemin six mois, aura marché au-delà de 3 200 kilomètres.

Pomps est un petit hameau comprenant près de 200 personnes. Nous devons nous inscrire à une résidence et ensuite nous rendre à notre gîte. En arrière d'un gros bâtiment se trouve une petite cabane avec quelques lits d'alignés. Après avoir visité les lieux, nous découvrons en arrière du gros bâtiment, la salle à manger commune avec quelques lits en arrière. Nous changeons de chambre à coucher. Nous nous installons dans une chambre à quatre lits et réservons deux lits pour Bernard et Évelyne.

Vers 18 h, nous allons au petit dépanneur en bas de la rue chercher notre souper que nous avons réservé en arrivant. Il n'y a pas de restaurant. Nous achetons nos provisions pour demain et un peu de vin pour le souper.



**Il aime bien les pèlerins ce toutou**

Notre gîte est assez modeste comparé à ce que nous avons eu tout au long du Chemin. Personne ne s'en plaint. La soirée est tranquille,

mais Bernard s'occupe de nous distraire. Il nous raconte que sur le pont de Saint-Côme-d'Olt, il s'est penché pour regarder l'eau de la rivière. Plouf! Son portable dans sa poche de chemise s'est retrouvé dans l'eau. Il s'est déchaussé et a descendu pour le récupérer; trop tard, le dommage était déjà fait!

Une autre distraction est arrivée au coucher lorsque le lit de Bernard s'est écrasé et qu'il s'est retrouvé par terre. Nous avons bien ri. Nous l'avons déménagé dans une salle de douches convertie en dortoir. Pendant la soirée, j'essaie d'expliquer à Bernard et Évelyne que des refuges comme ceux-ci en Espagne, ils vont en trouver partout. Les accueils sont différents là-bas ainsi que la bouffe.



Refuge



**Notre père qui es aux cieux....**

*« La joie de marcher avec un autre pèlerin est de savoir quand garder ses distances, quand parler et quand écouter. »*

*Auteur inconnu*

Jour 28 - samedi 27 septembre 2008  
De Poms à Sauvelade - 31 kilomètres (8 heures)

Belle longue nuit pour moi, dix heures de sommeil. Bien content, car aujourd'hui, nous allons nous taper un bon trente-et-un kilomètres.

Tout le monde est levé à six heures trente. Petit déjeuner avec les achats d'hier au petit dépanneur. À sept heures trente, nous commençons notre journée dans la noirceur. Le soleil se lève de plus en plus tard et nous de plus en plus tôt.

Le soleil tarde à percer l'épaisse couche de brume. Très beau matin pour marcher. Belle descente pour commencer la matinée et belle montée jusqu'à Arthez de Béarn. En chemin, nous nous arrêtons à une belle église pour nous reposer et faire nos petites prières. Pensées spéciales pour Louis et Diane qui sont probablement à Bordeaux. Avant de partir, Louis m'a prêté ses gants pour les matins un peu froids. Il pourra se vanter que ses gants ont continué le chemin.

Avec Bernard, Évelyne et la fraîcheur de la matinée, le pas est assez rapide. Nous marchons sur une route asphaltée sans trop de difficulté. Après Arthez de Béarn, nous suivons un très beau sentier boisé jusqu'à Maslacq. Nous avons seulement fait douze kilomètres, mais nous décidons de manger dans un parc réservé aux pèlerins. Pour dessert, nous terminons les biscuits de Roger. Je m'apprête à jeter la boîte de métal, mais Bernard veut la garder.

Nous continuons notre route sur le même chemin boisé. Un monsieur dans un 4 X 4 nous arrête et nous demande si nous avons aperçu un chien. Négatif. Il part à toute vitesse. Arrivé à une intersection, un autre monsieur nous demande encore si nous avons vu un chien. Négatif encore. Ce dernier, est le propriétaire du chien et il semble vraiment en peine. Il a sorti son chien de la voiture qui n'a fait ni une ni deux avant de flairer une piste et de décamper. Le maître du chien ne le

tenait pas assez fort. Ce sont des chiens dressés uniquement pour la chasse au sanglier et ils sont dispendieux. Un chien comme cela peut courir jusqu'à ce qu'il arrive à sa proie. Le maître du chien craint qu'il attaque le sanglier ou qu'il prenne sa laisse dans une branche et meurt là. Ces chasseurs provenaient du Puy-en-Velay. Ils nous ont laissé un numéro de téléphone en cas.

Nous avons vingt-cinq kilomètres dans le corps et dans les pattes. Nos semelles commencent à sentir le caoutchouc brûlé. Tout se déroule bien jusqu'à maintenant. Cinq kilomètres à faire et deux montées, mais il ne nous reste plus d'eau. C'est la première fois que je vois Bernard peiné. Et nous ne sommes pas mieux. Nous avons de la « broue » sous le toupet.

Je pense en moi-même : «... cinq kilomètres équivalent à une heure de marche. Qu'est-ce qu'une heure dans ma vie»? Nous reprenons courage et le chemin un pas après l'autre. En tout cas, nous n'avons pas le choix, il nous faut avancer. Là, c'est un bon coup de pied dans le c... que ça nous prend!

J'arrête prendre quelques photos et une femme, un pèlerin, me dépasse. Les saluts habituels et bonjour la visite. Je reprends la route pour l'apercevoir en avant de moi qui fait son « pipi » debout. Là, je regarde en arrière de moi et plus loin en avant d'elle, il n'y a personne. Je me dis à moi-même : « elle ressemblait à une femme, parlait comme une femme, avait les formes d'une femme, qu'est-ce qu'elle fait à se soulager debout? Personne ne me jouerait un tour comme cela ici... » Je ne sais quoi penser. Elle avait un bon pas, mais j'accélère et arrive à sa hauteur. J'entreprends la conversation. « C'est bien une femme ! » La figure rouge et pas à cause de la chaleur, un peu gêné, je lui expose mon dilemme de ce que j'ai vu. Aussi normalement du monde, elle sort de son sac, ce qui ressemble à un tube avec le dessus enlevé. Il mesure environ vingt centimètres. Elle m'explique qu'elle place le tube sous son sexe et urine dedans. Pas besoin d'enlever son sac, de baisser son pantalon, de se baisser dans l'herbe et de courir en arrière des arbres. Surtout qu'ici, il y a des clôtures partout. Si je ne l'avais pas vu, je ne l'aurais pas cru. Les femmes qui font leur petit besoin debout comme des hommes!

Nous arrivons finalement à Sauvelade entouré de champs de maïs. Quelle chance! Notre gîte est dans une auberge et dans l'auberge, il

y a un bar et dans le bar il y a de la bière. Sacs à la porte, nous nous asseyons pour de l'eau et une petite frette.

Le souper se déroule à l'extérieur à cause de la chaleur. Nous sommes quatre, plus André et Jean – pas des apôtres – et deux autres pèlerins qui habitent dans un autre accueil et qui vont venir manger avec nous. Belle surprise! Ida et Pat, deux pèlerins du Nouveau-Brunswick se joignent à nous. Nous sommes bien contents d'échanger avec des gens de chez nous. Elles sont parties quelques jours avant nous du Puy-en-Velay et j'espérais de les rencontrer.

Le souper est agréable et tout le monde s'échange des anecdotes. En même temps dans la salle d'à côté, une noce bat son plein. Nous surveillons le tout de notre table. Malgré, notre bonne humeur, les visages sont longs et fatigués. Dès le souper terminé, chacun s'en retourne se reposer. Personne n'ira au bal ce soir.



**Jeanine et Sylvie lors d'une collation bien méritée**

À l'entrée du village, nous avons passé à côté de l'abbaye cistercienne de Sauvelade. J'y retourne pour faire descendre mon souper et prendre quelques photos. L'intérieur est très simple, mais beau. Tout

est calme, je m'assois et je prends un moment pour Le remercier de cette belle journée. Il nous reste trois jours - si tout se déroule normalement. Déjà la fin! Dans quelques jours, ce sera à notre tour de laisser nos amis. Présentement, le temps est trop beau et la compagnie trop belle pour se préoccuper de cela.

Depuis le début de ce pèlerinage, les églises et les chapelles toutes simples sont des lieux très propices à la réflexion. Il existe une forme de sérénité dans ces temples de pierres façonnés par les prières des fidèles tout au long des siècles. Ce soir, ne fait pas exception; je me sens très reconnaissant de ce que le Chemin m'apporte. Au début, je mentionnais que je ne savais pas comment j'allais réagir au fait de faire un pèlerinage sans arriver à Santiago et d'avoir déjà eu la récompense de voir la cathédrale. Eh bien, je dois dire que ce Chemin m'a apporté une différente sensation et une très grande satisfaction. Je réalise que quel que soit le chemin de Saint-Jacques que je parcours, il y a celui que je fais avec mes bottines, mais également celui que je fais avec mon cœur et mes tripes. Que je sois sur n'importe lequel des chemins de Saint-Jacques, je ne marche pas à Compostelle, mais je marche toujours vers mon Compostelle, vers mon champ d'étoiles. Mes bottines me permettent d'avancer sur ce chemin, mais elles ne sont qu'un instrument pour permettre à mon cœur et à mon âme de progresser dans leur cheminement. Je sais maintenant qu'il y a d'autres chemins et qu'ils mènent tous à soi.

Malgré tout, nous avons assisté à la danse des mariés..., de notre chambre. La musique était assez forte, mais elle ne m'a pas empêché de dormir. Après la journée d'aujourd'hui, le sommeil ne s'est pas fait attendre.



*« Tu partiras seul sur ce Chemin, jusqu'au moment où tu t'apercevras que quelqu'un te guide. »*

*Auteur inconnu*

Jour 29 - dimanche 28 septembre 2008  
De Sauvelade à Lichos - 27 kilomètres (8 heures)

Bon déjeuner, mais les deux Alsaciens brillent par leur absence. Ils sont peut-être déjà partis. Je vais voir et les trouve chacun dans leur chambre, qui dorment encore. Ils ont passé tout droit. J'aurais peut-être dû les laisser dormir, mais il est trop tard maintenant.

Le départ se fait vers 8 h. C'est à notre tour de nous faire entendre. Ce matin encore, la chanson *Ultréia* résonne dans les champs. Les vaches qui nous voient passer doivent bien se demander qu'est-ce qui se passe. Ah j'oubliais, les vaches ne pensent pas!



**Départ avant le lever du soleil**

Le soleil se pointe le bout du nez. La journée s'annonce belle malgré la brume qui s'attarde dans le creux des vallons. Jusqu'à présent,

la brume le matin est signe de beau temps et de chaleur. En plus, nous avons droit à de magnifiques paysages. Le relief du terrain a beaucoup changé. Nous marchons sur de beaux chemins bordés de champs et de petites fermes. Nous sommes assez hauts en altitude. Pour la première fois, il nous est possible d'apercevoir le contour des Pyrénées. Bernard et Évelyne sont très contents. C'est une étape très importante dans leur pèlerinage. C'est là qu'ils vont atteindre la moitié de leur périple.

Chose surprenante, la vue de ces Pyrénées me rend très émotif. Les souvenirs de mon Camino de l'année dernière me reviennent à la mémoire. Peut-être aussi que j'entrevois la fin de celui-ci. Je marche seul pour un bout, le temps de bien vivre mes émotions. Depuis que nous avons aperçu les Pyrénées, les conversations sont presque toutes orientées vers l'arrivée à Saint-Jean-Pied-de-Port. L'excitation est palpable chez tous les pèlerins. Bernard me taquine en disant : « Pis René, tu vas les voir les Pyrénées? ».

Nous descendons sur environ cinq kilomètres avant d'atteindre la ville de Navarrenx. Nous visitons un peu la bastide, grande fortification construite autour de la ville pour la protéger des envahisseurs. Nous achetons des provisions et avons quelques difficultés à trouver notre chemin dans toute cette cohue et ces labyrinthes. À la sortie de la ville, nous arrêtons à une intersection sur le bord du chemin pour notre repas. Je ne sais pas pourquoi, mais la ferme délabrée en face ne m'inspire pas confiance. J'en profite pour changer mes bas et faire sécher mes pieds.

Bernard sort la boîte à biscuits de Roger et nous montre ses tomates et ses fruits. Il nous fait remarquer que la boîte que je voulais jeter sert d'un très bon garde-manger. Une dame s'arrête à notre hauteur et veut nous faire signer une pétition pour faire libérer un prisonnier. Elle nous explique qu'il n'est pas coupable, qu'il n'a rien fait, mais nous, nous essayons de lui expliquer que nous ne le connaissons pas, que nous ne sommes pas de la région, même pas du pays. Elle tourne les talons et s'en va. Nous aussi.

Le paysage est beau et nous marchons sur une route asphaltée. Depuis quelques jours, le bitume est partout. Oh! Oh! Sans crier gare, je sens un léger pincement dans ma hanche et dans mon genou droit. Je ralentis le pas. Pas maintenant; pas si proche de la fin. Je ne dis mot à personne pour ne pas les inquiéter.

Bernard et Évelyne nous invitent à continuer le pèlerinage jusqu'à Santiago avec eux. Ils veulent voler nos passeports pour que nous ne puissions pas nous en retourner. La tentation est grande - mais là, ma blessure ne me permet pas de faire de promesses.

Depuis quelques jours, nous rencontrons un homme qui marche avec des guêtres par-dessus ses jeans. C'est le même que j'avais rencontré et qui s'en retournait à la ville précédente faire réparer ses lunettes. Nous arrêtons à une église et ce monsieur est dans le cimetière. Il fait des recherches sur l'âge des personnes décédées. Ils nous montrent les dates et aussi la sorte de tombes utilisées. Comme je dis parfois : « À chacun ses bottines, à chacun son chemin... »

Nous arrivons à Lichos, un petit village très propre. La mairie et l'école sont dans le même édifice. Depuis Aire-sur-l'Adour, nous arrêtons dans des petits centres au lieu des grandes villes. Il y a moins de monde et c'est plus typique pour voir la façon dont les gens vivent. Il y a aussi moins de pèlerins.

Nous arrivons à notre accueil et dans la cour arrière, une petite fille prépare des haricots ou des épis de maïs. La maison est en réparation. Cet accueil était fermé, mais vu la demande, ils l'ont ouvert pour nous. C'est un centre musical et les musiciens accueillent les pèlerins afin de le garder ouvert.

À mon arrivée, j'en profite pour me reposer et faire quelques exercices de flexibilité. Ça fait toujours mal. Nous avons une chambre avec un lit double et les autres ont une chambre commune avec des lits à une place. J'essaie d'envoyer des courriels, mais il n'y a pas de lettre « j » ni de « u » et la connexion manque à plusieurs reprises. J'abandonne!

En attendant le souper, nous allons retrouver Bernard et Évelyne. Je me fais donner un massage de pieds par Évelyne ou je devrais dire un massacre de pieds. Comme dirait Évelyne, j'ai les doigts de pied tout tordus. Elle m'a fait assez mal que je ne sens plus ma blessure à l'aine et au genou. La bière est bonne et nous avons bien du plaisir. Évelyne appelle son mari, Jean-Paul, sur son portable et elle me demande de lui parler pour qu'il entende mon accent.



**Massage des orteils**

Le repas est servi à dix-huit heures. Comme le gîte, le souper est très différent et spécial. La présentation des plats est intéressante. En plus, nous avons droit, à la fin du repas, à quelques pièces de musique de notre hôte.

Je gagne péniblement mon lit. Les autres font de même. J'ai peur pour demain, car les prochaines étapes sont comme les précédentes avec quelques montées et descentes. Je ne peux dormir. Mes blessures me dérangent. Je ne sais pas ce que je ferai si demain je ne peux pas marcher. Il n'y a pas d'auto ici. Je prie, je prie et je prie encore. Je parle à tous les saints, mais surtout à Jacquot : « Tu ne peux pas m'abandonner maintenant. Moi qui suis venu là-bas du Canada. Pourquoi, veux-tu me faire ça? T'es fâché parce que je ne vais pas te voir à Santiago? »

Dans le milieu de la nuit, je ne dors pas encore alors, je fais une demande à Jésus. « Tu n'as pas besoin de me guérir ou d'enlever la douleur, mais laisse-moi faire ces deux prochaines journées. Que ta volonté soit faite. »

*« Beaucoup plus de choses sont comprises dans le silence. »*

*Auteur inconnu*

Jour 30 - lundi 29 septembre 2008  
De Lichos à Ostabat - 27 kilomètres (8 heures)

En me levant, j'ai envie de pleurer. Ma hanche me fait encore souffrir. Qu'est-ce que je fais? Je continue mes préparatifs comme si je partais.

Le déjeuner est à l'image du gîte. Simple, mais très bon.

Il est près de huit heures lorsque nous quittons Lichos. Je sais que je prends un risque en partant. Si je ne peux continuer en pleine campagne, je suis foutu et en plus je mets les autres dans une mauvaise situation. Je reste derrière et j'essaie de trouver une façon de marcher sans trop forcer ma jambe. Après 500 mètres, je m'aperçois, à ma très grande surprise, que je peux marcher sans trop de douleur et que le mal disparaît tranquillement. C'est comme si quelque chose s'était replacé. Chaque pas sans douleur que je fais, c'est un pas de gagné. Je continue à marcher seul en étant à l'écoute de mon corps. Je prends le temps de faire une petite prière.

Depuis Lichos, nous marchons maintenant en Pays basque. Lorsque nous sommes en haut des collines, nous voyons le paysage ondulé en avant de nous. Il est possible de voir au loin les Pyrénées qui se rapprochent de plus en plus. Nous traversons des champs de vaches, passons à côté des fermes et nous descendons des vallons pour les remonter aussitôt. Aroue est enveloppée de brume et lui donne un cachet surréaliste avec le lever du soleil.

Vous ne me croirez pas, mais je suis heureux et soulagé - mes blessures ne me font plus mal, le soleil est beau, les champs sont verdoyants, les paysages sont grandioses avec les Pyrénées en arrière-plan, les pèlerins sont contents, les vaches sont belles. Je vais arrêter, car vous allez croire que je fume des petites cigarettes comiques.

Non, mais quel bonheur! Je suis capable de voir, d'apprécier et de vivre cette journée. Partout où je regarde, la nature nous appelle par sa beauté. Après chaque détour du chemin, à chaque montée, je découvre des paysages fantastiques. Les maisons ont cela de particulier, elles sont toutes blanches avec des toitures rouges.

Les pèlerins sont de bonne humeur et marchent d'un pas résolu. Dire que j'aurais pu passer ici en douleur ou ne pas passer du tout.

Nous passons dans un boisé et là nous trouvons des emmanchures de bois avec pesées et cordes qui montent dans les arbres où sont placés des filets. Un paysan nous explique que c'est pour attraper les palombes, oiseaux migrateurs. Les chasseurs attirent les palombes dans l'arbre et lorsqu'il y en a assez, il referme le filet sur les oiseaux qui sont pris au piège.



**Ginette, Evelyne et Bernard**

L'asphalte est encore prédominant. Après une photo prise près d'un monument qui indique Ostabat nous descendons au village par un

chemin très rocheux. Bernard et Évelyne ont des bottines « *trottantes* » en fin de parcours. Je ne veux pas les suivre de peur de réveiller vous savez quoi. J'aime mieux prendre mon temps et déguster cette belle journée. Faire durer le plaisir si vous voulez. Nous arrivons aux limites du village où Bernard et Évelyne ont leur gîte. Il nous faut monter un « front de bœuf » pour nous rendre au centre du village où se trouve notre accueil. Nous logeons dans une très vieille maison bretonne. Elle est bien entretenue et son propriétaire est un breton pure laine.

■ Nous sommes contents de rencontrer Jeanine et Sylvie qui sont dans notre gîte. C'est une maison très vieille et pittoresque, aménagée pour les pèlerins. On se croirait aux temps anciens. Nous nous organisons avec le propriétaire pour qu'Évelyne et Bernard viennent souper avec nous.

La douche est bonne, la bière meilleure!

Je vais faire un tour dans le petit village et finis à l'intérieur de l'église. Je m'assois et prends quelques minutes de solitude. Sylvie vient me rejoindre et nous discutons de la journée. Elles aussi arrêtent à Saint-Jean-Pied-de-Port. Elles veulent cependant faire l'étape jusqu'à Roncevaux s'il fait beau et revenir en autobus. Elles projettent de faire le Camino Francés de Saint-Jean-Pied-de-Ports à Santiago en 2011. J'allume un cierge pour cette belle journée que je viens de vivre avec mes amis pèlerins et ces beaux paysages. J'en profite pour monter au jubé. Par ici, toutes les églises sont ouvertes et il est possible d'aller où tu veux. Dans l'une d'elles, les marches en pierres pour se rendre dans le clocher étaient très étroites et le passage plutôt difficile. J'ai dû enlever mon sac à dos pour pouvoir manœuvrer entre les poutres. La vue en valait l'effort.

Le souper est servi dans l'auberge d'à côté qui appartient au même propriétaire. Le tout se déroule dans la bonne humeur grâce à notre hôte qui nous sert le repas et nous chantonne des airs bretons. En plus de nous raconter quelques anecdotes, elle précise que le nom Oastabat en breton est « Isura » ce qui veut dire « versant ». Les conversations sont très animées et le sujet principal est l'arrivée, demain, à Saint-Jean-Pied-de-Port. Un bon nombre, comme nous et les deux Québécoises, terminent là; les autres se rendent jusqu'à Santiago. Nous avons tous des sentiments partagés, mais différents. Certains sont

contents d'arriver et de finir d'autres sont anxieux pour le reste du pèlerinage. Nous décidons de marcher ensemble pour cette dernière journée.

Depuis que j'ai vu les Pyrénées, les souvenirs de l'Espagne sont très présents. Plus les gens en parlent, plus il serait intéressant de continuer. Notre idée était de faire huit-cents kilomètres et nous allons tenir notre plan de voyage. Autant j'aimerais continuer, autant mon corps me dit qu'il en a assez.



**Souvenir des soldats canadiens**



*« Le pèlerin ne sait rien, il va apprendre tout au long du Chemin par ses rencontres, ses partages et son ouverture d'âme. »*

*(Auteur inconnu)*

Jour 31 - mardi 30 septembre 2008  
D'Ostabat à Saint-Jean-Pied-de-Port  
23 kilomètres (5 heures)

Les sacs à dos sont prêts. Nous déjeunons à l'auberge et nous attendons Bernard et Évelyne. Pas question de descendre cette butte pour aller les chercher et avoir à la remonter. Les Alsaciens arrivent et nous quittons ce beau petit village accueillant dans le crépuscule du matin et en chantant. Nous empruntons une petite ruelle qui s'ouvre immédiatement sur la nature.

Le soleil se lève tranquillement, mais le ciel est couvert et la brume omniprésente recouvre la vallée. Si la tendance se maintient, lorsqu'il y a de la brume, il fera beau!

Premier arrêt près d'une croix pour prendre des photos. Une dame d'un certain âge que nous avons rencontrée en chemin se joint à nous. Elle ne parle pas beaucoup, mais elle fait son chemin sans se plaindre. Elle est toujours en avant ou en arrière, mais jamais avec nous. C'est la première fois qu'elle s'arrête avec nous pour faire quelque chose. Nous marchons sur des sentiers variés qui longent une petite route – tantôt sur le flanc d'une pente parmi des béliers et des moutons, tantôt sur les racines des arbres, tantôt dans les champs de labour.

Une vache toute seule s'en vient à notre rencontre dans un petit sentier étroit. Elle est perdue et effrayée et tente tant bien que mal de nous cerner.

Les pèlerins semblaient fébriles ce matin, mais là, c'est comme si tout le monde se traîne les pieds. Chacun voulait sans doute savourer sa dernière journée avant l'arrivée.

Le soleil se lève lentement et avec la brume dans la vallée verdoyante, nous avons droit à tout un spectacle. Le soleil matinal à

travers les arbres forme des ombrages qui s'étirent dans la brume en silhouettes fantaisistes nous transportant dans une autre dimension. Les clôtures en bois, les vieilles granges, les vallons dans la vallée, les animaux que nous distinguons à peine nous donnent l'impression d'entrer dans un tableau de Van Gogh. Nous marchons dans une zone floue, mystérieuse. Cela dure une bonne partie de l'avant-midi. Pour notre dernière journée, nous sommes gâtés. Plus la matinée passe, plus les Pyrénées approchent.

Nous arrêtons à Saint-Jean-le-Vieux, quelques kilomètres avant notre étape finale pour notre goûter. Bernard sort la boîte en métal de Roger et nous partageons notre repas. Évelyne et Bernard partagent surtout leur repas avec un gros chien noir qui a flairé la bonne affaire.



**Dernier repas avant l'entrée à Saint-Jean-Pied-de-Port**

En sortant du village, j'arrête dans ce qui semble une petite chapelle qui me paraît normale. À l'intérieur, c'est tout autre chose. Sa construction et son intérieur ne ressemblent en rien à ce que j'ai vu jusqu'à présent : un court escalier qui mène à une petite balustrade d'à peu près un mètre de large, un tombeau en pierre sous nos pieds datant

des années 1800, un modeste autel, et ainsi de suite. Pour moi, ce fut la plus admirable des chapelles.

Nous apercevons au loin, les limites de la ville de Saint-Jean-Pied-de-Port. Montées et descentes dans les rues. Nous entrons dans la ville par la porte de Saint-Jacques en se tenant par la main et en chantant sous les regards des passants.



Pèlerinage accompli! L'année précédente, j'utilisais la porte de sortie de la ville de Saint-Jean-Pied-de-Port, mais aujourd'hui, j'utilise la porte d'entrée.



Jeanine, Évelyne, Sylvie, Ginette et Louis René

Nous marchons dans la ville de Saint-Jean-Pied-de-Port. Nous allons nous inscrire à l'accueil des pèlerins de l'Association et nous nous rendons à notre gîte. Une fois inscrit, je me rends à la gare pour de l'information sur les prix et les heures de départ pour nous rendre à Bordeaux. En avant de moi, deux dames, des pèlerins, attendent impatiemment pour s'acheter des billets pour le prochain train qui arrive d'un moment à l'autre. En avant d'elles, deux autres qui tentent d'avoir des informations pour les trains de demain. Le train entre en gare et les deux dames n'ont pas encore leurs billets. Le ton et l'anxiété montent d'un cran. Là, les deux pèlerins essaient de faire comprendre au préposé qu'elles ont besoin de billets immédiatement et l'engueulade se poursuit de plus belle. Je vais m'asseoir sur un banc en attendant que la chicane cesse. Finalement, le préposé explique aux deux dames que c'est lui qui décide quand le train peut partir et qu'elles vont avoir leurs billets. Finalement, les deux premières dames partent avec leur information et le préposé donne les billets aux deux autres pèlerins. Je vois le train partir et le préposé reprend sa place en arrière du comptoir. Comme si rien ne s'était passé, il me donne gentiment les informations pour Bordeaux.

Nous nous rendons à l'église pour la messe des pèlerins qui débute à dix-huit heures. Après, nous descendons la ruelle pour nous rendre à un restaurant pour célébrer notre arrivée. Nous sommes tous là : Évelyne, Bernard, Sylvie, Jeanine, Ginette et deux autres pèlerins. Même s'ils ne sont pas présents physiquement, Diane, Louis, Eike, Friderike et tous les autres sont présents dans notre mémoire.

À notre arrivée au gîte, nous rencontrons Petra. Elle est bien contente de nous voir. Elle nous raconte qu'hier soir en arrivant à son lit, un autre pèlerin avait enlevé son sac de couchage de son lit et qu'une dame avait pris sa place. Après vérification auprès du responsable elle a pu retrouver son lit et l'intrus a dû coucher sur le divan en bas.

Nous sommes couchés dans une grande salle commune avec une dizaine de lits. Beau gîte, tout est propre.

À Varaire, après trois-cent-neuf kilomètres, nous avons monté sur une distance de 4 000 mètres et descendu sur 3 500. De Varaire à Saint-Jean-Pied-de-Port, nous avons monté 4 450 mètres et descendu 3 550. Ce qui fait un total de 8 450 mètres de montées et 7 050 mètres de descentes pour tout le pèlerinage.

*« Quand je suis dans un endroit nouveau, je me sens petit.  
Quand je me sentirai grand, il sera temps de changer d'endroit. »*  
*(Auteur inconnu)*

Jour 32 — mercredi 1er octobre 2008  
À Saint-Jean-Pied-de-Port

■ Nous déjeunons tous dans la cuisine du gîte qui est restreinte et certains pèlerins doivent attendre à l'extérieur.

Ce matin, sans sac à dos, nous allons, pour un bout de chemin, accompagner Sylvie et Jeanine dans la montée de Ronceveaux. La matinée est belle et fraîche, mais pas de brume. Après trois kilomètres, nous nous faisons nos adieux; simples et chaleureux. Nous n'avons pas dit grand-chose, mais nous partageons le bonheur de s'être connus et la tristesse de se séparer. La descente est silencieuse et nous rencontrons plusieurs pèlerins. Le sourire me revient en voyant le visage des gens lorsque je leur dis : « Buen Camino! ». C'est bien agréable. Ils doivent bien se demander d'où nous venons. Si quelqu'un me demande, je prendrai plaisir de le dire que je viens de Ronceveaux.



Jeanine et Sylvie en route vers Roncesvalles

Nous prenons la journée pour visiter la forteresse, les boutiques, les magasins, le marché et l'accueil de l'Association des amis de Saint-Jacques des Pyrénées-Atlantiques. Nous allons vérifier au centre d'information où la préposée nous donne une adresse pour une chambre dans un hôtel en face de la gare de Bordeaux. Retour à l'accueil de l'association pour faire les réservations.

Dans l'après-midi, nous rencontrons un groupe de pèlerins du Québec qui viennent d'arriver en autobus. Ils partent demain pour Roncevaux et veulent se rendre à Santiago. D'après ce qu'ils me disent et comment ils sont équipés, je ne peux m'empêcher de penser que c'est comme d'envoyer du bétail à l'abattoir. Mais qui suis-je pour juger. « À chacun ses bottines, à chacun son chemin! »

La journée se passe tranquillement. Avant de me rendre à mon gîte, j'arrête à une boutique où j'avais vu l'année dernière un bourdon de pèlerin dans une vitrine. Le bourdon m'a toujours intrigué depuis que j'ai commencé à faire de la lecture sur les pèlerinages. Dans l'ancien temps, le bourdon était primordial pour les pèlerins. Il servait pour se défendre des brigands et des animaux. Les pèlerins s'appuyaient dessus pour se reposer et pour mesurer la profondeur des cours et des mares d'eau. Il est utile pour les montées et les descentes. Il devient en quelque sorte son troisième pied qui symbolise sa foi et sa détermination. Sur les reliques, Saint-Jacques est toujours représenté avec un grand bâton. Bien souvent, le bourdon devient l'unique compagnon de route du pèlerin durant les longues journées de marche. J'ai lu par après que très peu d'anciens bourdons existent, car lorsque le propriétaire mourait, le bourdon l'accompagnait dans la tombe.

La dame ne veut pas le vendre, car il est en démonstration. Je peux cependant m'en faire faire un et elle va me l'envoyer au Canada. J'accepte la proposition. Elle prend ma grandeur, la sorte de bois et la forme que je veux. Voilà mon souvenir pour ce voyage.

Pendant la journée, Évelyne est allée se faire couper les cheveux et s'offrir quelques soins du corps. Bernard, lui est allé se faire couper les cheveux et s'acheter un nouveau pantalon, chemise et ceinture, car avec la perte de poids, tout est trop grand.

Aujourd'hui, dans notre gîte il y a une Chinoise d'un certain âge. Elle ne ressemble en rien à un pèlerin. Pour commencer, elle trimbale avec elle une grosse valise. Ensuite son linge ne correspond pas à quelqu'un qui veut aller marcher. Qu'est-ce qu'elle fait dans un gîte de pèlerins? Elle communique assez difficilement, mais assez pour nous expliquer qu'elle veut faire le Chemin de Compostelle un jour et qu'elle est venue voir comment cela se passe. J'espère sincèrement qu'elle a pris de bonnes notes.

Dans un autre lit au fond de la chambre, une dame est là pour une deuxième journée. Nous allons aux nouvelles et elle nous explique qu'elle s'est blessée et ne peut plus marcher. Elle est ici depuis quelques jours et attend sa partenaire qui doit arriver d'une journée à l'autre. Elle est bien découragée. En chemin, elle est allée voir plusieurs services de santé, mais pas de chance, sa blessure s'est aggravée. Elle doit faire un bout de pèlerinage couchée.



**Merci pour tout**

J'ai du temps devant moi et je me rends à l'église. C'est le moment propice pour faire mes remerciements et mon bilan. L'atmosphère y est très spéciale. Tout est calme sauf une belle musique classique religieuse de fond qu'on peut entendre à longueur de journée. Le Chemin m'a beaucoup appris cette année et j'ai encore beaucoup à

apprendre. Celui de l'année dernière m'avait préparé pour celui-ci. Les deux vont me servir pour mon prochain

Les Alsaciens arrivent pour la messe des pèlerins et ensuite, nous allons souper. Encore une fois Bernard nous démontre sa connaissance des vins. Évelyne elle, nous démontre sa connaissance des chansons. Retour au bercail dans le noir et les folies de la nuit.

Ce soir, les lits sont tous pleins. J'ai de la difficulté à m'endormir. Les pèlerins qui sont arrivés aujourd'hui sont fatigués et ronflent comme des locomotives.

Sept jours passés, c'était les adieux à Louis et Diane, hier à Sylvie et Jeanine et demain à Bernard et Évelyne. Je dis bien des adieux, car de tous les gens rencontrés sur le Camino Francés l'année dernière, j'en ai revu qu'un seul — Roger le Marseillais. C'est peut-être pour cette raison qu'il est facile de partager avec d'autres pèlerins sur le Chemin, parce que nous ne les reverrons probablement jamais. Les secrets partagés sont en sécurité.

Je sens que mon pèlerinage n'est pas terminé. Peut-être à cause des bruits de la fanfare qui provient des autres lits, mais il reste quelque chose à accomplir.



*« Je ne te demande pas de comprendre et de ressentir, car nul ne peut comprendre et ressentir sans avoir marché où j'ai marché et fait ce que j'ai fait. »*

*Louis René Comeau*

Jour 33 — jeudi 2 octobre 2008  
De Saint-Jean-Pied-de-Port à Bordeaux

Nous prenons quelques photos de Bernard et Évelyne avant leur départ. Ce matin Ginette ne vient pas avec moi. Je comprends. Je grimpe avec eux un peu plus loin que prévu. La séparation ne veut pas se faire. Voilà, le temps est arrivé. Des poignées de mains, des embrassades. Pas besoin de paroles. Tout a été dit, tout a été partagé. Je me retourne et c'est à peine si je les vois dans la noirceur. Au moins ils ne peuvent pas voir mon visage.



Départ de Bernard et Évelyne pour Santiago

Je fais une prière, je chante, je pleure, je laisse aller le trop-plein d'émotion. Mon pèlerinage vient de se terminer. Tout est fini. Nos derniers attachements viennent de se rompre.

Ginette m'attend à la porte du gîte avec les sacs à dos. Nous allons à l'église en attendant notre départ. Le silence à l'intérieur de l'église est semblable à celui que j'ai au fond du cœur. Un silence de paix, un silence d'amour, un silence de gratitude.

Le train est à l'heure et nous sommes en route pour Bordeaux. Quelques wagons seulement et il est plein. Je m'assois contre une fenêtre et je regarde vers le haut des montagnes où nos amis font l'ascension sous un ciel couvert et orageux.

Ginette est assise près du couloir et entreprend une conversation avec une famille bretonne dans l'autre rangée. Après dix minutes, tout le monde sait que nous venons du Canada et cela se poursuit jusqu'à Bayonne.

Embarquement dans un TGV – train grande vitesse – pour Bordeaux. Je n'avais pas remarqué que sur le billet, nous avions des sièges d'assignés. À un arrêt, je dois changer de place. Mais un bon monsieur à côté de moi offre son siège à Ginette pour que nous soyons ensemble.

Arrivés à la gare de Bordeaux, nous sommes un peu perdus. C'est plus grand que bien des villages où nous sommes passés. Il n'y a pas de balisage.

Finalement, nous trouvons la sortie et nous nous dirigeons vers notre hôtel qui se situe juste en face de la gare. En chemin, un couple nous entend parler, nous arrête et nous demande de quel pays nous venons. C'est un couple de Québécois qui, comme nous, viennent de terminer un chemin et s'en retournent chez eux. L'année dernière, ils ont fait le Camino Francés. À notre grande surprise, elle se souvenait de notre fils Michel, car elle avait fait sa connaissance dans un autobus.

Les chambres de notre hôtel sont petites et fonctionnelles. Elles ont été construites pour des gens en transit.

Souper dans un petit restaurant et dodo de bonne heure. Je n'ai pas d'énergie pour aller visiter la ville. Le pèlerinage est terminé, il est temps de rentrer à la maison.



**Repos bien mérité**

« *J'étais tout sur ce Chemin, j'étais moi.* »

*Louis René Comeau*

Jour 34 — vendredi 3 octobre 2008  
De Bordeaux à Montréal, Canada

Le réveille-matin sonne à 7 h. Nous sommes prêts en quelques minutes. Petite marche jusqu'à la gare où l'autobus nous attend. Nous traversons une partie de la ville de Bordeaux et le trajet dure un bon 45 minutes.

Les billets, les sacs à dos, l'embarquement, tout se déroule bien. Beaucoup mieux que l'année dernière à Madrid où il avait fallu dormir sur le plancher de l'aéroport.

Le retour va prendre une heure de plus que l'arrivée. Il nous faut monter la côte jusqu'au nord de la France pour ensuite traverser l'Atlantique.

Je suis très content de ce deuxième pèlerinage en sol français; très différent du premier en tous points. Je suis persuadé que le prochain sera aussi différent que les deux premiers, surtout si je pars en solo. Je vais devoir améliorer ma condition physique, car mon manque d'énergie est remarquable.

Avant l'embarquement, j'en profite pour acheter quelques bouteilles de *Floc de Gascogne* et de l'*Armagnac* à la boutique hors-taxe comme souvenirs. Le vol se déroule sans pépins jusqu'à présent. Les dernières bandes de terre laissent lentement leur place à l'immensité de l'océan Atlantique. Quelques semaines passées, nous arrivions vers l'inconnu et maintenant, nous partons avec le même sac à dos, mais avec des souvenirs pleins la tête et plein le cœur de souvenirs de gens, de pèlerins et de paysages. Encore une fois, le chemin a opéré sa magie.

Mon frère Nelson et son épouse Thérèse viennent nous chercher à l'aéroport. Quelques membres de ma famille nous attendent pour un souper d'accueil. Comment raconter en quelques heures, le vécu de 32 jours?

Le lendemain matin, nous embarquons dans notre voiture et nous partons pour le Nouveau-Brunswick. Fatigués et heureux d'être de retour sains et saufs avec le sac à dos plus léger, mais le cœur et la tête comblés de souvenirs.

Je ne dirai pas que j'ai fini ce chemin, mais que j'ai cheminé sur ce chemin du Puy-en-Velay jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port.

Merci mon Dieu! Merci Saint-Jacques!



Au revoir et merci

*Mes pieds m'ont mené, mes muscles ont peiné  
Mon dos a supporté mes joies et mes inquiétudes  
Mon corps a subi les caprices et les humeurs du Chemin  
Mais malgré tout cela  
Mon cœur déborde de bonheur et je dis merci!  
À chacun ses bottines, à chacun son Chemin!*

## *Mise en garde*

J'avise les gens qui auraient l'idée de faire le chemin du Puy-en-Velay en France, de ne pas tenir compte du degré de difficulté que je mentionne dans ce livre concernant certaines étapes.

Vous pourrez lire dans la seconde partie de ce livre pourquoi je vous demande de ne pas tenir compte à cent pour cent de ce que j'ai vécu.

Comme n'importe lequel des chemins que vous allez entreprendre, il y aura des défis. Ils seront différents selon vos objectifs, votre personnalité, vos stratégies et votre condition physique.



**Chemin un peu difficile**

## Postface

J'ai essayé en écrivant cette première partie de résumer le plus fidèlement possible notre pèlerinage sur ce magnifique *Chemin de Saint-Jacques* en France. En plus, j'ai essayé de donner le plus de détails possible sans que cela soit trop monotone pour les lecteurs et pour les futurs pèlerins qui songeraient d'entreprendre ce voyage. Vous trouverez à la fin du livre, les annexes et dans les informations générales, des résumés ou des notes que j'ai cumulés au cours des dernières années. Comme on dirait par *che-nous* : « Ce n'est pas la Bible! » Vous prenez ce qui vous convient. Si cela peut vous faire réfléchir pour trouver d'autres avenues et pour bien vous préparer, j'aurai atteint mon but. « À chacun ses bottines, à chacun ses affaires! »

Un pèlerinage comme Compostelle peut être votre plus bel accomplissement ou votre plus grand cauchemar. Tout dépend de votre préparation physique, mentale et administrative. Le pèlerinage est déjà assez exigeant quand tu es bien préparé alors, imagine si tu n'as pas fait tes devoirs avant de partir.

La condition physique est un élément très important sinon le plus important à mon avis. Dans la condition physique, j'inclus la flexibilité et les massages.

Par une trop grande confiance en eux-mêmes, par négligence ou tout simplement par ignorance, plusieurs pèlerins vont se rendre compte un peu trop tard de leurs erreurs. Il ne faut pas se raconter d'histoires, faire un pèlerinage de 800 ou 1 600 kilomètres exige une très bonne forme physique. En lisant les passages de ce livre où je mentionne les beaux paysages, les belles villes, les belles rencontres et ainsi de suite, vous devez comprendre qu'il y a un prix à payer pour tout cela; c'est l'effort de se déplacer chaque jour, à chaque pas, sans ignorer la fatigue. Je suis d'accord avec les gens qui me disent, je peux marcher 24 kilomètres en une journée. Mais le faire à tous les jours avec un sac de huit à neuf kilos sur les épaules par temps chaud, par temps pluvieux avec des bottes et des bas trempés, sur des surfaces rocheuses, sans parler du décalage horaire, des mauvaises nuits, de la nourriture différente et j'en passe – ça, c'est une autre histoire.

Dans mes deux récits, j'ai essayé de décrire le plus fidèlement possible ce que je vivais avec mes malaises et ma visite à l'urgence. J'aurais pu vous raconter des histoires que tout a été parfaitement bien, mais cela n'aurait pas été la vérité. Il y a toujours des petits pépins. Même en étant en très bonne condition physique, cela ne te met pas à l'abri de situations fâcheuses, mais je dirais que cela augmente tes chances de bien profiter de ta marche. Ceux et celles qui ont fait le pèlerinage, comme moi, peuvent maintenant témoigner de l'endurance nécessaire pour cheminer chaque jour. Essayons de régler les problèmes que nous pouvons contrôler de ce côté-ci de l'Atlantique pour profiter au maximum des plaisirs de l'autre côté. Je ne vous demande pas de comprendre, car moi-même je ne comprenais pas avant d'avoir marché là où les autres ont marché.

J'ai peut-être été dur dans le paragraphe précédent, mais je l'ai déjà mentionné et je vais me répéter. Toutes les personnes avec une bonne santé et une certaine condition physique peuvent cheminer sur le Chemin de Compostelle. Je ne dis pas de faire 30 kilomètres par jour. Il suffit de bien connaître sa condition physique et marcher des distances en conséquence de ses capacités et de son entraînement. Vous pouvez commencer par dix kilomètres par jour et augmenter après une semaine. Il n'y a aucune limite de temps pour accomplir un chemin de Saint-Jacques. Vous pouvez même faire quelques étapes par année. Au Canada, vu la distance, le coût et pour en ressortir le maximum au niveau de pèlerinage, beaucoup de personnes vont le faire en une seule fois. Quitte à prendre un peu plus longtemps. Certaines personnes vont faire les 100 derniers kilomètres pour terminer à Santiago et recevoir leur Compostella. Certains vont marcher et faire transporter leur sac à dos par un système de transport. Il ne faut pas juger une personne dans une certaine situation, car on ne connaît pas ses raisons. « À chacun ses bottines, à chacun son chemin! »

Le Chemin, va te faire vivre des expériences intérieures auxquelles tu ne t'attendais peut-être pas. Une personne doit être prête mentalement à affronter différentes situations. Tu peux te sentir fatigué, seul, découragé, t'ennuyer, tu peux dormir sur un plancher, être trop fatigué pour manger. Il faut être à l'écoute et prendre tous les défis comme faisant partie du pèlerinage. Ce sont peut-être ces expériences qui vont te faire grandir et vont te permettre de te connaître. Parfois, c'est lorsqu'on est seul avec soi-même et dépourvu qu'on se retrouve.



Depuis quelques années, le nombre de femmes qui partent seules est en constante augmentation. S'il y a 50 000 pèlerins qui prennent le Chemin, chaque année, vous ne serez jamais seul bien longtemps, à moins que vous le vouliez.

Les raisons pour entreprendre un pèlerinage sur les Chemins de Compostelle sont aussi variées que le nombre de pèlerins. Je ne tenterai même pas de les énumérer. Une chose que je vous mentionnerais, c'est de partir le plus simplement possible. Si vous allez en vacances, apportez votre cellulaire, votre portable, votre GPS, votre séchoir à cheveux et ainsi de suite. Mais si vous partez faire un pèlerinage, profitez-en au maximum, débarrassez-vous du superflu, déshabillez-vous, démaquillez-vous et partez avec vous-même.

Les chemins de Saint-Jacques sont de plus en plus fréquentés de nos jours parce qu'ils sont plus connus, plus accessibles et répondent, de plus en plus, à un besoin. L'être humain a besoin de se retrouver. Dans le rythme effréné de la vie d'aujourd'hui tout va à l'encontre de leur nature. Nous vivons à l'ère de la technologie ou tout doit aller vite et se faire rapidement. Les gens pris dans ce tourbillon se sont oubliés et certains ont besoin de se retrouver. Le Chemin de Compostelle offre cette occasion de partir en laissant derrière soi, ses tracas, ses obligations quotidiennes et un style de vie accéléré. Il donne l'occasion aux pèlerins de vivre au rythme de leurs pas. En marchant, le pèlerin prend le temps de voir, de sentir, de goûter et d'entendre des choses qu'il ne pourrait expérimenter autrement. Au rythme de ses pas, le pèlerin prend conscience d'une autre dimension de la vie. Petit à petit, il entend son cœur battre, il prend conscience de sa respiration, ses pensées deviennent plus claires, il ralentit son pas, il se sent exister à nouveau et se retrouve. Il ne fait qu'un avec lui-même et la nature, il retourne à la source.

L'autre jour, en promenant notre petit fils Mathis dans les rues de Dieppe, je faisais remarquer à Ginette qu'on avait passé ici de nombreuses fois en voiture et qu'on n'avait jamais remarqué les belles plantes dans la cour des gens. En marchant, on prend le temps de regarder aux alentours. Il est certain que prendre un vélo ou une voiture, permettrait de faire plus de distance en moins de temps. Avec la vitesse de ces machines, tu retournes au rythme de ta vie de tous les jours et tu perds l'essentiel.

*« Voici mon secret. Il est très simple: on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. »*

*Le Petit Prince, A. de St.-Exupéry.*

Que le travail fasse son homme, le Chemin de Compostelle aussi fait son homme. La majorité des gens avec leur logique – hémisphère gauche du cerveau – partent avec la certitude qu'ils ont tout prévu, qu'ils savent où ils vont et ce qu'ils vont y faire. Je dis bien « logique », car après quelques étapes, les souvenirs d'expériences vécues disparaissent tranquillement et font place à une nouvelle réalité, du jamais vu, qui fait plus appel à l'intuition et à la créativité pour faire face à tout l'imprévu, celle du Chemin : rencontres parfois passagères, confidences qu'on jette au gré du vent, repas entre inconnus qui deviennent des témoins de notre existence, douleurs tantôt physiques tantôt mentales, partages et si vous êtes chanceux, rencontre de soi et du Divin. Un petit exemple : Après quelques étapes, tu trouves dans les poubelles des gîtes, des morceaux de linge, des dictionnaires, des tubes de maquillage, des livres déchirés avec des petits cadenas, des demi-savons, et ainsi de suite... Bien des gens vont utiliser la poste pour envoyer chez eux ou à leur point d'arrêt, le surplus d'équipement que la logique leur avait dit d'apporter.

Tous ne vivront pas les mêmes émotions et n'auront pas les mêmes sentiments, car nous ne sommes pas tous au même niveau de cheminement. Pour certains, le Chemin sera le début d'un changement pendant que pour d'autres, il en sera la fin. Pour certains, cela va confirmer ce qu'ils pensaient être, pour d'autres, les réponses vont seulement venir beaucoup plus tard. Une chose est certaine, le Chemin ne laissera personne indifférent et il sera parfois difficile de mesurer l'impact sur soi-même.

Je termine en citant Paulo Coelho qui disait dans *Le Pèlerin de Compostelle* : *« ... Le chapeau te protège du soleil et des mauvaises pensées : le manteau te protège de la pluie et des mauvaises paroles : le bourdon te protège des ennemis et des mauvaises actions. Que la bénédiction de Dieu, de Saint-Jacques et de la Vierge Marie t'accompagne toutes les nuits et tous les jours. Amen ».*

*Des chemins de  
plus en plus fréquentés*

*Deuxième chemin*

*Le cancer*

*« Il faut partir un peu chaque jour pour ressusciter un peu plus de l'autre côté. »*

*Louis René Comeau*

## **Préface**

Lorsque j'ai commencé cette partie, j'avais beaucoup de difficulté à combiner le côté sombre de mes malaises avec le cheminement qui s'opérait à l'intérieur de moi. Après réflexion, j'ai décidé de séparer les deux et d'ajouter une troisième partie. Les lecteurs qui trouveront cette partie trop difficile pourront se rendre directement à la troisième partie qui reflète mon chemin de guérison.

J'ai omis bien des détails sur les médicaments, les traitements, les procédures et les voyages. Je n'ai pas mentionné les dépenses que cela a engendrées.

Mon cas n'est pas banal. Une personne va expérimenter dans sa vie, un accident, un cancer ou un infarctus. Dans mon cas, j'ai dû affronter les trois dans l'espace de cinq mois. Malgré tout cela, je me trouve chanceux dans ma malchance. Combien de fois, j'ai regardé à côté de moi et j'ai vu des gens souffrir et en me comparant, je me suis trouvé chanceux.

Comme sur les chemins de Saint-Jacques, j'ai vécu des moments personnels qui m'appartiennent. J'ai traversé des moments que seul moi dans ma condition ai pu expérimenter. Tous les chemins de Compostelle sont différents, tous les cancers sont différents, toutes les personnes sont différentes et chacune chemine d'une façon qui lui est propre. S'il y a cent pèlerins qui prennent le Camino, il y aura cent histoires différentes. Ceci est aussi vrai pour les individus qui font face à un cancer. Sur cent personnes, les chemins choisis seront différents, les moyens pour guérir seront différents. Mon cas à moi est unique; une autre personne pourrait vivre cette expérience de façon complètement différente. Dans les deux cas, une fois terminée, ce qui est important, c'est le cheminement personnel et les leçons que l'on retire de ces expériences.

## *L'après-Compostelle*

Octobre 2008

Ouch! Ça tire, pis ça fait mal! Les derniers vestiges du pèlerinage disparaissent. Comme ce fut le cas lors de mon premier pèlerinage, le rasage de ma barbe clôt un autre épisode des Chemins de Saint-Jacques.

En terminant de me raser, je me regarde dans le miroir et je suis content de ce que je vois. J'ai perdu cinq kilos et demi et je me sens mieux. Malgré l'excitation que notre arrivée a provoquée parmi nos amis et parents, les deux dernières semaines ont été un peu difficiles pour moi. L'adaptation à mon ancienne routine s'est faite difficilement. Entre les visites et les appels, j'ai beaucoup dormi surtout durant la première semaine. J'étais plus fatigué que je ne le pensais. Ginette, par contre, a semblé récupérer très bien. Elle s'est remise très rapidement à ses tâches quotidiennes contrairement à moi qui ai dû faire un gros effort de motivation pour faire quelques petits travaux autour de la maison. Avec notre séjour à Grande-Anse en juillet et août et nos sept semaines passées sur le Chemin, cela faisait presque quatre mois que nous étions partis. Nos voisins commençaient à se poser des questions.

Au milieu octobre, je rencontre mon denturologiste, car au mois de mai dernier, je m'étais fait poser des implants dans les gencives par un spécialiste et c'est le temps d'y fixer ma prothèse dentaire. Il voulait le placer avant mon départ, mais je préférais attendre après mon retour, car je voulais l'expérimenter un peu. En examinant ceux-ci, il remarque qu'il y a de l'infection autour d'un implant. Rendez-vous le lendemain à Moncton avec mon spécialiste pour vérifier cela. Rien de bien sérieux, seulement le dessus qui était mal vissé et une petite infection qui s'y était développée. Il me prescrit des antibiotiques. Après quelques jours, je retourne faire fixer ma prothèse sur mes implants dentaires.

## Novembre à décembre 2008

Les trois cordes de bois de chauffage pour l'hiver sont finalement dans la cave et la cheminée est nettoyée. Nous sommes prêts pour affronter les grands froids.

Notre deuxième pèlerinage crée, encore une fois, un intérêt chez la population. Les gens sont très curieux et intéressés par ce voyage. C'est un sujet qui capte l'imagination de beaucoup de gens. Nous sommes invités par le comité organisateur du colloque provincial des enseignantes et enseignants de la province pour donner une journée de sessions le 1<sup>er</sup> septembre à Shédiac et une autre à Moncton le lendemain. Nous acceptons également de participer aux *Causeries* organisées par le Monument Lefebvre à Memramcook en juillet 2010.

Novembre se déroule à vive allure. Je communique avec les pèlerins rencontrés, je passe du temps à mettre mes photos en ordre, à faire finir des impressions pour mes albums et à consacrer du temps sur des montages. Depuis le début de ma retraite, j'aime beaucoup faire de la photographie et j'apprends à travailler avec le programme de Photoshop. La saison de curling est commencée depuis la fin d'octobre. Je joue trois fois par semaine et Ginette deux fois. Nous aimons beaucoup pratiquer cette activité pour les rencontres et le côté social. Je passe quelques heures par semaine comme entraîneur de volley-ball à mon ancienne école.

Le mois de novembre est également un mois de décision. Ginette est descendue à Grande-Anse passer quelques jours avec sa mère et je me retrouve seul. Je passe la première journée à dormir et à regarder la télévision. Le matin de la deuxième journée, je vais faire une petite promenade dans le Parc national Kouchibouguac. En début d'après-midi, j'ouvre une bouteille de p'tit rouge et je m'installe à l'ordinateur. Je visite quelques sites sur les différents chemins de Saint-Jacques en Europe. Le Chemin Norte au nord de l'Espagne est long, celui d'Arles et du Vézelay en France également. Pas question du Portugal. Un des chemins attire cependant mon attention. Il part de Narbonne dans le sud de la France et se rend jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port, seulement cinquante kilomètres. C'est le Chemin du Piémont Pyrénéen. Ce chemin se situe au nord des Pyrénées et longe celles-ci. Il est très peu fréquenté. De Saint-Jean-Pied-de-Port, il est possible de revenir en autobus jusqu'à

---

is, traverser les Pyrénées jusqu'à Bénasque Camino Navarro-Aragonais, une variante , une rallonge d'environ cent-cinquante autobus jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port. Il en cas et des provisions pour une journée beaucoup les montagnes. Tous ces points 'tit rouge, plus ma décision se confirme.

La question n'est pas de savoir si je peux faire ce chemin, mais bien si je suis prêt à cheminer sur ce chemin. Suis-je prêt à vivre, à m'abandonner sur ce Chemin? Il n'y a pas de chemin facile ou difficile. Il ne faut pas se fier à la description du Chemin. Il n'y a pas de garantie même si nous venons de loin. Il va nous éprouver à chacun de nos pas. Même si tu as tout préparé, il n'y a pas de garantie. Un jour tout va bien, le jour suivant c'est le désordre du côté physique ou mental. Le Chemin enseigne, tu dois apprendre le plus rapidement possible. Il faut faire attention aux signes et être aux aguets.

C'est décidé, je partirai l'an prochain au mois d'août, solo. Pour la première fois, je partirai seul. Le problème qu'il me reste à résoudre c'est de l'annoncer à Ginette. Ma décision prise, le chemin choisi et l'excitation grandissante, je fais mes recherches et constate qu'il y a très peu de documentation écrite. Mais, plus je continue mes recherches, plus ce chemin m'attire et me parle. Il y a de très bons sites, mais pas de topoguides. J'envoie un courriel à un journal surnommé *Le Camino* que je reçois quelques fois par année et qui provient de la France. Il est entièrement consacré aux pèlerins de Compostelle. Je laisse mon adresse électronique et demande à ceux et celles qui auraient fait ce chemin de m'envoyer de l'information, si possible.

Le lendemain, je prends ma deuxième décision. Je m'inscris à un club de musculation afin de développer ma force et y mettre un peu de tonus musculaire. Sur le Chemin du Puy-en-Velay, j'avais dit à Ginette que si je retournais marcher, je devais renforcer mon système musculaire, car je peinais plus que d'habitude. Après un certain âge, certains muscles sont moins actifs et perdent un peu de leur vigueur. Je n'ai jamais aimé faire des poids et haltères auparavant, mais là, je dois faire un effort. Je dois mettre toutes les chances de mon côté si je veux profiter au maximum de mon pèlerinage.

Lorsque Ginette arrive de sa visite, je la mets au courant de mes décisions. Elle est très contente pour moi et m'encourage dans mes projets. Je ne sais pas si elle est sincère, mais un autre voyage ne l'intéresse pas. Elle me dit: « J'ai vu ce que je voulais voir, j'ai fait des choses au-delà de mes espérances, j'ai trouvé ce que je cherchais, pour l'instant j'ai tout ce qu'il me faut. Tu peux partir, j'attendrai que tu trouves ce que tu cherches ».

Durant ce mois, un incident étrange survient. Un matin en me réveillant, je constate que le pouce de ma main droite est enflé et qu'il est très dur. Chose inquiétante, quelque temps après, l'enflure se propage dans mon index, suivi de mon majeur et de l'annulaire pour ensuite continuer sa route vers l'autre main. Très surprenant comme symptômes. Première fois que cela m'arrive. Soupçonnant une allergie quelconque, j'essaie de trouver ce que j'ai pu manger de différent, je ne trouve pas. Le tout disparaît dans la journée. Quelques jours, plus tard, en me réveillant, je constate que les enflures sont revenues dans mes doigts. Surprise en me regardant dans le miroir, ma lèvre supérieure est enflée elle aussi.

L'urgentologue que je rencontre à l'hôpital Sainte-Anne-de-Kent est très perplexe et m'envoie pour des tests sanguins. Je lui mentionne que j'ai eu une infection sur un de mes implants quelques semaines passées. L'infection est peut-être revenue. Après vérification, il ne trouve rien d'anormal. Tout est beau. Il a rarement vu ces symptômes et la façon dont ils se propagent. Après révision des résultats sanguins, il ne peut être catégorique, mais il y a quelque chose dans mon sang. Il pense que je fais une infection de prostate ou de vessie. Antibiotiques pour vingt-huit jours.

Noël arrive à grands pas suivi de la nouvelle année. Ce fut encore une année bien remplie. Qui dit qu'à la retraite, nous n'avons rien à faire.



## *Le début de la fin*

Année 2009

La préparation pour mon voyage progresse tranquillement, mais sûrement. L'annonce que j'avais envoyée dans le bulletin des pèlerins commence à donner des résultats. Les réponses des pèlerins tout autour du monde commencent à entrer. Je reçois un courriel d'un couple de Dieppe qui a un topoguide. Il manque des pages au début du livre, car après chaque étape, il enlevait celles-ci pour diminuer le poids à transporter. Je reçois également un courriel d'une dame du Puy-en-Velay. Elle me dit qu'elle est déjà venue au Québec et connaît bien le Canada. Concernant le chemin qui m'intéresse, je devrais recevoir par la poste, des cartes topographiques dans les prochains jours. Nous communiquons encore depuis ce temps.

La plupart des messages que je reçois des pèlerins sont unanimes – ce chemin est très peu fréquenté, il est montagneux, car il suit les Pyrénées, il faut faire attention, mais il est très beau. Les associations jacquaires tout au long du sentier, travaillent très fort chaque année pour améliorer les sentiers et la signalisation.

L'année 2009 commence comme elle s'est terminée. Les enflures font leurs apparitions de façon inexplicable et plus régulièrement. Elles apparaissent des fois à mes doigts, mes lèvres, mes talons, et sur des parties de mon visage. À certaines occasions, je dois attendre quelques jours que le tout disparaisse avant de sortir en public. Des fois, je peux prévoir leurs apparitions en sentant une petite douleur sur mon pouce ou sur certains doigts. Les urgentologues me prescrivent des comprimés de Claritin, du Sudafed et du Bénadryl. Rien ne semble fonctionner. Lorsque je réussis à avoir un rendez-vous avec mon médecin de famille, les enflures sont disparues. Il ne voit rien alors, il ne peut se prononcer.

Lors de la dernière visite à l'urgence, Ginette s'inquiète. Elle demande au médecin si ces enflures peuvent affecter les organes internes. La réponse est négative. Je n'y avais jamais pensé avant, mais cette question est pertinente et me fait réfléchir. Je ne dois pas prendre

ces choses à la légère. Il va falloir que mon médecin de famille trouve le problème. Les enflures ne sont pas douloureuses alors je vogue à mes occupations habituelles lorsque ce n'est pas trop enflé. Je suis allé quelques fois faire du ski de fond avec Ginette au Parc national Kouchibouguac, mais j'ai trouvé l'activité exténuante. Je n'y suis plus retourné.

Nous sommes au mois de mars. La vie suit son cours. Tous les mercredis, les seniors se rencontrent en matinée pour une partie au club de curling de Rexton. Nous avons bien du plaisir. C'est une belle occasion de pratiquer nos techniques et certains joueurs en profitent pour jouer à différentes positions. Ce mercredi, les clubs de curling de la région de Moncton viennent nous rencontrer. Nous jouons une partie le matin, allons manger et revenons pour une deuxième partie. En attendant les autres, je fais mes exercices de flexibilité et j'exécute quelques départs sur la glace. À la fin de ma glissade, une douleur lancinante se fait soudainement sentir dans le bas de mon dos. J'ai de la difficulté à me relever. La partie commence et lorsque vient mon tour à jouer, j'en suis incapable. J'explique ma situation et je me rends à l'urgence. Muscle étiré dans le bas du dos. C'est la première fois que j'ai une blessure à cet endroit.

Cette blessure au dos me tient au lit pour la première semaine. Je me lève que par nécessité. Les semaines suivantes, la douleur est toujours présente, mais je peux me lever en faisant attention. Impossible de terminer ma saison de curling, la douleur étant trop forte. Les médecins ne trouvent rien. La chiropractie soulage quelque peu la douleur, mais les traitements sont terriblement douloureux. J'y vais à reculons.

Je vais voir un physiothérapeute à Bouctouche et après examen, il refuse de me traiter. La douleur se situe près de la colonne et il ne veut pas courir le risque de faire plus de dommage. Cela me laisse perplexe quant à la gravité de la blessure. Je n'ai rien fait d'anormal, pas de mouvements brusques, pas de soulèvement de charge et mon réchauffement avant la partie était fait en règle. Depuis quelques années, j'ai des blessures à répétition dans le haut du dos, mais jamais dans la région lombaire. Si c'est l'âge, je n'ai pas hâte d'être vieux.

Au début d'avril, je ressens des petites douleurs au dos, mais rien de sérieux. Je commence l'entraînement pour ma marche, mais avec un peu moins de kilométrage que l'année précédente. La marche me procure autant de plaisir que lors des premières mises en forme. J'avais hâte de débiter et commencer ma préparation pour mon grand projet. Je sais à quoi m'attendre et mon corps reconnaît les efforts déjà faits. C'est la preuve que les muscles ont une mémoire cellulaire et qu'ils se rappellent très bien ces mouvements répétitifs. Le rythme revient rapidement.

Cette nuit, mon sommeil est perturbé par un cauchemar. Je rêve que je cours et que je n'ai pas assez d'air pour suivre le rythme. Je respire plus rapidement, mais je n'arrive pas à régler ma respiration. J'ouvre les yeux, mais j'ai encore de la difficulté à respirer. Je me demande si je rêve encore ou si je suis réellement réveillé? Cela me prend quelques secondes pour réaliser que je suis bel et bien assis dans mon lit et que j'ai de la difficulté à respirer. Par instinct, je porte mes doigts à ma bouche et je sens que ma langue est très enflée. J'ai effectivement de la difficulté à respirer. Je saute en bas du lit et je m'habille en essayant de rester calme. Je réveille Ginette et j'essaie de lui faire comprendre ce qui m'arrive. Avec la langue épaisse, les sons sortent différemment et elle n'est pas tout à fait réveillée. Je n'ai pas le temps d'attendre qu'elle s'habille et de lui fournir d'autres explications. Je prends la voiture et je me rends à toute vitesse à l'urgence de l'hôpital Sainte-Anne-de-Kent. Il est environ cinq heures du matin et il y a très peu de voitures sur la route. Dès que les infirmières comprennent ce qui m'arrive, je suis immédiatement emmené dans une salle et couché sur un lit. En moins de deux, j'ai une intraveineuse dans l'avant-bras et des médicaments pour faire diminuer l'enflure. Je reçois également une injection de Bénadryl dans le bras.

Je me sens très inquiet et anxieux. On me donne un calmant. J'ai sommeil, mais je me réveille dès que je tombe endormi. En m'ouvrant les yeux, j'aperçois Ginette qui est assise à côté de mon lit. Cela me rassure de la sentir tout près. Elle aussi semble inquiète.

Le lendemain, je peux revenir chez moi. Ma langue est revenue normale. Mais jusqu'à quand? Je suis très inquiet durant toute la journée. Je regarde la télévision jusqu'à tard dans la soirée. J'ai peur d'aller me coucher. Je crains que la même chose se produise durant la nuit. Mais chaque fois que je suis allé à l'urgence et qu'on m'a donné des

médicaments, les enflures se sont calmées pour quelques jours. J'espère qu'avec tout ce que j'ai eu, je suis bon pour un bout de temps. Ce qui me dérange le plus, c'est qu'ils n'ont pas pu trouver la cause de ces enflures. Si l'on pouvait trouver la provenance, et la traiter, tout serait fini. Le médecin à l'urgence croit que ce sont des allergies et il me fait un rendez-vous avec un spécialiste à Moncton. Il ne court pas de risque et me prescrit une ÉpiPen que je dois m'administrer en cas d'urgence.

Je vais voir mon médecin de famille sans rendez-vous et je lui explique ce qui s'est passé. Il me dit qu'il ne peut rien faire maintenant, mais dès que les enflures réapparaîtront de venir le voir immédiatement à n'importe quelle heure de la journée.

L'attente n'est pas longue. Une dizaine de jours après, je découvre des enflures sur mon visage. Je suis le dernier patient de la journée. Il épluche les fiches de mes visites à l'urgence. Il m'examine d'un bout à l'autre. Rien d'anormal. Il est aussi perplexe que les autres médecins. J'ai toujours été en bonne santé, je fais relativement bien attention à ma condition physique. Il me pose des questions sur mes antécédents, mes voyages en Espagne et en France. Il me demande même si je n'avais pas sauté dans un autre lit lorsque j'étais dans les vieux pays. J'ai bien ri — mais non. Je continue de rire en pensant à ce qui m'était arrivé à ce sujet au lancement de mon premier livre *L'appel du Chemin de Compostelle de l'Acadie à Santiago*. Lors de la préparation de la salle pour le lancement de mon livre, Rodolphe Monette un psychologue à mon ancienne école et un bon ami, me taquinait en nous aidant. J'ai pensé : « Ce soir, je vais lui jouer un tour à l'ancien Québécois ». À la fin de la soirée lors de la période de questions je mentionne ceci pour le gêner un peu : « Rodolphe est trop gêné pour le demander, mais il voulait savoir si Ginette et moi avons fait l'amour lors du pèlerinage ». J'ai répondu qu'au départ nous voulions faire l'amour à tous les refuges, mais vu les nombreux pèlerins et les dortoirs, nous avons décidé de faire l'amour dans chaque pays soit en France et en Espagne. J'étais content de moi et tout le monde riait de bon cœur jusqu'à ce que Ginette s'avance et y place son grain de sel en disant : « À ce dont je me souviens je n'étais pas avec toi au départ en France... ». Cela a pris quelques secondes et j'ai compris comme les autres. La farce était sur moi. Ce fut le moment le plus comique de la soirée.

Mon médecin de famille continue son investigation sans résultat. Depuis que mes enflures ont débuté, j'ai essayé de tout analyser : mes implants, ma nourriture, le vin que je fabrique, les maladies dans ma famille, mes activités, etc. Je suis sur le point de sortir du bureau, lorsqu'un incident qui s'est produit bien longtemps passé me revient à la mémoire. Je me demande si je devrais lui mentionner ceci. C'est assez naïf que j'ai honte de lui en parler. En tout cas, j'en aurai le cœur net. Au point où j'en suis. Je lui mentionne que plusieurs années passées, peut-être une dizaine, quand j'étais en visite à Grande-Anse chez ma belle-mère, j'avais été uriner pendant la nuit. Pour ne pas réveiller les autres, je n'avais pas tiré la chasse. Le lendemain matin, May, ma belle-mère me dit qu'elle trouve cela étrange que lorsqu'elle est allée à la salle de bain elle a remarqué qu'il y avait comme un dépôt, un filtre séché sur le dessus de l'eau. À la fin de mon récit, je vois l'expression du visage de mon médecin changer. Il me dit : « Tu vas passer un test d'urine de vingt-quatre heures. »

La collecte d'urine terminée, j'essaie de penser le moins possible à mes enflures et à continuer mes activités qui comprennent ma marche, les pratiques de volley-ball et mes sessions de poids et haltères. Je suis agréablement surpris des résultats. Mes muscles se sont raffermis, et le plus important, je trouve cela agréable. Par contre, de retour à la maison, je dois souvent prendre un somme; je suis exténué.

Fin avril, je reçois un appel téléphonique de la secrétaire de mon médecin de famille me confirmant qu'il avait trouvé des protéines dans mes urines. Cela ne m'inquiète pas outre mesure, car je ne sais pas ce que cela veut dire. Un rendez-vous est fixé avec une néphrologue, spécialiste pour les reins, pour le 26 mai à Moncton. J'ai également un rendez-vous au centre d'allergies le 29 mai.

Au début mai, nous allons passer quelques jours à Québec. Évelyne et Bernard, deux pèlerins de l'Alsace en France, rencontrés sur le Chemin, ainsi qu'Élizabeth, la sœur de ce dernier et Jean-Paul le mari d'Évelyne, arrivent de Strasbourg pour nous rendre visite. Louis, Diane, Sylvie et Jeanine, tous des pèlerins du Québec, rencontrés sur le dernier Chemin sont également présents. Nous sommes bien contents de nous revoir. Le fils de Bernard qui demeure à Montréal nous rejoint également à Québec.

À leur arrivée à l'aéroport, nous avons de la difficulté à reconnaître nos amis alsaciens, sans leur accoutrement de pèlerins, ils sont différents; les traits ont changé et ils ont pris du poids depuis notre dernière rencontre. Malgré ces petits changements, les souvenirs partagés sur le Chemin demeurent les mêmes et les retrouvailles sont chaleureuses. Les têtes se tournaient à nos réactions excessives.

Jeanine nous mène jusqu'à notre auberge où nous prenons possession de nos chambres. Nous nous rencontrons pour les détails. Jeanine nous a organisé un très beau séjour : visite du Vieux-Québec, restaurants, parlement, château Frontenac, souper chez elle, etc. Nous profitons de cette première soirée pour faire connaissance avec Jean-Paul et Élisabeth les p'tits nouveaux.

Ce furent de très belles journées, mais épuisantes pour moi. Nous avons beaucoup marché pour nous rendre de notre auberge dans le Vieux-Québec aux autres lieux à visiter.



Bernard, Jeanine, Évelyne, Ginette, Diane, Élisabeth, Jean-Paul, Alexandre, Louis et Louis René

La journée avant notre retour, en marchant avec Louis, je lui confie que je ne me sens pas bien et que je soupçonne quelque chose de sérieux. Je ne sais pas ce que c'est, mais mon corps n'est plus comme il était. C'est la première fois que j'en parle avec une autre personne. C'est

très lourd à garder pour soi. Je dois maintenir une image positive. Bien que cela me tracasse, je dois faire semblant que tout est correct. Lorsque les gens me demandent comment ça va, je ne peux pas leur dire la vérité. Comme sur le chemin en France, j'ai eu de la difficulté à me laisser aller. Je suis centré sur moi-même; toute mon énergie est concentrée sur moi. Je n'en ai pas pour les autres et je trouve cela difficile. Je ne suis pas moi-même.

Le lendemain matin, la tête pleine de bons moments et de souvenirs d'histoires vécues ensemble, Ginette et moi repartons pour l'Aldouane. Les Français vont venir au Nouveau-Brunswick dans quelques jours après avoir visité un peu la Gaspésie. Ce sera à notre tour de les recevoir.

Je profite des quelques jours pour me reposer, mais surtout pour prendre connaissance de mon cadeau. Bernard m'a apporté de la France, le livre *Le Chemin du Piedmont pyrénéen vers Saint-Jacques-de-Compostelle, de la Méditerranée à Roncevaux*. Avec ce livre et mes cartes topographiques, je finalise le tracé de mon chemin. Je prends en note les endroits un peu plus difficiles d'accès en élévation et les coordonnées des hébergements. Si le terrain est très montagneux, je ferai moins de kilométrage, selon l'accès aux refuges. Il y a plusieurs monastères qui donnent le gîte aux pèlerins, alors, j'en choisis le plus possible pourvu qu'ils ne soient pas trop éloignés du sentier. Mon itinéraire débute à Narbonne-Plage qui donne sur la Méditerranée et passe par la fameuse cité de Carcassonne avec sa forteresse et par Lourdes jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port. Une fois là, je reviens par autobus jusqu'à Saint-Bertrand-de-Comminges. Je traverse les Pyrénées jusqu'à Bénéasque en Espagne pour cheminer sur le Camino Navarro-Aragonais jusqu'à Puente de la Reina. De là, je retourne en autobus jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port; un total d'environ sept-cents kilomètres. Étant donné que je vais partir seul, je prends beaucoup plus d'information et je marque tout ce que je peux. Je prends avec moi le livre et des photocopies des cartes topographiques.

Eh bien! Voilà, je suis prêt! Les derniers détails sont réglés. Une fois la raison de mes enflures trouvée, je réserve mon billet d'avion pour Toulouse. Je ne prends pas de billet de retour, car les deux dernières fois, nous avons dû changer la date du retour et cela nous a coûté un bras. Nous avons pris le bras de Ginette, car il était plus court. De là, je prends

un train jusqu'à Narbonne où je passe la nuit. Le matin, je prends un bus jusqu'à la plage et je reviens en marchant jusqu'à Narbonne sur une distance de vingt kilomètres.

Je n'ai pas eu d'enflures au Québec et j'espère ne pas en avoir durant leur visite. Cela me tracasse royalement. J'ai même peur de me coucher. Dès que je me réveille durant la nuit, je vérifie si tout est correct. Qu'est-ce qui peut causer cela? Le seul indice que j'ai, c'est qu'elles apparaissent durant la nuit au petit matin ou en avant-midi. Jamais dans l'après-midi ou le soir. Qu'est-ce qui se produit lorsque je dors ou que je suis couché? Pourquoi? Dommage que « Dr. House » et son équipe ne soient pas ici.

Nos amis alsaciens arrivent en début d'après-midi. C'est étrange de voir arriver chez nous des gens que nous avons rencontrés sur le Chemin et qui ont traversé l'Atlantique pour venir nous voir et visiter la région.

Nous allons les conduire aux *Chalets du Havre* à Richibucto où Ginette a fait les réservations. Bel endroit entouré d'eau. Ils viennent à la maison pour le repas du soir, une bonne raclette arrosée de quelques bouteilles de rouge et quelques *trous normands* – boisson alcoolisée pour aider la digestion. Là encore, la conversation est très animée. Bernard nous raconte que la voiture est tombée en panne. Ils ont dû attendre que la compagnie de location vienne l'échanger. À part cet inconvénient, tout s'est bien déroulé.

Les jours suivants, nous allons visiter le Parc national Kouchibouguac, la savonnerie Olivier et une boutique de bijoux de la mer. La sortie à Acadieville pour voir les ours dans leur habitat naturel les a particulièrement intéressés. La bonne bouffe, gracieuseté de Ginette, n'a pas manqué.

Jean-Paul, le mari d'Évelyne, est très intéressant et nous passons du bon temps ensemble. Je l'invite à venir avec moi à ma séance de poids et haltères. Cela lui donnera quelque chose à faire. J'espère cependant qu'il ne trouvera pas cela trop plate. Je vais l'impressionner un peu. Je me rends vite compte qu'il est plutôt connaisseur dans la matière et se trouve chez lui parmi ces roulettes de fonte. Il m'apprend que dans sa jeunesse, il faisait de la compétition et qu'il était champion de France



dans sa catégorie. Moi, avec mes charges de quelques kilos, je n'en menais pas large. J'essayais de ne pas le regarder pour ne pas me décourager. Petite leçon de modestie, nous passons du bon temps ensemble.

Le départ se fait avec nostalgie, car chacun sait que c'est probablement la dernière fois que nous avons l'occasion de se revoir. Ils s'en retournent à Québec où ils vont prendre leur vol pour la France.

Beau mois de mai bien chargé avec notre voyage à Québec et nos visiteurs. Pis le mois n'est pas encore terminé – j'ai une semaine bien occupée avec deux rendez-vous à Moncton et un déménagement.

## Mardi 26 mai 2009

Mardi matin, nous nous rendons à Moncton pour un premier rendez-vous avec la néphrologue. Elle est jeune; elle doit seulement commencer sa pratique. Son manque d'expérience devrait compenser par les nouvelles techniques en la matière. Je ne comprends pas la relation avec mes enflures et mes reins... Je n'ai jamais eu de problèmes de ce côté. Mais j'ai confiance qu'elle peut trouver la corrélation. Elle me fait un examen et je réponds à toutes ses questions. Ma consommation d'anti-inflammatoires durant les deux dernières années l'inquiète un peu et elle me conseille de ne plus en prendre. Elle veut que je fasse un autre test d'urine de vingt-quatre heures et que j'aie prendre des tests de sang jeudi matin. Je dois cesser mes sessions de poids et haltères ainsi que mes marches. Elle m'explique que je perds des protéines par mes urines et celles-ci sont responsables de mon énergie. Lorsque je lui mentionne mes projets concernant mon pèlerinage au mois d'août, elle demeure très vague et préfère attendre les résultats des autres tests. Je trouve cela curieux et je suis contrarié par l'inactivité qu'elle m'impose. Mais c'est probablement une procédure normale en attendant les résultats.

Elle me donne des médicaments que je dois prendre pour mes enflures. Quelques jours plus tard, je me réveille avec une éruption cutanée de chaque côté de ma cage thoracique. Un appel à son bureau et la secrétaire me dit d'arrêter immédiatement de prendre ces pilules.

Jeudi matin, je vais, à jeun, prendre mes tests de sang. J'attends mon tour et je regarde l'infirmière venir dans la salle et appeler les noms et leur remettre une petite feuille avec quelques collants dessus. Elle revient avec d'autres petites feuilles et une loooooongue feuille qui traîne presque jusqu'au plancher avec beaucoup de petits collants. Non, non, ça ne se peut pas; pas pour moi. J'entends mon nom. Eh oui, l'infirmière me regarde et me remet mon paquet de collants. Même celle qui prend les prises de sang est surprise; quatorze petites fioles de sang. J'en aurai plus pour les maringouins. Elle me dit qu'il y a des tests pour tout, en allant des maladies vénériennes jusqu'au manque de vitamine. Je n'avais pas de raison majeure pour m'inquiéter, mais là mon cerveau commence à me mettre des idées dans la tête.

Je vais rejoindre Ginette chez François et Karine qui déménagent dans une maison toute neuve. Jean-Marie et Diane, les parents de Karine sont également sur place. François a loué un gros camion et nous chargeons les boîtes et les autres meubles. Je laisse les objets les plus lourds aux autres à cause de mon dos. Les douleurs sont encore présentes. Je trouve la journée bien longue et bien fatigante. Malgré mon inquiétude grandissante, je n'en parle à personne. Pourquoi inquiéter les autres pour rien? C'est seulement mon imagination qui me joue des tours. Le soir venu, presque tout est installé dans la nouvelle demeure de notre fils.

Le lendemain, je vais passer des tests d'allergies. J'espère qu'ils trouvent quelque chose, alors mes tests de sang n'auront plus leur raison d'être. Tout au mieux, ces tests de sang me diront que tout va bien.

Après les petites égratignures et un léger délai, le médecin ne décèle rien d'anormal. Il me conseille cependant de prendre du Bénédryl tous les jours. Je suis déçu. J'aurais aimé qu'il trouve quelque chose – de pas trop grave – qui se soignerait facilement. Bon ben, si ce ne sont pas des allergies, alors quoi? Retour chez François et Karine pour le dépaquetage. Les autres ont déjà déballé plusieurs boîtes et le tout avance rapidement.

Le mois de juin passe lentement. Je m'occupe le plus possible à accomplir des tâches autour de la maison et à faire de la photographie. J'aime bien aller aux pratiques de volley-ball et d'athlétisme. Notre équipe de volley s'est qualifiée pour la *Finale des Jeux de l'Acadie* et la

préparation pour la grande finale se passe bien. Nous avons eu une belle saison et les attentes sont élevées pour ce dernier rendez-vous. J'ai besoin d'aide, car mes douleurs au dos m'empêchent de frapper les ballons et Mélanie, mon associée à l'entraînement, ne peut pas suffire à la tâche. Bernard Mazerolle, un ancien joueur et parent d'une athlète se propose pour venir nous donner un coup de main. Il se met à la tâche et frappe de beaux ballons. L'intensité des pratiques augmente d'une coche.

L'hôpital m'appelle pour fixer un rendez-vous pour un ultrason de mes reins. En tout cas, je suis en bonne main avec cette néphrologue. Elle ne perd pas de temps. Le mercredi 24 juin, je passe mon ultrason et tout de suite après, je roule jusqu'à Petit-Rocher où a lieu la 29<sup>e</sup> *Finale des Jeux de l'Acadie*.

Je suis très reconnaissant à un des entraîneurs lorsqu'il m'offre de coucher avec les jeunes à ma place. Deux soirs supplémentaires pour me reposer et avec mes douleurs au dos, pas besoin de coucher par terre sur un matelas gonflable. J'espère que mes cochambreurs ne sont pas trop bruyants. Le tournoi se déroule bien et notre équipe performe à son plein potentiel. Lorsque l'horaire le permet, Mélanie s'occupe de l'équipe et moi je vais me coucher. J'essaie de me reposer le plus possible entre les matchs et je ne vais pas aux soirées sociales des jeunes afin d'être frais et dispo pour les parties. J'y mets tout mon cœur et j'apprécie chaque moment. Nous avons une bonne équipe avec d'excellentes joueuses – surtout de très bonnes personnes. La finale fut excellente jusqu'au troisième set, où nous avons dû nous contenter de la médaille d'argent.

Les jeux se terminent le dimanche et nous revenons à l'Aldouane. Jeudi prochain, le 2 juillet, j'ai un rendez-vous avec la néphrologue pour mes résultats. J'ai hâte tout en étant inquiet. J'essaie de garder le moral et me convaincre que ce n'est rien, mais il y a trop de choses qui me sont arrivées dernièrement sans explication. Je trouve le temps long, car je ne peux pas faire d'activité physique.

## Lundi 2 juillet

Le jeudi matin 2 juillet, nous nous rendons au bureau du médecin. La route est longue. Malgré la bonne volonté et mon optimiste,

des craintes se faufilent entre les fissures. J'entre seul au bureau, car je suis persuadé que tout va bien se passer. La secrétaire prend mon poids et en regardant mon dossier, elle me demande quel est le nom de ma pharmacie. En entendant ces paroles, mon optimisme monte « sky high ». Je déduis que si elle me demande le nom de ma pharmacie, elle va me prescrire des médicaments. Elle a trouvé le bobo. J'entre confiant dans le bureau, mais ce n'est pas le même médecin que la première fois. Elle me dit que tous les résultats sont arrivés. Il y a des protéines dans mes urines et – pause de sa part – dans mon sang également. Ce n'est pas moi le plus vite et le plus compétent en médecine, mais dès qu'elle a dit qu'il y avait des protéines dans mon sang, j'ai compris que j'étais dans la m... misère. En quelques mots, tout mon univers s'écroule. En quelques instants, tout mon esprit s'embrouille. Jamais de toute ma vie, j'ai été aussi surpris et déçu. En entendant le mot pharmacie, je m'étais donné une illusion que des médicaments allaient régler la situation et au lieu de cela, j'entends le mot hématologue. D'après ce dont je me souviens, ou ce que mon cerveau a enregistré, il n'y en a pas de disponible pour le moment. Je vois les lèvres du médecin bouger, mais je ne comprends pas ou je ne peux pas comprendre, ou je ne veux pas entendre. J'ai de la difficulté à me contenir. En quelques secondes, ma vie telle que je la connaissais n'existe plus. Je suis dans une torpeur. C'est un cauchemar, je vais me réveiller. Quelqu'un réveille-moi, je vous en prie!

Je suis abasourdi en sortant du bureau. J'embarque dans l'auto et je reste muet quelques instants, incapable de prononcer un mot. J'essaie de penser, mais tout s'embrouille. Malgré ce que j'ai entendu, j'ai de la difficulté à y croire, peut-être parce qu'aucun nom de ma maladie n'a été prononcé. J'annonce la nouvelle à Ginette en lui disant que c'est grave et que je vais subir une biopsie d'un rein dans deux semaines. Le fait d'avoir une biopsie est énorme pour moi, car je n'ai jamais eu de problèmes graves et en plus j'ai peur des piqûres et des hôpitaux.

De retour à la maison, je tourne en rond en croyant à un cauchemar. J'essaie de relaxer, mais tout se mélange dans ma tête. Je téléphone à mon frère Patrice et ma belle-sœur Claudette à Tracadie-Sheila pour leur annoncer que ma situation est grave. Pendant que je parle, je sens l'émotion m'étouffer et je me laisse aller. Je sens ma famille impuissante à l'autre bout et j'essaie de me contenir un peu. Après l'appel, je réussis à me contrôler et je me sens mieux.

## Jeudi 5 juillet

Le dimanche suivant soit le 5 juillet, nous nous rendons à Scoudouc pour célébrer le 100<sup>e</sup> anniversaire de l'église qui porte le nom de Saint-Jacques-le-Majeur, patron des pèlerins. Sous les préparations de Clovis et Maryse Jacob, tous les pèlerins de Compostelle sont invités à faire une petite marche pour se rendre à l'église où une messe est célébrée. Elle est filmée par une équipe de la télévision de Radio-Canada et sera présentée à l'émission *Le jour du Seigneur*. Plusieurs pèlerins et connaissances sont présents et cette rencontre me fait du bien et me change les idées.

C'est avec très peu d'enthousiasme de ma part que le lundi, nous préparons nos bagages et partons pour notre chalet à Grande-Anse. Je ne veux pas le dire à Ginette, mais je suis effrayé que mes enflures reviennent, la biopsie m'inquiète et j'ai peur. L'hôpital de Bathurst est plus éloigné que celui de Sainte-Anne-de-Kent. J'ai peur de ne pas pouvoir m'y rendre à temps. Je ne sens pas que j'ai l'énergie pour préparer le chalet : couper le gazon, placer les panneaux solaires, installer le système de fils, brancher le réfrigérateur, etc. Je suis également inconfortable à parler de ma situation avec les membres de la famille de Ginette et avec les miens également. Je sais que cela les rend mal à l'aise et inquiets eux aussi.

En arrivant au chalet, je vois que mon beau-frère Daniel a coupé le gazon. Lentement, je finis par tout installer et remettre notre demeure d'été en condition de marche. La besogne était beaucoup moins exigeante que je me l'étais imaginée. Je dois mentionner que nous n'avons pas l'électricité. Donc, pas de télévision, radio, téléphone, ordinateur. En résumé, tout ce qui se branche dans le mur nous ne l'avons pas. Les panneaux solaires aident à faire fonctionner le frigo, mais il nous faut du propane pour alimenter les appareils ménagers. Nous récupérons l'eau de pluie dans un grand contenant pour faire fonctionner la toilette. L'eau s'écoule par gravitation. Le soir, nous veillons le plus souvent à la lampe à l'huile ou si nous avons de la visite ou nous jouons aux cartes, la génératrice nous fournit l'énergie pour l'éclairage. Nous vivons « au vert » sans le savoir.

Nous ne trouvons pas que nous sommes à plaindre. Au contraire, c'est le paradis. Cela fait une bonne trentaine d'années que nous venons ici à tous les étés avec les enfants. Ils ont grandi sur les caps et dans l'eau. Notre chalet est situé sur un cap au bord de la mer et les vagues de la baie des Chaleurs nous bercent de leurs mélodies jours et nuits. Le clapotement de l'eau contre les rochers et dans les cavernes s'occupe de la percussion. La brise nous caresse gentiment et le vol des oiseaux nous hypnotise doucement. Le soir, nous nous berçons sur le balcon en regardant le soleil se coucher et si le cœur nous en dit, nous allumons un petit feu avec du bois de côte et parfois, pour retrouver notre cœur d'enfant, nous mangeons des guimauves ou des saucisses grillées sur la braise. Si ce n'était des maringouins, je dirais le paradis. Un chalet s'est construit sur le terrain à notre droite, mais les propriétaires sont rarement présents. Le terrain à gauche est vacant. Nous sommes un peu comme ces gens de la campagne rencontrés en Europe. Lors de mon premier pèlerinage, je regardais les habitants travailler la terre, conduire les animaux dans les pâturages et vivre très humblement. Je ne sais pas quelle ignorance me faisait croire qu'ils étaient pauvres. À mon deuxième pèlerinage, je me suis rendu compte qu'ils sont plus riches que pauvres. Si une catastrophe comme une panne d'électricité majeure se produit ou quelque autre sinistre, la majorité des gens seraient en sérieuse difficulté, mais eux, ils n'auraient qu'à continuer leur même train de vie.

Passer de la vie dite civilisée à cette réalité, nous prend quelques jours. Une fois l'adaptation passée, il nous est difficile de repartir. Cette année est un peu différente, car nous sommes sur le qui-vive. Nous sommes en attente. Il est difficile de mener une vie normale lorsque tu as une épée de Damoclès au-dessus de ta tête. Mais, je n'ai pas le choix, j'essaie de mener une vie normale. Je fais un peu de photos, je m'amuse à ramasser des vitres travaillées par la mer, je m'évade dans la lecture et nous visitons ma parenté à Tracadie-Sheila. Tous les étés, mes frères et sœurs reviennent au bercail avec leur famille pour y passer quelques semaines. Ils ont installé des roulottes mobiles en arrière de chez Roland, mon beau-frère, qui a rénové la maison familiale. Nous sommes bien chanceux, car c'est encore le point de rencontre de toute la famille. D'autres vont demeurer chez Patrice et Claudette, la maison voisine. Cet été sera occupé, car le *Congrès mondial acadien* se déroule dans la Péninsule acadienne. Presque tous les membres de ma famille seront présents pour participer à la rencontre des Comeau.

Malgré la préoccupation de ma situation, le temps passe assez rapidement. La lecture prend une bonne partie de mon temps. Je me sens bien, je n'ai que de petites douleurs au dos. À part mes enflures, je ne me sens pas malade. Je peux vaguer à mes affaires et faire des choses qui ne demandent pas trop d'énergie.

## Mercredi 15 juillet

La journée de ma biopsie arrive trop rapidement. La journée précédant l'intervention, nous retournons à l'Aldouane et le lendemain, soit le 15 juillet, date de notre anniversaire de mariage, nous nous rendons à l'hôpital Georges-Dumont. Tout se passe bien mais l'attente est plus difficile que la procédure. Je n'ai rien ressenti; je me rappelle simplement que le médecin m'a demandé de faire quelque chose qui m'échappe car j'étais déjà sous anesthésie.

Nous décidons de rester quelques jours à l'Aldouane avant de partir pour Grande-Anse. Depuis le début de l'année, mon état de santé ressemble à un ensemble de dominos qui s'écroulent les uns après les autres. Pour continuer la chute des pièces, en me levant ce matin, je me réveille avec des enflures. Encore une visite à l'urgence — prise de sang, intraveineuse et tout le kit.

## Mardi 21 juillet

Nous donnons une présentation aux Causeries du Monument Lefebvre à Memramcook. Ginette doit conduire l'auto et transporter le plus gros du matériel, car mes douleurs au dos sont revenues et je ressens beaucoup de fatigue.

Environ soixante-dix personnes sont présentes. D'anciens pèlerins sont venus se remémorer de bons souvenirs, de futurs pèlerins sont venus chercher de l'information pour leur départ prochain, des amis et curieux sont venus en apprendre un peu plus sur ce fameux Chemin de Compostelle. Probablement que mon pèlerinage solo est compromis, je suis très ému au début de la séance. Ginette me complète bien et apporte une autre dimension. Mon instinct me dit de profiter au maximum de cette présentation, tout comme de mon pèlerinage en France et des *Jeux*

de l'Acadie. L'auditoire est très chaleureux et nous avons beaucoup de plaisir. Ce fut une belle soirée.

Le lendemain, j'assiste à ma réunion de l'exécutif des *Jeux des aînés de l'Acadie*. Sur le chemin du retour, je sens une douleur du même côté que ma biopsie. Je prends le cellulaire et téléphone à la néphrologue pour savoir si après une semaine de l'intervention, je devrais encore avoir de la douleur. Elle me dit que non et me conseille d'aller à l'urgence. Je rencontre l'urgentologue et je lui explique ma situation. Elle est très gentille et me demande de retourner le lendemain pour un ultrason.

Nous allons coucher chez François et Karine dans leur nouvelle demeure et le lendemain, je suis à l'hôpital de bonne heure. La procédure ne dure pas longtemps et j'attends le résultat. Je suis seul dans la pièce lorsque la docteure entre et semble un peu troublée. Elle me dit : « Monsieur, savez-vous que vous avez des taches sur certains de vos os? Est-ce que vous êtes traité pour un cancer? » Je lui dis non, mais qu'on est en train de faire des recherches et des tests. Je ne sais pas si c'est elle qui a été la plus surprise ou moi qui venait d'entendre pour la première fois le mot cancer. En tout cas, lorsqu'elle se rend compte de ce qu'elle avait dit, elle s'excuse en prétextant appeler la néphrologue et sort. De mon côté, je commence à trembler et la salle commence à bouger. Je vais chercher Ginette dans la salle d'attente. Je tente de lui expliquer tant bien que mal ce que la docteure m'a dit. Après une vingtaine de minutes, celle-ci revient et me dit que ma néphrologue recherche un hématologue et qu'elle va me contacter le plus tôt possible. Ah oui, la scanographie n'a rien révélé sur mon malaise.

Il reste de moins en moins d'espace entre moi et le précipice. Ce n'est juste pas possible. Il y a erreur quelque part; ils se sont trompés; il y a quelque chose que je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'un hématologue; pourquoi tant de difficulté à en trouver un; pourquoi en ai-je besoin? Le voyage de retour est passablement long. Tout pointe vers quelque chose de grave, mais je ne veux pas y croire. Je pense toujours qu'il y a erreur et que cela ne peut pas m'arriver.

De retour à Grande-Anse. Je reprends, tant bien que mal, ma routine. Il fait beau, mais le cœur n'y est pas. Je m'installe sur le perron et je regarde les vaguelettes arriver inlassablement, terminer leur voyage



sur les galets de la côte. Les dominos continuent à tomber l'un après l'autre et je ne peux rien y faire. Je ne sais pas pourquoi, mais je refuse de prononcer le mot c... Je ne veux même pas y penser.

## Mardi 28 juillet

Je me réveille, me rase et déjeune. Dans la matinée, mes doigts commencent à enfler. C'est beaucoup plus grave que d'habitude. Il y a de l'enflure jusqu'à mes poignets. Je me présente à l'urgence de l'hôpital régional à Bathurst et l'on m'emmène tout de suite dans une salle d'observation. Du mieux que je le peux, j'explique à la docteure ma situation, ce que les autres urgentologues me donnent dans cette situation et ainsi de suite. La docteure n'est pas convaincue et téléphone à la néphrologue. L'infirmière me place une intraveineuse et me donne quelque chose. Je demeure toute la journée en observation. Après l'arrivée des résultats, elle ne trouve rien pour expliquer ces enflures. La docteure est très gentille et très professionnelle. Elle fait des appels à Moncton et elle vérifie tout mon dossier médical. Elle me dit qu'elle a parlé à la néphrologue et que je devrais avoir un rendez-vous très prochainement avec un hématologue.

Il me semble que chaque fois que je rencontre un médecin ou que je vais à l'urgence, je rétrécis. Je me sens de plus en plus petit. Il me semble perdre un contrôle que j'avais mais que je n'ai plus; une autre pièce de domino s'affaisse et je n'y peux rien. Je glisse dans l'impuissance. J'entends des choses ici et là, mais rien d'officiel. Je sais que j'ai la tête dure parfois, mais là, j'ai plus de difficulté ou bien je choisis de ne pas comprendre.

## Mercredi 5 août

Debout de bonne heure et en route pour Tracadie-Sheila rencontrer la famille. À Caraquet, je laisse ma voiture au garage pour le changement des freins et le garagiste, un bon ami à nous, nous passe sa Volkswagen pour la journée. En revenant ce soir nous allons lui rapporter sa voiture chez lui à Grande-Anse et reprendre la nôtre.

Toute la famille se rend au club de l'âge d'or juste à côté de la maison familiale. Le repas est bon et abordable. En après-midi, nous allons à l'aréna préparer la salle pour la fête des Comeau qui aura lieu samedi prochain. Mon dos me fait encore souffrir alors j'exécute des tâches plates comme gonfler des « ballounes ». Claudette, ma belle-sœur, est présidente du comité de la Famille des Comeau.

Le soir nous jouons au *Texas Hold'Em*. Nous avons bien du plaisir, mais je n'ai pas de chance. Nous nous amusons beaucoup et il y a de l'animation en masse avec mes frères. Juste le fait de passer du temps avec eux est bien plus précieux, car je ne les vois pas souvent.

Aux alentours de vingt-deux heures, nous disons au revoir à la famille et nous prenons la route du retour. Ce fut une belle journée quoique je sois un peu fatigué. Nous suivons une voiture qui avance plutôt lentement depuis une bonne dizaine de kilomètres. Étant donné que je ne suis pas au volant de ma voiture et que je ne sais pas comment celle-ci réagit, je prends patience et je reste derrière. Si ç'avait été la mienne, je l'aurais doublée depuis longtemps. Rendus à Tilley Road, nous tournons en direction de Saint-Isidore et nous sommes encore en arrière d'une voiture quand soudain, dans la lumière de mes phares, sur le côté droit de la route, j'aperçois la tête et les pattes d'en avant d'un orignal. Elle est trop proche; le temps de réaction trop lent – BANG! – J'applique mes deux pieds sur les freins, mais la voiture continue. Finalement, elle s'arrête et le moteur cale. Le toit entre Ginette et moi est enfoncé. Je constate que les coussins gonflables ne se sont pas déployés à l'impact et je me dis que ça ne devrait pas être grave. J'ai un coup sur le côté droit de la tête probablement que je me suis frappé sur le toit. À part cela, je ne pense pas avoir d'autres blessures. Ginette semble sauve, mais elle est très agitée et marmonne des choses incompréhensibles. J'essaie de la rassurer; je lui dis que tout est fini et que nous sommes encore en vie. Une fois Ginette calmée, je sors de la voiture et je regarde tout autour pour vérifier si l'essence ne s'échappe pas. Arrivé en arrière de la voiture, l'orignal est là, une femelle qui gît sur l'asphalte en souffrance. J'essaie de composer les numéros sur le cellulaire, mais je tremble trop. Je ne sais pas d'où elle sort, mais une dame est tout près de moi. Je lui demande de composer les numéros pour moi. Le seul numéro qui me vient à la tête est l'ancien numéro de la maison familiale. J'entends la voix de Roland au bout du fil et je lui annonce que j'ai frappé un orignal. Je me souviens d'un autre numéro soit celui de Jean-Pierre, mon beau-

frère, et Mireille, ma belle-sœur, à Grande-Anse. La dame compose de nouveau le numéro. Je lui répète mon histoire et je lui demande de téléphoner à Denis Dugas, le propriétaire de la voiture pour lui annoncer qu'il n'aura pas sa voiture ce soir. Une fois ces deux appels faits, je retourne m'asseoir dans la voiture. Ben là, plusieurs pièces de domino viennent de tomber.

En même temps que je parlais à Roland, les membres de ma famille ont vu une ambulance et une voiture de police passer à toute vitesse. Ils ont sauté dans leur voiture et sont partis en arrière des secours. À une intersection, les ambulances ont filé tout droit dans Tilley Road au lieu de tourner vers Saint-Isidore.

Les gens commencent à s'attrouper autour de la voiture. Ginette est encore sous le choc. Elle reconnaît au travers de la vitre, une dame qui était une élève lorsqu'elle enseignait à la polyvalente W. A. Losier. Je l'entends parler avec Ginette, elle la rassure en lui disant qu'elle reste là avec elle. De mon côté, quelqu'un me pose des questions, un pompier, je pense: comment ça va, où j'ai mal, etc. La seule douleur que j'ai, c'est au dos, mais elle est là depuis plusieurs semaines. Je n'ai rien de cassé, tout va bien. J'entends les sirènes qui disparaissent graduellement au loin.

Je vois par la porte ouverte, les membres de ma famille qui viennent d'arriver. Cela me rassure. Tout se passe comme au ralenti, mais j'entends les commentaires des gens, des pompiers – tous les sons semblent amplifiés.

J'entends d'autres sirènes et peu après, les ambulanciers qui questionnent Ginette, mais elle semble être désorientée et ne pas savoir où elle est. Ils sortent Ginette de l'auto. Un pompier me dit, qu'ils doivent défoncer le pare-brise et que je dois garder une couverture sur moi pour me protéger des éclats de vitre. Moi qui suis claustrophobe, je dois faire des efforts pour me rassurer. Je lève la couverture le plus loin possible de mon visage.

J'entends un pompier expliquer à son partenaire comment couper les fils de la batterie et lequel en premier. Ils vont également enlever le toit. J'en déduis que ceci est un exercice pour eux et qu'ils en profitent. Je suis sorti de la voiture par mes propres moyens tout à l'heure, je ne

vois pas pourquoi je ne pourrais pas le faire maintenant. En tout cas, Denis n'aura pas sa voiture demain ni jamais à moins qu'il aime les pièces détachées.

On me couche sur une planche de bois dur avant de me mettre sur une civière probablement à cause des douleurs au dos.

Tout le long du trajet jusqu'à l'hôpital de Tracadie-Sheila, je suis très inconfortable. Mon brancard est très dur sur le dos et les sangles sont trop serrées. J'ai de la difficulté à respirer et je suis proche de la panique. Je me calme en me disant qu'il n'y a rien de grave, que ceci est une procédure normale et après examen, retour au chalet. Ce qui m'inquiète le plus est de savoir comment je vais m'y rendre. Ginette doit être dans une autre ambulance, car je suis seul.

Du mercredi soir au vendredi matin, tout ce dont je me souviens, c'est d'avoir parlé avec le médecin, d'avoir subi un test quelconque où il était question de taches sur ma colonne. Je ne suis pas conscient que c'est le vendredi matin. Dans un moment de réveil, je vois les membres de ma famille qui me souhaite bonne chance. Ils sont venus me dire au revoir. Je ne comprends pas trop bien ce qui se passe. D'après leurs expressions, ils semblent très inquiets. D'après ce que j'entends, je dois être transporté par ambulance en destination de l'hôpital de Moncton.

Ce que j'ai su beaucoup plus tard, c'est que Ginette était hospitalisée dans la chambre à côté de moi. On lui a fait une scanographie du cerveau pour vérifier s'il y a une commotion cérébrale. Elle a dû rester en observation le reste de la nuit. Jeudi matin, une infirmière est venue aviser Ginette que son mari allait être transféré aujourd'hui à l'hôpital George-Dumont de Moncton pour des soins à sa colonne vertébrale. Un chirurgien doit me rencontrer dans la journée. Quelques instants plus tard, Ginette reçoit sur son cellulaire un appel lui annonçant une consultation avec un oncologue-hématologue pour la journée suivante, soit vendredi. On ignorait que j'avais eu un accident. Immédiatement, Ginette se rend au bureau pour aviser l'infirmière. L'infirmière est un peu déçue, car elle avait fait beaucoup de démarches pour trouver un docteur qui pouvait me voir tout de suite. Vu mon état, il est urgent de rencontrer un spécialiste. L'empressement des gardes-malades pour me transférer à Moncton inquiète Ginette. Après l'appel de Ginette, François et Karine, qui étaient en vacances à Charlo chez les

parents de cette dernière, font leurs bagages et la rejoignent à l'hôpital de Tracadie-Sheila. On lui donne son congé. Dans la journée, ils retournent tous les trois à Dieppe en attendant mon arrivée le lendemain. Des membres de ma famille sont demeurés avec moi tout le temps, mais je ne me souviens de rien. Qu'est-ce qu'ils m'ont donné pour que je perde la carte jusqu'à maintenant?

## Vendredi 7 août

C'est vendredi matin, je pars en ambulance pour Moncton. Qu'est-ce qui se passe? Où est Ginette? Pourquoi n'est-elle pas ici? Qu'est-ce qui s'est passé du mercredi soir au vendredi matin? Ma mémoire n'a aucun souvenir. Il faut croire que j'étais pas mal tannant pour qu'ils me droguent comme cela; ou, était-ce pour soulager la douleur?

Un dernier coup d'œil à mes frères et sœurs avant de partir et je tombe dans les pommes.

Le bruit est différent, la sensation n'est plus la même, il y a moins de brassage. J'ai l'impression que je monte. J'entrouvre les yeux et je suis dans un ascenseur. Ginette et François sont à mes côtés. Où suis-je? Qu'est-ce que François fait là? Qu'est-ce qui se passe? On me conduit dans une chambre et j'attends – j'attends quoi? Je ne sais pas.

Tiens, me voilà en mouvement. Quelques instants plus tard, ma planche de bois s'immobilise. J'entends quelqu'un parler. J'ouvre les yeux et un homme assez corpulent en veste blanche est assis sur le lit à côté du mien. Il me pose des questions sur mes symptômes. J'ai un peu de difficulté à comprendre de quels symptômes il parle – ceux de mes enflures ou ceux de l'accident. Lorsque Ginette tente de répondre pour moi, il l'arrête. Il insiste pour que ce soit moi qui réponde. Je lui raconte l'historique de mes enflures et les tests de la néphrologue. Je ne sais pas s'il a vu les résultats de mes tests, mais il est catégorique : je souffre d'un cancer appelé *myélome multiple*. [Voir annexe H.] La fatigue, les médicaments contre la douleur ou tout simplement mon cerveau qui a arrêté de fonctionner – j'entends les explications qui suivent, mais je ne comprends rien de ce qu'il me dit. Je ne sais pas si c'est mon système qui a réagi à la nouvelle, le choc de la nouvelle ou quoi, mais mon estomac

parle pour moi. Ça commence ben! En y pensant, c'est un peu étrange que j'aie eu autant de liquide dans l'estomac, car je n'avais rien mangé depuis mercredi soir au souper.

Plusieurs personnes autour de moi m'aident à me placer dans un lit. La douleur est très présente. C'est la journée la plus souffrante de ma vie. Cela fait trois jours que je suis couché sur le dos, je pense. Je ne peux pas grouiller ou changer de position. J'ai des crampes et mon dos est endolori depuis le temps que je suis sur cette planche.

*PS Bien des choses que j'ai écrites et que je vais écrire sur les prochains jours proviennent des notes que Ginette et les enfants ont écrites tout au long de mon séjour. C'est la première fois que je les lis et je suis très surpris. J'ai manqué bien des bouts. En parcourant les pages, je réalise que l'accident était plus grave que je l'avais pensé et j'ai passé de mauvais moments. D'une façon, je suis content que je ne me rappelle pas. J'ai été très surpris de lire que Michel et François avaient passé autant de temps avec moi, jour et nuit. Cela me touche beaucoup.*

D'après Ginette, je suis arrivé à la City Hospital vers onze heures du matin. L'ambulancier avise Ginette qu'ils vont manger et qu'ils reviennent plus tard pour me ramener à Tracadie-Sheila. Ginette, très surprise, n'a pas l'intention de me faire redescendre. Énervée et très émotive, elle appelle la secrétaire de mon médecin de famille pour qu'il fasse quelque chose. Le médecin lui demande de lui téléphoner immédiatement après la consultation avec l'oncologue. Je reçois des piqûres contre la douleur à toutes les deux, quatre heures ou au besoin. Ginette et François sont très soulagés, car ils vont m'admettre et l'oncologue va prendre mon cas. Vers dix-sept heures, un neurologue vient me rendre visite. Après scanographie et IRM (imagerie par résonance magnétique), il décidera si je peux me lever. Mon souper consiste d'un peu de jus d'orange. L'infirmière me place une intraveineuse avec médicament pour mes enflures et pour mon mal de cœur. Un préposé de la clinique de douleur prescrit du Dilaudid aux quatre heures ou au besoin. Michel est arrivé d'Ottawa et il passe la nuit avec moi. Il m'aide à me rendre à la salle de bain. Il ne sait pas que je ne dois pas me lever et moi je ne m'en souviens pas.

## Samedi 8 août

Quelle journée sommes-nous? Je me rappelle très vaguement que je suis couché dans un lit d'hôpital avec une intraveineuse dans le bras. Je ferme les yeux quelques secondes pour les reposer – hop – je me réveille en peur. Je fais des cauchemars, mais je ne m'en rappelle pas. Je me réveille souvent en sursaut. C'est très fatigant et épuisant.

J'ouvre les yeux pour dire au revoir à Michel qui est aussitôt remplacé par François. Un peu plus tard, une civière arrive. On m'emmène pour un ultrason de la vessie et des reins. Si les deux premiers ont été sans problème, les rayons X de la colonne vertébrale furent une séance de torture. Ce n'était pas de leur faute, mais ils devaient me tourner d'un bord et de l'autre, me lever les bras, la tête, le torse. Des fois ils oubliaient de me tenir. La douleur était atroce. François qui m'entendait gémir de l'autre côté croyait que j'étais mourant. Rendu à ma chambre, je demande pour une injection contre la douleur.

Je réussis à manger une petite soupe et un peu de compote pour le dîner. Manger n'est pas une priorité pour moi maintenant.

Ginette note que je dors souvent. Ils me donnent beaucoup de médicaments contre la douleur. Je me réveille avec une grande chaleur, mais je n'ai pas de fièvre. Je bouge beaucoup dans mon sommeil. Une fois endormi pour la nuit, Ginette s'en retourne chez François.

## Dimanche 9 août

Je me réveille et François est là pour me tenir compagnie. Aujourd'hui, je suis très anxieux et j'ai des moments de panique. L'infirmière me donne un cachet à me mettre sous la langue pour me relaxer. Je prends contrôle de mon corps et je peux manger mon déjeuner. J'essaie de marcher jusqu'à la fenêtre, mais je dois retourner à mon lit après quelques mètres.

Une préposée de la clinique de douleur change le Dilaudid par de la morphine. C'est cinq fois moins fort qu'avant. Également, je reçois deux fois par jour, des injections d'héparine – anticoagulant – dans le

gras du ventre, afin d'éviter les caillots de sang, car je ne bouge pas beaucoup.

J'ai mangé mes trois repas aujourd'hui. Je trouve que c'est bon signe. Dès que je me couche, je tombe endormi. J'ai défait Michel à une partie de crib ce soir, mais je n'ai pas la force de rejouer. Il faut croire que la chance est encore avec moi.

## Lundi 10 août

Une des infirmières explique à François que cette nuit a été passablement occupée. Sans m'en rendre compte, j'ai débranché mon intraveineuse et je me suis promené dans le corridor. Je voulais savoir où j'étais et ce que je faisais là. Des infirmières m'ont reconduit dans mon lit et m'ont rebranché. Je ne peux croire que j'ai fait une affaire comme celle-là, avec le mal que je ressentais; je ne m'en souviens pas du tout.

Avec les médicaments qu'on me donne, je ne suis pas surpris – des médicaments antidouleur, un pour éclaircir le sang, un pour faire disparaître mes enflures et un autre pour faire fonctionner mes intestins et j'en oublie.

En plus, mon oncologue me demande de ne pas me lever jusqu'à ce que j'aie passé une IRM de la colonne au cas où il y aurait une fracture d'une vertèbre.

Tiens, un taxi qui arrive. Ça doit être pour moi. On m'emmène pour un électrocardiogramme. Rien de grave.

Dans l'après-midi, je reçois un calmant. J'ouvre les yeux et un autre taxi m'attend. J'ai de la difficulté à garder les yeux ouverts. On m'achemine jusqu'à une petite pièce et l'oncologue me demande de me coucher sur le côté. Il applique une sorte de gelée sur le bord de ma hanche. Je suis très détendu, mais je deviens anxieux lorsque je sens quelque chose entrer dans l'os de ma hanche. Plus ça va, plus ça fait mal. Je crie, mais je ne sais pas si c'est de douleur ou de peur.

Retour à mon lit et encore de la morphine. Je n'ai pas eu besoin de dire à Ginette la douleur que j'ai expérimentée, car elle m'a entendu



de ma chambre. Je viens d'avoir une biopsie de la moelle osseuse. Là, le taxi, il commence à me faire peur. À chaque fois que je suis transporté quelque part, quelque chose hors de mon contrôle se passe.

Le changement de médicament antidouleur fait toute une différence dans mon comportement. Je suis plus réveillé et je commence à réaliser ce qui se passe autour de moi. D'après les notes, j'aurais été prendre une douche, mais je n'en ai aucun souvenir.

Dans la soirée, je me sens très agité et je ne peux pas dormir. Vu ma promenade nocturne de la nuit dernière, j'ai peur de m'endormir et Ginette décide de rester avec moi pour la nuit. L'infirmière me donne une pilule pour dormir et un Ativant sous la langue. Cela vient à bout de mon insomnie. Mais aux environs de quatre heures du matin, je me réveille et je ne peux plus bouger par le mal de dos et du thorax. L'infirmière m'apporte un médicament pour la douleur et un autre Ativant. Un, deux, trois et je suis parti jusqu'au matin.

## Mardi 11 août

Ce matin, je me rase. La barbe commence à être longue. Tout ce que je fais est au ralenti et très épuisant. D'après Ginette, je ne peux pas manger, car je vais pour des tests. Ginette sait que je vais pour une IRM et pour la pose d'un cathéter veineux, « *Hickman Line* », mais elle en garde le secret. Bien content qu'elle ne me l'ait pas dit.

Mon taxi arrive et me conduit à mon IRM. En voyant la machine, je leur dis que je n'entrerai jamais là-dedans, car je souffre de claustrophobie en plus de mes crises d'anxiété des derniers jours et qu'ils font mieux de me donner quelque chose de fort. Elle vient sous forme de pilules pour me relaxer. Les deux premières n'ont aucun effet, mais la suivante me rend docile comme un bébé. Un, deux, trois... Les responsables ont vraiment été patients. Après cela, je ne me souviens pas de grand-chose. Je ne vois rien, je ne sens rien, mais de temps en temps, j'entends des bruits très secs et très forts et répétitifs par moment.

Couché sur le dos toujours dans mon taxi et à moitié endormi, j'entre dans ce qui semble être le dessous d'un vaisseau spatial avec de grosses lumières au plafond et des équipements de toutes sortes. Un

chirurgien – ce que j’ai appris par la suite – m’explique, sous son masque, que je vais être sous sédation encore durant la procédure. Je ne comprends pas et je m’endors. Je me réveille dans mon lit et je sens un peu de douleur au-dessus de mon sein droit. Je touche quelque chose d’étrange et quand je regarde, j’aperçois une sorte de tube qui me sort du corps et qui se sépare en deux. Plus tard, j’appellerai ces extensions mes deux « nipples ». On vient de m’installer un Hickman Line. D’après Ginette, lors de notre première rencontre, l’oncologue avait mentionné qu’il y avait différentes sortes de cathéters veineux, mais en prévision de ma greffe de cellules souches, je devais avoir celui-ci.

Cet après-midi, je dois prendre un autre médicament, et ce pour les douze prochaines semaines. C’est un vaporisateur nasal pour les os, que je dois m’administrer une fois par jour en alternant de narine à chaque fois. Le reste de la journée se passe sans incident et je dors régulièrement. Je me sens un peu mieux ce soir. Les dernières journées ont été très achalandées et très stressantes. La douleur au dos, les médicaments, le stress, l’inconnu, l’anxiété, la peur, la biopsie, l’IRM, les tests, les prises de sang et autres soins me mettent dans un état sans précédent. Je n’ai jamais été si dépourvu. Je comprends qu’ils doivent me traiter pour l’accident et me préparer pour les traitements du cancer. Je ne dirais pas une chance, mais au moins, je suis ici et ils peuvent faire tous les tests nécessaires. Juste le fait d’avoir eu un accident est déjà énorme, mais en plus, ils doivent me préparer pour subir des traitements. Je commence à penser que l’accident m’a plus magané que je l’avais cru.

Ginette est partie de bonne heure prendre sa douche et se reposer. Je suis fatigué de ma journée et le sommeil ne tarde pas.

## Mercredi 12 août

Ginette arrive de bonne heure. Son café sent bon. Je n’aime pas le café, mais son arôme c’est différent et cela me rappelle l’extérieur.

Un médecin vient me voir et me dit que d’après les examens, je n’ai pas de fracture, mais que j’ai deux vertèbres de compressées. Dans la situation où je me trouve, je ne sais pas ce que cela veut dire. Est-ce que cela aurait été mieux qu’elles soient fracturées? Je n’ai pas l’énergie pour poser plus de questions.

Ce matin, je suis encore un peu endormi lorsqu'un homme se présente dans ma chambre habillé en costume de vélo. La face rouge, la sueur lui coulant sur le visage, il me dit : « Il fallait que je vienne te voir pour le croire! » Je crois reconnaître Alain Ménard de Radio-Canada. Je ne me souviens pas trop de ce dont nous avons jaser, mais je le remercie de sa visite. À bien y penser, il n'est probablement pas le seul incrédule. Il n'est pas le seul qui a de la difficulté à me voir si malade. Moi qui ai toujours été un modèle de la bonne forme.

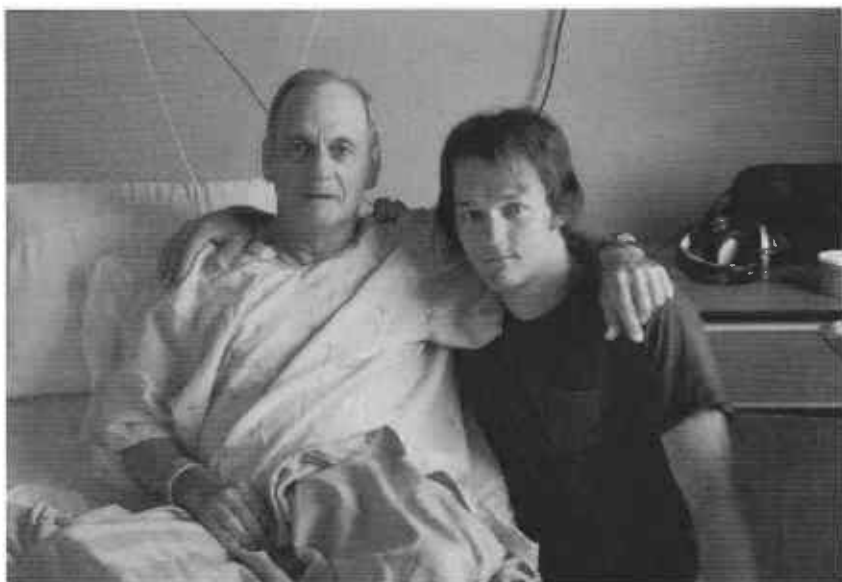
Tiens, de nouveaux visages qui arrivent. Patrice, mon frère et sa femme Claudette sont venus prendre de mes nouvelles. Je suis bien content de leur visite. Cela me motive un peu de les voir et de leur parler. Ils me racontent les activités de la fête des Comeau qui avait lieu en fin de semaine. D'après leurs commentaires, ils ont eu bien du plaisir, mais l'accident et mon hospitalisation a mis une douche d'eau tiède sur leurs réjouissances. En plus, ils m'ont apporté une grande photo de la famille prise lors des célébrations de la fête des Comeau. Ginette l'épingle sur le mur en face de mon lit. Après leur départ, en regardant la photo, j'éclate. Je pleure abondamment en pensant à ma situation, aux joies et plaisirs que j'ai manqués et surtout à l'inquiétude que je fais vivre à ma famille.

Tout au long de la journée, les infirmières entrent et sortent pour s'occuper de mes médicaments, de ma ligne Hickman – qu'elles surveillent de très près – de mes prises de sang, de mes repas, et ainsi de suite. Il y a un autre patient dans ma chambre. Nous commençons à discuter de nos maux et de nous-mêmes. Bien gentil le monsieur, mais il a de la difficulté avec son distributeur de médicament qui se bloque régulièrement.

Michel est de garde ce soir. Je ne sais pas s'il est là pour moi ou pour rencontrer les belles petites infirmières. Coïncidence ou pas, les infirmières viennent plus fréquemment lorsque Michel et François sont dans ma chambre. Mes fils ont pris ma relève...

## Jeudi 13 août

Les journées se suivent et commencent à se ressembler. Réveil, déjeuner, dodo, médication, injections, etc. Michel est venu remplacer



**Présence de Michel**

François en après-midi. Un physiothérapeute et une ergothérapeute viennent me voir pour connaître ma condition et m'apporter une marchette. Ils veulent que je commence à marcher le plus tôt possible. Une psychologue de l'hôpital vient se présenter et discuter avec moi de mon anxiété, de mes peurs et mon état mental. Je la rassure en lui disant que ça va mieux de jour en jour.

Une belle visite de mon frère Ola et de sa femme Lima pour finir l'après-midi. Comme tous les autres, ils sont très concernés par mon état. Je suis bien content qu'ils soient là, cela change le mal de place.

L'assistante de mon oncologue est venue me voir pour me dire qu'ils n'ont rien trouvé dans mon foie. Bon, voilà de bonnes nouvelles. Mais, je ne me rappelle pas que j'ai eu une biopsie au foie. Un médecin va venir prendre une biopsie de ma langue et de mes gencives. Ils veulent essayer de déterminer jusqu'où et à quel endroit le myélome s'est rendu.

Avant de dormir, l'infirmière me donne ma dose de morphine. Je ne sais pas ce que j'ai fait hier, mais cette nuit la douleur m'a réveillé. Une autre petite « shot » de morphine. L'histoire se répète aux environs de six heures.

## Vendredi 14 août

La nuit a été agitée. Beaucoup de douleur. Peut-être parce que j'ai bougé un peu plus hier. Je mentionne à l'infirmière que j'ai commencé à avoir des étourdissements.

Rasage de près et lavage des cheveux en cas d'une sortie ou de la visite. L'entretien de ma ligne de *Hickman* prend beaucoup de soins. Une infirmière est venue changer le bout des lignes. C'est toute une procédure : masque et gants stériles, lavage – trop compliqué pour l'expliquer. Depuis quelques jours, je porte une petite camisole qui m'aide à tenir les deux bouts de ma ligne de *Hickman* près de mon corps. Cela me rassure un peu, car j'ai toujours peur de l'accrocher.

J'ai été faire une petite marche avant mon déjeuner. François vient d'arriver et il me suit tranquillement. Mon colocataire est toujours là. Je me console, car lui, il est là depuis des mois et il est confiné au lit. Il ne peut manger d'aliments solides et doit être nourri par un autre moyen. Il doit souvent faire venir les infirmières pour réajuster ses conduits qui se bloquent régulièrement. Depuis que je suis là, il n'a pas encore reçu de visite. Ginette le dorlote chaque fois qu'elle est là. Elle lui apporte le journal et discute souvent avec lui. Il a un passe-temps assez original. Il feuillette des revues spécialisées d'articles et de figurines miniatures afin de compléter ses villages miniatures qu'il monte à l'occasion de Noël.

Tiens, mon ami Luc Gallant et son amie Sylvie qui viennent voir le malade. Luc connaît bien la situation, car il a déjà passé par ce chemin. Dans son adolescence, il a dû combattre cette terrible maladie. Maintenant, il est l'un des ambassadeurs de l'Arbre de l'espoir. Bien agréable de voir de la jeunesse.

En fin d'après-midi, l'assistante de mon oncologue vient me rencontrer pour m'annoncer que mes traitements de chimio vont commencer lundi prochain. Déjà, je n'en crois pas mes oreilles. Je me remets d'un accident, je prends de la morphine comme des Smarties, je suis sous sédation presque à longueur de journée et je dois commencer cette cochonnerie-là. Elle me dit que ma condition actuelle avec mes crises d'anxiété et de panique la préoccupe beaucoup. Elle aimerait que

je prenne ce temps-ci pour comprendre la sorte de cancer que j'ai et me préparer aux traitements. Tu peux être certain que je vais me préparer. Je manque déjà d'air, je transpire, et la tête me tourne. Comment je peux faire pour me préparer à cela assis dans mon lit d'hôpital.

La soirée est longue et les traitements de chimio me préoccupent. Malgré la présence de Ginette, je sens que je n'ai plus aucun pouvoir décisif et que je perds le contrôle. J'ai peur de m'endormir et de faire des cauchemars et de me réveiller je ne sais où. Je panique, mais une pilule a cependant raison de moi.

## Samedi 15 août (Fête des Acadiens)

La douleur me réveille vers six heures trente. Ginette est là. Elle a fait dodo sur un divan dans la petite salle d'à côté. Vu mon état d'hier soir, elle a préféré demeurer avec moi. À dix heures, elle s'en retourne chez François.

Belle journée, avec plusieurs visites. Je ne sais pas si le bureau d'information en bas a enlevé l'interdiction de visites. À mon arrivée, les médecins avaient suggéré de limiter les visiteurs à cause de ma condition. Mais je suis bien content de revoir Ola et Lima, Bernard Vautour, un collègue de curling et sa fille Nathalie. Rose Robichaud une ancienne collègue de l'enseignement, vient m'encourager à ne pas lâcher.

Belle journée pour fêter, belle journée pour les biopsies. Une docteure arrive en après-midi pour me faire un prélèvement de langue et de gencive. Avec un médicament, je suis agréablement surpris que tout se passe bien. La morphine a sûrement aidé.

Depuis quelques jours, il fait très très chaud à l'extérieur. En regardant dehors et en pensant à cela, c'est comme si j'étais là dans cette chaleur sans pouvoir me refroidir. Je sens la panique et l'anxiété m'envahir. J'aimerais que Ginette soit là. Elle m'a dit de lui téléphoner en cas, mais trouver un téléphone, le numéro, je ne me sens pas capable. Je sonne et une infirmière vient me donner un Ativant.

Dans la soirée, Carole, son fils, Stéphane et son amie de cœur, Jolène, viennent me rendre visite. Elle m'apporte un petit ourson brun. Pas mal vieux pour un nounours. Je le prends sans douter encore du rôle important qu'il va jouer dans ma guérison. Il faut croire que l'interdiction de visite est levée. Je ne m'en plains pas, car depuis que je suis ici, je n'ai pas beaucoup de contacts avec l'extérieur.

Journée de fête pour un grand nombre d'Acadiens et d'Acadiennes. Personne ici n'a le goût ou l'envie de fêter. Quand je pense dans quel merdier je me trouve, je ne peux y croire. Je pourrais être en train de me réjouir avec mes familles et mes amis, mais non, au lieu de cela, je suis cloué au lit en attendant qu'ils m'empoisonnent. C'est quand même ironique. Ils font tout pour que je récupère le plus vite possible avant de me donner des produits toxiques.

## Dimanche 16 août

Peut-être que les visites d'hier m'ont fait du bien, car j'ai bien dormi et je suis calme. Ce matin, François m'aide à me laver les cheveux. Tout de suite après, je me sens fatigué et j'ai un peu mal au cœur. Je dors une bonne partie de la matinée. Au réveil, Ginette me conduit en bas pour une coupe de cheveux. Je me fais raser le crâne d'assez près. Cela ne me dérange pas, car les deux fois avant d'aller marcher sur les chemins de Compostelle, je me suis fait couper les cheveux ras. Une fois, lorsque j'enseignais, pour une cueillette de fonds, le directeur, un concierge et moi-même nous étions faits raser le crâne.

Ils vont réduire la dose de morphine qui agit à long terme, mais je pourrai avoir des doses qui agissent très rapidement si nécessaire.

Nous passons une bonne demi-heure au salon. Cela me change les idées et surtout me sort de mon lit. Mais voilà que tout d'un coup, je me sens nerveux et anxieux. Est-ce la fatigue? C'est vraiment étrange, car je suis bien et, tout à coup, comme un coup de chaleur, je perds le contrôle. Retour à la chambre et Ativant.

La soirée se passe relativement bien. La télévision aide à me distraire et à faire passer le temps, mais je réalise que je suis très fragile

physiquement et mentalement. Je joue une partie de *crib* avec Michel, mais j'ai de la difficulté à la terminer.



Michel profite de mes moments de fatigue pour regarder dans mes cartes

## Lundi 17 août

Encore, ce matin, je suis en perte de contrôle. J'écoute une cassette de relaxation que j'ai fait venir de chez nous. Cela fait des années que je l'ai et elle m'aide beaucoup.

L'assistante de l'oncologue vient me voir et discute avec moi. Avant le diagnostic ou le verdict, je me questionne beaucoup sur mon manque d'énergie et mes blessures. Depuis quelques jours, j'ai la réponse. Un cancer, un foutu de cancer. Moi, un cancer! Qu'est-ce que j'ai fait pour avoir cette sa... d'ordure. Jusqu'à présent, je n'ai pas eu trop le temps d'y penser, mais lorsque quelqu'un m'en parle, je prends conscience de toute l'ampleur. [Voir annexe H sur le myélome multiple.] Après le *Cours 101* sur le myélome multiple, voilà qu'une infirmière vient nettoyer ma ligne de *Hickman*. Elle est suivie par une autre qui vient changer mon *Butterfly* – intraveineuse en forme de papillon où ils injectent des médicaments – que j'ai sur la cuisse.

D'après les tests d'urine qu'on a faits, j'ai trop d'acide urique, je dois prendre encore d'autres médicaments pour régler cela. Mon poids est rendu à 164 livres (74 kg). Les dernières fois que mon poids s'était rendu là, c'était au retour de mes pèlerinages.



## Mardi 18 août

Journée normale en termes de médicaments. Un taxi roulant qui arrive. La préposée m'invite à y prendre place. Cela m'énerve, car je ne sais pas où l'on va et pourquoi. Quelques étages plus bas, j'entre dans une salle où une technicienne me rassure et me fait un ultrason pour le foie, la rate et l'estomac. En tout cas, ils ne laissent rien au hasard.

François et Michel m'attendent dans ma chambre. Bien content de les revoir.

Pas encore...! Un autre taxi roulant, mais cette fois-ci, d'une autre compagnie. Des ambulanciers me conduisent à l'hôpital français Georges-L.-Dumont. Je leur demande de ne pas trop serrer les sangles. Il faut vraiment que je me contrôle pour ne pas perdre les pédales.

Au centre d'oncologie, mes deux garçons et Ginette m'attendent. Une infirmière me demande des informations, elle me dit que je suis ici pour rencontrer un autre oncologue afin de savoir si je dois avoir des traitements de radiation ou de chimiothérapie ou les deux. Adviene que pourra! Après consultation de mon dossier, elle conclut que je dois commencer par la chimio et par la suite de la radiation si nécessaire.

Je n'ai pas le choix. Depuis que je suis arrivé, on me trimbale d'un bord à l'autre, des médicaments par ci, des piqûres par là...

Belle journée pour les surprises. La pharmacienne de l'hôpital, me rencontre pour m'expliquer les procédures pour mes traitements – la sorte, la quantité, les médicaments pour la nausée, les effets secondaires, les réactions, tout, tout et même plus – je ne vais pas vous énumérer tout cela. J'espère que je n'aurai pas tous les effets secondaires qu'elle a mentionnés. Elle est précise, très professionnelle et rassurante. Elle s'assure que tout est clair. Malgré cela, je ne peux faire autrement que d'y penser. Ils veulent commencer les traitements ici à l'hôpital, car je vais être sous surveillance jour et nuit en cas de complications. Cela me rassure.

À dix-sept heures trente-cinq, l'infirmière me donne un Ativant et d'autres médicaments pour prévenir les effets non désirés – je n'entrerai pas dans les détails. À dix-sept heures quarante-cinq, je reçois

mon premier traitement de chimiothérapie par intraveineuse. Cela ne prend que quelques secondes – aucun problème. Mes signes vitaux sont bons. Tout semble s'être bien passé. D'après leur horaire pour les deux prochaines semaines, je dois prendre un traitement deux fois par semaine soit les mardis et les vendredis. Une semaine de congé et je rencontre mon oncologue. Si la chimio fait son effet, on recommence cet horaire pour une autre série de traitements de deux semaines.

La meilleure visite de la journée arrive en début de soirée. Mon beau-frère, Roland, vient passer une partie de la soirée avec moi. En parlant de Roland, je devrais dire mon frère, car je le considère comme tel. Depuis qu'il a marié ma sœur, il a acheté la maison familiale, c'est là que nous nous rencontrons l'été. Les roulottes sont installées en arrière de la maison, nous sommes toujours les bienvenus chez lui et il est toujours disponible pour nous dépanner et nous rendre service. C'est un type qui connaît aussi bien la mécanique, la charpenterie, l'électricité que la plomberie. Je ne sais pas où il a tout appris cela, mais j'aimerais savoir un petit peu de ce qu'il sait. Disons que quand tu es mal pris, c'est une bonne personne à avoir aux alentours. Mises à part ses connaissances manuelles, il est très humain et il a un grand cœur. Le seul défaut qu'il a, il ne peut pas boire une bière sans la renverser ou la perdre.

## Mercredi 19 août

La grosse journée d'hier m'a épuisé, mais j'ai bien dormi, malgré un sommeil agité par moment. La nuit et le jour, je suis à l'écoute constante des changements qui pourraient survenir dans mon corps. Ce matin, mes signes vitaux sont encore bons. La néphrologue qui m'avait recommandé est venue me rendre visite pour s'informer de ma condition. Elle m'explique qu'elle va me suivre de près pour s'assurer que mes reins demeurent en bonne santé.

Roland est revenu faire une petite visite ce matin avant son retour à Tracadie-Sheila.

C'est la journée des départs aujourd'hui. Après Roland, voici que Michel et son compagnon de voyage Alexandre retournent à Ottawa. Ce n'était pas ce qu'ils avaient prévu pour leurs vacances du 15 août. D'habitude, nous sommes au chalet à Grande-Anse à faire des feux, à

jouer des jeux, à participer au tintamarre et à boire quelques bouteilles de « broue ». C'est un départ très triste pour moi. Je ne sais pas comment mon état de santé va évoluer. Je suis certain qu'il ressent sensiblement la même chose. Il doit me laisser ainsi, malade, sans savoir comment je vais m'en sortir. Ce sera peut-être la dernière fois que l'on se voit. Les derniers moments sont déchirants. D'une autre façon, il est trop jeune pour vivre une telle situation de trop près. Il est préférable qu'il soit loin et qu'il ne voit pas ce qui s'en vient. Mais qui peut dire ce qui va arriver; en y pensant bien, je ne le sais pas moi non plus.

Au lieu de m'injecter la morphine, je dois la prendre oralement. Je dois également prendre une pilule pour empêcher le mal d'estomac. Wow, quel cocktail !

Avant le dîner, j'ai des chaleurs et j'ai le visage rouge. Après vérification, on décèle une petite infection sur ma peau possiblement à l'insertion de mon *Hickman Line*, car il y a une rougeur autour. Antibiotique quatre fois par jour – Ça pas comique! Quand je pense qu'il n'y a pas si longtemps, j'avais de la difficulté à prendre une Tyléno.

Petite gâterie ce soir. Karine et François ont apporté des mets chinois pour souper. Je réussis à me rendre à la cafétéria où nous mangeons notre pique-nique.

## Jeudi 20 août

Depuis mon premier traitement de chimio, rien n'a changé à l'exception de mes selles qui sont très liquides. Je ne peux plus courir le risque que ce ne soit qu'un pet. Il faut me rendre à la toilette très rapidement. Dans ma condition, cela veut dire à pas de tortue. Un médicament pour solidifier mes selles s'ajoute à la liste.

Mon voisin d'à côté est très intéressant. Malgré ses problèmes, il garde le moral et parle du jour où il va s'en retourner chez lui à Fredericton. Nous discutons de différents sujets et il est très connaissant. En tout cas, il ne fait pas grand bruit à l'exception de sa machine qui se bloque plusieurs fois par jour. Des fois, je suis obligé d'appeler l'infirmière pour lui.

La psychologue de l'hôpital, une Française vient me rencontrer pour s'informer de mon état mental. Nous avons une bonne conversation et elle me donne des références pour du matériel ressource.

Olé, Mariette Demers qui arrive ce matin en pleine forme! Nous sommes bien contents de nous revoir. Elle est une bonne amie à nous et joue dans notre équipe de curling. Elle ne reste pas longtemps, car elle est consciente que je me fatigue vite.

Cet après-midi, le psychiatre de l'établissement vient me rencontrer. Nous allons dans le petit salon. Il me pose un tas de questions sur ma famille, mes parents, mes peurs et mon anxiété. Il insiste beaucoup sur la relation avec ma mère et mon père. Je ne sais pas où il veut aller, mais je ne vois pas la relation avec mes malaises. Il veut savoir comment se porte mon état d'âme. Sacrebleu, je viens de frapper un orignal et d'apprendre que j'ai un cancer; comment pense-t-il que je me sens? En tout cas, je ne lui cache rien et je lui dis comment je me sens. Je lui fais part de ma déduction : « J'ai été admis pour un cancer, ils ont pris tous les moyens pour me préparer aux traitements que je vais commencer bientôt, mais ils ont peut-être négligé le fait que j'ai eu un accident et les conséquences sont plus graves que prévu. Je ne veux pas dire ici que j'ai manqué de soins, au contraire, j'ai été très bien entouré et soigné. Ils ont peut-être sous-estimé l'influence mentale que l'accident a pu avoir sur moi. Sans oublier les effets du Dilaudid sur mon système nerveux. Il m'assure qu'il va étudier mon cas et me prescrire quelque chose pour m'aider.

La journée passe assez rapidement. Les visites se font de plus en plus nombreuses. Jacques, le frère de Ginette, sa femme Francine et Martine viennent me tenir compagnie. Je ne sais pas ce qu'ils voient, mais ils devraient être découragés pour moi. Gilles et Mia arrivent tout juste après le départ des Thériault. Elle voulait m'apporter un « Sundae » aux fraises, mais elle ne savait pas si je pouvais en manger. Dès que je serai à la maison, elle me promet de m'en apporter un.

## Vendredi 21 août

Journée importante aujourd'hui. On me permet d'aller chez nous pour la fin de semaine. Mon lit est réservé et dimanche je dois être de

retour. Question de voir comment je vais me comporter avec mes traitements de chimio en dehors de l'hôpital. Cela pourrait s'avérer une bonne nouvelle pour certains, mais dans ma situation, je ne saute pas de joie. Cette nouvelle me rend inconfortable et nerveux. Si un imprévu arrive loin de Moncton, qu'est-ce que je fais? Ginette comprenant mon angoisse me propose d'aller rester chez François et Karine à Dieppe. Cette proposition me rassure beaucoup. Je ne serai pas loin de l'hôpital et François sera là s'il arrive quelque chose.

En prévision de ma sortie, beaucoup de choses doivent être faites. Pour débiter, ce matin, je dois prendre deux autres médicaments, le Clonazépam – pour m'aider à dormir et pour combattre l'anxiété – et de la Sertraline – un antidépresseur – en petite dose. Le psychiatre a sûrement fait ses recommandations. À midi, je reçois mon deuxième traitement de chimio. La procédure est semblable au traitement précédent. Une infirmière change le pansement de mon *Hickman Line* et elle enlève le *Butterfly* de ma cuisse.

La pharmacienne me rencontre pour me donner la liste des médicaments à prendre sans faute et ceux en cas de besoin comme la morphine, l'Immodium, l'Ativant, etc. Tout est bien détaillé sur deux feuilles. Oh! Surprise et étonnement, je dois apprendre à me donner des injections d'héparine. Moi qui avais peur des piqûres avant mon accident et voilà que je dois me les faire moi-même. C'est un peu étrange la première fois, mais mon orgueil m'aide beaucoup. L'épiderme, la première partie de la peau, est un peu dur à percer, mais après cette couche, aucune résistance.

Vers la fin de l'après-midi, François arrive avec un fauteuil roulant. Je m'habille pour la première fois depuis l'accident. Je me sens un peu inquiet, mais s'ils pensent que je peux sortir je me dis qu'ils doivent bien savoir quelque chose. Le trajet en fauteuil roulant jusqu'à l'auto me paraît long. Malgré le fait que nous sommes dans un hôpital, je sens des regards sur moi. Cela me gêne de devoir sortir d'un hôpital comme cela. Je me sens loin du gars qui entraîne les jeunes et qui fait des randonnées pédestres de huit-cents kilomètres. Quelle honte!

Mon séjour chez François et Karine se passe bien. Il y a de nouvelles distractions et la dynamique est différente. Avec les soins et les pilules à prendre, le temps passe rapidement. Durant tout ce temps, je

suis à l'écoute des changements dans mon corps. Le dimanche soir arrive trop rapidement.

## Lundi 24 août

Je dors mieux depuis quelques jours et je me sens bien. Les médicaments contre l'anxiété et l'insomnie semblent m'aider. Je suis plus reposé et cela me permet de mieux récupérer.

La journée se passe à vérifier si tout est en ordre après mon séjour hors mural de la fin de semaine. Il faut croire que tout est correct, car on me dit que je pourrai retourner chez moi mardi. Oh la la! Après la fin de semaine chez François et Karine, je me sens plus confiant et j'ai hâte de retourner à la maison.

Mon médecin de famille est venu me voir aujourd'hui. Belle visite, très encourageante. Nous n'avons pas parlé beaucoup de la maladie et des traitements, mais surtout de l'attitude à prendre pour surmonter cette épreuve.

## Mardi 25 août

Vingt jours que je suis ici. Vingt longs jours. Vingt jours qui ont changé ma vie à jamais. Comme vendredi passé, la journée est consacrée à préparer ma sortie. En plus, cette fois-ci, il est question des soins que les infirmières de l'extramural vont me recommander — le nettoyage de mon cathéter *Hickman*, mes prises de sang, mes signes vitaux et autres. Il est aussi question de mes traitements de chimio que je devrai recevoir au centre d'oncologie deux fois par semaine soit les mardis et les vendredis et mes rendez-vous avec l'oncologue.

Lors de notre présentation sur notre pèlerinage à Memramcook au mois de juillet, Claire, une amie et ancienne pèlerine avait assisté à cette soirée avec une de ses amies. Je l'avais trouvée bien intéressante et voilà qu'elle apparaît au pied de mon lit. Elle est psychologue à l'hôpital, mais c'est en tant que nouvelle connaissance qu'elle vient me voir. Elle s'informe de ma condition. Je ne sais pas si ce sont les médicaments, les

questions qu'elle me pose, l'état dans lequel je suis ou la confiance qu'elle projette, mais je suis très émotif et je ne peux m'arrêter de pleurer. C'est la première fois depuis mon accident que je me laisse aller comme ça. Cela me fait du bien, mais je suis certain que ce n'était pas pour libérer mes émotions qu'elle était venue me voir.

Je dis au revoir à mon compagnon de chambre pour la dernière fois. Je ne l'ai jamais revu. Les infirmières me souhaitent bonne chance.

Le retour à la maison se fait bien, mais le voyage est long et fatigant. Je suis nerveux en voiture depuis l'accident. Je suis bien content de retrouver mes affaires et surtout mon lit. C'est étrange de revenir chez soi avec toutes les choses familières qui l'emportent facilement sur un lit d'hôpital et une petite commode. Je fonctionne au ralenti, mais au moins, je fonctionne

## L'après-hôpital

Les deux premiers jours à la maison me permettent de commencer une certaine routine. La prise des médicaments est la plus importante. C'est un travail à temps plein pour Ginette. Je suis bien amoché, mais ma nature compétitive m'empêche de me laisser aller. Il n'est pas question de baisser les bras. Je dois me battre pour recouvrer la santé.

Nous avons la visite d'une préposée du service extramural de l'Hôpital Sainte-Anne-de-Kent. Elle discute avec Ginette de la façon dont cela va se dérouler et des services disponibles. Avant de partir, elle vérifie mes signes vitaux et nous discutons un peu de mon état actuel. Lorsque je lui mentionne que je ne prends pas toujours mes pilules de morphine pour la douleur, elle m'encourage à les prendre, car si j'ai de la douleur, je dépense de l'énergie pour soulager cette dernière et cela m'empêche d'utiliser cette énergie pour me guérir. Cela fait bien du bon sens.

### Jeudi 28 août

Ma première rencontre pour mes traitements de chimio à Moncton commence ce matin. Une heure de route, une demi-heure pour trouver un stationnement et l'arrivée au centre d'oncologie. Je m'inscris en arrivant. La secrétaire m'installe un petit bracelet et m'indique la salle d'attente. Un peu plus tard, une infirmière vient me chercher pour une consultation : liste des médicaments, mon poids, ma pression, mon rythme cardiaque et autres questions sur ma condition. Retour à la salle d'attente. Une autre infirmière vient me chercher pour me conduire à une grande salle remplie de patients et de patientes assis sur des chaises longues genre *Lazy Boy*. Ils ont tous des fils qui partent d'une partie de leur corps et se rendent à des poches accrochées à un poteau. On se croirait dans une scène de film. Ils doivent bien voir, à mon hésitation, à mes grands yeux et à ma démarche que c'est ma première expérience. Je prends mes pilules et une infirmière vient installer ma poche de médicaments. Je tente de me détendre en faisant mes respirations et avec des pensées positives. Là, je vois à quoi sert mon *Hickman Line*. C'est la



première fois qu'il est utilisé. Très pratique, l'infirmière n'a pas besoin de me faire une injection.

Certains patients écoutent des chansons, des mantras ou font d'autres activités de motivation lors des traitements. Moi, je choisis le mot *Ultréia*. C'est un mot de ralliement utilisé depuis le début des temps pour motiver les marcheurs sur leur longue route. Pour moi, il a une signification particulière, car je l'ai utilisé souvent sur les chemins de Saint-Jacques lors de mes deux pèlerinages. Ce mot simple va bien plus loin que ces quelques lettres, c'est le symbole du dépassement physique et spirituel.

Le traitement ne dure pas longtemps et une fois mon *Hickman Line* nettoyé, je prends la route du retour.

L'ambiance de la maison et le paysage à l'extérieur sont motivants. Depuis une semaine, je me sens mieux. J'ai également un peu plus de temps à réfléchir à ma situation. C'est une sensation difficile à expliquer. Mon corps est là, mais mon esprit n'est pas tout à fait présent. C'est moi, mais je ne suis plus le même. Le train passe, mais je ne peux embarquer, je ne suis pas assez rapide. La vie continue son bonhomme de chemin, mais je me sens en dehors, juste à côté sans pouvoir y prendre part. Je suis dans un nuage comme sur le sentier de Compostelle par un matin de brume. Je ne vois rien devant ni derrière moi et je n'ai aucun topoguide pour me donner une idée de la route qui m'attend. Dans l'image que me renvoie mon miroir, il n'y a rien de changé; pourtant, à l'intérieur, je ne suis plus le même. Je ne serai plus jamais pareil. Quelque chose s'est brisée. Pourtant, j'avais encore plein de projets. À cette date, je devrais être en train de marcher sur le chemin du Piedmont Pyrénéen. Pourquoi?

Je réalise que mon monde s'est arrêté, mais pas le monde. Le monde ne s'est jamais arrêté de fonctionner pour une personne qui décède, même pas pour le Christ. Cela m'a toujours intrigué que lorsqu'une personne meurt, on la pleure, elle nous manque, mais qu'avec un peu de temps, on s'habitue à son absence et parfois on la remplace et la vie continue. Combien de personnes souffrent aujourd'hui même et le monde des bien portants continue comme si de rien n'était. Et c'est ainsi qu'il faut que ce soit. La vie est bien faite et c'est bien qu'elle continue. Eux aussi ont leur vie à vivre. Je me trouve chanceux d'avoir fait ce que

j'ai fait, d'avoir vu ce que j'ai vu, d'avoir ressenti, d'avoir expérimenté des choses que bien des gens aimeraient faire, mais n'en ont pas eu l'occasion. J'ai vu bien de mes rêves se réaliser. J'aurais pu demeurer dans ma routine, chez moi, mais j'avais besoin d'aller voir ce qu'il y avait plus loin et je n'ai pas été déçu. J'avais pourtant d'autres rêves à réaliser. C'est peut-être pour cela que, ces jours-ci, la frustration et la colère se font sentir de plus en plus régulièrement et plus intensément. Je sais que je suis dans une situation difficile, mais j'ai beaucoup de difficulté à accepter la condition dans laquelle je suis actuellement. Quand je pense à toutes les activités que je ne pourrai plus faire et aux projets que je ne pourrai plus réaliser, un sentiment d'impuissance m'envahit.

Il me reste une activité à accomplir, mais je ne pense pas pouvoir la réaliser tout seul. Je m'étais compromis au début de l'année dernière avec Ginette pour faire des présentations sur notre pèlerinage pour les enseignants et enseignantes lors de leur colloque provincial. Nous avons deux sessions le mardi après-midi et trois le mercredi. J'appelle Clovis Jacob pour vérifier s'il serait disponible pour venir les donner avec nous. Il accepte avec joie. Bien content, car cela m'aurait désolé de devoir annuler à la dernière minute.

Lorsque l'énergie me le permet, comme ce samedi matin, je vais lire mes courriels et envoyer des nouvelles à mes proches et à mes amis. Je suis surpris par le nombre de courriels que je reçois ainsi que les souhaits, les pensées et les prières. Cela me touche beaucoup. Des anciens et anciennes athlètes dont je n'ai pas entendu parler depuis bien longtemps. Des collègues et des personnes que je connais très peu m'envoient des messages d'amour et de courage. En lisant ces courriels, j'aurais aimé que mon clavier soit à l'épreuve de l'eau, surtout des larmes. Certains sont choqués, d'autres incrédules, mais leurs messages sont tous pleins d'énergie et d'amour. En prenant connaissance de tous ces messages, je prends une décision. Ce samedi matin, 29 août, les larmes aux yeux, je décide que je suis un homme chanceux et que je vais être un homme heureux.

Tout au début, à l'hôpital, j'avais décidé que j'allais me raser tous les matins et qu'une fois à la maison j'allais m'habiller convenablement. Si l'intérieur n'est pas parfait, l'extérieur doit donner l'impression que tout va bien.

Ginette arrive de la messe et pas longtemps après, Julie-Anne débarque chez nous avec les bras pleins : des articles de revues sur le cancer, un CD, un poster avec l'histoire *Des pas dans le sable* en espagnol, des livres, des stylos et un cartable. Je suis assis dans ma chaise et je pense en moi-même : « Enseignante un jour, enseignante pour toujours ». Je suis très touché par son geste, mais en même temps je me demande ce que je vais faire avec cela. J'aurais dû me douter qu'elle savait ce qu'elle faisait, car elle était déjà passée par là.

## Septembre 2009

Gros mois de septembre de cinq semaines. Il est bien rempli, car les cases du calendrier sont presque toutes occupées.

La première semaine, une infirmière de l'extramural vient faire mes prises de sang le mardi et le vendredi. Ginette doit ramener les échantillons à l'hôpital Sainte-Anne-de-Kent avant une certaine heure pour qu'ils soient transportés à Moncton. Mon oncologue est très rigoureux pour les résultats. Je n'aime pas que Ginette s'absente trop longtemps, car je suis un peu craintif.

Rencontre de la diététicienne et présentations pour les profs. Les deux se sont bien déroulées. Mes deux assistants, Ginette et Clovis, ont fait un travail exemplaire. J'ajoutais mon grain de sel au besoin. C'est un sujet très précieux pour moi et lorsque j'en parle, c'est avec beaucoup d'émotions que je le fais. Dans ma situation présente, cela me touche encore plus. Certains savaient que j'étais malade, mais la majorité l'ignorait.

Vendredi matin, je vais à l'hôpital anglais pour des prises de sang avant de rencontrer l'oncologue. Le rendez-vous est pour midi trente, mais il nous reçoit seulement à seize heures. D'après les autres patients, c'est une coutume courante. Il a beaucoup de patients et souvent des imprévus. Quelques semaines passées, j'étais probablement « un imprévu » et il m'a tout de même reçu. À chacun son tour. Si son retard peut soulager quelqu'un, je peux bien attendre.

Cette rencontre avec l'oncologue me fait réaliser bien des choses. Premièrement, d'après celui-ci, nous sommes chanceux d'être

sortis vivants de cet accident. Le choc, la rage ou les médicaments m'empêchaient de voir cette possibilité. J'étais si négatif par rapport à l'accident que j'oubliais que cela aurait pu être pire. Bien des gens meurent lors de collision avec un orignal. Mon hospitalisation va retarder un peu les progrès des traitements de chimio, mais au moins j'ai passé tous les tests par rapport au cancer. Deuxièmement, il mentionne que c'est une maladie incurable, mais qui peut se contrôler pour un an, deux ans, dix ans au plus, dépendant de la personne. Plus la personne est jeune, plus les chances sont grandes. Lorsque j'ai entendu le mot incurable, cela m'a ébranlé un peu, mais je me suis dit que je ne passais pas au travers de ceci pour quelques années. J'allais guérir et mourir en bonne santé. Troisièmement, il me dit que je pouvais avoir eu cette maladie depuis cinq, sept ou même dix ans. Je perdais mes protéines dans mes urines alors je manquais d'énergie. Cela fait au moins dix ans que ma belle-mère a aperçu des protéines dans la toilette. À bien y penser, les dernières années avant ma retraite, je me sentais beaucoup fatigué. J'ai pris une année à salaire différé, j'ai adopté une semaine de quatre jours de travail, j'ai utilisé mes journées préretraites pour pouvoir me reposer et bien finir ma carrière. Et d'autres symptômes que j'ignorais me reviennent. Cela expliquerait peut-être les frissons que j'avais lorsque je marchais beaucoup dans les chaleurs pour m'entraîner avant mon pèlerinage de Compostelle. Quatrièmement, cette maladie affecte les os, surtout ceux avec des pointes comme les vertèbres. Mes blessures des dernières années au dos, voilà l'explication. Et, dernièrement, lorsque je lui demande si ma maladie est la cause de mes enflures, il est catégorique – non. Alors là, j'ai un autre problème.

La fin de semaine se passe bien avec une visite surprise de mon frère Patrice et Claudette. Bien content d'avoir de la visite pour me changer les idées.

## Deuxième semaine de septembre

La semaine et les sessions de chimio à Moncton se déroulent comme la première fois. La salle d'attente est petite et se compose d'une série de chaises sur lesquelles des patients attendent « patiemment » d'être appelés. Tout le monde fait face à une télévision fixée au mur. Elle a été donnée par un organisme de la région. En face de nous, dans un coin à la droite de la salle, se trouve une petite cuisine avec réfrigérateur

où nous pouvons aller chercher de l'eau, du jus, du yogourt, des biscuits, fromage, muffins et même de l'Ensure. La majorité du temps, des bénévoles passent pour nous offrir ces produits. Les premières fois, je n'avais pas fait attention à ces détails, car j'étais trop nerveux. Il y règne une atmosphère irréelle. Nous sommes tous ici, mais personne ne veut y être. Les patients accompagnés d'un proche attendent en silence que leurs noms soient appelés. Sur certains visages, on peut y lire l'incrédulité, sur d'autres, la peur, l'anxiété et même l'indifférence. Personne ne sourit, tout est solennel et sérieux. Cela se comprend, car la majorité des personnes assises ici sont en transition entre la vie et la mort. Le passage dans cette antichambre signifie qu'ils vont avoir une deuxième chance à la vie ou qu'ils vont entreprendre le grand voyage. Ceux et celles qui accompagnent les patients ne sont pas plus joyeux. Leur vie à eux aussi est affectée et ils aimeraient bien se trouver ailleurs qu'ici tout comme nous. Ce n'est pas de gaieté de cœur que nous sommes ici, mais bien par obligation. Avec mes malaises et mes inquiétudes, je suis probablement le pire de tous. Malgré tout cela, quelques personnes démontrent une belle volonté positive. C'est une bonne attitude à prendre. À partir de maintenant, je vais essayer de montrer une attitude qui reflète le goût de vivre et l'espoir. Dans la salle pour ma chimio, l'atmosphère est cependant tranquille et paisible. Contrairement à ce que je m'étais imaginé, personne ne vomit, personne ne se lamente. Tout est serein dans cet endroit. Les patients vont lire, écouter de la musique ou des enregistrements de pensées positives, certains patients vont même dormir. Ici, nous recevons le poison quotidien pour notre guérison. Quel euphémisme! Tous les espoirs sont permis.

## Troisième semaine de septembre

Mardi et vendredi, nous allons à Moncton pour mes traitements de chimio. Je m'aperçois que ceux-ci commencent à me fatiguer. Je suis comme dans une sorte de monde parallèle à la vraie vie, une autre dimension, un cocon. Je vois la vie qui se déroule à côté de moi, mais je ne peux pas y prendre part. Les événements passent par un filtre qui en atténue la couleur, la durée, la vitesse. Je ne vibre plus au même diapason

que l'univers autour de moi. Je n'avais pas d'énergie avant, en plus de mon accident, alors imaginez maintenant. Je me promène de mon lit, au divan, du divan à mon lit. Je lis et je me traîne de plus en plus.

Mercredi soir, notre fournisseur de bois vient livrer les trois cordes que nous avions commandées au début de l'année. Nous sommes très inquiets, car nous ne savons pas comment nous allons faire pour entrer tout ce bois dans la cave. Bof, au pire, il sera là l'année prochaine. Le lendemain, Ginette va faire une « petiterie » – une petite épicerie pour ne pas dire une grosse commande – et rencontre un ancien élève. Tout en parlant, il se propose de venir dimanche prochain nous aider. Pas longtemps après, je reçois un courriel d'une ancienne athlète prête à envoyer ses garçons auxquels j'avais enseigné quelques années plus tôt. Mes athlètes de volley-ball de l'année dernière se proposent de venir eux aussi. Tout cela me touche énormément, mais dans ma situation et ma vulnérabilité, cela m'énerve un peu. Dimanche matin, tout ce beau monde se présente chez nous. Le travail à la chaîne est efficace et en quelques heures tout le bois est entré et cordé.

## La quatrième semaine de septembre

Une semaine de congé de la chimio; en revanche, nous nous rendons à Moncton pour rencontrer mon chirurgien pour mon dos. Il nous montre des radiographies de ma colonne vertébrale. Je remarque immédiatement deux vertèbres qui n'ont pas la même épaisseur que les autres. Il confirme que j'ai deux vertèbres de compressées. Ce qui veut dire qu'au lieu d'être environ trois centimètres d'épaisseur, elles sont seulement d'un centimètre. Si elles peuvent demeurer comme telles et que je n'ai pas de douleur, l'opération ne sera pas nécessaire.

Mardi nous recevons la visite de la compagnie d'assurance de Denis, le propriétaire de la voiture de l'accident. La représentante prend à tour de rôle nos déclarations pour vérifier si nous avons la même version.

En fin de semaine, nous descendons à Grande-Anse pour la première fois depuis l'accident. Nous remisons les objets qui traînent et nous emportons dans la petite remorque les kayaks et tous les outils. Ginette doit conduire, car moi, je n'ai pas conduit depuis mon accident.

Dans ma situation, je ne serais pas capable. Le changement de routine, de lit et le temps passé sur la route m'ont beaucoup fatigué. Je suis très content d'être de retour à notre demeure permanente.

## La cinquième semaine de septembre

Visites de la préposée de l'extramural lundi et jeudi pour des prises de sang, rencontre avec mon oncologue mardi matin et traitement de chimio mardi et vendredi; une petite semaine normale quoi.

Lors de mon rendez-vous avec l'oncologue, je lui mentionne que j'ai des rougeurs aux deux mains. Il me dit que ce n'est pas relié au myélome multiple, que je dois voir mon médecin de famille.

Le mois d'octobre est aussi chargé que le précédent – visite une à deux fois par semaine des infirmières de l'extramural, traitements de chimio à Moncton les mardis, les vendredis et ainsi de suite.

Le dimanche 4 octobre, je me rends à l'hôpital anglais pour une IRM de ma colonne. Ils veulent s'assurer qu'il n'y a pas de changement.

Le 14, c'est un rendez-vous avec la néphrologue. Tout va bien de ce côté. Le lendemain, j'ai un épisode d'enflure à la lèvre et au visage. Ce n'est pas trop grave, je décide d'attendre. Mais le matin suivant, à six heures, je dois me rendre à l'urgence. Même procédure que d'habitude pour les faire diminuer. Cette fois-ci elles durent pour une troisième journée. En plus des enflures, j'ai de la douleur dans les mâchoires. Je suis pas mal abattu et découragé. L'accident m'a beaucoup ébranlé, la chimio m'affaiblit et voilà ses « #@&?(&(?%\$# » enflures qui viennent me hanter à nouveau. Je souhaitais que les traitements les fassent disparaître, même si l'oncologue disait que non. Je ne sais pas ce qui est pire, être malade et ne pas savoir ce que tu as ou être malade en connaissance de cause.

Vers la fin du mois, je ressens de plus en plus les effets de la chimio. Mon énergie est basse, mon équilibre est chancelant et je me sens comme un vieux pneu dans le fond de la cour. Je ne vis pas, je survis.

Le mois de novembre est une copie conforme du dernier : visites de l'extramural, prises de sang, épisode d'enflures, chimio à Moncton deux fois par semaine. Le seul point d'intérêt est une nouvelle biopsie de ma moelle osseuse. Cette fois, j'ai insisté pour être sous sédation. Je savais que cela leur causait plus de travail, mais il n'était pas question que je repasse au travers de cette douleur. D'après eux, les autres patients ne sont pas dérangés par cette procédure. C'est peut-être le souvenir et la condition que j'étais dedans, mais je ne suis pas prêt à tenter ma chance.

La semaine suivante, je rencontre l'oncologue pour les résultats. Le nombre de cellules cancéreuses est encore trop élevé pour une greffe de cellules souches. C'est la première fois qu'il parle de greffe. Depuis que je suis malade, je m'aperçois qu'ils ne révèlent les choses qu'au fur et à mesure, ou, quand tu es disposé à les recevoir. Je pense à la néphrologue lorsqu'elle m'a annoncé que j'avais des protéines dans mon sang, à l'oncologue lorsqu'il m'a dit que je souffrais d'un myélome multiple, je ne pouvais assimiler d'autres informations. Ils reconnaissaient que j'étais en état de choc et incapable d'en absorber plus. Toute ton énergie va pour te maintenir conscient.

Ahhhhhhh, le premier décembre! Rendez-vous à Moncton pour mon traitement de chimio. Je suis un régulier maintenant. Tout se passe bien. Mireille ma belle-sœur nous accompagne. Lors du dîner, je n'ai pas d'appétit, je suis fatigué, impatient et j'ai hâte d'arriver à la maison.

Enfin nous voilà à la maison. Avant d'aller me coucher pour me reposer, je descends au sous-sol allumer le poêle à bois. Quelques minutes plus tard, j'y retourne pour vérifier si le feu est pris. Je m'assois dans ma chaise et soudainement, des douleurs me dardent la poitrine. C'est une sensation nouvelle qui devient de plus en plus intense. Je crie à Ginette de venir me conduire à l'hôpital. Elle ne sait pas ce qui se passe, mais elle réalise que c'est grave.

À l'urgence, on me conduit immédiatement dans une chambre. Une ancienne étudiante, une athlète, est à l'urgence ce jour-là comme plusieurs fois auparavant. J'ai confiance d'être en bonne main. Tout se passe très très vite, une intraveineuse, un moniteur cardiaque, une injection dans le ventre et d'autres choses dont je n'ai qu'un souvenir très vague. La docteure m'annonce que je fais un infarctus, qu'elle a contacté l'hôpital français de Moncton et que je vais être transféré d'un moment à



l'autre. Pendant ce temps, les infirmières s'affairent autour de mon lit. Là, je ne peux pas y croire, mon cœur... J'essaie de me concentrer, de respirer lentement et de me laisser traiter par les infirmières.

On me transporte dans une ambulance et en route vers Moncton. Ginette est assise en avant avec les ambulanciers. L'infirmière qui surveille mes signes vitaux m'informe que nous devons nous rendre immédiatement à Saint-Jean au centre de cardiologie. La route est extrêmement longue. J'essaie de respirer normalement et de me calmer tout en faisant mes prières. L'infirmière qui m'accompagne s'informe régulièrement de ma douleur et j'en déduis qu'elle essaie de maintenir un équilibre entre ma pression qui descend toujours et les médicaments qu'elle m'administre. Elle est en communication constante avec un spécialiste.

La vitesse de l'ambulance diminue et je sens que nous prenons des courbes, des montées et des descentes. Nous devrions arriver prochainement. J'imagine dans ma tête le chemin que nous utilisons, car je l'ai souvent emprunté lorsque je venais en compétition.

L'infirmière suggère à Ginette d'aller prendre un café pendant qu'elle me prépare pour la chirurgie et de revenir dans une heure. Aussitôt dans le lit d'hôpital, un médecin qui parle le français m'informe que je vais être transféré dans une salle de chirurgie pour subir une angioplastie. Je vais être sous sédation et il va pratiquer une incision dans mon artère radiale. Une sonde montée sur un fil métallique va être introduite jusqu'à l'artère pathologique. Les coronaires, vont être visualisées par l'injection d'un produit colorant radio opaque afin de localiser l'endroit, ou les endroits exacts de blocage. S'il y a lieu, un ou plusieurs ressorts ou « stents » seront placés pour garder le passage ouvert afin de faciliter la circulation du sang. On ne peut pas me donner plus de détails avant la procédure.

Après une petite randonnée dans les couloirs, on arrête dans une grande salle avec très peu de fournitures à l'intérieur. Brrr! Il fait froid. L'infirmière me dit pourquoi on maintient une basse température, mais je ne m'en souviens plus. Elle me recouvre de plusieurs couvertures chaudes. Je n'ai rien senti ou très peu. Je me souviens très vaguement d'avoir parlé avec le chirurgien qui me montrait sur le moniteur la ramification des vaisseaux sanguins, mais rien de plus.

Lorsque je reprends un semblant de conscience, je suis dans un lit, il fait chaud, je n'ai plus de douleur à la poitrine, mais j'ai un mal atroce à mon poignet droit. Il est tout en sang. Je ne trouve pas la sonnette et je me mets à crier. Une infirmière arrive en courant. Mon pansement n'est pas assez serré, le sang s'écoule de mon artère. Elle en pose un deuxième et le serre encore plus fort. C'est comme un petit rouleau placé sur l'incision qui comprime l'artère et empêche le saignement jusqu'à ce qu'il y ait coagulation. Je retombe dans les pommes et je me réveille de temps en temps. La douleur à mon poignet est trop forte, je réussis à enlever un petit peu de pression. La fois suivante lorsque je me réveille, j'en enlève encore un peu; cela fait du bien; le saignement a diminué.

Au petit matin, le médecin m'informe que tout s'est bien passé et que je vais être transféré au centre de cardiologie de l'hôpital français Georges-L.-Dumont de Moncton. Il a placé une endoprothèse vasculaire « stent » dans une artère qui était obstruée à 90 %. Il y en avait une autre d'obstruée à 70 %, mais on l'a laissé ainsi. J'aurais aimé savoir pourquoi, mais je n'avais pas la force de le demander.

Ginette a dû coucher à l'hôtel. En sortant, voyant qu'elle était perdue, les larmes aux yeux et un peu déboussolée, une bonne dame lui demande si elle peut l'aider. Ginette lui explique la situation et la dame s'offre pour la conduire à un hôtel.

Le lendemain matin, elle n'a plus le privilège de monter dans l'ambulance comme la journée d'avant. Elle doit prendre un taxi jusqu'à la station d'autobus et s'en retourner ainsi à Moncton.

Je suis hospitalisé dans l'unité des soins intensifs de cardiologie. Mon cardiologue m'explique plus en détail ce qui s'est passé et me prescrit, eh oui, d'autres médicaments.

Après quelques jours, je devrais retourner chez moi, mais vu ma condition, avec le myélome, il préfère me garder en observation encore pendant quelques jours. Je suis transféré sur un autre plancher et j'ai un moniteur branché vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Bof, je ne peux pas vous dire comment je me sens. Je n'ai pas les mots. Plusieurs dominos viennent de tomber. Pour couronner le tout, une dame assez âgée est placée dans le lit à côté du mien. Elle marmonne, elle délire, elle dispute jour et nuit. Je ne sais pas ce que j'ai fait au Bon Dieu pour m'attirer cela. Pour le comble de ma patience, la journée où je dois sortir, on la transfère dans un autre endroit. Pourquoi pas avant?

Avant de partir, le cardiologue vient me rencontrer pour me donner les dernières instructions: ne pas marcher contre le vent après les repas, toujours porter avec moi une petite bouteille contenant de la nitroglycérine, etc. Pour me montrer l'importance de celle-ci, il me dit : « Tu peux te séparer de ta femme, mais jamais de cette bouteille! »

Après le cardiologue, j'ai la visite de la diététicienne suivie de la pharmacienne de l'hôpital qui me donne mon horaire de médicaments sur trois feuilles. Vingt-trois médicaments différents y sont inscrits sans compter ceux pour la chimio. Certains doivent être pris chaque jour, d'autres au besoin. Je suis bien chanceux que Ginette soit là et qu'elle s'occupe de gérer tout ça. Elle est très attentive aux directives et prend beaucoup de notes. Je m'imagine difficilement dans ma condition m'occuper des directives comme celles de ce matin, du cardiologue, de la diététicienne et de la pharmacienne. Je me demande comment une personne seule, malade et âgée peut se souvenir de tout cela. Juste les pilules, c'est un casse-tête quotidien. En plus, il faut se rendre à la pharmacie les chercher au fur et à mesure que les ordonnances sont épuisées.

Je reçois mon congé de l'hôpital français, mais je dois me diriger à l'hôpital anglais pour une consultation avec l'oncologue. Tout le personnel est surpris de mon infarctus, mais l'oncologue lui, en plus est très déçu; moi alors! Cet incident a interrompu mon traitement et il veut que je prenne deux semaines de repos avant de les reprendre. Entre les branches, j'avais entendu dire qu'un des médicaments que je prenais avait comme effet secondaire de provoquer des problèmes cardiaques. Il ne peut être catégorique, mais lors de la reprise des traitements, je vais recevoir un nouveau médicament.

Si j'étais découragé par mon accident et le myélome, là, je suis vidé, insensible, déprimé. Je suis trop abattu pour me fâcher. « Anyway! », je n'en ai pas la force ni l'énergie. Moi, subir une attaque de cœur.

Mon cœur, mon moteur, la pièce principale de mon système qui est dérégulé. Là, je vois que ma vie se raccourcit de plus en plus. Avec cette dernière épreuve, je viens d'hypothéquer ma vie.

Les deux dernières semaines ont été des plus déprimantes. Je suis très inquiet et je suis toujours à l'écoute de mon corps, car j'ai peur que mon cœur lâche et il y a des possibilités que mon organisme rejette le « stent » que j'ai reçu. Les médicaments font que ma pression est basse et cela m'inquiète également.

Le 22 décembre, nous allons magasiner. Un magasinage de Noël exceptionnel; non pas pour des cadeaux, mais pour un nouveau traitement de chimio. L'oncologue veut que je recommence une nouvelle série de traitements. Contrairement aux précédents, ils seront administrés une fois par semaine.

Dans tout ce tourment, Michel, le cadet de mes fils arrive pour les vacances de Noël. Je suis en meilleure disposition que la dernière fois. Je reconnais ma chance de le voir une autre fois. François et Karine viennent se joindre à nous pour quelques jours et nous célébrons cette grande fête en famille. À ma grande surprise, je reçois une belle caméra Nikon D90 du père Noël. Elle va remplacer ma D50. Je trouve que c'est une grosse dépense pour une personne malade comme moi qui ne sait pas ce que la vie lui réserve. Mais j'apprécie grandement leur générosité.

Le 4 janvier 2011 arrive, hélas, trop rapidement; Michel doit repartir pour Ottawa. Sa visite fut une belle distraction pour toute la famille. Un beau rayon de soleil dans ces jours d'incertitude.

Tiens, cela faisait un bout de temps que je ne les avais pas vues. Je les avais presque oubliés celles-là. Ce matin, j'ai des enflures et je dois me rendre à l'urgence. La même docteure qui m'avait traité lors de mon infarctus est découragée de me voir encore avec ces enflures. Je devrais dire qu'elle a de la sympathie pour moi, puisqu'on n'a pas encore trouvé la raison de ces enflures.

Hier, j'avais des tests sanguins pour la néphrologue et ce matin une prise de sang à neuf heures trente à Moncton, rencontre avec l'oncologue avant le dîner et traitement de chimio en après-midi. Lors de ma rencontre avec l'oncologue, je le sens préoccupé. Les nouveaux

traitements ne semblent pas avoir d'effet sur les cellules cancéreuses. Il veut pratiquer une autre biopsie de moelle osseuse. Je m'assure avec lui que je vais être sous sédation. On me transporte dans une salle. Avec les infirmières, j'attends l'oncologue. Une petite injection et je reviens à moi quelques minutes plus tard. Pour la première fois, je peux examiner ma moelle entre les plaques de verre.

Mes traitements de chimio sont suspendus jusqu'à nouvel ordre. Dans deux semaines, je dois revenir pour mes résultats et pour connaître la suite. Je m'en retourne dans l'incertitude et la déception. Qu'est-ce qui se passe avec mon corps? Mon premier traitement me donne un infarctus, le deuxième ne donne aucun résultat, j'ai un myélome et pas de traitements, les cellules cancéreuses continuent de se propager et il n'y a rien dans mon organisme pour les détruire, j'ai des enflures dont personne ne semble connaître la source. Comment cela est-il possible et qu'est-ce qui va m'arriver? J'ai quand même confiance en l'oncologue. Il est supposément le meilleur, j'ai confiance qu'il va trouver une solution. Je ne suis pas le premier qui a cette maladie. Mais je me souviens qu'il avait dit que chaque cas est différent et que chaque cas a son traitement.

Vers la fin du mois, nous descendons dans la péninsule pour la fin de semaine. Premier arrêt chez ma sœur, Grace, à Bathurst pour souper et un peu de route jusqu'à Grande-Anse. Le dimanche nous allons visiter Patrice et Claudette à Tracadie-Sheila, nous couchons là et le lundi, nous revenons chez nous. Ce fut un beau voyage un peu fatigant pour moi, mais il était surtout destiné à donner un répit à Ginette et à lui changer les idées elle qui ne sort pas beaucoup dernièrement. Le plus loin qu'elle va, c'est à l'épicerie ou à la pharmacie. Cela lui prend deux à trois fois plus de temps que normalement, car les gens l'arrêtent pour avoir de mes nouvelles.

Février débute sur les chapeaux de roues. Dans mon cas, c'est plutôt sur des roues de charrette. Le premier du mois, prise de sang; le lendemain, rendez-vous avec la néphrologue pour mes résultats. Au moins une bonne nouvelle, tout va bien de ce côté. En après-midi, rencontre avec l'oncologue. D'après les résultats de mes tests, il décide de commencer les contacts avec l'hôpital à Halifax pour la greffe de cellules souches.

Le mardi de la semaine suivante, je passe une autre IRM pour mon dos et après, je me rends, sans rendez-vous, voir l'oncologue. Soit pour mon air piteux ou les effets des Ativants, l'oncologue consent à me rencontrer pour me dire qu'ils n'ont pas reçu de confirmation d'Halifax. Il y a toute une planification préalable; le temps de ma greffe doit coordonner avec la disponibilité des chambres au City Hospital de Moncton où il faut prévoir une chambre pour m'accueillir en isolation pendant deux semaines après ma greffe. Il y a seulement deux chambres réservées à cet effet. Alors, lorsque je vais avoir ma greffe, il faut qu'il y ait une chambre de libre ici. En sortant du bureau, une secrétaire me donne un numéro de téléphone à Halifax.

En prévision de ma greffe, un rendez-vous est programmé pour un échocardiogramme.

Ce mois est très stressant en ce sens que rien ne se passe pour combattre les cellules cancéreuses. Je me sens abandonné à moi-même. En plus, mes enflures continuent à se manifester pour ne pas se faire oublier.

La dernière semaine, de février, n'ayant aucune nouvelle de l'oncologue, je décide de prendre les choses en main. Je téléphone directement au *QEII Health Sciences Centre Blood and Marrow Transplant Program* à Halifax. Je donne mon nom et le nom de mon oncologue à la personne à l'autre bout du fil et je lui demande en anglais la date de mon rendez-vous pour ma greffe. Elle vérifie, mais ne trouve rien. Je lui raconte brièvement mon cas, que la chimio n'avait pas aidé, que l'oncologue devait communiquer avec eux et ainsi de suite. La personne responsable n'est pas là, mais elle va lui donner les renseignements et si je veux, je peux lui laisser un message sur son répondeur. Elle me dit de rappeler le lendemain. Je recommence mon histoire sur le répondeur.

Quelques jours plus tard, je réussis à rejoindre la personne responsable du département des greffes à l'hôpital de Halifax. Miracle et stupéfaction! Elle m'annonce que j'ai un rendez-vous pour le 9 mars. Je vais recevoir par la poste une lettre m'expliquant la date, le lieu, l'heure et tous les renseignements nécessaires. Voilà une bonne nouvelle!

Comme les malheurs n'arrivent jamais seuls, les bonnes nouvelles également; heureusement! Dans tout ce tourbillon de malheurs, de peurs et d'anxiété, Michel et son amie Breelyn viennent passer quelques jours avec nous. Cette visite correspond avec la fin des *Olympiques de Vancouver* et ma fête, le premier mars. Nous passons du bon temps ensemble. Cela me stimule. François et Karine se joignent à nous pour regarder la partie de hockey de la médaille d'or entre le Canada et les États-Unis. Nous installons la table dans le salon pour ne rien manquer et tout en suivant la partie, nous mangeons une bonne fondue chinoise. Nous faisons des dégâts comme ce n'est pas possible. Vu ma condition, j'essaie de rester calme et de ne pas trop me fatiguer, mais c'est impossible. À chaque but ou jeu spectaculaire, nous sautons dans les airs, nos verres se renversent et la table devient toute gommée. Avant, cela m'aurait dérangé, mais plus maintenant. Lors du but gagnant de Crosby, je suis certain que tout s'est renversé sur la table. Nous nous sautions dans les bras comme bien des millions d'amateurs. Une chose est certaine, après cette soirée, je savais que mon cœur était en bonne condition. Il avait passé le test.

Le 2 mars, François et Karine s'en retournent à Moncton et reconduisent Michel et Breelyn à l'aéroport. Ce fut quatre jours bien remplis qui ont passé très rapidement. Je suis fatigué, mais c'est une bonne fatigue.

Quelques jours plus tard, les enflures font leur apparition. La première journée est raisonnable, mais la deuxième, je dois encore me rendre à l'urgence. Ce n'est qu'à la troisième journée qu'elles disparaissent.

La journée du 9 mars, départ pour Halifax. Je suis très anxieux, car je ne sais pas ce qui m'attend et je suis inquiet, car la distance est assez importante. Ginette conduit jusqu'à Sackville où nous rencontrons mon beau-frère, Jean-Pierre, qui va nous servir de conducteur et Mireille. Le GPS nous amène directement à la porte de la Victoria Building, le vieil hôpital. Comme dans toute nouvelle ville, le plus tannant et le plus stressant c'est de trouver un stationnement. En plus, cela nous prend une bonne demi-heure pour trouver la bonne entrée, le bon ascenseur et le bon endroit. La réceptionniste nous dirige vers la salle d'attente. Plusieurs personnes sont déjà assises et plusieurs portent un masque sur

leur visage. J'en fais autant. Peut-être l'énervement, j'ai de la difficulté à respirer avec ce masque et il fait très chaud dans la pièce.

Mon nom est appelé et on me conduit dans un bureau où une docteure me reçoit. Je raconte l'historique de mes maladies et malaises depuis le début : la pose de mes implants, l'accident avec l'original, les enflures, la chimio, l'infarctus, tout, tout et tout. Elle me pose beaucoup de questions. Après environ une heure de discussion, deux autres médecins arrivent. L'un d'eux est le responsable du département. La docteure résume ce que j'ai raconté. À leur tour, ils me posent des questions et discutent entre eux. D'après ce que je comprends, ils analysent mon dossier et se demandent si une greffe de cellules souches est appropriée dans mon cas. Je comprends des mots comme « *heart attack, accident, strong enough...* ». Un médecin me demande si c'est cela que je veux. Surpris par la question je lui demande si j'ai d'autres options. Il mentionne Toronto et d'autres endroits où je peux aller pour d'autres traitements. Je mentionne que le premier traitement m'a donné un infarctus, le deuxième n'a rien donné. S'il y avait eu un médicament, mon oncologue l'aurait trouvé. Après discussion avec Ginette, je leur dis que je ne savais pas que j'avais des options, mais que j'étais ici pour la greffe de cellules souches. La décision prise, j'attends le verdict des médecins. Finalement, ils décident d'aller de l'avant.

La même docteure du début m'emmène dans un autre bureau et me remet un document intitulé *Autologous Stem Cell or Bone Marrow Transplantation*, « *Autogreffe de cellules souches sanguines* ». Cela fait tout drôle de recevoir cela. Intérieurement, je me dis : « C'est vrai, le décompte est commencé. Cela m'excite, mais en même temps j'ai peur ». Elle repasse le document avec nous et explique tout de A à Z, la procédure, les effets secondaires, les complications possibles, les prescriptions nécessaires et les rendez-vous. Elle me donne un horaire avec des tests de sang, mon admission au département d'oncologie à la City Hospital, la date de la collecte de cellules souches et celle de la greffe. C'est la quatrième fois que j'entends ces paroles, qu'il n'y a pas de guérison, etc., etc., et à chaque fois, c'est la même réaction. C'est comme si je l'entends pour la première fois. C'est un choc et la panique s'empare de moi. Comme les autres fois, le spectre de la mort fait sa passe. Je vois la fin de ma vie terrestre. Je réussis à marmonner que je ne fais pas ceci pour six mois ou un an. Je sais que je me répète, mais je fais ceci pour guérir. C'est probablement dans leur protocole de dire cela,



mais moi je ne peux accepter cela; pas après ce que j'ai vécu et ce que j'ai fait vivre à Ginette, mes fils, ma famille et mes amis. Là, je n'écoute plus et c'est du bla-bla-bla que j'entends. Heureusement que Ginette est là et se contrôle. Mon semblant de bonne humeur a disparu et je suis très abattu; tout un après-midi pour moi. Je dois avouer que je suis étonné du temps accordé à chaque patient. Je suis surpris de leur intérêt. Tu t'aperçois que chaque cas est différent et qu'il doit être traité selon les besoins individuels.

Nous n'étions pas censés rester jusqu'au lendemain, mais à cause de mes enflures, j'ai des prises de sang le lendemain matin et un rendez-vous avec une spécialiste des allergies.

Une fois le rendez-vous chez le médecin terminé, nous retournons à la salle d'attente pour retrouver Mireille et Jean-Pierre. Nous nous trouvons un endroit pour passer la nuit. À bout de nerfs, nous prenons deux chambres au premier hôtel que nous voyons — très chic en passant. Je ne fais pas de vieux os et je me couche de bonne heure. Je suis épuisé. Le stress, la distance, l'énervement, je m'endors rapidement. Je me réveille souvent et la nuit est passablement longue.

Le lendemain matin, à huit heures, je me rends à mon rendez-vous pour mes prises de sang. Je suis le seul et je passe rapidement. Je marche à mon prochain rendez-vous chez une spécialiste très reconnue dans le domaine des allergies. Elle doit attendre les résultats des tests de sang, mais elle trouve cela étrange que j'aie des enflures et pas d'allergies. Elle me prescrit des *Réactine 20mg*, deux fois par jour. Si les résultats démontrent quelque chose, elle me contactera.

La route est longue pour descendre et cela me fatigue. J'ai amplement de temps à penser et à réfléchir. Je suis dans un état de je ne sais quoi. Toutes sortes d'idées me passent par la tête. Des choses insignifiantes qui dans un autre contexte passeraient inaperçues. Toute cette information des deux derniers jours est difficile pour moi à absorber. Je n'ai plus d'énergie. J'ai assez hâte d'être chez nous. Il faut encore arrêter pour manger ou prendre de l'essence. Je n'ai plus la patience d'attendre. J'ai juste assez d'énergie pour survivre. Jean-Pierre conduit jusqu'à Sackville et Ginette jusqu'à chez nous.

Je me rappelle quelques années passées, en conduisant, j'avais dit à Ginette : « N'as-tu jamais pensé où vont ou reviennent les gens dans les autres voitures et à ce qu'ils sont en train de vivre? » Je pensais qu'à chaque voiture, chacun vivait leur petite histoire dramatique et personne en dehors ne se doutait de rien. La voiture agissait comme un cocon et la vitesse empêchait les autres de voir. Et bien aujourd'hui, c'est à mon tour de vivre un drame dans mon cocon.

« Ça va bien ? » « Tu regardes bien ! » Combien de fois ai-je entendu ces paroles? Je sais qu'ils le font pour m'encourager et de bonne foi. Comment leur dire que ce n'est qu'un masque? Que je réponds dans l'affirmative pour leur faire plaisir! Pour éviter de dire ce que je ressens vraiment! Que je suis trop fatigué pour préciser ma pensée! Que je ne veux pas parler des procédures médicales et des tests! Que je ne veux pas entendre parler de ce que l'un a subi et ce que l'autre a enduré! J'ai assez de ma croix à porter sans entendre parler des autres. Comment leur dire que je souffre dans tout mon être : physiquement, mentalement, psychologiquement, émotionnellement et spirituellement. Comment leur expliquer que moi, je suis si démuné. Comment font-ils pour ne pas voir mon désespoir? Si je leur dis que j'ai envie de crier, de beugler à m'en défaire les poumons, cela ne serait pas bon pour mon image. Alors, je me tais!

Une semaine déjà depuis mon retour d'Halifax. Je prends le temps de lire le livre de procédures que j'ai reçu et qu'on m'avait expliquées, mais que je n'ai pas absorbées. La procédure de greffe commence par une semaine d'hospitalisation au City Hospital de Moncton, avec différents traitements, entre autres de la chimio. Mes humeurs sont changeantes comme mon attitude. Ce fut une semaine difficile. Une partie de moi veut aller pour le traitement de chimio et l'autre, aimerait que la semaine se passe moins rapidement.

## Mercredi 17 mars — L'ouragan

C'est le jour O, Ginette me conduit à Moncton. Je trouve qu'elle roule vite. Moi, je ne suis pas pressé de m'y rendre. Je suis admis au City Hospital pour mon gros traitement de chimio, mon ouragan. Le commencement de je ne sais quoi.

Une infirmière m'informe que les traitements vont commencer demain et en plus, que je dois recevoir des injections de *Nupogen*. Ce produit stimule la moelle osseuse pour la production de globules blancs qui jouent un rôle dans le combat du corps contre l'infection. Le traitement au *Nupogen* est primordial pour les personnes comme moi, qui vont recevoir de la chimiothérapie et une greffe de cellules souches. Il y a cependant deux inconvénients : le coût est très élevé – 6 000 dollars pour une série d'injections. Sacrebleu, heureusement que je suis déjà faible. Jusqu'à présent, nous avons pu absorber les coûts, mais là, ça va frapper dur dans le fond de la poche. Le deuxième inconvénient, il peut produire des douleurs osseuses. Je m'abstiens de mentionner les autres inconvénients qui vous feraient perdre du temps.

Les traitements vont comme prévu, je pense. Je suis agréablement surpris que je me sente si bien. On me surveille très attentivement à cause de ma condition cardiaque et on me donne des médicaments pour empêcher les effets secondaires. Tous les médicaments que j'ai pris ont vraiment bien fonctionné.

Il y a deux patients en face de moi et un autre à ma droite. Ils ne me trouvent pas trop « parleurs ». Je me repose et je n'ai pas l'énergie pour bavarder de quoique se soit. Probablement qu'eux non plus n'ont pas le goût de jaser. Je dors souvent, mais pas pour de longues périodes. La télévision m'apaise un peu. Depuis hier, deux pigeons sur le toit de l'édifice d'à côté me distraient avec leurs ébats amoureux. L'un est toujours à la poursuite de l'autre; je me doute bien lequel des deux est le mâle. Les visites sont rares. C'est vrai qu'il n'y a pas beaucoup de personnes qui savent que je suis ici. Nous n'avons pas le temps de voisiner ben ben ces temps-ci. Il faut mentionner que plusieurs personnes se sentent mal face à la maladie et ne veulent surtout pas déranger.

Bonne nouvelle avant mon retour à la maison. Une responsable qui travaille avec l'oncologue nous avise qu'il est possible de faire une demande de financement pour le *Nupogen*. Ginette ne perd pas de temps et va la rencontrer pour remplir les formulaires. À la fin de l'après-midi, tout est fait et nous n'avons pas à déboursier les 6 000 dollars. Merci!

Le sixième jour, je peux retourner chez nous. Je suis assez content de moi. Sauf pour la solitude et le sentiment de vertige continu, pas de complications. Ginette trouve le temps long et elle est aussi tannée

que moi. Elle doit voyager, attendre pour un stationnement et coucher chez François et Karine. C'est bien pratique, mais ce n'est pas son lit.

Il me reste cinq jours avant mon départ pour Halifax afin de procéder à la collecte de cellules souches. Cela m'inquiète beaucoup et je dois rencontrer Diane. Elle est une accompagnatrice personnelle. Je vous la présenterai dans la troisième partie du livre. Les infirmières de l'extramural continuent à venir me voir pour nettoyer ma ligne de *Hickman* et me donner mes injections de *Nupogen*. En parlant du *Nupogen*, samedi soir, je suis assis dans la chaise berceuse quand soudain une douleur vive et intense se fait sentir dans un os de ma jambe droite et immédiatement une seconde dans ma jambe gauche. La douleur est comparable à une crampe musculaire : localisée et très forte. Elle s'efface pour réapparaître quelques secondes plus tard aussi intense – jamais je n'ai eu une douleur comme celle-là. J'ai de la difficulté à me lever et je hurle à Ginette de m'apporter une dose de morphine à action rapide. En attendant, je me cambre sous l'effet de la douleur. Ouf! Quelques minutes plus tard, la douleur disparaît, sans doute amortie par la morphine. C'était vraiment une douleur étrange comme si elle se faisait dans le fin fond de mon corps, dans des parties très profondes. Ce fut le seul et dernier épisode en réaction du *Nupogen*. On m'avait averti de cette possibilité.

## Dimanche 28 mars

### La collecte de cellules souches

François va nous accompagner pour les prochains jours. Moi, je n'ai pas l'énergie et Ginette n'est pas assez confiante pour conduire dans la ville de Halifax. En plus, je n'ai pas conduit de voiture depuis le 5 août, date de l'accident. Merci Karine de nous passer ton chum.

Le voyage se passe bien et nous avons nos réservations pour le *Point Pleasant Lodge*. C'est une auberge proche de l'hôpital pour les patients qui fréquentent l'hôpital et les membres de leur famille.

Me voici maintenant au tournant de ma maladie. Lundi matin, jour C (pour collecte). Il est trop tard pour reculer. J'y vais avec

confiance et beaucoup d'énergie positive. Ginette et François m'accompagnent. Nous marchons jusqu'au département d'oncologie de l'hôpital pour la précieuse collecte. Je marche dans les couloirs de l'hôpital et je peux imaginer la réaction des gens en voyant passer un homme de cinquante-huit ans avec la tête d'un ourson en peluche qui sort de l'ouverture de son sac à dos. Dans un autre contexte, cela m'aurait gêné, mais aujourd'hui, je suis fier que Ti-Louis soit avec moi. C'est pour nous deux que je fais cela et il mérite d'être là.

Sans attente, on me dirige vers un des trois lits. Un homme est déjà en train de subir sa collecte. En quelques minutes, je suis connecté et le processus commence immédiatement. Le sang, sort de mon corps par une des lignes de *Hickman*, passe dans un centrifuge et revient dans mon corps par l'autre ligne. Lorsque le sang entre dans le centrifuge, à ce que j'ai pu comprendre, les cellules rouges se regroupent dans le fond, les plaquettes en haut et les cellules blanches restent au milieu. Un dispositif récupère les blanches. La procédure peut durer plusieurs heures. D'après les prises de sang qu'on m'a faites en arrivant, les résultats sont bons : le nombre de cellules blanches est important. Ti-Louis est à mes côtés et je tente de faire mes respirations pour me calmer. Je n'ai aucune douleur à l'exception de picotements sur les lèvres et le visage. Je prends des tablettes de calcium. Tout se déroule normalement jusqu'à ce que la machine commence à émettre un bruit étrange. Le personnel est inquiet et téléphone immédiatement pour un technicien. Je ne peux y croire. Non, non ce n'est pas possible. Pas encore un autre imprévu. Pourquoi pas une des deux autres personnes? J'ai probablement cassé un miroir dans les sept dernières années et je ne m'en souviens pas. La procédure continue malgré le bruit et à son arrivée, le technicien ouvre la machine et il essaie tant bien que mal de la réparer. Il ne peut faire plus pour l'instant. Elle n'est pas tout à fait silencieuse, mais elle fonctionne.

Couché sur mon lit, je vois arriver un monsieur qui me semble familier. Puisque je ne m'attends pas à voir quelqu'un que je connais ici, cela me prend quelques secondes pour reconnaître un ami, un ancien professeur qui habite maintenant à Halifax. Roger Arsenaault était enseignant coopérant lorsque je suis allé faire un stage d'enseignement à l'école W. A. Losier de Tracadie en 1975. C'était lui et une autre enseignante qui m'avaient matché avec Ginette pour la danse de Noël. Ce fut un stage qui m'a coûté cher, mais que je n'ai jamais regretté. Depuis

ce temps, nous nous rencontrons souvent dans des associations comme les *Jeux de l'Acadie*, les *Jeux des aînés de l'Acadie* et bien d'autres activités. Il est très impliqué dans la promotion de la langue française dans cette région. Keith Coughlan, un autre ami, et Roger sont responsables de la venue de la *Finale des Jeux de l'Acadie* en Nouvelle-Écosse. Roger et son épouse sont allés marcher le chemin de Compostelle, mais pour des raisons incontrôlables, ils n'ont pu le compléter. Ils ont loué une caravane et visité plusieurs pays d'Europe



**A Halifax pour la cueillette de mes cellules souches avec Ti-Louis**

Je suis bien content de le revoir; nous discutons quelques minutes puis il me laisse savoir qu'il va revenir nous apporter à souper ce soir à notre auberge. Cela nous sauvera de sortir et je pourrai me reposer. Un geste d'amitié des plus appréciés.

La collecte se termine après quelques heures. Une bonne quantité a été recueillie. Ils vont faire une analyse et s'il y a assez de bonnes cellules, je n'aurai pas besoin de revenir le lendemain. Bonne nouvelle! Cela est encourageant. Ils vont téléphoner pour m'avertir.

Gros somme en après-midi. Pendant ce temps, Ginette et François vont se promener aux alentours. Le téléphone me réveille et

l'infirmière à l'autre bout, m'avise que je dois me présenter de nouveau le lendemain matin. Pas de problèmes, c'était prévu à l'horaire.

Fatigué, je dois me rendre à un rendez-vous chez un dentiste. Tout va bien et il trouve que le spécialiste qui a posé mes implants a fait du bon travail. Je demande pour quoi un examen des dents et des gencives? Il m'explique que si des dents ont besoin d'être réparées, il faut le faire avant la greffe, car après, c'est trop dangereux pour l'infection. Il vérifie également pour être certain que les gencives ne sont pas infectées ou endommagées par le cancer.

À dix-huit heures, notre souper arrive; Roger nous présente un plat de riz, des légumes et de la truite et pour dessert, de la crème glacée. On ne s'attendait pas à cela.

Mardi matin, retour au centre d'oncologie pour une deuxième collecte. Je suis le premier arrivé et je choisis mon lit. Les infirmiers me semblent un peu distants ce matin en me préparant. En attendant que la procédure débute, une préposée du personnel de l'hôpital s'approche de mon lit et m'informe que le responsable du département va venir me rencontrer. Il y a un petit problème et m'assure qu'il n'y a rien de grave. Elle ne peut m'en dire davantage. J'aurais voulu lui dire que quand tu es assis dans un lit d'hôpital, dans la section d'oncologie et que quelqu'un te dit que ce n'est pas grave, je ne sais pas pourquoi, mais je suis un peu sceptique. Dans ma situation avec tous les imprévus, les effets secondaires et autres, je ne suis pas du tout rassuré.

Un grand monsieur entre dans la salle et l'infirmier me pointe du doigt. Il vient dans ma direction et se présente. Ti-Louis est prêt à lui sauter dessus. Il m'informe, qu'hier soir, ils ont entreposé mes cellules souches dans un congélateur, mais que celui-ci n'a pas fonctionné. Ils ne savent pas si ma collecte de sang d'hier est encore bonne. Ils vont faire des tests ce matin et recevoir les résultats un peu plus tard. Ils vont commencer la procédure pour en recueillir d'autres en-cas. Well de well de well! Encore un imprévu. Je veux ben croire que je suis spécial, mais à ce point-là, c'en ai rendu comique. C'est pu une farce. Je ne sais pas s'Il veut savoir comment je peux en prendre, mais là je commence à en avoir mon quota. « Si Tu veux que je Te le dise, j'en ai assez. » J'ai lu quelque part qu'Il nous donne seulement ce que l'on peut prendre. « Je ne me suis jamais vu comme quelqu'un de brave alors Tu peux arrêter n'importe quel temps, le verre commence à déborder dans mon cas. »

Avant l'heure du dîner, le responsable du département revient me voir pour m'informer que d'après les analyses, il n'y a pas de dommage. Le congélateur est resté froid même s'il n'a pas fonctionné. Les cellules blanches de ce matin iront rejoindre les autres. Malgré ses informations, je voulais être certain que cela n'allait pas les rendre moins efficaces et moins résistantes.

Quelle richesse! Roger et Cécile, son épouse, arrivent avec un souper aux pétoncles, salade de fruit, et dessert. Il faut bien fêter cela. Après le souper, ils nous montrent les photos de leur voyage et nous racontent leurs anecdotes, pas de Compostelle, mais de leur séjour dans les différents pays d'Europe. La soirée est très agréable et cela me fait du bien. En plus, je suis très touché par toute l'attention qu'ils nous portent. Merci beaucoup!

Le lendemain matin, nous rencontrons une dame qui nous explique la procédure de la greffe de « Jour -2 » à « Jour +100 ». La journée de la greffe est, pour eux, le « Jour 0 ». Les deux jours précédant la greffe sont identifiés comme « Jour -2 » et « Jour -1 ». Ensuite, tous les jours après la greffe sont des « Jours plus ». Elle me dit que la procédure est plus facile que la collecte. Cela me rassure, car tout s'est relativement bien passé.

Le mois d'avril passe tranquillement. Je vais passer des tests pour mes poumons et pour mon cœur en plus de faire un test de vingt-quatre heures; tout cela en prévision de ma greffe.

Le 14 avril, François et Karine viennent nous rendre visite dans le milieu de la semaine. Je trouve cela étrange, mais dans ma condition, tout est étrange. Avant de partir, ils nous donnent chacun un cadeau. J'ouvre le mien et je découvre des bavettes de bébé. Je comprends tout de suite, mais Ginette pense que c'est pour moi lorsque je serai à l'hôpital. Ginette ouvre le sien et trouve des sucettes de bébés. J'espère qu'elle ne pense pas que c'est pour moi. Tiens, la lumière se fait; nous allons être des grands-parents. Nous nous sautons dans les bras en nous essuyant les yeux. Quelle belle surprise! Une vie nouvelle est en train de se former dans ce petit ventre!



Une fois les futurs parents partis, cette nouvelle me rend très émotif et me fait beaucoup réfléchir. Dans ma condition, est-ce que je vais pouvoir voir l'enfant et si oui, pour combien de temps? Je dois tout faire pour que tout se passe bien et que je puisse vivre longtemps assez pour voir ce petit être grandir. Si j'avais de bonnes raisons d'avoir une greffe, celle-ci vient s'ajouter pas mal haut dans la liste. « Je vais être grand-père! »

Le reste du mois se déroule bien. Je fais bien attention de ne pas attraper de rhume ou de grippe. Je sors très peu en public. Une des rares sorties fut à la coiffeuse pour une coupe ultra courte. Je ne veux pas attendre de perdre les cheveux avant de les faire raser. Je serai plus à l'aise et le choc sera moins grand si cela arrive.

## La greffe

### Dimanche 25 avril – décompte Jour -3

Le grand jour G – pour greffe – est arrivé. La valise est terminée. Elle n'est pas très grosse et renferme surtout mes pyjamas, mes médicaments et des objets personnels comme mon ami Ti-Louis, des livres, des CD de musique de relaxation et autres... Ce n'est pas comme préparer sa valise pour aller en vacances ou partir pour Compostelle. Ta valise, tu y places ce dont tu vas avoir besoin pour ton séjour. En plus du matériel, tu y ajoutes tes inquiétudes, ton excitation, tout dépend où l'on va. Moi, dans celle-ci, j'y place l'espoir, la confiance en l'équipe médicale et ma foi en Dieu. Après ma session avec Diane, cela m'a beaucoup rassuré. Je suis prêt.

Le dimanche 25 avril, nous nous rendons à Moncton chercher François et nous partons pour la Nouvelle-Écosse. Michel arrive en après-midi à l'aéroport de Halifax. Il va se faire conduire par la navette jusqu'à notre auberge. Je suis bien reconnaissant que ma famille soit avec moi. Le voyage se passe bien et nous logeons au même endroit que la dernière fois.

## Lundi 26 avril – décompte Jour -2

Les signes vitaux sont normaux. Une pharmacienne vient vérifier les ordonnances que nous avons dû apporter avec nous du Nouveau-Brunswick. Je dois commencer à prendre certains médicaments immédiatement.

Par la suite, rencontre avec Gertrude qui nous explique les procédures des deux prochains jours et nous fait visiter le département. Nous rencontrons ensuite le médecin responsable de la greffe. Un type très rassurant qui trouve que je semble être en bonne forme et dans une condition idéale comparativement à ceux qu'il voit habituellement. Cela m'encourage, mais il doit dire cela à tous les patients.

## Mardi 27 – décompte Jour -1

Aujourd'hui, le grand nettoyage aux agents javellisant. Je suis branché afin de vérifier mes signes vitaux durant la procédure. Je prends des médicaments contre la nausée et autres effets secondaires. La chimio est administrée par ma ligne de *Hickman*. C'est sans douleur. Je regarde ce poison entrer et je pense qu'il est là pour mon bien. « Mes cellules doivent mourir pour revivre. » Je demande à l'infirmière ce qui arriverait au sujet de ma greffe si demain je suis trop malade pour la recevoir. Elle me dit : « Nous n'avons pas de choix; avec le traitement que tu as reçu aujourd'hui, si tu ne reçois pas ta greffe, tu meurs. Nous devons te l'administrer quoiqu'il arrive. » C'est assez facile à comprendre. Le traitement terminé, nous retournons à la chambre.

Le reste de la journée se passe comme dans un rêve. Je sais que quelque chose se passe en dedans de moi, mais je ne peux rien y faire et je dois accepter ces changements.

La nuit est très agitée et j'ai de la difficulté à dormir. Je fais de la visualisation et j'écoute de la musique sur mon MP3.

## Mercredi 28 avril – décompte Jour 0

Finalement, le jour se lève. Le grand jour est arrivé. Presque un an que je suis sur le qui-vive; dix mois depuis que je sais que j'ai un myélome.

Ce matin, je marche avec Ginette vers ma vie, vers ma deuxième chance. J'ai seulement le droit d'avoir une personne avec moi avant et pendant les deux semaines suivant la greffe. Cette personne doit être présente en tout temps pour aider les infirmières quand celles-ci ne sont pas disponibles pour m'administrer mes médicaments, prendre ma température et me surveiller. C'est cette personne qui aura accès à ma chambre durant mon isolation.



**La garde tient mes cellules souches dans sa main droite**

Je suis branché sur le moniteur. La poche de sang avec mes cellules souches arrive finalement; elles vont réintégrer leur milieu familial, reprendre leur travail et me donner une nouvelle chance. Ti-Louis et moi-même sommes excités à l'idée de ce **miracle** et nous sommes très émus. C'est bien un **miracle**, car grâce à cette petite poche de cellules, je vais pouvoir reprendre ma vie en main. Cette toute petite poche va me permettre à nouveau d'être un époux, un père, un ami, un

frère. Je vais pouvoir devenir grand-papa, marcher, manger, rire, faire fâcher les autres, aimer et profiter au maximum de la vie. Ce miracle et ce cadeau ont plus d'importance à mes yeux que toutes les possessions, les honneurs, les victoires que j'ai pu accumuler au cours de ma vie. Un petit sac rouge qui semble insignifiant, mais cette pochette, c'est mon salut, mon futur.



**Le médecin responsable de la greffe**

La procédure dure environ trente minutes. Une odeur de brûlé se fait sentir dans la chambre et ma bouche goûte les aliments calcinés. C'est vraiment étrange. Une petite sucette enlève partiellement le goût. L'infirmière dit que c'est le produit qui est utilisé pour protéger les cellules durant la congélation. Ben d'accord, mais d'où et comment cette senteur se propage-t-elle? Au travers des pores de la peau? C'est la seule explication.

En marchant dans le corridor, je me sens plus fatigué que d'habitude. Mes jambes sont molles et mon équilibre fait défaut. Nous rencontrons Rogers qui est venu aux nouvelles. Je sais que ce n'est pas loin, mais je lui demande de me conduire à notre auberge. Il y a un service de navette entre l'hôpital et l'auberge, mais je préfère l'auto, car avec la navette je ne sais pas par quelle route elle passera et quand

j'arriverai. La marche jusqu'à la voiture est difficile. L'effet de la chimio d'hier commence à faire son effet.



*François, Ti-Louis et Michel après la greffe*

## Jeudi 29 avril – Jour + 1

En me levant ce matin, j'ai le cœur à l'envers et dès mon lever, je dois me rendre aux toilettes « parler au gros téléphone blanc ». Je n'ai pas faim et pendant que les autres vont déjeuner, je reste couché. Encore ce matin, il y a une odeur de brûlé dans la chambre.

François vient me conduire à l'entrée de l'hôpital avec l'auto. L'infirmière doit me rencontrer avant de partir pour Moncton afin de s'assurer que tout va bien. Je me sens relativement bien jusqu'à mon arrivée au rendez-vous. Là, j'ai de la diarrhée, j'ai mal au cœur, je suis faible, ma température est un peu élevée et je sens un vent de panique m'envahir. Gravol, Ativant, Imodium, tout y passe. Il n'est pas question que je parte comme cela, mais je ne veux pas me faire prendre ici pour deux ou trois semaines en isolation. Après environ trois heures d'attente, je me porte mieux et nous reprenons la route. Je suis surpris de la façon dont mon corps réagit, car d'après les directives reçues, ces symptômes ne devaient apparaître qu'au cinquième jour. Depuis le début, il n'y a pas

grand-chose qui marche comme prévu, mais je suis ici, je suis encore vivant. Il y en a sûrement des pires que moi.

« Mon Dieu, mon Dieu, la route va être longue; aide-moi! » Avec les changements de vitesse, les arrêts aux lumières, les accélérations, je me sens mal. Environ vingt minutes après notre départ, je dois aller aux toilettes. Pas au prochain garage, tout de suite. Arrêt sur le bord de l'autoroute. Il pleut, mais c'est une urgence. Petite marche dans le bois et quel soulagement! Il était plus que juste, mais j'ai quand même dû laisser mes petites culottes dans le bois.

J'ai beau essayer de me relaxer, faire de la méditation, essayer de dormir, rien n'y fait. Après ce qui m'a semblé une éternité, nous arrivons finalement au City Hospital. J'ai bien hâte de me coucher.

Lorsque j'arrive au sixième étage, ma chambre d'isolation est prête. Nous rencontrons un couple dont le mari a subi une greffe quelque temps passé. Il semble en forme.

Dès mon arrivée dans la chambre, je suis branché à une tige pour soluté. La pieuvre est chargée de sacs de médicaments de toutes sortes. Il y a assez de tubes que les infirmières doivent placer des jonctions en Y pour rejoindre la ligne principale. Je dois être nourri par intraveineuse, car je suis trop faible et pour prévenir la contamination par la nourriture.

Pour les quinze premiers jours, soit de Jour +1 à Jour +15, je me souviens de peu de choses et peu de choses se sont passées du côté visible. Mais du côté invisible, c'est durant cette période que tout s'est joué. Ce fut le temps le plus important de ma vie. Je vais tenter de vous expliquer ce dont je me souviens, mais, je ne vais pas, comme précédemment, vous nommer toutes les sortes de médicaments que j'ai eu à prendre et ainsi de suite.

Les quatre premiers jours sont assez stables. Tôt le matin, une infirmière vient prendre un échantillon de sang; par après, c'est la prise des médicaments et à intervalles réguliers la vérification de mes signes vitaux. Selon ma condition, ils me placent des petites poches pour la nausée et autres éventualités.

Je dois porter une couche, en cas, car depuis mon dernier traitement de chimio, la diarrhée ne me quitte plus. C'est toute une aventure que de me rendre à la salle de bain avec ma pieuvre, ma couche et ma robe d'hôpital. Heureusement que je m'étais pratiqué sur le *Camino* lorsque je devais aller uriner avec mon sac à dos, la pluie et le vent qui frappait dans mon poncho, je devais réussir à tenir tout cela. Faut bien en rire un peu!

Je suis installé dans une grande chambre. C'était probablement une chambre pour deux personnes transformée en simple. Je vois à l'extérieur par la fenêtre. J'ai un écran de télé assez grand accroché sur le mur en face de moi et à côté, deux photos, une de ma grande famille et l'autre avec mes deux fils et leurs amies, Ginette, moi et Ti-Louis, ma petite famille. La télévision et le câble sont offerts par la compagnie. Pas besoin de payer en argent, nous payons en souffrance. Toute personne qui entre dans la chambre doit porter des vêtements verts aseptisés et un masque pour me protéger contre les infections. Je n'ai pas la permission de prendre une douche pour un certain temps. De toute façon, je ne pourrais pas.

Ce qui nous intéresse au plus haut point ce sont les chiffres concernant mes cellules blanches, les rouges et les plaquettes. Comme prévu, chaque jour, ils diminuent de plus en plus pour atteindre la zone critique de zéro aux environs des Jours +5 à +8. Comme prévu, plus les chiffres atteignent la zone critique, plus je me sens mal. Je devrais dire plus inquiet, car je n'ai pas de douleur physique. Jusqu'à présent, plus les chiffres descendent, plus la chimio fonctionne.

Les Jours +5 à +8, sont très spéciaux à tous les points de vue. Ce furent les jours les plus difficiles de ma vie; mon corps me laissait tomber, mais mon âme avait décidé de rester encore un peu sur la terre. Ces jours, je les ai passés dans le néant, le désert, je n'existais pratiquement plus. J'étais autant de l'autre côté que de celui-ci. Je m'étais soumis à la volonté du Plus Grand, j'étais prêt à quitter ce monde. J'étais en paix avec moi-même et avec le Seigneur. Je me disais : « Que sa volonté soit faite! »

Ces quatre jours ont semblé une éternité; le jour, la nuit, le matin, le soir, je ne me rendais compte de presque rien. Seule l'horloge accrochée au mur était témoin de ma souffrance. Les minutes devenaient

des heures, les heures des journées, les journées des semaines. Ma vie se déroulait comme un film au ralenti dans mon esprit, des rêves se profilaient dans le lointain. C'était agréable et rassurant que je puisse commencer à faire des rêves pour le futur. C'est à ce moment que j'ai pensé au titre de ce livre, *Les chemins de plus en plus fréquentés*. Je sentais que toutes les pièces de mon jeu de domino étaient tombées et qu'il fallait commencer à les remettre debout. Pendant tout ce temps où les dominos s'étaient écroulés, Ginette avait été la table qui recevait le choc de chaque pièce qui tombait.

Un matin pendant les Jours +5 à +8, Ginette arrive et je suis en pleurs. Après quelques minutes, nous pleurons tous les deux. Elle téléphone à Diane et lui lance un message de détresse. Celle-ci arrive à la rescousse et passe une bonne heure avec moi et une autre heure avec Ginette. Cela me calme, me guide et me remet les idées en place. Les idées noires et embrouillées sont remplacées par des pensées plus positives. Elle me laisse quelques pensées à lire pendant la journée.

À partir du Jour +8, mes comptes de cellules et de plaquettes commencent à monter. Chaque jour nous attendons la feuille avec impatience pour vérifier la progression. Je dois recevoir une transfusion de sang. C'est dans un moment comme celui-ci que tu réalises, qu'une personne a fait un don de sang et que ce don va t'aider à vivre. Merci!

Mon oncologue vient se montrer le bout du nez de temps en temps. Il semble satisfait de la progression.

Comme vous pouvez l'imaginer, nous avons beaucoup de temps à nous. Ginette a inventé un jeu pour faire passer le temps plus vite. À chaque journée, elle marque sur le tableau à quel jour je suis rendu avec ma greffe. Au deuxième jour par exemple, elle essaie de trouver des mots qui ont le même son que « deux ». Exemple : « deux » rime avec pieux, vieux, bienheureux; vous avez l'idée! Après quelques jours, les infirmières qui viennent dans la chambre essaient, elles aussi, de jouer. Même que certains contacts électroniques envoient des mots à Ginette sur son iPhone. Certains jours, les rimes sont plus difficiles à trouver comme le Jour +11. Quels mots riment avec onze? À part les chiffres 71 et 91, il n'y en a pas beaucoup.



Surprise au Jour +9 -, je suis transféré dans une chambre à quatre lits. Surprise, car je ne pensais pas sortir de l'isolation si vite. J'ose me convaincre que mes comptes de cellules montent graduellement et qu'ils sont hauts assez pour sortir. J'ai su par la suite qu'une autre patiente avait pris ma place un peu plus tard dans la journée.

Samedi, Jour +10, je commence à manger graduellement. Je ne reconnais plus les infirmières qui m'ont soigné depuis le début, car pour la première fois je vois leur visage.

Michel est venu me dire au revoir ce matin. Il s'en retourne à Ottawa par avion. J'apprécie beaucoup le temps qu'il prend de son travail pour être avec nous. Je suis cependant plus confiant cette fois-ci que lors de son dernier départ.

Ginette ne devait pas venir aujourd'hui, car elle doit assister à la graduation de sa nièce qui reçoit son diplôme en médecine. Mais, elle réussit à s'évader pour venir faire un petit tour. Elle s'ennuyait trop de moi!

En après-midi, mon frère, Patrice, et Claudette viennent passer la journée avec moi. Je ne suis pas trop un bon hôte, car je dors souvent et je n'ai pas beaucoup d'énergie pour parler. En tout cas, c'est bien apprécié. Je ne doute pas que mes autres frères et sœurs aimeraient être ici, mais vu la distance, cela n'est pas toujours possible.

## Jours +10 à +24

Les Jours +11 à +13 se déroulent normalement. L'assistante de mon oncologue vient me visiter tous les jours et tout se déroule comme prévu. J'entends même dire que vendredi, je pourrais sortir. Cela me motive et m'encourage à manger, à me raser et à me lever de temps en temps.

Dans la nuit de jeudi à vendredi, je sens une douleur dans mes yeux. Je n'y fais pas attention croyant à un rêve. En me réveillant, je me touche les yeux et la même douleur réapparaît. Plus la matinée avance, plus la douleur est intense et j'ai de la difficulté à maintenir les yeux ouverts. J'en parle à l'infirmière qui prend ma température

immédiatement. L'assistante de l'oncologue arrive et confirme que je fais une infection. Ma sortie devra attendre au moins une autre semaine. Je vais recevoir des antibiotiques et je dois être plusieurs jours sans fièvre avant de pouvoir m'en aller. L'assistante me dit que si j'étais sorti ce vendredi, cela aurait été un record pour le plus petit nombre de jours d'hospitalisation après une greffe. Au point où j'en suis, ici, j'ai tous les soins nécessaires, cela ne me dérange pas plus que ça de rester.

Le dimanche suivant soit le 16 mai, Jour +18, c'est la rencontre annuelle des pèlerins qui ont marché sur un des chemins de Saint-Jacques. Cela me fait de la peine, mais je ne pourrai y participer cette année.

Le samedi 22 mai, Jour +24, je n'ai plus de température depuis plusieurs jours et j'ai finalement mon congé de l'hôpital. Je ne suis pas fort, mais je ne suis pas mort.

Si quelqu'un m'avait dit que je passerais en travers de tout cela, je ne l'aurais pas cru. D'un autre côté, je ne sais pas ce qui m'attend dans le futur et c'est mieux ainsi.

Les deux derniers mois ont été très occupés. Il est étrange de revenir à la maison après tout ce temps. Je dois reprendre un semblant de vie normale. Le rythme est lent et les déplacements encore plus. Je me repose beaucoup. Beaucoup de mon temps est consacré à Ti-Louis, à lire et à essayer de bien manger. En parlant de manger, je ne peux manger de fruits à l'exception de ceux qui ont une épaisse pelure avant jour +100 de ma greffe. Cela ne me dérange pas, car je peux manger tout le reste. Je fais du dépistage chez les personnes qui viennent me voir pour m'assurer qu'elles n'ont pas la grippe ou qu'elles ne sont pas malades. Avec mon système immunitaire en phase de reconstruction, je dois faire attention aux germes. Si je vais dans des endroits où il y a du monde, je porte un masque.

Je me lève et à chaque matin et je remercie le Seigneur de la journée qui s'en vient. Je passe une partie de mon temps à regarder dehors. Avant, je n'aimais pas voir les pissenlits sur mon gazon, mais maintenant c'est un plaisir de les observer pousser. Une greffe, ça ne change pas le monde, mais ça change mon monde. J'essaie de marcher le

plus possible sans me fatiguer, car je dois passer un test sur le tapis roulant dans quelques semaines.

Le 21 mai, j'ai ma première rencontre avec mon oncologue au City Hospital. Le matin, je vais pour des prises de sang et dans l'après-midi je vais à mon rendez-vous. Le docteur est bien content que j'aie engraisé depuis la greffe et il aimerait que je maintienne ce poids. D'après les résultats, tout se déroule normalement. Il ne donne pas beaucoup d'information, mais ne semble pas préoccupé, alors j'en conclus que tout va bien.

Le 25 juin, Jour +58, je rencontre le cardiologue pour un « Stress Test » sur le tapis roulant. Je trouve cela étrange qu'il me fasse passer un test physique seulement deux mois après ma greffe. Je suis aussi surpris que lui que je me sois rendu à neuf minutes. Il me dit que bien des gens ne peuvent pas se rendre à ce niveau. Dans ma condition, c'est excellent. J'étais fier lorsqu'il a arrêté la machine, car j'étais sur le point de peser sur le bouton arrêt. Il est conscient que je ne fais pas beaucoup d'exercice, mais il aimerait que je perde un peu de poids. Là j'ai un petit problème. Le cardiologue veut que je diminue mon poids et l'oncologue veut que j'en prenne un peu plus. Qu'est-ce que fais? Je mange une journée pour l'un et pas du tout un autre jour pour l'autre?

Dans la première partie, j'avais parlé des pèlerins du Québec, Louis, Diane, Sylvie et Jeanine, que nous avons rencontrés sur le Chemin du Puy-en-Velay en France. Je disais également au début de cette deuxième partie, que nous avons été à Québec les rencontrer avec les pèlerins de France. Pendant toute l'année, ces amis québécois voulaient venir me voir. Avec la chimio, et tous les inconvénients, il était difficile pour Ginette de garantir que j'allais être chez nous. En tout cas, après avoir reçu des nouvelles que la greffe s'était bien passée, ils décident de descendre pour quelques jours. Pour moi, ce fut un des beaux cadeaux de ma maladie. De savoir que de parfaits étrangers rencontrés deux ans passés sur le Chemin de Compostelle, veulent aujourd'hui venir me voir. Cela me dépasse; je suis très ému.

Dans la deuxième semaine de juin, les quatre amis arrivent dans notre cour. Les retrouvailles sont émotives surtout de ma part et très chaleureuses. Jeanine et Sylvie m'offre le livre *365 méditations sur les chemins de Compostelle*. Louis et Diane nous donnent des chocolats de

la Belgique que Louis avait apportés de son pays natal. Bernard Mazerolle, un bon ami, un ancien entraîneur associé, pêcheur en plus, nous apporte du homard pour notre souper, un festin!

Nous visitons une partie du Parc national Kouchibouguac avec d'autres pèlerins de l'Acadie. Après un bout de temps, je retourne à l'auto et j'écoute les nouvelles – avec les retraités, « écouter les nouvelles » veut dire dormir. Le temps passe rapidement et le matin suivant, Sylvie et Jeanine prennent le chemin du retour et en après-midi, après avoir encore mangé du homard, Diane et Louis partent eux aussi. Ce fut un bel intermède dans ma convalescence. Lors du « Stress Test », cela m'avait donné confiance. Cette visite m'a changé les idées, je me suis amusé, j'ai ri et cela m'a fait du bien. Ma convalescence a monté d'un cran.

Au début juillet, j'ai des tests de sang et d'urine à l'hôpital Sainte-Anne-de-Kent. La journée suivante, en route pour notre chalet à Grande-Anse, les bagages sont moins nombreux que les années précédentes. Ah! Qu'il est bon de se retrouver dans un environnement paisible et rempli d'énergie positive! Mon beau-frère Daniel coupe le gazon pour moi et cela m'aide beaucoup. Même chose pour notre maison à l'Aldouane; un employé se charge d'entretenir le terrain extérieur pendant l'été.

Le 20 juillet, petit retour à Moncton pour une rencontre avec la néphrologue et des tests pour l'oncologue. J'essaie de faire coordonner les rendez-vous des deux spécialistes, dans la même journée.

Au début du mois d'août, je commence à faire de petites marches de dix à quinze minutes; je les mesure à la minute, non plus aux kilomètres. Entre la lecture, les nouvelles, les périodes de détente, c'est la seule activité physique que je fais. Chaque semaine, j'ajoute quelques minutes au temps de marche. J'aime bien cela et je m'imagine marchant sur un des chemins de Compostelle. Intérieurement, j'aimerais y retourner un jour. Mais, je réalise que mon organisme n'est pas tout à fait prêt, car soudainement, je me sens fatigué et dois m'arrêter de marcher. L'oncologue m'a dit que je devrais attendre de dix-huit à vingt-quatre mois avant de reprendre une vie normale. Je pensais que je pouvais peut-être accélérer les choses, mais non, je ne peux pas prendre de raccourci

cette fois-ci. Les routes de plus en plus fréquentées ne sont pas toujours abruptes.

Je croyais faire comme avant en traitant mon corps comme une machine indestructible; mais là, je m'aperçois que je l'ai probablement trop poussé depuis ma jeunesse. Étant jeune, je travaillais très fort sur la ferme. Lorsque je jouais au soccer, je devais toujours donner le maximum. Je me souviens au secondaire lors d'un tournoi de badminton, il y avait un garçon plus vieux que moi qui jouait depuis plusieurs années. Personne ne pouvait le battre. En finale, à la grande surprise générale, je réussis à gagner. À partir de cet instant, je me suis dit que si je voulais atteindre quelque chose, je devais travailler plus fort que les autres. Je voyais la vie comme une lutte à tout moment. Étant donné ma petite taille, je devais m'entraîner davantage que les autres pour compenser le manque de grandeur et d'habileté. À niveau égal, celui qui s'entraîne le plus fort va gagner. Moi, je n'étais pas à niveau égal alors, je devais travailler deux fois plus fort. S'il pleuvait, ventait, neigeait, j'allais quand même m'entraîner, car je savais que les autres n'iraient pas. C'était mon avantage. Si je faisais du ski de fond et que les pistes n'étaient pas en bonne condition, certains skieurs ne s'entraînaient pas; moi oui, c'était mon avantage. C'était comme cela lorsque je m'entraînais et la recette est demeurée lorsque je suis devenu entraîneur. J'étais perfectionniste jusqu'à un certain point. Je voulais surtout que les athlètes s'entraînent plus fort que les autres et qu'ils possèdent l'avantage et le succès. Je suivais des camps pour pouvoir posséder les meilleures et les dernières techniques afin de les montrer aux athlètes. Je ne pense pas que cela était malsain. Là où je m'aperçois qu'il aurait dû y avoir des changements, c'était au niveau de l'équilibre entre l'effort et le repos mental et physique. J'oubliais ma condition humaine...

Je réalise que j'ai été très dur sur mon corps depuis ma jeunesse. Tout récemment encore, lors de mes deux pèlerinages, j'ai été malade à chaque occasion. La première fois, j'ai marché jusqu'à ce que ça passe. À la deuxième occasion, j'ai bien essayé de marcher malgré la maladie, mais après deux jours, j'ai dû me rendre à l'hôpital. Je me disais « Mind over body », mais là, le « body » a eu raison du « mind ».

Le mois se déroule rondement. Je dois retourner à Moncton pour un IRM. Les prises de sang se font régulièrement, mais je peux les faire

prendre à l'hôpital de Caraquet. Les bonnes journées se succèdent avec les moins bonnes, mais je suis vivant et il y en a des pires que moi.

Je ne peux faire de comparaison parce que je n'ai jamais été là, mais en regardant les gens de mon âge, je me sens comme un vieux de quatre-vingt-cinq ans. Je marche et me déplace lentement, l'énergie est très basse, mes jointures et mes articulations sont raides, je ne sais pas ce que l'avenir me réserve, mon alimentation est réduite et certains de mes systèmes ne fonctionnent plus comme avant à cause de la chimio. Les gens me disent que j'ai bonne apparence. Je leur dis merci, mais je leur explique que l'extérieur n'a pas été touché comparativement à l'intérieur.

À la fin du mois, la température est humide et le froid commence à s'installer. D'habitude, les mois d'août et septembre sont très beaux, mais pas cette année. Je suis désolé de partir de mon refuge de méditation au bord de la mer, mais, étant donné que mon organisme est encore faible, je préfère retourner chez nous.

Les derniers mois de l'année 2010 s'écoulent tranquillement, mais sûrement. Au lieu d'avoir une bonne journée et une moins bonne, j'en ai de plus en plus de bonnes que de moins bonnes. Je me sens de mieux en mieux, mais l'énergie n'est pas au rendez-vous. Cela m'impatiente un peu et j'en parle avec mon oncologue. Il me fait réaliser que dans la dernière année, j'ai eu un accident, des traitements de chimio, une collecte de cellules souches et une greffe. J'ai eu des médicaments pour assommer un cheval et j'ai eu de l'anesthésie. Vu de cet angle, cela me ramène un peu sur terre.

Le 9 décembre, Karine et François sont les heureux parents d'un beau garçon. Mathis est en bonne santé. C'est tout un événement pour les parents, les familles, la mamie et pour moi. C'est l'euphorie! En plus d'être papé, je vois en Mathis le Ti-Louis, mon alter ego, qui essaie de revivre et prendre sa place.

Lorsque François et Karine nous ont annoncés au mois d'avril qu'ils allaient être parents, cela correspondait à la période entre ma collecte et ma greffe de cellules souches. Dans le suivi thérapeutique que je faisais avec Diane, cela correspondait également à la naissance de Ti-Louis. Pour moi, le synchronisme était évident. C'était bon signe.

Dans le mois de décembre, je suis invité à donner une petite conférence au groupe d'enseignantes et d'enseignants retraités de notre cercle. Je prépare mes notes dans lesquelles je fais le parallèle entre mes pèlerinages en Europe et le cancer. Malheureusement, le matin de la rencontre, je ne me sens pas assez solide émotionnellement et je dois annuler. Cela me fait de la peine, mais je dois penser à moi en premier. Je me rends compte que mon côté physique prend du mieux, mais que mon état émotif est encore très fragile.

Avec la venue du nouveau poupon et mon état de santé, nous décidons de passer les fêtes dans la région. D'habitude, nous nous rencontrons tous à Grande-Anse dans le temps des fêtes. Cette année, nous passons quelques jours à Moncton pour Noël. La famille de Karine est là et nous avons bien du plaisir. Nous allons à la messe de minuit à Saint-Anselme. Je remercie le Seigneur pour le cadeau de vie que j'ai reçu dans la dernière année. J'essaie de rester calme, mais avec toute l'excitation, c'est difficile.

Nous retournons à Dieppe pour passer le Nouvel An avec la nouvelle petite famille. Dommage que ce soit en ville, car je ne peux pas sortir mon fusil pour tuer la dernière année. J'en aurais ben tiré quelques coups. Dans l'ancien temps, lorsqu'une famille avait eu une mauvaise année, le père tirait un coup de fusil en l'air comme symbole qu'il tuait la vieille année.

## L'année 2011

Le début de l'année commence de travers. Quelques jours après notre arrivée de Dieppe, je me sens faible et fiévreux. Après quatre jours au lit, je n'en peux plus et je vais voir mon médecin de famille qui me prescrit des antibiotiques. Je demeure couché pour un autre huit jours. Au treizième jour, je commence à me lever. Wow! Quelle fête du jour de l'An! Il va falloir faire attention, mon corps n'est pas encore assez fort pour faire des folies. J'ai pris des chances pendant les fêtes et cela aurait pu être pire.

Malgré tout cela, l'année s'annonce positive. L'oncologue et la néphrologue me surveillent de près et je dois passer des tests sanguins tous les mois.

L'été dernier, je me sentais comme un aîné de quatre-vingt-cinq ans, maintenant c'est plutôt dans les quatre-vingts. C'est bon signe! Le premier mars c'était mon anniversaire de naissance, mais le 28 avril 2011, c'est le premier anniversaire de ma renaissance. Yahooou!

À un certain moment de ma vie, sans trop prendre cela au sérieux, j'avais réalisé qu'il y avait plus de jours en arrière de moi qu'il y en avait en avant. Après mes problèmes de santé, cette réalité prenait un autre sens. C'était de plus en plus évident que les jours à vivre étaient moins nombreux et qu'ils m'étaient comptés. Mais, pas question de baisser les bras. Maintenant, je vis pour savourer chaque jour à son maximum et pour en vivre le plus possible. Mon âme n'a pas fini de créer et d'expérimenter et je vais l'aider dans ce sens.



## Postface

Nous avons chacun notre façon de vivre et d'accepter l'annonce d'une mauvaise nouvelle. Lorsqu'elle concerne une autre personne, cela nous attriste et crée un certain malaise, mais la vie continue. L'annonce de notre propre maladie crée tout un choc et les répercussions sont nombreuses. La vie continue, mais toi, tu ne fais plus partie de cette vie-là. Je ne m'étais pas préparé à cette éventualité même si plusieurs indices pointaient dans cette direction. Nous avons toujours une chance que cela soit moins grave que prévu et notre instinct de survie nous protège. Il existe toujours dans toute personne une parcelle de force pour le remettre debout.

Quoique cela affecte les membres de ma famille et des amis autour de moi, mes malaises, mes douleurs, mes appréhensions, mon cancer m'appartiennent et je suis seul à vivre avec cela. Cela m'appartient jusqu'au jour où je décide de m'en débarrasser.

Quand les gens me demandaient comment ça va, je leur répondais bien ou mal en fonction des jours, mais je ne pouvais leur exprimer le degré de souffrance ou de découragement que je ressentais. J'étais seul, mais je pouvais sentir la solidarité, l'appui et l'inquiétude des gens à mon égard.

Après les premiers mois de ma greffe de cellules souches, je trouvais que la guérison ne progressait pas assez vite. Je marchais pour reprendre ma condition physique, mais après quelque temps je retombais plus fatigué qu'auparavant. J'étais pressé de guérir et j'essayais de prendre des raccourcis, mais mon corps ne le voyait pas ainsi. Au début, je voulais guérir mon corps le plus rapidement possible, mais ce n'était pas lui que je devais guérir. Lorsque j'ai compris que je devais avant tout guérir mon moi intérieur, que je devais écouter, prendre soin, aimer mon petit enfant intérieur, lâcher prise sur les choses matérielles, là, seulement là, la guérison s'est pointé le bout du nez. Pendant toutes ces années, je croyais que le corps était au centre de tout, la pièce maîtresse de mon existence. Je prenais enfin conscience que le corps n'était qu'un véhicule qui transporte quelque chose de plus important.

Dans cette deuxième partie de mon livre, j'ai tenté d'expliquer les événements selon la séquence dans laquelle ils s'étaient produits. Ce fut difficile par endroits pour deux raisons – la première c'est que je ne me souvenais tout simplement pas étant sous l'influence de sédatifs très puissants – la deuxième, c'est que je m'en rappelais, mais que cela était très douloureux de revenir sur ces moments. J'ai été obligé d'arrêter d'écrire les soirs avant de me coucher, car je faisais des cauchemars et je me sentais très anxieux. J'ai dû faire des exercices de détente après certaines sessions d'écriture. J'avais enfoui dans une partie de mon cerveau les moments les plus douloureux. D'une certaine façon, je n'avais pas le choix, car je devais continuer mon retour à la vie normale. J'avais assez de choses à faire sans me préoccuper de ce qui venait d'arriver. Il faut dire que ce processus d'écriture m'a servi de grand nettoyage émotif, la catharsis nécessaire à la guérison intérieure.

Je pensais que cette deuxième partie allait être facile, mais je me suis vite rendu compte du contraire pour les raisons mentionnées ci-dessus. Je fais maintenant de la projection sur la dernière partie et cela m'inquiète beaucoup, car je suis dans le processus de guérison et l'apprentissage de certaines techniques n'est pas terminé. J'espère que cette troisième partie va compléter le tout et que les lecteurs pourront faire le lien avec ce que j'ai écrit précédemment.

***« Ne vous inquiétez pas d'avancer lentement.  
Inquiétez-vous seulement si vous êtes arrêté. »***

Proverbe chinois

## Annexe H

### Qu'est-ce que le myélome multiple?

Le myélome multiple est un cancer qui se forme dans les plasmocytes, cellules fabriquées dans la moelle osseuse. La moelle osseuse est le tissu mou et spongieux remplissant l'intérieur de la plupart des os – ceux d'où proviennent les globules blancs. Les plasmocytes sont un type de globules blancs dont le rôle est de produire des anticorps qui aident à combattre les infections.

Le myélome se développe lorsqu'un plasmocyte devient anormal et commence à proliférer de manière désordonnée. Le nombre croissant de plasmocytes anormaux, appelés cellules myélomateuses, risque de :

- Supplanter les globules normaux dans la moelle osseuse et les empêcher de bien faire leur travail;
- Se propager à la partie solide de l'os, provoquant alors de la douleur ou des fractures;
- Rompre l'équilibre de certains minéraux dans l'organisme, comme le calcium, et nuire au bon fonctionnement d'autres organes, par exemple les reins.

La maladie porte le nom de *myélome multiple* parce qu'elle affecte plusieurs os.

### Signes et symptômes du myélome multiple

Le myélome multiple est souvent asymptomatique durant ses premiers stades de développement. Les symptômes commencent à se manifester à mesure que le nombre de cellules myélomateuses augmente et que l'organisme ne parvient plus à fabriquer suffisamment de globules. Ils peuvent aussi se développer si la structure osseuse s'affaiblit ou que les reins ne peuvent pas fonctionner normalement.

Ces symptômes peuvent notamment inclure :

- douleur aux os, habituellement dans le dos;

- fractures, habituellement au niveau de la colonne vertébrale;
- sensation de faiblesse et de très grande fatigue;
- ecchymoses;
- saignement inhabituel – généralement par le nez ou les gencives;
- très grande soif;
- infections et fièvres fréquentes;
- perte de poids;
- nausées ou vomissements.

D'autres problèmes de santé peuvent être à l'origine des mêmes symptômes. Des analyses poussées permettront de poser un diagnostic.

*Des chemins de  
plus en plus fréquentés*

*Troisième chemin*

*Ma guérison*

## Préface

La première partie ou mon premier chemin qui consistait en une marche sur un des sentiers de Saint-Jacques en France fut facile à écrire, car les faits étaient concrets et la majorité du texte positif. Lors de mon deuxième chemin, la maladie, je me suis retrouvé face à face avec l'inconnu, de la douleur, de la souffrance physique ainsi qu'émotionnelle et de nombreuses interrogations. Le troisième chemin que j'entreprends ici me rend un peu fébrile, car je dois m'aventurer dans un domaine inconnu. Cela devrait être facile de parler de moi et de mon cheminement intérieur, mais je sens de la réticence à débiter. Il est pourtant facile de parler ou de décrire les autres, alors pourquoi je me sens si avare de commentaires quand il s'agit de moi. Je dois avouer que cela m'effraie un peu. Comme disait Varron : « *Dans un voyage, le plus long est d'arriver à la porte.* » Dans mon cas c'était plutôt de pénétrer à l'intérieur.

Apprendre que l'on souffre d'un myélome, d'une autre forme de cancer ou d'une maladie grave, est une épreuve en soi. Passer des tests de toute sorte, attendre les résultats, et subir les traitements est un cauchemar. Vivre jour après jour, minute après minute avec cela dans la tête est un calvaire. S'interroger sur la provenance, les raisons de cette maladie en nous, est une vraie chasse aux sorcières. Arriver à se connaître soi-même et cheminer dans cette épreuve est tout un accomplissement. J'ai rencontré, échangé, pleuré avec bien des gens qui, grâce à leur maladie, vivaient maintenant d'une façon différente et plus enrichissante. Ma vie, à moi aussi, a pris une autre direction, mais je ne peux pas encore dire aujourd'hui que les changements sont plus valorisants. Lorsqu'on est riche, on se contente du meilleur, lorsqu'on est pauvre, on se contente de peu et lorsqu'on est malade, on se contente de vivre et bien souvent survivre. La récompense, si nous sommes chanceux, est de découvrir toute la richesse qui se cache en soi.

La médecine guérissait mon côté physique, maintenant, je devais trouver des moyens de guérir mon âme et mon esprit. Je vais tenter de vous raconter mon cheminement principalement à travers mes rencontres avec Diane LeBlanc, mon accompagnatrice personnelle et spirituelle, sans oublier les autres avenues envisagées dans le domaine de la médecine douce ou non conventionnelle. Il sera aussi question dans cette troisième partie des différentes choses qui m'ont soutenu, des

évènements qui m'ont servi de bouées auxquelles je me suis accroché, des réflexions et des prises de conscience que je me suis permis. Comme dans les deux premiers chemins parcourus, je raconte mon cheminement dans ce que j'ai vécu et dans ce que je vis actuellement. En discutant avec d'autres personnes atteintes de cancer, je me suis rendu compte que beaucoup d'entre elles n'hésitent plus à recourir à d'autres moyens que la médecine conventionnelle. C'est *un chemin de plus en plus fréquenté*.

Je ne suis qu'une personne ordinaire qui a parcouru différents chemins durant ces dernières années. Je ne suis pas un professionnel de la santé et je n'ai rien inventé. Ce que je raconte, ce sont mes expériences observées ou inspirées par mes lectures et par un cheminement intérieur à la découverte de soi.

## *Ma vie antérieure*

Depuis ma naissance, j'ai toujours eu l'impression que ma vie était une série d'événements guidés par une programmation bien établie. Tout semblait se dérouler devant moi dans un ordre chronologique tout à fait normal sans que j'aie à faire d'effort ou à prendre des décisions importantes. Tout semblait venir naturellement dans ma direction. Je me trouvais bien guidé, chanceux et choyé.

Le dernier d'une famille de treize enfants, j'ai vu le jour le premier mars 1952. J'ai vécu une partie de mon enfance avec deux frères et deux sœurs plus âgés que moi, jusqu'au moment où ils sont partis comme les autres gagner leur vie dans d'autres provinces. J'étais le seul avec papa et maman jusqu'à mon départ pour l'université. Très jeune, en plus de mes études, je me suis occupé d'aider papa avec les travaux de la ferme qui ne manquaient pas. Il fallait donner le grain aux poules et aux cochons. Pour nourrir les vaches et le cheval, je devais aller dans le fenil, ouvrir une petite porte qui donnait sur leurs mangeoires et jeter le foin en bas. À l'aide d'une pompe à bras, il fallait pomper de l'eau dans un grand bac pour les abreuver. J'avais appris que lorsque le cheval avait du travail à faire, il fallait lui donner de l'avoine. La traite des vaches se faisait le matin et le soir. Chaque saison avait ses tâches. Le printemps c'était le temps de préparer la terre pour les cultures en éparant – expression courante en Acadie qui signifie épandre ou étendre (*Le Glossaire acadien de Pascal Poirier*) – le fumier sur les champs, labourer et herser la terre avec l'aide de notre cheval et finalement ensemercer. L'été, pendant les vacances, il fallait enlever les mauvaises herbes dans les champs de patates et dans le potager et rechausser chaque plant. Au milieu de l'été, il fallait couper et engranger le foin pour l'hiver. Les vacances se terminaient par la cueillette de bleuets. L'arrivée des feuilles multicolores signifiait la récolte et la préparation des champs pour l'année suivante sans oublier le bois de chauffage pour l'hiver. La principale tâche en hiver c'était de garder la boîte à bois pleine et de pelleter la neige à l'entrée de la maison après la tournée du chasse-neige de la voirie. Tout cela sans compter les travaux que nous exécutions pour les voisins. Un travail que je trouvais long à l'automne c'était le calfeutrage de la maison. Nous allions chercher de la laize ou du varech sur les côtes, à la *Bloque*, pour mettre autour de la fondation. C'était à quelques kilomètres de chez nous et avec notre cheval qui marchait très lentement, cela prenait une éternité. Par contre, j'aimais bien aller à la



boutique du forgeron pour faire ferrer les sabots du cheval. J'aimais la chaleur et l'odeur du foyer qui me saisissaient en entrant, les coups de marteaux sur l'enclume et les clous plantés dans la corne, me fascinaient.

Le temps passé avec mes deux frères et sœurs à la maison fut exceptionnel. Je me rappelle bien des histoires et des aventures que mes frères et sœurs aînés ont expérimentées. Il y en aurait assez pour écrire un autre livre. La majorité du temps, j'étais trop jeune pour les suivre, car il y avait une différence de cinq ans entre moi et l'avant-dernier de mes frères. Ma mère avait quarante-huit ans à ma naissance.

Je n'ai jamais demeuré avec mes huit autres frangins. Je ne les ai jamais connus dans la maison familiale. Les seules occasions de rencontres se produisaient l'été lorsqu'ils venaient pour leurs vacances et pour les mariages ou les funérailles. Lorsqu'ils venaient en vacances l'été, je les voyais comme des héros et c'était le plus beau temps de l'année. Ils avaient du plaisir, jouaient de la musique le soir autour du feu, faisaient des folies et racontaient des histoires. J'essayais de passer le plus de temps possible avec eux et j'essayais de découvrir leur personnalité et voir en quoi je leur ressemblais. Ce temps-là passait toujours trop vite. Leurs départs créaient un grand vide et me chagrinaient beaucoup.

C'est à l'école primaire avec ses six grades dans la même classe et à l'école intermédiaire et secondaire de Tracadie que j'ai fait ma scolarité. Pendant mon passage aux deux dernières écoles à Tracadie, je me suis adonné aux différents sports sauf le hockey. Le hockey se pratiquait à l'aréna de Sheila, le village voisin. Les sports que je pratiquais étaient ceux auxquels je pouvais m'y rendre par mes propres moyens et qui étaient pratiqués à Tracadie, comme le soccer et l'athlétisme. Lorsque je fus rendu au secondaire, mes parents ne vivaient plus de la ferme et les travaux étaient beaucoup moins nombreux alors j'avais plus de temps libre.

Une fois mon secondaire terminé, mes amis s'inscrivaient à l'université. La seule chose qui m'intéressait et que j'aimais c'était les activités sportives. Tout naturellement, je me suis inscrit dans un baccalauréat en éducation physique. Ce fut difficile pour ma mère et mon père de me voir partir. Pour eux, l'université n'était pas un endroit pour se préparer à gagner sa vie.

C'est pendant mon stage pratique en éducation physique à la *Polyvalente W. A. Losier* de Tracadie que j'ai rencontré ma future épouse. Roger Arsenault, mon enseignant coopérant qui voulait se faire pardonner – le même qui nous a offert les soupers à Halifax lors de ma greffe de cellules souches, – et une enseignante du département de science familiale m'ont proposé d'aller à la danse de Noël avec Ginette. Ce fut le coup de foudre. Trente-cinq ans plus tard, à la retraite, avec deux garçons et un petit fils; nous menions une vie tranquille sans trop d'anicroches.

Nos deux pèlerinages sur les chemins de Saint-Jacques furent des moments très forts au début de notre retraite de l'enseignement. Rien ne semblait présager les événements à venir.

## *Tournant à 90° degrés*

Lorsque les enflures sont apparues, après notre arrivée de Compostelle au mois de novembre 2008, je ne me doutais pas que quelque chose de sérieux était en train de se développer. Avec mon style de vie raisonnablement sain, je ne me voyais pas malade. C'était un petit problème sans conséquence. La retraite était meilleure qu'anticipée, j'étais actif dans mes activités de coaching sportif et dans mes activités personnelles. Je profitais avec Ginette des plaisirs de la vie.

Au début de l'année 2009, avec l'apparition plus fréquente des enflures, j'étais encore loin de penser que quelque chose de grave se tramait dans mon corps. Mes activités me tenaient occupé et m'empêchaient de trop m'y attarder. D'après moi, ce n'était qu'une question de temps avant que les médecins trouvent la réponse.

Lors de mon premier rendez-vous avec la néphrologue à la fin de mai 2009, c'est alors que je réalise que peut-être il y a quelque chose d'un peu plus sérieux. Plus le temps passe, plus mes problèmes de santé augmentent, plus les tests deviennent compliqués, plus les termes médicaux sont longs et compliqués à prononcer et plus je me rends à l'évidence que le destin me réserve peut-être un chien de sa chienne.

Mon deuxième rendez-vous avec la néphrologue au début juillet où elle m'annonce qu'il y a des protéines dans mon sang et que je dois avoir une biopsie d'un de mes reins, marque pour moi la fin de ma vie telle que je la vivais et le début d'une autre existence. Elle marque en même temps, la vie des personnes dans ma famille, surtout mon épouse et mes deux fils.

La vie au chalet en ce mois de juillet est passablement lourde. J'essaie de m'évader dans la lecture. Je peux faire ce que je veux sans trop me fatiguer, mais il y a maintenant cette petite voix à l'intérieur qui me ramène toujours à mes problèmes de santé. L'attente bien souvent est pire que la maladie elle-même. Ce n'est pas croyable l'imagination qu'on a lorsqu'on est dans l'ignorance de l'attente. Malheureusement, ce n'est pas toujours du positif. Même si à l'occasion tu essaies de te dire qu'il n'y a rien de grave, dans le moment suivant, le négatif reprend le dessus.

C'est comme lorsque tu es couché paisiblement et qu'un maringouin assoiffé de sang zigzague au-dessus de ta tête. Tu l'entends, ne le vois pas, mais tu sais qu'il est là et que tu ne pourras pas dormir avant de t'en débarrasser. Un moment donné, la fatigue mentale s'empare de toi. Tu paniques et tu craques. Ceux et celles qui ont déjà vécu dans l'attente d'un verdict d'un médecin savent de quoi je parle. Les autres, vous pouvez en prendre ma parole.

En réalité, ma vie pourrait être un vrai cauchemar, si ce n'était de mes incursions dans la visualisation, la détente et la lecture. Je m'évade ainsi et cela me donne un semblant de paix, un repos mental pour quelques minutes. Mais, entre dormir, manger, lire, m'adonner à des moments de détente et me promener sur le bord de la grève, les idées destructrices restent aux aguets.

L'annonce que j'ai un myélome a été un peu reléguée au second plan en raison de mon hospitalisation à cause de l'accident avec un orignal. Je ne sais pas comment j'aurais réagi si j'avais été en possession de mes moyens. Certaines personnes me disent que nous avons été chanceux cette nuit-là. Je ne peux me résoudre à écrire que c'est peut-être une chance que j'ai eu un accident en entrant en collision avec un orignal. Ça ne peut pas être une chance, car j'aurais pu me passer de cela. Qu'est-ce que la vie voulait me dire, me faire réaliser?

J'écris ces lignes à la fin de l'année 2011, trois ans déjà depuis le début de ce calvaire. J'en suis le premier surpris que, déjà, tout ce temps soit passé. Tu entres dans un engrenage et d'un jour à l'autre tu te convaincs que cela ne durera pas, mais soudain, tu te réveilles en réalisant que plusieurs années de ta vie se sont écoulées. Trois ans de ma vie passés dans les hôpitaux, à me sentir malade, à penser, à espérer, à prier. Trois ans de ma vie dont je ne me souviens presque pas. Trois années qui auraient pu être complètement différentes. Lorsque je regarde le résumé de mes hospitalisations pour toutes sortes de problèmes, les rendez-vous aux différents médecins et spécialistes, l'accident, les traitements de chimio, l'infarctus, les voyages à Moncton et Halifax, la greffe et les suivis, je ne peux croire que j'ai passé au travers de tout cela.

D'après l'oncologue, ce cancer pouvait être dans mon corps depuis plusieurs années, peut-être cinq, sept ou même dix ans. Là,

finalement tout s'éclaire et je comprends mieux les différents symptômes que je ressentais; cette grande fatigue dans les dernières années d'enseignement où je devais prendre des congés à salaire différé, des congés préretraites pour me reposer; je me souviens que je devais venir me coucher sur l'heure du midi pour pouvoir terminer ma journée; mes blessures à répétition, mes frissons lors de mes entraînements de marche dans les grandes chaleurs et la fatigue extrême, lors de mon dernier pèlerinage en France. J'avais de la difficulté à suivre les autres lors des visites des villages les soirs après le souper. Avec le recul, il est quand même étonnant que j'aie pu accomplir un pèlerinage de 800 kilomètres, sans compter l'entraînement dans cette condition, et l'année suivante me taper un deuxième pèlerinage de la même distance. Comment ai-je pu marcher deux jours en étant malade et, en plus, traîner ce cancer? Je suis tout étonné de la résistance de mon corps. Les lecteurs comprendront mieux la mise en garde à la fin de la première partie où je disais de ne pas tenir compte de mes difficultés. Ce chemin n'était pas facile, mais pas plus difficile que les autres, c'était moi qui n'étais pas en parfaite condition pour le faire.

Cela me ramène dans les dernières journées de mon pèlerinage où une blessure est apparue. Après une nuit de prière, le lendemain matin en prenant la route, le mal avait mystérieusement disparu. Maintenant, en y pensant, en plus de la prière, la confiance en reprenant la route m'a peut-être permis de faire le reste du Chemin. Je reviens à ce que j'avais écrit dans mon petit carnet de notes : « *Tu n'as pas besoin de me guérir ou d'enlever la douleur, mais laisse-moi faire ces deux prochaines journées. Que ta volonté soit faite.* » Le début de ma prière : « *Tu n'as pas besoin de me guérir...* », ne démontre-t-il pas qu'inconsciemment, je me doutais que j'avais une maladie grave en moi? Lui, Il le savait et je suis encore plus reconnaissant aujourd'hui d'avoir eu la chance de compléter mon pèlerinage. Si j'avais été convaincu qu'Il m'écoutait, je Lui aurais demandé de me guérir complètement.

## Septembre 2009

Une fois sorti de l'hôpital, après vingt-cinq jours d'hospitalisation pour récupérer de mon accident et commencer à traiter

mon cancer, je reprends tranquillement des forces et mon seul but est la guérison et la reprise de mes activités.

La nouvelle routine à la maison se déroule raisonnablement bien. Maintenant que la surprise de mon accident est passée, le choc d'apprendre que je suis atteint d'un myélome prend toute son ampleur et je me sens de plus en plus en colère. Je ne peux plus poursuivre mes activités, je suis gravement malade, je ne vaud plus rien, mon projet d'aller marcher une troisième fois à Compostelle est terminé, je suis une loque humaine et tous mes rêves disparaissent comme l'eau entre des grains de sable. Plus jamais, je ne serai comme avant. Plus jamais je ne pourrai me regarder dans le miroir et me voir comme avant. Ma famille, mes amis, plus personne ne me regardera de la même manière. Le Louis René d'avant n'existe plus. Pourquoi moi? Qu'est-ce que j'ai fait?

Les quinze dernières années ont été très productives et plaisantes. Et maintenant que j'ai le temps de m'adonner à mes loisirs, je ne peux plus le faire. J'ai travaillé toute ma vie, je suis à la retraite et je tombe malade. Est-ce que je vais finir comme mon père? En pensant à ma situation, les souvenirs de celui-ci me reviennent à la mémoire. Mon père était fermier et subvenait, tant bien que mal, à joindre les deux bouts. Il a toujours travaillé fort du matin au soir en cultivant la terre. Après une vie de labeur, il prend sa retraite bien méritée à l'âge de soixante-cinq ans. Quelques années après, il tombe subitement malade sans pouvoir profiter du temps qui lui restait. Il est demeuré plusieurs années avec un handicap qui réduisait son autonomie. J'avais trouvé cette situation très injuste et je me demandais si c'était la récompense pour toute une vie de travail. Ma situation ressemblait étrangement à celle de mon père.

## Accompagnatrice personnelle et spirituelle

À la maison, j'essaie de reprendre le contrôle de moi-même. Avec l'accident, les médicaments, les peurs et l'anxiété, je réalise rapidement que cela dépasse la simple avenue médicale et que je vais avoir besoin d'aide complémentaire. Ceci n'est pas une égratignure et je dois faire appel à des professionnels de la santé. Si je veux m'en sortir et trouver les raisons psychosomatiques du myélome dans mon organisme, il va falloir chercher ailleurs que dans mes propres ressources. Où? Qui?

Dans l'état de vulnérabilité où je suis, je ne veux pas me lancer dans n'importe quoi. Je dois être patient et analyser toutes les ressources à ma disposition. J'aimerais qu'il y ait un remède miracle, mais je sais que cela n'existe pas. Mon expérience dans le domaine des médecines douces est très limitée quoique depuis plusieurs années, je mette en pratique des sessions de visualisation, de méditation et de détente avec mes équipes sportives. Moi-même, j'écoute des cassettes de méditation ou de visualisation lorsque j'en sens le besoin. Je décide de continuer dans ce sens. Ce domaine m'a toujours intéressé, mais c'est surtout ma sœur Léanne, maintenant décédée, qui m'a le plus influencé. Soit pour s'aider elle-même ou pour aider les autres, elle était une fervente de la méta médecine, du massage et d'autres formes de guérison alternative et elle était très avancée dans la pratique du Yoga. Elle disait que le corps avait les outils pour s'auto guérir. J'aimais bien aller chez elle et mon beau-frère Roland. Il y avait des pensées positives affichées sur les murs et cela me faisait réfléchir. Elle avait toujours de nouvelles techniques à partager. Ce qui m'intriguait le plus lorsque j'allais là, c'était l'énergie positive qui émanait d'elle et de l'intérieur de sa maison. Je pouvais sentir une force. Depuis ce temps, j'ai seulement rencontré une autre personne et un endroit qui dégage cette énergie et c'est chez une massothérapeute, une dame qui ressemble beaucoup à ma sœur sur bien des points. Ginette et moi, nous étions très sceptiques à ce temps-là vis-à-vis ces méthodes, mais cela ne m'empêchait pas de vouloir en connaître le plus possible sur le sujet. Le pouvoir de l'imagination et du subconscient me fascinait.

Je suis seul en ce dimanche matin; Ginette est allée à la messe. Elle arrive et mentionne qu'elle a rencontré Julie-Anne Robichaud, une amie enseignante à la retraite. En après-midi, je reçois la visite de Julie-Anne qui me parle d'une Diane LeBlanc qu'elle rencontre en thérapie depuis son cancer. Diane LeBlanc travaille surtout avec les femmes atteintes de cette maladie. Elle accepterait peut-être de me rencontrer. Je fais rapidement le lien avec l'infirmière, Diane, qui est venue la semaine dernière me rencontrer afin de m'inscrire au service de l'extramural. Je prends contact avec elle. Elle est consciente que je ne peux pas trop me déplacer alors elle est prête à venir chez moi pour une consultation. Je suis soulagé qu'elle accepte de me voir. Les coûts sont très minimes comparativement aux autres professionnels de la santé. Et si je n'ai pas les moyens financiers, cela ne l'empêcherait pas de venir.

## Deuxième semaine de septembre

Cette semaine, en plus des prises de sang et des voyages à Moncton le mardi et le vendredi, je rencontre Diane LeBlanc pour ma première consultation. Je constate qu'être malade, c'est pas mal une job à plein temps.

Nous prenons quelques minutes pour les présentations. Diane LeBlanc est une infirmière de profession à la retraite. Elle a suivi une formation en théologie et en anthropologie spirituelle avec l'Université de Sherbrooke. Avec un respect du corps humain, elle s'intéresse à l'approche holistique de la médecine et de la personne pour favoriser la santé globale. Elle anime un groupe soutien pour survivants et survivantes du cancer dans notre région et offre de l'accompagnement personnel aux gens éveillés à leur croissance personnelle et spirituelle.

Ma session avec Diane se passe bien, mais je m'aperçois que cela ne va pas dans la direction anticipée. Je n'entends pas ce que je veux entendre. Je veux me débarrasser de mes médicaments comme la morphine le plus tôt possible, elle, insiste pour que je les prenne. Moi, je veux guérir le plus vite possible, elle, elle veut que je me permette d'être malade. Hello! Le but n'est-il pas de guérir!? Elle m'explique que je dois me laisser être malade, lâcher prise, pour recevoir les soins et l'amour dont j'ai besoin. Pour moi, dans ma situation, c'est comme si elle parlait une langue étrangère. Beaucoup plus tard, en écrivant ces lignes je comprends ce qu'elle voulait dire. Je dois oublier toutes mes activités, mes loisirs et mes responsabilités pour me consacrer seulement à ma maladie. Nous faisons un exercice avec les couleurs. Ensuite, nous parlons beaucoup de moi, de mes sentiments, mes émotions, mes peurs, mon enfance, mes parents et ainsi de suite. Je pense qu'elle sonde le terrain pour trouver la ou les failles. Plus la session avance, plus je m'aperçois qu'elle sait où elle va. Lors d'une détente suivie d'une imagerie, elle me fait réaliser qu'il y a un petit Louis René qui habite en moi, qui a subi un accident, qui est très malade, qui souffre et que nous devons aider. Je dois trouver un objet ou un symbole qui représente le petit Louis René à l'intérieur de moi.

J'ouvre les yeux sur le petit ourson brun que Carole, ma belle-sœur m'avait donné à l'hôpital. À ce moment, l'ourson prend vie et il est baptisé Ti-Louis. Sans m'en rendre compte à ce moment et encore plus



important, le vrai Louis René prenait naissance. Avant le départ de Diane, nous programmons une autre rencontre pour la semaine suivante et elle me laisse une série d'affirmations que je dois réciter autant de fois que possible. Je place la feuille avec les phrases à la tête de mon lit et je récite en me levant et avant de m'endormir les affirmations suivantes :

*« Je suis une création de Dieu. »*

*« Je mérite d'être aimé. »*

*« Je mérite l'abondance de l'univers. »*

*« Je m'ouvre pour recevoir l'abondance de l'univers. »*

*« Je m'ouvre pour recevoir l'amour de Dieu. »*

*« Je m'ouvre pour recevoir les meilleurs traitements de chimio. »*

*« Je me laisse être porté par Dieu. »*

*« Je fais confiance à l'amour et à la protection de Dieu. »*

Une fois Diane partie, je me demande dans quoi je me suis embarqué. Honnêtement, je ne savais pas ce qu'elle faisait, mais je suis surpris de la tournure des événements. J'ai bien aimé l'imagerie et la naissance de Ti-Louis. Je suis un peu confus par ses interventions, mais je me sens bien. C'est agréable de partager avec elle d'autres choses que les traitements, les piqûres et les douleurs — une oasis dans le désert.

Avec mes rendez-vous la semaine passe vite. Au début de la semaine suivante, Diane arrive pour ma deuxième consultation. Elle me pose des questions pour sonder le terrain et lorsqu'elle entend des cris de détresse, elle passe à l'action. Il est encore question de Ti-Louis. D'après ce que je comprends, mon enfant intérieur blessé, c'est le vrai Louis René que j'ai perdu de vue à un moment donné de ma vie pour me protéger et survivre. Paulo Coelho disait dans un de ses livres :

*« Le monde n'est pas fou, mais aveugle. Nous sommes entraînés dans la vie par ceux que l'on croit qui connaissent la vérité. Mais eux aussi ont été amenés à suivre en aveugle. L'argent, le pouvoir, la prospérité ont fait qu'on vit une vie que l'on n'a pas choisie. »*

Est-ce que j'ai vécu en aveugle ou est-ce la conséquence de mes choix ou les deux? Je ne peux critiquer ma vie antérieure, car en faisant cela, je me critique et je critique mes choix. Cela voudrait dire que j'ai mal vécu.

Les choix que j'ai faits et les décisions que j'ai prises étaient les bonnes en ce temps-là avec les connaissances et l'expérience que j'avais. Je me remercie. Il est certain qu'avec ma maladie, ma perspective de la vie a énormément changé. Les choses qui avaient de l'importance avant sont moins attrayantes maintenant. Trop souvent, je regardais et recherchais les choses qui brillaient et qui me donnaient de la valeur. Pendant ce temps, je perdais de vue l'essentiel de la vie. Je m'oubliais comme « être », j'oubliais d'être.

Les interventions de Diane me font réaliser que le style de vie que je menais pendant toutes ces années ne laissait pas le vrai Louis René exister. Pendant tout ce temps, je l'ai abandonné, lui ai fait de la peine, l'ai fait pleurer, l'ai laissé seul; il était en colère, il avait peur et il ne riait jamais. Cela est un choc pour moi de me voir de cette façon. J'ai de la difficulté à réaliser que mon style de vie pendant toutes ces années a contribué à m'oublier comme cela. Maintenant, il est temps d'en prendre soin. Il n'y avait rien de mal avec ce que je faisais si seulement j'avais équilibré un peu plus le « savoir-faire » et le « savoir-être ».

Diane me fait remarquer que j'ai beaucoup donné dans ma vie, mais que j'ai de la difficulté à recevoir. Si je reçois un compliment, j'essaie de banaliser la chose. Si quelqu'un me rend service, je lui donne quelque chose en retour. Je ne veux pas être en dette envers personne. Je ne rends pas service pour être payé, alors, il faut que j'accepte que ceux qui me rendent service le font par gentillesse et non pour être dédommagé.

Avec les traitements de chimio et les douleurs au dos, elle me suggère de demander de l'aide et d'accepter ce que les autres vont m'offrir avec amour. En lui mentionnant que je n'aime pas déranger les autres, elle me dit que c'est parce que Ti-Louis, le vrai moi, a de la difficulté à exister et qu'il ne prend pas sa place. Depuis ce temps, pour démontrer à Ti-Louis qu'il existe, j'essaie de demander pour des services. Si je dérange, ils me le diront. S'ils ne veulent pas le dire, ce n'est pas mon problème. Mon ami, Paul est venu déblayer la neige sur le toit de ma maison. Un autre ami, Jean-Yves est venu nous apporter un arbre de Noël et nous rendre quelques petits services. Mes voisins sont venus tondre le gazon. C'est très difficile d'accepter que quelqu'un d'autre fasse tes petits travaux ménagers, pendant que toi tu ne peux que

les surveiller. Bien des fois, je n'osais même pas les regarder. Mon orgueil en prenait un coup.

Diane essaie de me faire comprendre que je dois accepter les choses qui viennent vers moi avec amour, même la maladie. Wow, les moteurs! Je dois accepter ma maladie avec amour! Ai-je bien compris? Elle me dit que plus je résiste, plus la maladie va être présente. Le slogan, « Ce que tu résistes persiste; ce que tu embrasses s'efface! » s'avère exact. Cette partie-là a été difficile à accepter. Mais comme elle me le dira souvent : « Essaie de ne pas analyser, laisse-toi ressentir. Ton cerveau gauche travaille trop fort. » C'é ben beau à dire, mais, je n'y suis pas habitué. Cela me frustre un peu, car j'aimerais pouvoir comprendre tout de suite. Et elle de répliquer : « Encore la logique! ». Voici un exemple pour vous expliquer mon ancienne façon de penser et la nouvelle qu'elle me suggère. Je lui raconte que dans un moment creux j'avais écrit à mes amis pour leur dire que j'avais besoin d'un bon coup de pied dans le derrière pour me motiver. Elle me dit : « Pourquoi tu veux encore te faire mal, pourquoi tu ne demandes pas de l'amour à la place? » J'envoie un autre message, mais cette fois-ci pour de l'amour. J'ai reçu bien des réponses avec des messages d'amour, mais plusieurs insistaient pour me donner quand même un bon coup dans le derrière. Avec des amis comme cela, je n'ai pas besoin d'ennemis. Lors de la détente et de l'imagerie d'aujourd'hui, je dois trouver un symbole qui représente ma maladie. Un boulet, lourd et pesant, apparaît immédiatement. Je mets le boulet à un sage habillé en blanc. Cela me dégage et je me sens plus léger. Est-ce le début du lâcher prise, est-ce que je lâche le contrôle en faisant confiance à ce sage?

J'écris ces choses quelques années après et j'ai encore de la difficulté à comprendre, alors imaginez ma condition à ce temps-là. En plus d'être malade, je comprenais que ce n'était pas le vrai moi qui avait vécu toutes ces années. Lorsque Diane s'en va, je suis plus perdu que je l'étais à son arrivée. Mais comme la première fois, après quelques jours – une fois le choc absorbé – je me sens mieux. Je n'ai pas de difficulté avec les affirmations positives, mais laisser Ti-Louis me parler me pose des difficultés. J'oublie qu'il faut me laisser **être** plutôt que d'essayer d'analyser et de comprendre.

L'imagerie a bien fonctionné et elle permet la communication avec mon inconscient. L'imagerie mentale est un outil par lequel des

symboles, sous la forme de personnages, d'images, de sons, de ressenti, etc., proviennent de l'inconscient, pour livrer un message de vérité que je porte à mon insu à l'intérieur de moi. Je n'ai pas besoin de comprendre, mais seulement laisser venir ce qui monte.

Diane a mentionné lors de la dernière rencontre que je devais me laisser ressentir. Lorsque je cherche à comprendre et à analyser, je rationalise pour ne pas ressentir la douleur que je porte en moi. Lorsque quelque chose de dérangent se produit dans mon quotidien, comme une douleur, la solitude, l'ennui, la tristesse, je devrais arrêter quelques minutes pour me recueillir, me laisser ressentir cet ennui et prendre le temps de l'écouter me dire ce qu'il a de bon pour moi. D'après Diane, je trouve toujours quelque chose à faire pour ne pas être avec moi et pour nier le message qui se manifeste.

Ma troisième consultation dans ce mois de septembre, ne laisse rien présager de ce qui s'en vient. Je me sens bien, mais quelques minutes après le début de la consultation, les émotions montent à la surface et je pleure comme une Madeleine. La colère, la fatigue des traitements, les voyages, la peur, les médicaments, la peine et l'accumulation des derniers mois, je ne sais plus, je laisse le trop-plein sortir. Peut-être que la confiance en Diane me permet de me vider le cœur. Je ne me souviens pas d'avoir pleuré autant. Lorsque l'amie de Claire était venue me voir à l'hôpital, j'avais pleuré, mais pas comme aujourd'hui. Une fois cette source tarie, nous continuons la session. Elle trouve que j'ai été très dur sur moi toutes ces années pour demeurer dans ma puissance et garder le contrôle. Je suis très organisé, programmé, tout cela pour masquer mon impuissance. Comme les autres sessions, j'ai de la difficulté à comprendre ou à accepter ce qu'elle trouve en moi.

Au mois d'octobre, j'ai trois consultations avec Diane. Quoique ces sessions me chavirent, j'anticipe avec joie chaque nouvelle rencontre. C'est comme une trêve dans mon enfer. Durant ces sessions, nous parlons beaucoup de Ti-Louis. Elle m'explique que c'est lorsque je me sens mal, que j'ai de la douleur, de la tristesse, de la colère ou lorsque j'ai de l'anxiété que Ti-Louis essaie de me parler. C'est sa façon à lui de me dire que je ne suis pas sur la bonne voie et que je le fais souffrir. C'est durant ces moments que je dois m'arrêter et être à son écoute. Lorsque j'ai des crises d'anxiété par exemple, au lieu de prendre des pilules, je devrais aller voir ce que Ti-Louis veut me dire. Au lieu de

l'écouter, je masque ma douleur avec des pilules. L'anxiété va revenir aussi longtemps que je n'en trouve pas la source. Pour m'aider à comprendre ce que Ti-Louis ressent, elle me remet un article à lire qui symbolise ce que mon enfant intérieur peut vivre. Voici un petit résumé de cet article. Mon enfant intérieur me dit qu'il se sent seul, qu'il désire s'amuser et rire. Sa colère est grande contre moi quand je le laisse de côté, que je l'écrase ou que je l'insulte. Il comprend que je ne le fais pas consciemment, mais cela le dégrade néanmoins. Il mentionne que j'ai le pouvoir de le laisser vivre, de me permettre d'être, de l'écouter, de l'aimer et de me reconnaître. Sa lettre se termine en me suppliant de ne jamais le laisser tomber et en me disant qu'il m'aime.

Un autre principe que j'essaie de comprendre est de me laisser vivre dans mon impuissance. D'après Diane, depuis que je suis jeune, je tente de demeurer dans ma puissance pour masquer mes faiblesses. Je sais que c'est drôle, mais pour ne pas montrer mes faiblesses ou mon vrai moi, je me suis créé des situations où je peux demeurer dans ma puissance – travail, loisir, activités, etc. Maintenant, avec ma maladie, je dois accepter mon impuissance pour que le vrai Louis René puisse guérir. C'est assez difficile, car cela veut dire que je dois faire un deuil de toutes mes activités qui me donnaient de la puissance et de la renommée. C'est difficile pour moi d'être dans l'impuissance, car cela suggère que je ne peux rien faire et que tout ce que je faisais avant c'est fini. Diane me rassure en me disant qu'une fois guéri, je pourrai recommencer les activités de mon choix, mais avec une nouvelle approche. En réalité, ce n'est qu'en lâchant le contrôle, cette fausse puissance, que je peux découvrir mon vrai moi. Je me suis créé une image pendant toutes ces années et j'ai de la difficulté à lâcher cette image sécurisante. Pendant une imagerie, pour me montrer la force d'être dans l'impuissance, je suis pris entre le diable qui veut que je retourne dans ma puissance et le Seigneur qui veut m'accompagner dans mon impuissance. Pendant l'imagerie, je me sens bien dans mon impuissance, je ne fais rien, je suis calme, joyeux. Lorsque je me retrouve seul dans la réalité, le diable refait surface et je ne peux pas croire que je doive arrêter toutes mes activités. Tout le temps que j'ai mis dans chacune d'entre elles. J'ai travaillé dur pour en arriver là. Comme athlète, j'ai toujours visé pour atteindre mon plein potentiel, être le meilleur. J'ai toujours visé à ce que l'école où j'enseignais devienne la meilleure, que les athlètes que je dirigeais soient les gagnants et ainsi pour toutes les équipes sportives. Je ne voyais rien de mal là-dedans. Tous les athlètes veulent

Levenir les meilleurs. Alors pourquoi moi, pourquoi cela aurait-il affaire avec le cancer?

À la fin octobre, avec les traitements de chimio, je me sens plus faible. Le vieux pneu est pas mal dégonflé. Les courriels d'encouragement et d'espoir arrivent régulièrement. C'est un petit bonheur d'ouvrir l'ordinateur le matin et lire mes messages. Je suis stupéfait des personnes qui prennent le temps de m'envoyer des messages d'amour. Des personnes que j'ai très peu connues et d'autres, un peu plus. C'est un niveau de l'existence que je n'ai pas trop expérimenté dans ma vie. Une collègue de l'école Soleil Levant, m'envoie un petit mot chaque jour. Une autre m'envoie une poignée de main. Cette dernière avait pris cette habitude lorsque j'enseignais. Tous les matins, elle venait me donner la main avant le début de la journée, car elle savait que j'étais toujours dans mon coin sans me permettre d'aller au salon. Cela me fait du bien et m'aide à passer la journée. Encore plus surprenant, nos amis pèlerins veulent descendre du Québec pour venir me voir. Venir me voir...moi! Je trouve cela incroyable et je me trouve chanceux de recevoir cet amour. Ces gens sont comme des rayons de soleil qui passent par une petite craque de ma maladie pour me réchauffer le cœur.

La télévision qui occupait beaucoup de mon temps avant ma maladie est presque toujours fermée. Je ne peux regarder les émissions de télévision avec du suspense ou les parties de hockey avec beaucoup d'intensité, sauf celles des Canadiens de Montréal. Je suis trop fébrile. Une émission comme *Dr House* que je suivais régulièrement avant mon accident, maintenant, me bouleverse et me rend très nerveux. Ma résistance est très basse.

Ma première session en novembre se tient après ma consultation avec l'oncologue. Les cellules cancéreuses dans mon corps sont en trop grand nombre pour me permettre d'aller à Halifax pour une greffe. Avec mes taches sur mes os, et tout le reste, je suis au stade trois de la maladie; sur quelle échelle, je l'ignore! J'étais trop assommé pour le demander. Là, j'ai des doutes que la chimio ne fonctionne pas. Pour la première fois, j'envisage que peut-être la fin approche. J'ai peur. Je vivais sans me l'avouer avec l'idée que cela n'était pas grave, que j'allais me réveiller et reprendre mes activités. Mais non, la réalité est là. Toutes sortes d'idées me passent par la tête. Je ne dirai pas que j'ai pensé me suicider, mais le

mot m'est venu à l'esprit. Diane me montre quelques dessins et j'en choisis un où un homme tient un bébé dans les bras. J'explique les raisons de mon choix et j'essaie de ressentir la quiétude de ce bébé dans les bras de cet homme. Nous terminons par une imagerie et elle m'aide à m'ouvrir et à faire confiance en la vie et en Dieu.

Lors de ma session suivante, Diane me trouve au désespoir. J'ai peur, il ne me reste rien, je ne peux plus faire ce que je faisais et je n'ai aucune qualité de vie. Ti-Louis me parle, mais je ne l'écoute pas. Le contrôle est encore très présent dans ma vie et cela ne fonctionne plus. Alors, je panique. Comme si Ti-Louis ou la vie voulait me faire réaliser quelque chose, au comble du désespoir, mon cœur en prend un coup et je subis un infarctus. Encore une fois, sans le vouloir, je me retrouve dans une impuissance totale. J'utilise toutes mes énergies dans des méthodes de méditation, de relaxation et de prières que je connais ainsi que l'intercession de tous les Saints pour récupérer de ce contre-coup. Pire encore, cela va retarder ma greffe une autre fois. Pourquoi?

## Année 2010

Ma bouée de sauvetage revient me voir au début février. J'informe Diane que les nouveaux traitements de chimio n'ont pas réussi à diminuer le taux de cellules cancéreuses, mais qu'elles n'ont pas augmenté. Elle trouve que c'est un bon signe. L'oncologue n'a pas encore pu contacter les médecins à Halifax. Je lui dis qu'il y a probablement des gens plus malades que moi. En disant cela, elle me fait remarquer que je mets mes besoins, et par le fait même Ti-Louis, de côté. Il se sent inutile, seul, délaissé, pas aimé de son papa. Je ne veux pas prendre ma place et par le fait même prendre soin de Ti-Louis. Je réalise qu'elle a raison et que j'avais oublié cette partie-là de moi. Elle a encore mis le doigt sur le bobo. C'est exactement comme cela que je me sens. Je suis gêné de demander de l'aide, j'ai peur de téléphoner et de déranger les autres. Elle me fait faire une imagerie où je dois prendre ma place. Ensuite pour me faire prendre conscience de Ti-Louis, je dois écrire de ma main gauche. Tout ce que Ti-Louis veut me dire, je dois l'écrire avec la main gauche. Avant de partir, elle me donne une affirmation qui se lit comme suit : « J'existe, du fait que j'existe, je suis! Je suis spécial parce que j'existe. Mes besoins méritent d'être comblés parce que je suis spécial. »

Lors de la deuxième visite de février, Diane prend le temps de me ramasser à la petite cuillère. Je n'ai plus de traitements de chimio et je n'ai pas de nouvelles de Halifax au sujet de ma greffe. Rien ne se passe à l'extérieur, mais je sens une activité à l'intérieur. J'ai l'impression que les cellules cancéreuses sont en train de me bouffer à tout instant. Je ne sais plus ce qui va m'arriver. L'intervention de Diane me ramène sur terre et me donne du courage. Comme l'eau qui remplit la barque trouée, j'avais laissé les pensées négatives m'envahir.

## Le 8 mars 2010

La journée avant mon départ pour ma visite éducative ou d'information à Halifax, je reçois Diane pour une consultation. J'ai de plus en plus confiance en elle et je commence à comprendre les messages que mon corps me donne. Nous parlons de mes fils qui sont venus me voir au début du mois de mars. J'ai beaucoup aimé leur présence, mais je suis peiné, car je ne peux plus faire avec eux ce que je faisais avant. Cela me dévalorise. Mais d'un autre côté, je suis plus près d'eux et je suis conscient de l'amour qu'ils me donnent. Depuis quelques mois, je dévore les livres de la bibliothèque de Richibucto pour essayer d'oublier. Je me plonge dans la lecture pour ne pas me retrouver seul avec mon moi. Diane me suggère de diminuer, car cela m'empêche de ressentir et d'écouter Ti-Louis. Nous terminons la session par une imagerie sur la peur et le lâcher prise. À l'aide de symboles, je réussis à me libérer et je ressens beaucoup d'amour, de confiance et de calme. Je savoure ce moment et je me laisse goûter à cette très grande Paix intérieure.

## Le 11 mars 2010

La journée suivant mon arrivée d'Halifax, Diane revient me voir. Je lui explique les visites et les rencontres, en insistant sur la partie où j'ai dit au docteur que je ne faisais pas cela pour un ou deux ans; je voulais guérir. La greffe est programmée, ainsi qu'un gros traitement de chimio. Diane me fait faire une imagerie. Le symbole qui me vient à l'esprit pour représenter le traitement est un ouragan. Je m'approche – le regarde dans l'œil – et il me dit qu'il détruit tout sur son passage et que les gens doivent se préparer en conséquence. Les survivants verront le



soleil. L'ouragan se dissipe et des rayons de soleil très puissants lui succèdent. À mon réveil, je me sens très bien. Je suis confiant. C'est l'une des imageries les plus symboliques à ce jour. Les autres étaient plus en rapport avec mes malaises, mais celle-ci est directement reliée à la greffe et je sens de l'espoir. Mon subconscient a parlé et voit la chimio comme quelque chose qui détruit tout sur son passage. Pour moi, cela ne fait aucun doute, ce sont mes cellules cancéreuses qui seront détruites. Je sens un regain de vie à l'intérieur de moi. Cela fait longtemps que je n'ai pas ressenti cela.

## Le 16 mars 2010

Diane fait du temps double ces temps-ci. Elle réalise que je suis dans une phase critique de ma maladie et veut mettre toutes les chances de mon côté. Demain, j'entre à la City Hospital pour une semaine afin de recevoir mon ouragan. Il m'a déjà dit qu'il détruirait tout sur son passage. Pour me préparer mentalement à cette procédure, nous regardons de nouveau l'image du Seigneur avec un enfant dans ses bras où l'enfant est content de la protection, de l'amour et de la sécurité que le Seigneur lui apporte. Je dois le ressentir et garder ce dessin avec moi et m'y référer matin et soir ou au besoin. L'imagerie suivante a été assez spéciale et profonde. À la toute fin de cette dernière imagerie qui a duré un bon bout de temps, le Seigneur m'est apparu et m'a dit : « *N'aie pas peur, je suis avec toi.* » Ces paroles sont arrivées comme une protection, une sécurité pour moi. Mes pèlerinages à Compostelle m'avaient rapproché de Dieu, mais c'est seulement aujourd'hui que je sens qu'Il est vraiment près de moi, avec moi, qu'Il prend soin de moi; je peux ressentir sa présence. C'est avec une confiance renouvelée que je me prépare pour mon gros traitement de chimio.

La psychologue de l'hôpital vient me rendre visite. Nous discutons à chaque fois que je suis ici. Elle me voit écrire de la main gauche et je lui explique que j'écris de cette main lorsque Ti-Louis a quelque chose à me dire. Elle mentionne qu'elle connaît une chanson qui a pour titre *Je t'écris de la main gauche* et qui reflète bien ce que je vis. Encore une fois le destin est venu me rejoindre. Quelques jours après mon arrivée à la maison, je vais sur l'Internet et voilà la chanson. Il y a plusieurs interprètes, mais celle de Daniel Messia est ma préférée. En

effet, je l'écoute et les paroles résumant à merveille mon expérience de la main gauche et ce que Ti-Louis a vécu.

Le 24 mars 2010

Mon coach de vie, comme Julie-Anne appelle Diane, me rencontre avant que j'aille pour la cueillette de mes cellules souches à Halifax. Mes traitements de chimio m'ont amorti un peu et je me sens un peu émotif et anxieux. Je lui raconte un rêve que j'ai fait :

*Je dois donner une conférence — mon ourson, Ti-Louis, est assis sur une chaise et il s'adresse à l'auditoire par mon intermédiaire; il raconte sa présente condition où il est très faible et presque mort à cause de moi. Ensuite, j'apparais à côté de Ti-Louis et je raconte toutes les façons dont je l'ai fait souffrir : en le laissant seul, en lui donnant des sobriquets dégradants, en le négligeant, en ne lui donnant pas de repos, en le traitant comme une machine et ainsi de suite. Puis, je lui dis que je l'aime, que je vais lui faire attention et que je veux vivre avec lui.*

Pour moi, ce rêve est très significatif. Je crois comprendre et j'accepte la façon que je me suis traité. Avant la fin de la session, Diane me fait faire une imagerie où une larme apparaît pour symboliser ma tristesse et une roche pour ma colère. Le rapprochement a été long à se faire, mais finalement, la larme s'est posée sur la roche et a enveloppé celle-ci pour lui donner de l'amour. À la fin, le Seigneur est revenu me voir et m'a donné ce conseil avant d'aller à ma collecte de cellules souches. Sentant ma peur et ma réticence, Il s'est approché de moi, Il m'a tendu la main et Il m'a dit : « *Prends ma main et suis-moi.* » Après le départ de Diane, je reste à méditer sur les paroles de Jésus. Mon subconscient me fait vivre de belles expériences et semble savoir mieux que moi ce qui s'en vient.

Ma collecte de cellules souches se passe bien. J'ai même la visite d'un de mes amis qui habite à Halifax et il nous offre le souper. Les signes commencent à tourner en ma faveur ou je les oriente dans ma direction. Une coïncidence qui me touche c'est que ma collecte de cellules souches se déroule juste la fin de semaine avant Pâques avec

tous les symboles de la mort et puis de la résurrection. Pour moi, ce synchronisme est très représentatif de tout ce que je vis dans le moment.

Je parle souvent à Diane de mes pèlerinages et l'importance de ceux-ci dans ma vie. Probablement tannée de m'entendre, lors d'une consultation, elle me fait écrire une liste des choses que j'ai aimées à Compostelle et une autre liste pour ma vie ici. Ce petit exercice m'ouvre les yeux bien grands, car je réalise après analyse que sur les chemins de Saint-Jacques, j'étais libre. Libre d'être moi, sans masque et sans responsabilité autre que de marcher. J'étais moi, et Ti-Louis était présent. J'avais les cheveux coupés courts, la barbe longue, personne ne me connaissait et les gens me prenaient comme j'étais. Je prends conscience que quand je suis seul, j'ai le droit d'aimer Ti-Louis mais lorsque je suis en relation avec les autres, je mets mon masque et je veux leur plaire et par le fait même, j'oublie Ti-Louis. Avant de partir, elle me dit quelque chose qui me fait beaucoup réfléchir et j'y pense encore aujourd'hui. « *Lors de tes deux pèlerinages, tu marchais vers Compostelle, à partir de maintenant, tu vas marcher vers toi.* »

En plus de mes consultations privées, lorsque je suis en forme, je participe aux rencontres du groupe *Nouvelle vie* animée par Diane. Nous nous rencontrons une fois par mois et parfois deux. Ces personnes ont toutes, un jour ou l'autre, eu un cancer, mais elles sont guéries ou en rémission. Ces rencontres sont moins privées, mais les discussions avec les autres membres nous donnent quelques pistes pour notre propre cheminement. En plus des échanges, nous faisons l'écoute de vidéos, de la méditation ou des imageries. À l'occasion, Diane nous fait travailler un peu avec le crayon.

Le 8 avril 2010

Diane prend vraiment son rôle d'accompagnatrice au sérieux et elle est très attentive aux situations que je vis. Si elle a plusieurs patients comme moi, elle ne doit pas être souvent chez elle. Plus ça va, plus je remercie le ciel de l'avoir mise sur mon chemin. Je lui raconte un rêve que j'ai fait à Halifax dans la nuit après ma première journée de cueillette :

*J'étais présent dans mon rêve et soudainement à terre gisait, dans un gros cylindre transparent, un bébé tout recroquevillé. Le cylindre était trop petit pour lui et il voulait sortir.*

Après analyse, j'y voyais la naissance d'un être humain, en autre mot, moi. Diane qui semble très intéressée par ce rêve me guide dans une imagerie et le symbole qui représente ma colère est un feu qui brûle. Une fois le feu apprivoisé, le Seigneur apparaît et me dit de réchauffer mon cœur avec la chaleur de ce feu et de prendre ensuite la chaleur de mon cœur et de réchauffer les cellules cancéreuses qui finissent par disparaître. Je suis étonné, je n'aurais jamais cru que cela puisse se faire. Encore un signe positif. Avant la fin de l'imagerie, le Seigneur me dit : « *Je vais te donner les outils pour gérer ta maladie et ta vie chrétienne.* » Je ne comprends pas ce que cela veut dire, mais je lui fais confiance.

## Le 14 avril 2010

L'annonce d'un enfant à naître de notre fils François et de sa conjointe Karine, tombe presque en même temps que ma greffe et la naissance de mon nouveau moi. À croire que mon rêve était prémonitoire. Plus la grossesse avance, plus je me mets en relation avec le développement de l'enfant au sein de sa mère. En même temps que je ressens de la joie pour la naissance de Mathis et celle d'être grand-père, je suis content pour Ti-Louis qui renaît à la vie.

Depuis la première rencontre avec Diane, Ti-Louis est devenu le symbole de mon enfant intérieur. C'est depuis ce jour qu'il m'accompagne et demeure constamment avec moi. Il est présent, lors de mes détente, mes consultations, mes dodos, mes voyages, mes traitements et l'ourson était sur mon lit lors de la cueillette de mes cellules souches. Il était présent lorsque nous avons appris la nouvelle que nous allions être des grands-parents. L'annonce que François et Karine vont être parents, a été la plus belle nouvelle depuis bien des années. Je me souviens des paroles du Seigneur lorsqu'il avait dit qu'il me donnerait les outils pour gérer ma maladie et ma vie chrétienne. Est-ce là un des outils promis? J'ose le croire et cela me motive pour guérir. Si je n'avais pas de raison de guérir avant, là j'en ai une bonne. Un cadeau de la vie!

## Le 27 avril 2010 jour -1 à jour 0 à Halifax

Belle journée pour recevoir mon dernier « ouragan ». Ce matin en me levant, je me sens étrangement bien. Mes rêves m'ont bouleversé un peu, mais maintenant j'ai les idées claires. C'est la première fois que je faisais des rêves comme ceux-là. Ils étaient tous semblables, mais de différentes longueurs, le dernier étant le plus long des trois :

*Je me trouvais dans un endroit où tout était blanc — j'ai de la difficulté à dire 'un endroit' car rien ne semblait exister : ni plancher, ni murs, ni plafond, rien. Encore plus étrange, il n'y avait aucun son, rien, ni aucune personne, une sorte de vacuum. Je ne me rappelle même pas si j'étais là avec mon corps physique. C'était un espace neutre où rien ne se produisait, rien ne semblait exister.*

Mon deuxième ouragan est dans mes veines depuis quelques heures et il n'est pas près de s'arrêter. Je me sens très faible. Le soir, j'ai de la difficulté à dormir. C'est un moment crucial dans ma guérison. Malgré tous les symptômes, je ne peux fermer l'œil. Je fais une visualisation, une méditation et un peu de lecture. Aux environs d'une heure du matin, je suis assis dans mon lit et j'écoute mes chansons préférées sur mon MP3. Je pense à demain et je me sens bien. Je n'ai pas peur, je n'ai pas de tracas, je suis simplement là, dans un moment de paix avec moi et la vie. La chanson de Leonard Cohen *Dance me to The End of Love* commence à jouer. En sanglotant, je tente tant bien que mal de fredonner les mots de la chanson. Peut-être que Ginette ne dormait pas ou ma sérénade l'a réveillée, mais elle me demande si tout va bien. Je lui dis que oui, je recommence la chanson, je lui prends la main, l'attire au milieu de la chambre, lui met un écouteur dans une de ses oreilles et je garde l'autre et nous dansons au son de la mélodie de Leonard Cohen. Elle en petite jaquette et moi en bobette. Pendant ces quelques minutes, le cancer n'existe plus, les douleurs se sont éloignées et nous ne faisons plus qu'un. Ce fut un très grand moment d'amour pour nous deux. Après la chanson, nous nous couchons, je me sens en paix et je dors jusqu'au matin.

La greffe se déroule bien. Mon mantra *Ultréa* [voir Annexe C] résonne dans ma tête. Ti-Louis, Ginette, François et Michel sont près de

noi. J'essaie de bien respirer, de me détendre et d'accueillir cette nouvelle vie en moi. Dans la nuit, je fais un autre rêve :

*C'est comme si je déménageais des objets avec d'autres personnes — quelqu'un dépose un objet et moi je le prends pour l'emmener — c'est un cylindre — une fois dans mes mains, il me semble que quelque chose ne va pas — dans ce cylindre, il y a un petit bébé, tout recroquevillé à l'intérieur — il faut l'apporter à l'hôpital, mais dans l'entre-temps, nous commençons à couper le verre pour lui permettre de sortir — une fois le contour enlevé, lentement, les bras et les jambes s'étirent et le bébé reprend sa forme.*

## Le 5 mai 2010 jour +7

Mon séjour dans ma chambre d'isolation à la City Hospital, se déroule comme prévu. L'ouragan qui avait commencé dans mes veines le matin précédant ma greffe se poursuit. Tout mon organisme est absorbé dans cette tempête. Je suis soulevé, trimballé, secoué, aspiré d'une façon que je n'ai jamais ressentie avant. Elle fait ses ravages et rien ne peut l'arrêter pour l'instant. Je n'en connais pas la durée ni la gravité. Aux environs du sixième jour, le néant s'approche inévitablement. Je ne sais pas si je suis plus mort que vivant. J'ai l'impression d'avoir un pied de l'autre côté. Dans ce tourbillon envahissant, je suis prêt à partir. Aucune des possessions matérielles que je possède ou des choses que j'ai accomplies dans ma vie n'a d'importance maintenant. Un passage du texte *Ultréïa*, mon mantra, me revient en tête :

*« Le pèlerin est un homme qui marche, ou plutôt qui réapprend à marcher en ayant abandonné progressivement tout ce qui lui semblait essentiel et qui maintenant n'est plus que futile. En se défaisant ainsi de ses habitudes et de ses préjugés, chaque pas l'éloigne de son passé et le rapproche de son futur qui est constitué à l'arrivée par la mort du "vieil homme", suivi d'une renaissance dans un monde nouveau. »*

Ma situation actuelle représente bien ces quelques lignes. La comparaison avec mon état est frappante. Je me déleste du superflu pour renaître. Une partie de moi veut voir le prochain jour. Ma famille, mes amis, l'enfant à naître, voilà les buts de ma guérison. Quand la mort me guette de si près, j'ai déjà tout perdu. Alors tout ce que la vie me redonnera, sera des cadeaux. En pensant aux raisons de ma guérison, une petite voix se fait entendre : « *Ne guéris pas pour les autres, mais pour toi...* »

Le mercredi 5 mai, Jour +7 — lorsque Ginette arrive, elle me trouve dans ce néant, je n'existe presque plus. Elle prend son téléphone portable et appelle Diane à l'aide. Elle accepte de me parler et nous discutons une bonne heure au téléphone. Je n'ai qu'un souvenir très vague de notre entretien. D'après les notes prises par Diane, je lui ai raconté un rêve avec un bébé dans une éprouvette. Il n'y avait plus de cylindre autour et il essayait de déplier ses bras et ses pieds, comme s'il venait de naître. Pendant une imagerie, la chaleur de Jésus réchauffe le bébé. Une mère arrive et veut le bien du bébé. Elle l'aide à naître, lui donne de l'amour, de la chaleur et de la place. Je ne me rappelle pas ce que je lui ai dit, mais une chose est certaine, je me souviens de ce qui s'est passé après l'appel. J'ai été très malade avec des vomissements et de la diarrhée en abondance. C'était comme si mon corps avait eu peur et ne s'était pas permis d'être malade. Après l'intervention de Diane, il se sentait enfin libre de se laisser aller et de dégager le trop-plein. Je lui mentionne que ce matin, en regardant la photo de ma famille et en les nommant, je me dis qu'ils sont ma raison de vivre. Diane me corrige encore une fois en me disant que je dois guérir pour moi. Elle me dit de penser à moi en premier. Je suis la personne la plus importante.

Quelques jours plus tard, je lui téléphone encore une fois. D'après ses notes, je trouve le temps très très long et je suis impatient. Dans une autre imagerie, qu'elle me fait vivre, je retrouve mon bébé qui dit qu'il a besoin de temps, d'amour, de chaleur de sa maman pour son bien-être. Il est calme et en paix. Cette fois-ci, après l'appel, je me sens plus calme et je n'ai pas les mêmes réactions que la dernière fois. Ginette prend en note les affirmations suivantes que Diane lui dicte. Elle me demande de les réciter durant la journée :

« *Je suis vivant.* »

« *J'accueille cette vie en moi, qui se répand dans tout mon être.* »

*« Je m'ouvre à cette énergie vivante en moi pour y goûter pleinement. »*

*« Je m'abandonne à ce mouvement de vie en moi parce que je le mérite. »*

*« Je mérite d'être aimé de Dieu. Je mérite cette vie en moi. »*

*« Je m'abandonne pour me laisser vivre cet amour et cette vie en moi. »*

Pendant mon séjour à l'hôpital, j'ai deux autres rencontres avec Diane, une par téléphone et la deuxième en personne. Je suis sorti de l'isolation et les deux rencontres me font du bien et me permettent de mettre les choses en perspective. À chaque rencontre, c'est comme si elle ajustait ma boussole et m'orientait sur le bon chemin.

Vingt-quatre jours à l'hôpital et me voilà un homme débarrassé du cancer. YAHOU! Comme m'a dit l'oncologue, t'es « cancer free ». Je veux bien être un homme sans cellules cancéreuses, mais la partie est loin d'être terminée. Mais comme à Compostelle, un long chemin commence toujours par un pas. Je sors de l'hôpital, je m'en retourne chez nous guéri. Affaibli – avec peu d'énergie –, mais guéri!

À la maison, les rencontres avec Diane continuent et je la rencontre toujours aujourd'hui, au moment d'écrire ses lignes. À plusieurs occasions, je pensais être sur la bonne piste, mais rapidement, elle me fait remarquer que mon ego, l'ancien Louis René essaie toujours de reprendre sa place. Par hasard, je tombe sur un livre de Paulo Coelho intitulé *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré*, où il résume bien ma situation.

*« L'Autre est celui que l'on m'a appris à être, mais qui n'est pas soi. Il croit que les hommes doivent passer toute leur existence à réfléchir à la façon de gagner de l'argent s'ils veulent ne pas mourir de faim dans leur vieillesse. Tant ils réfléchissent, tant ils font des plans, qu'ils s'aperçoivent qu'ils sont vivants seulement au moment où leurs jours sont sur le point de s'achever. Mais alors il est trop tard. Après cette découverte, je me suis éveillé, bien décidé à être ce que j'avais toujours voulu être en réalité. L'Autre est resté là, dans ma chambre, à me regarder. »*



En faisant une rétrospective, l'argent n'était pas le facteur principal, mais bien le temps que je mettais pour les autres. Je m'oubliais et je me mets encore dans des situations où je suis pris entre le moi et l'Autre. Mais Diane est là pour me permettre de retrouver mon moi.

Dans ce même livre Paulo Coelho nous propose « l'exercice de l'Autre ». Lorsque nous vivons une situation stressante, difficile, ou que nous sommes tout simplement tristes ou émotifs, essayons de nous imaginer comment nous aimerions vivre ce moment-là ou comment nous aimerions nous sentir. On se voit ailleurs, heureux, aimant, vivant de joie, énergisé, jovial, etc. Alors à ce moment, vous avez le choix d'envoyer l'autre se promener et reprendre votre vrai moi en main. Exercice simplet, mais combien efficace! Voici un exemple : je ne savais pas si je devais aller à une réunion à Moncton. Je me suis assis et j'ai imaginé ce que mon vrai moi – dans mon cas Ti-Louis – voulait vraiment faire. Il voulait rester à la maison se reposer, lire et regarder la télévision. Je suis demeuré chez moi et l'Autre m'a regardé faire. Dès que j'ai une décision à prendre, je me pose la question : « Qu'est-ce que mon moi veut faire? » Un autre exemple – je me sentais un peu triste et grincheux et je me suis demandé comment mon vrai moi voulait se sentir. Il voulait se sentir heureux, rire et avoir du plaisir. Le choix était simple. L'Autre devait rester là et me regarder avoir du plaisir. À vous qui lisez ces lignes, je vous lance un défi. Arrêtez-vous de lire et demandez-vous si vous êtes au bon endroit, si vous avez l'emploi que vous désirez, le conjoint ou la conjointe idéals, si vous êtes heureux, joyeux, etc. Sinon, demandez-vous ce que votre moi veut?

Aujourd'hui encore, je dois faire attention dans ce que je m'embarque, mais je m'aperçois que le désir est moins présent pour les activités dans lesquelles j'étais impliqué. À certains moments où le temps est plus ou moins long, je ressens cette excitation de faire encore du curling, du volley-ball ou autres activités, mais l'énergie qui me reste ne me permet plus de le faire. À plusieurs reprises, je me suis vu prendre l'auto pour me rendre à une pratique ou à une réunion et rebrousser chemin. Mon moi me parlait et voulait retourner chez-nous. Comme précédemment, l'Autre perdait sa place.

Le centième jour de ma greffe tombe le 6 août 2010. C'est une étape importante pour moi. Je n'ai pas eu de complications et tout va bien dans les circonstances. Nous sommes dans notre chalet à Grande-

Anse depuis le début juillet et je profite de la paix et du calme de l'endroit. Pendant ce temps, ma routine est assez simple. Beaucoup de sommeil, médicaments, bons repas, lecture, visualisation et écriture de la main gauche. Bien content d'être à Grande-Anse pour cette étape où j'essaie de profiter de la quiétude de l'endroit pour me ressourcer et reprendre de l'énergie.

Durant cette période des cent premiers jours, j'écris chaque matin de ma main gauche. Je laisse parler Ti-Louis et j'écris ce qu'il me dit ou je lui parle. Des fois, je ne sais plus lequel des deux parle. Voici quelques exemples :

*Jour + 25 « J'ai passé une bonne nuit. Je suis content que Ginette soit venue coucher avec nous. J'avais peur et cela m'a rassuré. Je suis content que tu aies pris une pilule pour dormir. Cela m'a permis de bien me reposer. Maintenant il faut continuer à te calmer, à te reposer. Pendant ton sommeil, je t'ai fait rêver à ce que tu pourrais faire une fois guéri. Nous allons passer une belle journée à nous reposer. Merci d'être avec moi, je t'apprécie beaucoup. »*

*Jour + 29 « Je me suis réveillé de bonne heure ce matin. Le soleil brille de tous ses feux, même accompagné de gros nuages. Je me sens bien. Je me trouve chanceux et privilégié. C'est comme si, je ne réalise pas encore que je suis guéri. Merci pour la guérison. Merci, merci, merci! Je ne suis plus le même. Je ne suis plus la même personne. Je ne sais plus qui je suis. Je ne sais pas encore qui je vais devenir, car le processus continue. Je sais que j'étais étiqueté cancéreux. Une maladie infâme comme la lèpre. Mais j'ai réussi à guérir. C'est une maladie qui change ton aspect physique, mais surtout ton aspect intérieur; une maladie qui change ta vie et la perception que tu t'en étais faite. Le but de la vie devrait être de vivre dans la joie et de toucher au bonheur, d'éviter le stress, sinon trouver un moyen de le neutraliser, de le comprendre ou de l'accueillir pour le faire disparaître. Les feuilles ne sont pas seulement des feuilles; les abeilles ne sont pas seulement des abeilles; les oiseaux, les pissenlits et les personnes sont tous là pour nous refléter notre propre existence et nous faisons tous partie d'un grand tout. Je dois prendre le temps de les observer, de les regarder, de les*

*remercier d'exister et de reconnaître leur valeur existentielle. Une oeuvre que personne ne regarde, n'existe pas. Il faut prendre le temps de regarder le lever et le coucher du soleil, les fleurs pour leur dire qu'elles existent et pour leur donner leur juste valeur. Il faut écouter, voir et essayer de comprendre d'où vient le vent. J'ai le temps de faire tout cela. Je prends le temps de regarder les pissenlits pousser sur mon gazon. Je ne les aimais pas avant, mais maintenant, ils sont beaux, car je les vois d'un oeil nouveau. »*

*Jour 49 « Bonjour mercredi! Content de te revoir. Bonjour Ti-Louis. Une autre belle journée de repos. Hier, j'ai été faire une promenade et je sentais une certaine sérénité par moment. Le bonheur peut exister là où l'on est, mais également avec qui on est. C'est peut-être avec mon moi que je me sens de mieux en mieux. »*

*Jour 56 « Bonne nuit sans pilules pour dormir. Je dois trouver qui je suis. Je dois me retrouver au niveau de mon être. Je me suis perdu, alors je dois me retrouver. »*

*Jour 71 « Je t'écris le soir, aujourd'hui. Belle journée. De la brume dans l'avant-midi et le soir, mais du soleil au milieu de la journée. Travaillé un peu physiquement aujourd'hui. Bien aimé cela. Je l'ai fait avec amour. Merci mon Dieu de me faire connaître ces merveilles. Merci pour tous les cadeaux! »*

*Jour 80 « Je veux prendre ma place et être responsable de ma vie. Je suis responsable de créer ma vie. Je dois me rappeler que je suis dans une période de convalescence. Plus de travail. J'ai tendance à l'oublier, mais mon corps me le rappelle. Mes systèmes organiques ont besoin de ces journées de calme pour permettre à cette vie nouvelle de s'étendre dans tout mon corps. Le faire veut encore prendre la place de l'être. »*

Plus j'écris de la main gauche, plus mon écriture devient lisible. Vous pouvez remarquer au travers de ces exemples dans quel état d'âme je me trouvais.

Le 10 décembre 2010, je rencontre Diane pour une situation qui s'est présentée deux jours auparavant. J'ai accepté de faire une petite présentation à un groupe d'enseignantes et d'enseignants retraités de notre cercle. La présentation portait sur les deux pèlerinages que j'avais faits et sur ce que cela m'avait apporté. Dans ma présentation, j'avais inclus un troisième pèlerinage, soit mon cancer. Le matin de la rencontre, en relisant mes notes, je me sens très émotif, anxieux et je suis en perte de contrôle. Je téléphone à la responsable pour annuler ma présentation. Je suis déçu, car je pensais être plus fort que cela. Lorsque je rencontre Diane, je lui raconte que je suis déçu et que je pensais être plus fort que cela. Je veux savoir pourquoi je suis si émotif? Est-ce que mon corps me parle encore et qu'est-ce que j'ai à régler? Elle m'écoute et me propose une imagerie. Pendant celle-ci, un livre ouvert apparaît comme le symbole de ma présentation. Dans ce livre, je vois et je ressens encore les différentes émotions de mon vécu. Le Seigneur apparaît dans mon cœur et il me dit que j'ai la liberté d'avoir ces émotions et que je dois me laisser les ressentir. Au lieu d'essayer de contrôler et de refouler mes émotions pour qu'elles n'apparaissent pas, je devrais les laisser monter à la surface et les laisser vivre. Je réalise que depuis très longtemps, depuis ma jeunesse, j'ai refoulé mes émotions pour différentes raisons – pour ne pas pleurer en public, ne pas montrer ma vraie personnalité, ne pas briser mon image, ne pas montrer mon impuissance et ne pas montrer mon vrai moi. Le seul moyen de régler la situation est de me laisser pleurer. Lorsque je suis seul, ou avec des personnes avec qui je suis à l'aise, ce n'est pas un problème, mais devant des inconnus, j'hésite encore à le faire.

Les rencontres avec Diane me font toujours du bien et je continue à découvrir des choses à propos de mon moi. Je sais que j'ai accompli beaucoup de choses, mais il me reste encore un bon bout de chemin à faire pour mettre en pratique tout ce que j'ai appris et ce que j'apprends. L'Autre veut encore reprendre sa place.

Mis à part les traitements, la greffe, la présence de mon épouse et de ma famille, le fait d'avoir rencontré sur mon chemin une personne comme Diane a été la chose la plus importante pour ma guérison. Nommez-les comme vous le voulez, accompagnatrice personnelle, accompagnatrice spirituelle ou coach de vie, de telles personnes sont appelées à devenir des intervenantes de premier plan pour permettre aux gens atteints d'un cancer de guérir et de vivre une vie nouvelle. En

discutant avec un nombre de survivants du cancer, j'ai réalisé deux choses – premièrement, qu'ils sont de plus en plus nombreux à avoir une accompagnatrice personnelle et deuxièmement que la majorité des malades ne sont pas au courant de l'existence de cette aide ou du bien que cela pourrait leur apporter. Dans mon cas, je n'ose imaginer où j'en serais rendu sans l'aide de cette personne-ressource.

La venue d'une accompagnatrice personnelle dans ma vie durant ma maladie a été pour moi l'avenue la plus importante pour mon cheminement personnel et ma guérison. La technique d'imagerie mentale guidée qui faisait appel à mon esprit, à mon intuition et à mon inconscient a été des plus efficaces. Ce qui était intéressant pour moi dans les imageries guidées c'était que mon accompagnatrice pouvait en décoder le sens, me guider et me donner des renforcements positifs. Vu ma grande faiblesse, il était plus facile pour moi de me laisser guider. Je peux faire des imageries seul avec un certain succès, mais je n'ai pas la compétence pour analyser et en tirer le maximum. Je dois avouer que je m'améliore avec le temps.

## *Autres thérapies*

Je ne vous ferai pas un exposé scientifique sur les différentes thérapies, car je n'ai ni la formation, ni les compétences. Il y a des livres, des sites que vous pouvez consulter et qui seront plus complets. Par contre, je vais essayer de vous relater mes découvertes dans ce domaine. Déjà, avant mon cancer, j'avais une certaine expérience dans les techniques de la préparation mentale comme la visualisation, la relaxation, la détente et les pouvoirs de l'imagination et de l'inconscient que j'utilisais avec les équipes sportives.

La relaxation et la détente sont deux thérapies que je tente de maîtriser. Elles peuvent se faire avec l'aide d'un guide. J'ai remarqué que lorsque j'avais des peurs, de l'anxiété ou que j'étais déprimé, il était beaucoup plus difficile de me relaxer et de me détendre. Certains vont dire que c'est dans ces temps-là qu'on en a le plus besoin. Vrai! Mais ceux et celles qui ont déjà vécu des angoisses et qui perdent le contrôle

sans savoir pourquoi, savent que ce n'est pas si facile de se coucher et de se détendre. Cela prend de la pratique et de la patience.

La méditation est l'une des thérapies qui me donne le plus de difficulté. D'après mes lectures, s' pour faire de la méditation est comparable à s' pour la pratique d'un sport. Dans les deux cas, il faut développer notre endurance à accomplir une tâche le plus longtemps possible. Pour la méditation, il s'agit d'exercer notre cerveau à ne rien penser, à faire le vide. Le but de la méditation est de se libérer l'esprit des pensées négatives et destructives pour une période de temps. Donner l'occasion à notre esprit de se reposer du stress et des tracasseries quotidiens. Lorsqu'on est stressé durant une maladie grave ou dans l'attente d'un diagnostic, les pensées inutiles peuvent envahir notre esprit et nous jouer bien des tours. Dans mon cas, je dois avouer que l'expérience de la méditation n'a pas été concluante. Mais, je n'abandonne pas. Au début, je ne pouvais rester assis plus de deux minutes. Premièrement, je fatiguais, et ensuite, je ne pouvais m'enlever les idées négatives de la tête. J'essayais de me concentrer sur une chose ou sur rien du tout, mais sournoisement les pensées que je voulais éliminer revenaient au galop. Si la méditation est l'entraînement de l'esprit, je vais devoir m'entraîner très sérieusement. La méditation active, comme je la surnomme peut se faire en marchant, en chantant ou en récitant un mantra. La marche est la solution pour moi. Le but est de maintenir son attention sur une chose comme la respiration ou sur un objet; en marchant, j'essaie de réciter un mantra ou de réciter une prière. Contrairement aux autres techniques, je n'ai pas de moyen sonore pour me guider. C'est peut-être pour cela que j'ai de la difficulté. Dans le livre *Conversation avec Dieu*, l'auteur écrit :

*« Le secret se trouve dans le silence. Le son le plus doux est le silence. C'est le chant de l'âme. Si tu crois aux bruits du monde plutôt qu'aux silences de ton âme, tu seras perdu. »*

Plusieurs autres auteurs font mention de l'importance du silence dans nos vies. Nous avons souvent peur du silence, car nous nous retrouvons avec nous-mêmes. Mon style de vie nuisait à ces moments de silence, mais plus maintenant. J'apprécie ses moments où je peux me retrouver avec Ti-Louis, mon âme et mon Créateur. Avant, lorsque je souffrais d'insomnie, c'était très pénible. Maintenant, s'il m'arrive de ne pas pouvoir dormir, j'en profite pour me parler, communiquer et prier. Ce n'est plus du temps perdu.

La visualisation, pour moi, est la technique maîtresse de l'esprit. Elle ressemble de près à l'imagerie mentale. J'ai entendu parler de cette technique et de ses bienfaits dans les années soixante-dix où les athlètes de haut niveau l'utilisaient pour augmenter leur performance. Je l'utilisais avec les athlètes des équipes sportives et je la pratiquais moi-même à l'occasion. Après le combo ou le trio infernal – diagnostic d'un cancer, l'accident avec l'original et l'infarctus, j'ai fait de la recherche et je m'y suis adonné avec plus de régularité. La visualisation (ou visualisation créative) est une technique très puissante qui permet aux athlètes d'imaginer dans leur esprit une routine, un parcours ou une démarche qu'ils veulent exécuter. Les personnes peuvent l'utiliser pour changer un comportement, une émotion ou pour se sentir heureuses. Le principe est le même pour les personnes souffrant d'une maladie. Dans mon cas, la visualisation me permet de visualiser ma guérison et un mieux-être. Avec le CD de Guy Corneau *Dialogue avec les cellules* il m'est possible d'imaginer la disparition de mes cellules cancéreuses, de stimuler les endroits de mon système responsable de la production de mes cellules souches, d'orienter mes nouvelles cellules et de m'imaginer heureux et en parfaite santé à tous les niveaux. Ce qu'il y a d'extraordinaire avec la visualisation, c'est que notre subconscient ne fait pas de différence avec les images que nous imaginons et les images réelles. D'après Diane, il est très important de ressentir, la guérison, la joie, le bonheur et l'amour. Il faut sentir cet amour de la vie dans tout notre corps, dans chacune de nos cellules. Il faut créer une réalité imaginaire pour nous permettre d'en retirer le maximum. D'après Guy Corneau : « *Il faut utiliser des verbes comme goûter, déguster et savourer.* »

S'il est vrai que notre subconscient ne fait pas de différence avec le réel et l'imaginaire, c'est aussi vrai pour le négatif et le positif. Sans nous en rendre compte, pendant une journée, nous pouvons visualiser et nourrir une situation agréable ou non. Il faut être très vigilant, car en un instant, nos pensées positives peuvent se transformer en pensées négatives. L'imagination est une force monumentale et peut être notre meilleure amie ou notre pire ennemi. La dernière pensée que nous avons avant de nous endormir va jouer inlassablement dans notre subconscient. Si c'est une pensée positive, le matin, nous allons nous réveiller en bonne forme. Si ce sont des pensées de peur, d'anxiété et d'angoisse, le matin nous serons encore dans cette atmosphère. Je suis conscient que j'ai vécu

ces émotions négatives dans les dernières années avec ma maladie et aussi à certaines occasions avant mon cancer. Ce n'est pas facile lorsque nous sommes dans l'attente d'un diagnostic, d'un traitement de chimio, d'une greffe ou d'un autre malheur. Mais, petit à petit, une minute à la fois, ces techniques de conditionnement du mental ont fait pour moi une grande différence. Mes pensées créent ma journée d'aujourd'hui et m'aident à préparer celle de demain.

La pratique de la visualisation est très simple et peut se faire n'importe où, n'importe quand. J'utilise souvent des CD qui me guident dans le processus. D'autres fois, je vais le faire en marchant ou je vais m'arrêter dans un bel endroit et faire une visualisation. Si par exemple, je me visualise en parfaite santé à tous les niveaux, je dois aussi me visualiser heureux, plein d'amour avec mes proches. Dans le livre *Le Secret* de Rhonda Byrne, il est mentionné que lorsque nous visualisons, nous émettons une fréquence puissante dans l'Univers.

Les techniques de détente, de visualisation ou autres n'ont pas besoin de se faire à la maison dans un endroit spécial. En voici un exemple : Le samedi 7 mai 2011, journée précédant la fête des Mères, je profite du beau soleil pour aller me promener dans les sentiers du Parc national Kouchibouguac . Je pars de l'abri de fartage, je marche lentement jusqu'à Patterson, le premier relais, je descends la butte et pour m'en revenir, je prends une piste abandonnée qui longe un petit ruisseau. Le parcours est d'environ quatre kilomètres. Arrivé à un petit ponceau qui surplombe un ruisseau, je m'arrête, m'assis et ferme les yeux. Je sens le soleil me réchauffer de ses plus beaux rayons. J'entends le bruissement du vent dans le faite des arbres accompagné des clapotis de l'eau qui dévale la colline et se déverser dans un plus grand ruisseau pour poursuivre son chemin vers la mer. L'énergie en ce lieu est palpable. Je suis en paix et je suis envahi par un bonheur intérieur – dans le cœur de cette forêt – en pensant à mon épouse, mes enfants, ma famille, mes amis, à moi, à ma santé, ainsi qu'à notre petit Mathis. Tous, nous grandissons ensemble chacun de notre côté avec la même vitalité, mais avec des objectifs différents. En référence au CD de Guy Corneau *Dialogue avec les cellules*, je m'imagine que mes cellules se promènent, jouent à cache-cache, grimpent aux arbres, crient, s'affolent, font du ski nautique en dévalant le ruisseau et dansent sur la mousse au sol. Une fois ma visualisation terminée, j'ouvre les yeux et mon regard se fixe sur un arbre. Il est penché, quelques-unes de ses branches sont cassées mais les



oiseaux viennent quand même s'y poser. Pourquoi cet arbre? Je ne sais pas. Il n'est pas le plus gros ni le plus beau, seul, il n'est rien, mais ici, il fait partie d'un ensemble qui s'appelle la forêt. Son rôle paraît insignifiant, mais même avec ses blessures, il offre refuge aux différents oiseaux et animaux, par ses racines il retient la terre en plus de produire de l'ombre pour les plantes à son pied. Est-ce que j'ai choisi cet arbre parce qu'il me ressemble? En me levant, je suis un peu chancelant, mais je reprends ma marche plus lentement. Je retourne chez moi avec le sentiment d'avoir vécu un moment précieux dans ma guérison et avec un beau sentiment intérieur.

Voici une autre visualisation que j'aime bien faire. Elle provient en partie d'une visualisation que je faisais avec les athlètes et d'une autre partie que j'ai adaptée. Une fois mon corps bien relaxé, je visualise que je me promène dans un beau champ sous un soleil radieux et avec très peu de vent. Un sentier dans une forêt m'amène à une montagne que je monte en suivant un petit chemin en pente. Rendu au sommet, la crête est recouverte de gros nuages épais. Je grimpe sur un nuage et je m'allonge sur le dos. Je me tortille pour me mettre à l'aise. Je ferme les yeux et je tente de me détendre encore plus. J'imagine que je regarde le soleil qui ne fait pas mal aux yeux. Après un moment, une forme qui ressemble à un être humain apparaît devant le soleil. Elle devient de plus en plus brillante et elle est composée de cellules saines et vigoureuses ainsi que d'énergie. Après un moment de contemplation, cette forme s'approche de moi et me recouvre entièrement. Je fais partie de cette forme, de ces cellules et cette énergie pénètre en moi. Après m'être ressourcé, je me lève, descends du nuage, reprends le chemin du retour jusqu'à mon champ parmi les fleurs et les arbres. Les livres et les sites d'Internet proposent toute une gamme de visualisations de la sorte. Je choisis celle qui me parle le plus et avec laquelle je suis plus à l'aise.

Tout récemment, je cherchais de la musique qui favorise la guérison lorsque je rencontre Julie-Anne Robichaud et lui fais part de ma recherche. Elle me conseille un CD de Christine Angelard intitulé *Voyage en pays d'intériorité* ou *Comment retrouver le chemin du cœur*, qu'elle vient d'acquérir tout récemment. C'est un exercice de méditation qui utilise une approche judéo-chrétienne. Voici la description de son site web :

*« La première partie de ce voyage au centre de soi-même est basée sur une expérience de reconnexion aux éléments par la pratique simple de la méditation. La deuxième partie, faite de sons émis et modulés par la voix, va utiliser ses pouvoirs harmonisants, voire guérisseurs. Les sons utilisés dans cette pratique sont les cinq voyelles des langues latines qui seront utilisées pour mettre en résonance les cinq organes, trésors de la Médecine traditionnelle chinoise (MTC) – les reins, le foie, le cœur, la rate-pancréas, les poumons. »*

Ce dernier CD et celui de Guy Corneau font partie de mes coups de cœur.

Je mentionnais précédemment que je cherchais auprès de mes amis de la musique qui aide à guérir. Par pur hasard, dans la même semaine, je reçois un courriel d'un ami de Strasbourg en Alsace qui m'envoie les coordonnées d'un site. Il y a cette adresse Internet que je m'empresse de regarder. Le titre de cette musique est : *Musical Rapture, A healing gift to Humanity*. Le paragraphe suivant stipule :

*« Musique céleste de Joao Cota-Robles, canalisée par Frédéric Delarue. C'est une musique de guérison. Les Fréquences de cette musique céleste communiquent avec l'Intelligence Divine du corps à un niveau cellulaire élevant ainsi la conscience de chaque cellule. Alors la musique apaise et reconforte les cellules, la capacité du corps à se guérir lui-même est accrue. Cette musique sacrée est compatible avec tout ce qui est et travaille en harmonie avec toute modalité de guérison ou traitement médical. Cette musique est une bénédiction, elle entre en résonance avec toute forme de grâce et vient accroître l'efficacité de tout traitement et particulièrement les traitements du cancer. Cette musique est un cadeau de sphères très élevées et ne doit jamais être achetée ni vendue (...). »*

Je l'ai copié sur un CD et je l'écoute souvent. J'ai envoyé le site à tous ceux et celles que je connaissais et j'en ai fait des copies pour des amies et même pour une thérapeute. Elle l'aime beaucoup ainsi que ses patients.

J'aimerais mentionner à ce stade-ci que ces techniques ne sont pas arrivées tout d'un coup dans ma vie. Au début de ma maladie, je

pratiquais avec les cassettes que j'avais sur la visualisation et la relaxation et cela me suffisait. Maintenant, lorsque je suis prêt à passer à un autre niveau, l'univers s'organise pour me faire découvrir en temps propice les autres techniques dont j'ai besoin. C'est un peu comme lorsque j'étais hospitalisé et que les médecins me disaient seulement ce que je devais savoir. Comme dans bien d'autres choses, l'évolution se fait et je trouve, au fur et à mesure, quelque chose de nouveau.

J'ai discuté avec bien des personnes atteintes d'un cancer et chacune avait sa façon de gérer sa situation avec les moyens à sa disposition. Moi, je vous fais part de mon cheminement et de mes expériences, mais je ne veux en aucun cas suggérer telle ou telle chose. Si vous êtes comme moi, je cherche, j'écoute, j'expérimente et je choisis ce qui me convient. Lorsque j'ai assisté à la conférence de Guy Corneau, ceux et celles qui pensaient sortir avec une recette miracle ont été déçus. Selon mes lectures et mes conversations avec les gens, les façons de guérir sont aussi nombreuses que les différentes sortes de cancer. Mais les guérisons ont toutes une chose en commun, après l'aide médicale, elles proviennent de l'intérieur de soi.

En plus des techniques mentionnées ci-dessus, j'ai fait beaucoup de recherche sur les différentes techniques de médecine douce ou alternative qui, presque toutes, ont le suffixe de « pathie »: l'ostéopathie, la naturopathie, l'homéopathie, la massothérapie, l'acupuncture et bien d'autres. Je ne voulais pas me lancer dans des directions parce qu'un tel faisait ceci ou un autre cela. Lorsque nous sommes malades et vulnérables, les différentes techniques nous apparaissent très alléchantes. Nous cherchons une méthode qui pourrait nous assurer une guérison ou une aide précieuse. Les techniques alternatives ont chacune des approches différentes et leurs propres qualités. Il est important pour moi de choisir judicieusement et de ne pas me laisser manipuler par des soignant guérisons miraculeuses.

Après mes nombreuses recherches, je n'ai pu me décider à me lancer dans l'une ou l'autre de ces techniques. Au printemps 2011, je rencontre une naturothérapeute, qui pratique à Saint-Ignace. J'y suis allé deux fois et j'ai dû interrompre mes rendez-vous parce que je m'absentais de la région pour l'été. Je devais continuer à mon retour, mais de petits imprévus avec ma santé ont compliqué le tout. Cette dame offre des services de « doula » et accompagne les couples qui attendent

un enfant. En plus, elle offre des consultations aux personnes atteintes de maladies ou de troubles de tout genre. Elle est spéciale en ce sens qu'elle perçoit ou est sensible aux vibrations, aux énergies et aux changements de notre corps. À la deuxième session, nous avons beaucoup parlé de ma mère. Durant le traitement, je me sentais bercé. Elle sentait un blocage, mais aucune manifestation ne s'est fait sentir. Au petit matin suivant, j'ai rêvé que ma mère me berçait. Je lui ai dit que je l'aimais. Soudainement, j'étais seul et je pleurais. Il semble y avoir quelque chose d'enfoui très loin au temps de mon enfance qui veut se manifester. La prochaine fois sera peut-être la bonne.

À l'automne 2011, Ginette arrive d'une consultation avec une physiothérapeute qui utilise l'approche de *relâchement myofascial ou thérapie de libération myofasciale*. Elle est très emballée par cette approche et m'indique que j'ai un rendez-vous la semaine prochaine. Je n'ai jamais entendu parler de cette technique ni même du mot. Avant d'y aller, je consulte l'Internet pour savoir à quoi j'ai affaire. Le *relâchement myofascial*, traite les tissus mous en détendant l'enveloppe des muscles contractés. Selon Wikipédia, le *Fascia est le tissu mou composant du tissu conjonctif qui offre un soutien et une protection pour la plupart des structures dans le corps humain, y compris les muscles. Ce tissu mou peut devenir restreint en raison de la maladie psychogène, la surexploitation, les traumatismes, les agents infectieux, ou l'inactivité, entraînant souvent des douleurs, tensions musculaires, et correspond à une diminution du débit sanguin.* »

Le premier traitement me laisse un peu perplexe quant à la valeur du traitement, mais je décide d'y retourner la semaine suivante. Le deuxième traitement est plus révélateur quant aux bienfaits de la méthode. Les rendez-vous subséquents confirment que mon corps réagit bien aux traitements et je vois une amélioration au niveau de mes douleurs au dos. En deux occasions, je suis devenu très émotif et tout m'est apparu très clair. La première fois, je me sentais très triste et soudainement vers le milieu de la session, j'ai eu comme une révélation ou le plaisir et la joie a remplacé la tristesse. La deuxième fois, je me sentais préoccupé et fatigué et comme la fois précédente, la fatigue de mon corps pendant ces nombreuses années s'est changée en une paix intérieure sans fatigue ni contrainte. Ce fut de très bons moments qui se sont prolongés pendant quelques jours pour disparaître progressivement.

Fin novembre 2011, je me sens prêt et je commence une série de traitements d'acupuncture. Ginette me dit que c'est seulement une excuse pour me rendre à Dieppe plus souvent afin de voir notre petit fils et d'acheter mes cadeaux de Noël. Il est encore trop tôt pour me prononcer sur les résultats. L'avenir me le dira.

Certains membres du corps médical traditionnel sont de plus en plus ouverts face aux médecines douces ou alternatives sans pour autant les pratiquer. Je réalise qu'après une dizaine d'années d'études pour devenir médecin, ce n'est pas donné à tous de retourner aux études pour quelques années supplémentaires afin de se spécialiser dans une des branches de la médecine douce. C'est la raison d'être de l'importance des thérapeutes ou des spécialistes des médecines douces. La médecine s'occupe surtout de la maladie physique, les médecines douces ou alternatives s'occupent de notre soi intérieur, de l'ensemble de l'être dans ses dimensions physique, mentale et spirituelle et adresse les causes psychosomatiques de la maladie. Je suis convaincu qu'il existe une méthode pour nous aider dans notre cheminement. À nous de la découvrir.

## *Lectures*

La lecture a occupé une grande place durant ces dernières années. Au début de ma maladie, c'était pour m'évader et tenter d'oublier ma condition. Ensuite, ce fut pour m'éduquer face à ce fléau, essayer de comprendre ce qui m'arrivait et tenter de trouver des pistes, des motivations et des solutions à mon dilemme. Dans les prochains paragraphes, je vais parler des livres qui m'ont le plus inspirés et les histoires qui s'y rattachent.

À l'été 2009 et une partie de l'automne, dans l'attente du verdict après l'annonce de mon cancer, je suis au chalet et je passe une grande partie de mes journées à lire. Je me réfugie dans des livres qui m'apportent très peu de réconfort si ce n'est que j'oublie partiellement mon problème et que le temps passe un peu plus vite. Je dis partiellement, car tout en lisant, j'entends dans ma tête ce murmure qui ne cesse de me tourmenter. Malheureusement, je dois vous avouer que je

me rappelle très peu de détails des histoires de ces livres. Je lisais, je lisais, mais ma concentration était portée sur autre chose. Je m'évadais des heures et des journées tout entières dans des récits d'aventure et d'espionnage. Je découvre l'auteur Robert Ludlum par hasard et le préposé de la bibliothèque de Richibucto, très serviable me commande ses livres des autres établissements. Pendant cette période, c'est ma façon à moi d'essayer de faire passer le temps et de vivre avec ma situation. Après une session avec Diane, mon accompagnatrice personnelle, j'abandonne la lecture à grande échelle. Elle me fait réaliser que je lis seulement pour oublier et fuir la réalité pour ne pas me retrouver seul avec moi-même, pour ne pas ressentir ma colère, ma tristesse, mon impuissance. Comme avant, je dois me tenir occupé ou faire quelque chose et la lecture me procure ce besoin.

Au mois de septembre 2009, au début de ma convalescence, Julie-Anne arrive chez nous avec quelques cadeaux. Parmi ces choses, il y avait un livre de Paulo Coelho, *L'alchimiste*. L'histoire est celle de Santiago, jeune berger andalou parti à la recherche d'un trésor enfoui au pied des pyramides. Dans le désert, initié par un alchimiste, il apprendra à écouter son cœur et à déchiffrer les signes du destin. C'est la clef d'une quête spirituelle; il poursuivra son rêve pour y trouver la vérité. C'est un livre simple avec de très beaux messages. J'ai l'impression de faire une balade littéraire. J'ai tellement aimé ce récit que je l'ai relu plusieurs fois depuis. J'ai bien aimé la partie du livre où il fait référence aux reflets du soleil sur l'épée qui distraient le garçon. Il suggère que dans la vie, tout comme le héros du livre nous nous laissons distraire par les choses qui brillent et qui n'ont pas de valeur. Nous accordons beaucoup d'attention aux objets matériels au lieu de nous concentrer sur les choses qui brillent à l'intérieur de nous. Cette histoire me rejoint dans mon existence, car dans ma situation présente, je ressemble un peu au héros. Je dois mettre plus d'accent sur mes valeurs intérieures au lieu des valeurs matérielles qui constituaient une grosse partie de ma vie jusqu'à maintenant. Comme lui, je dois quitter le confort de ma vie antérieure en quête d'une existence nouvelle, à la recherche de mon trésor. Un livre qui tombe à point.

Je trouve également un CD de Johanne Ledoux intitulé, *Guérir sans guerre*. Elle propose une quarantaine de réflexions pour mieux reconnaître mes rêves, mes talents, mon pouvoir, me réconcilier avec mon passé et ces cicatrices et retrouver qui je suis vraiment. Ce qui me

frappe dans cet ouvrage, est le fait qu'elle ait décidé de guérir sans se battre. Cela me fait beaucoup réfléchir et dans les jours suivants, en l'écoutant, je réalise que j'ai plusieurs points en commun avec son approche : l'urgence de se responsabiliser face à sa santé sans se culpabiliser; la nécessité d'établir un partenariat plutôt qu'une relation de soumission avec l'équipe médicale; l'importance de regarder la maladie non pas comme une fatalité, mais comme un évènement signifiant; le besoin de trouver un sens à sa vie, une motivation à guérir; la nécessité parfois de changer de valeurs et d'attitudes; des outils thérapeutiques complémentaires aux traitements médicaux. Je me suis battu, j'ai travaillé fort toute ma vie et voilà où j'en suis rendu. Je n'ai plus l'énergie pour me battre et je ne veux plus me battre.

Je vous mentionne ces choses qui pour un bien portant ne semblent pas trop importantes. Pour moi, dans ma condition, à chaque jour ou chaque semaine, l'arrivée d'un courriel, un article, un livre, un appel, une chanson ou d'une personne me permet de m'accrocher à des petites bouées pour me faire passer une autre journée jusqu'au prochain cadeau du destin.

Pour prouver que tout arrive au temps opportun et lorsque nous sommes prêts, le destin me met en présence de deux livres que j'avais lus quelques années auparavant, soit *Le pèlerin de Compostelle* un autre ouvrage de Paulo Coelho et *Le Secret* de Rhonda Byrne. Ces deux bouquins ne m'avaient pas nécessairement intéressé dans le temps. Au début de l'année 2009, ces deux ouvrages reviennent dans ma vie et je découvre avec bonheur toute la profondeur et la richesse de ces deux récits. Mes deux pèlerinages m'ont sensibilisé à ce que vit le personnage principal. Dans *Le pèlerin de Compostelle*, le héros pêche par orgueil. À la fin de son périple, il comprendra que l'extraordinaire se trouve sur le chemin des gens ordinaires, que la vérité est pour tous les hommes. C'est vrai que le chemin de Compostelle rend le pèlerin humble. Moi aussi, je dois réapprendre à prendre mon temps, à faire confiance. Avec la maladie, je vis le plus simplement possible, comme sur le chemin.

Dans le livre *Le Secret*, j'ai pris conscience que mes épreuves avec la maladie m'ont rendu plus ouvert aux possibilités qu'offre cet ouvrage. La majorité des personnes ont entendu parler ou lu ce livre. Avant ma maladie, je l'avais lu, mais je n'étais pas prêt, car rien ne me rejoignait. Depuis, je l'ai lu et relu, et il est toujours au chevet de mon lit.

Pratiquement chaque soir, j'ouvre le livre au hasard et je lis quelques pages avant de me coucher. Question de me rafraîchir la mémoire et de me coucher avec des idées positives. Ce qui m'a fait réfléchir dans ce livre, c'est le concept de la loi d'attraction qui explique comment les personnes s'attirent ce qui leur arrive. Pour moi, c'est un concept très difficile à accepter. Inconsciemment, peut-être, mais pas consciemment. Je ne peux admettre que je me sois donné ces épreuves. Il doit bien y avoir d'autres facteurs comme l'hérédité, les pesticides qu'on manipulait sur la ferme ou autres choses. J'ai remis le livre pendant plusieurs jours avant d'y retourner. Il faut que j'accepte ce concept ou que j'arrête de lire le livre. En reprenant la lecture, je constate que si je me suis attiré cela dans ma vie avec des pensées ou des images négatives, je peux, par le même procédé, m'attirer la santé avec des images et des pensées positives. Je tente immédiatement de reprogrammer ma façon de penser et de parler. Je dis bien tente, car, au début, je me suis échappé plusieurs fois. Comme il est plus facile de dire ce qu'on n'aime pas, il est plus facile de penser à ce qui va mal. Je m'adonne très peu au commérage et je tente de ne pas juger les autres. De ce côté ça va. Par contre, au niveau de mes pensées, je dois faire un gros effort. Si chacune de mes pensées est une force et qu'elle a le pouvoir de créer, je dois faire un effort pour demeurer positif. Je dois penser à ce que je veux et non pas à ce que je ne veux pas. Il faut donc dire : « *Je veux la santé.* » et non pas, « *Je ne veux pas être malade!* » Il est aussi question de mes sentiments, comment je me sens. Cela rejoint le commentaire à Diane de me laisser ressentir. D'après le livre, « *Mes sentiments sont le message que m'envoie l'Univers pour m'indiquer sur quelle fréquence je me trouve* ».

Une autre chose que je préconise après avoir lu ce livre c'est la gratitude. Je le faisais un peu avant de me coucher, mais maintenant, je remercie en me réveillant le matin, avant les repas et plusieurs fois par jour. C'est certain qu'avec mes épreuves, je suis reconnaissant pour toutes les petites choses que je peux encore faire. Je m'oublie parfois, car je ne suis pas parfait, mais j'apprécie beaucoup plus ce que je fais maintenant. J'ai essayé d'être parfait et je me suis rendu compte qu'un autre avait essayé d'être parfait et on l'a crucifié. Alors...

Une visite à la bibliothèque municipale et je découvre en fouillant dans les rayons, deux autres livres de Paulo Coelho, soit *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré*, et *Véronika décide de mourir*. Deux ouvrages qui me portent à réfléchir sur le sens de



la vie et de ce qui est important. Dans le premier, il est question du héros qui a le pouvoir de guérir les gens, mais il doit prendre une décision entre garder ses pouvoirs et perdre sa bien-aimée ou perdre ses pouvoirs et garder sa bien-aimée. Moi aussi, j'ai eu de la difficulté à voir et à entendre. Moi aussi, j'ai dû abandonner toutes mes activités et même ma façon de vivre et de voir la vie. Cela aurait dû être une décision facile dans les circonstances, mais mon égo me ramenait toujours là où j'avais de la puissance, où j'étais en sécurité. Coelho écrit :

*« Nous remarquons rarement que nous vivons au milieu de l'extraordinaire. Les miracles se produisent tout autour de nous, les signes de Dieu nous montrent le chemin, les anges essaient de nous faire entendre. »*

Il est vrai que depuis mes problèmes de santé, je remarque, je sens et je prends plus conscience des petits bonheurs qui surviennent à tout instant de la journée. Je pense que je savais qu'ils étaient là, mais maintenant, je les apprécie beaucoup plus.

Dans le second livre, Paulo Coelho nous amène dans un monde où les fous ne sont pas nécessairement dans les institutions. Il écrit que les fous dans leur folie sont vrais. Ils n'ont pas besoin de masques pour plaire aux autres. Dans ma maladie comme dans la folie, je peux dire bien des choses, faire ce qui me plaît, les gens vont mettre cela sur le fait que dans un cas ou dans l'autre, je ne suis pas moi-même. Dans mon cas, ma maladie permet à mon corps de prendre un repos, de me débarrasser des choses inutiles, de prendre un certain recul et de me concentrer sur l'essentiel. Les simples d'esprit, dès qu'ils sont étiquetés comme tels, peuvent faire ce qu'ils veulent sans être jugés. C'est comme les fous du roi dans le temps du Moyen-Âge. Ils étaient les seuls qui pouvaient dire des vérités à leur roi sans que celui-ci les exécute. Parce qu'ils étaient fous, les gens ne les prenaient pas au sérieux et cela n'offensait pas le roi. Paulo écrit :

*« Soyez fou, mais comportez-vous comme des gens normaux. Courez le risque d'être différents, mais apprenez à le faire sans attirer l'attention. Si tu sors hors des normes, t'es fou! Fou, c'est un nom donné par ceux qui aimeraient le faire, mais n'ose pas. »*

Maintenant, j'essaie de faire des petites folies quand je peux pour briser la monotonie et me convaincre que j'existe et que je peux passer à côté des préjugés. Je vais essayer d'être plus relaxe et de moins me prendre au sérieux. Sans faire l'éloge de la boisson, je suis sûr que vous avez remarqué que lorsque les gens boivent un peu trop et qu'ils font des folies, on commente en disant quelque chose comme : « *Il est fou ou elle est folle ce soir!* » Serait-il possible qu'un peu d'alcool nous aide à baisser nos masques et à devenir un peu plus nous-mêmes ou est-ce un simple moyen d'échapper à l'image que nous nous sommes construite de nous-mêmes? Les gens soi-disant sains d'esprit, comme vous et moi, mangent mal, dorment mal, ne prennent pas soin de leur santé, vivent à une vitesse accélérée, travaillent pour enrichir les autres, consomment et suivent le courant populaire et les idées des autres. Ne serions-nous pas plus normaux si nous faisons une petite folie par jour.

Chaque été, lorsque ma sœur Laetitia et son mari Guy descendent au Nouveau-Brunswick, ils m'apportent des livres. Par pur hasard, je tombe sur un petit volume écrit par Neal Donald Walsh, *Conversation avec Dieu*, tome 1. Je dis hasard, mais je suis convaincu que c'est le destin qui me l'a mis entre les mains. Ce livre m'est arrivé pour une raison et au bon moment de ma vie. J'en commence la lecture sans trop d'attentes, car c'est le dernier qu'il me reste. Je trouve un peu curieux, la technique de l'auteur qui déclare que c'est Dieu qui lui dicte directement ses réponses, mais chacun sa méthode. J'ai visionné le film de l'auteur et depuis je le comprends mieux. Plus j'avance dans la lecture, plus ses idées viennent me chercher. Le lendemain, après une nuit de réflexion sur ce que j'avais lu, je décide de recommencer la lecture, mais en y soulignant les passages importants pour moi. Dans certains livres, il n'y a que quelques passages à retenir, mais dans celui-ci, je n'arrête pas de souligner. Tout au début, en réponse à qui Dieu parle-t-il, il répond : « *La question n'est pas de savoir à qui je parle, mais qui écoute* ». Il continue en disant qu'Il communique avec nous principalement à l'aide de sentiments, de pensées, d'images et par l'expérience. Voilà encore une autre fois que les sentiments, le ressenti et la pensée font surface dans mon cheminement. Il mentionne que le sentiment est le langage de l'âme. Il continue en disant :

*« La Pensée la Plus Élevée est toujours celle qui renferme la joie. Les Paroles les Plus Claires sont celles qui renferment la vérité. Le Sentiment le Plus Magnifique est celui que tu appelles l'amour. »*

En d'autres mots, je dois parler en bien de tous et de chacun, penser positivement et ressentir ce que je veux. Un peu plus loin, il mentionne que toutes les actions sont motivées – à leur niveau le plus profond – par l'une ou l'autre de ces deux émotions : **l'amour** ou **la peur** et que toutes les autres émotions découlent de celles-ci. Est-ce que je vis, que je suis les règlements, les lois, la religion parce que j'ai peur des conséquences ou que je le fais par amour? C'est une question très simple, mais avec de grandes répercussions dans ma vie. En remplaçant l'amour par la peur, je change ma façon de penser et de voir les choses. Ma perception devient positive et moins axée sur la peur. Au lieu de respecter les dix commandements comme des ordres, il serait préférable de les voir comme des engagements qui mènent à une vie saine et par conséquent vers Dieu. L'auteur ne parle pas d'une telle ou telle religion, mais d'une façon de vivre notre vie, d'une autre manière avec des principes élevés. Je trouve que ses idées sur la vie et sur sa perception de Dieu sont assez profondes et nouvelles. Je pourrais continuer à vous citer des exemples qui m'ont interpellé, mais je pense que vous voyez un peu le sens du livre. Je ne vous dis pas que je suis entièrement d'accord avec toutes ses idées, mais je lis, j'analyse et je prends ce qui me convient en ce moment dans ma vie, tout comme vous le ferez en lisant mon livre.

Depuis mes deux pèlerinages sur les chemins de Saint-Jacques, je me posais beaucoup de questions sur la religion et j'essayais de me rapprocher de Lui. Mais, une religion axée sur la peur, telle qu'on nous l'a enseignée, ne concorde plus avec mes valeurs et mes idées. Je réalise que les religions que les hommes veulent nous faire pratiquer ne sont pas celles de Dieu. J'ai été plus ou moins croyant en fonction des moments dans ma vie, mais maintenant avec ma maladie et mes lectures, je vois cela d'un autre œil. Notre famille était pratiquante avec les croyances propagées dans ce temps-là. Les gens ne croyaient pas en Dieu par amour, mais par peur. Les prêtres ne prêchaient pas l'amour, mais la peur. Je ne pense pas que Jésus ou toute autre personne voudrait être aimé par la peur. Depuis quelque temps cependant, je constate que les valeurs véhiculées par la nouvelle génération de prêtres catholiques ou de ministres de certaines religions sont beaucoup plus axées sur un Dieu d'amour et de pardon. C'est en partie pour cette raison que nous assistons Ginette et moi-même régulièrement aux messes de notre paroisse.

Une fois mon hospitalisation terminée après ma greffe de cellules souches, je retourne chez moi. Quelques jours à la maison et je réalise que je n'ai plus mon livre *Conversation avec Dieu*. Un appel à l'hôpital et une visite ne suffisent pas à le retrouver. Je suis bien déçu, mais en y pensant bien, le livre est peut-être entre les mains d'une personne qui en a plus besoin que moi. La semaine suivante, après un rendez-vous avec l'oncologue, j'arrête dans un magasin de livre pour m'en procurer un autre. La responsable me dit qu'il n'y en a plus. Je fouille quand même et à ma grande surprise, je trouve non pas le livre que j'avais perdu, mais la trilogie complète de *Conversation avec Dieu* qui comprend le tome un ainsi que les deux autres.

Je recommence à lire et à souligner le tome un qui se rapporte principalement à des sujets personnels, comme les défis et les occasions qui se présentent dans la vie d'un individu. Le tome deux traite des sujets mondiaux, de la vie géopolitique de la planète et le tome trois porte sur les vérités universelles et les occasions qui attendent l'âme. Ce livre *Conversation avec Dieu* est également à mon chevet. J'y retourne pour relire mes notes ou les passages que j'y ai soulignés.

Au printemps 2011, pendant une rencontre de notre groupe *Vie Nouvelle*, il est question d'un psychanalyste jungien, célèbre, qui a contracté un cancer, s'est guéri et qui vient donner une conférence sur son vécu à Moncton. Guy Corneau est un auteur célèbre, un conférencier et il dirige des ateliers sur le développement personnel partout dans le monde. J'avais déjà lu son nom dans un article intitulé *La renaissance de Geneviève Borne* dans une revue que Julie-Anne m'avait remise au début de mes traitements, à la fin de l'été 2009. Geneviève Borne raconte sa transformation après son diagnostic du cancer du sein et la participation de Guy Corneau dans sa guérison.

La salle est pleine, le conférencier intéressant, les messages d'espoir abondent et les témoignages des participants après la conférence sont très émouvants. Je ne sais pas si les autres personnes présentes sont comme moi, mais j'aurais aimé qu'il nous donne une potion, un truc, une formule pour guérir notre cancer... Mais comme il le dit dans son livre : « *Rappelez-vous qu'il n'y a pas de sauveur ni de formule magique.* » Un passage de son livre *Revivre*, confirme une hypothèse que Diane m'avait exposée lors d'une de nos rencontres :

*« Les attitudes défensives que nous mettons en place composent ce que nous pourrions appeler notre personnalité ou notre personnage. Ce personnage est une sorte d'armure psychique vivante qui nous protège de sorte que nous ne soyons pas perturbés sans cesse par nos blessures fondamentales et les angoisses qu'elles cachent. Ce mécanisme protecteur se compose d'un ensemble de façons de penser, de sentir et d'agir qui nous définit et nous résume. Mais cela n'est pas réel; ce n'est essentiellement qu'une mesure d'adaptation. Dans un premier temps, cette carapace protectrice à laquelle nous nous identifions inconsciemment nous permet de survivre aux heurts et aux blessures; dans un second temps, toutefois, elle nous étouffe. Le problème vient du fait qu'une telle carapace affaiblit nos capacités perceptives et sensitives, si bien que la saveur même de la vie s'en trouve diluée. »*

Depuis très longtemps, sans m'en rendre compte, je me suis créé une image ou une façade pour les autres. Cette façade m'aidait à cacher mon impuissance ou mes faiblesses. Très jeune, certaines choses me dérangent, alors j'ai développé un schéma pour ne pas me dévoiler devant les autres. Maintenant, je dois vivre pour moi et essayer d'être le plus authentique possible. Depuis que nous sommes tout petits, nos éducateurs nous ont dit comment nous comporter, comment penser, comment agir. Nous avons hérité de nos parents cette forme d'éducation détachée de soi, nous l'avons transmise à nos enfants qui probablement vont, à leur tour, la transmettre à leurs enfants et ainsi de suite. C'est à souhaiter que la conscience élargie de la nouvelle génération puisse faire un bond quantique et laisser tomber ces techniques d'éducation archaïques. Le Moi véritable c'est ce que je suis, et non ce qu'on a fait de moi.

En plus des explications de son vécu avec le cancer, Guy Corneau apporte dans son livre, *Revivre*, une autre dimension dans la compréhension de la maladie. Des termes comme énergie, fréquences, ondes et vibrations lorsqu'ils sont associés aux cellules m'ouvrent une toute nouvelle perspective. Depuis le début de mon cancer, j'entendais des termes, des diagnostics et autres, jamais il n'était question du fonctionnement des cellules. Je n'avais jamais imaginé les cellules comme Guy Corneau en parle. Voici ce qu'il dit sur la fonction cellulaire :

*« Une cellule cancéreuse est une cellule qui souffre d'une dysfonction par rapport au programme central qui en gère la production. Cependant, elle n'est pas simplement folle, même si elle a perdu sa direction originelle. Elle est déprogrammée par rapport à l'influx de base, mais un autre programme la gère. Elle est restée intelligente. Elle continue à s'organiser et à se nourrir. (...) . La chimio sert à abattre le programme déficient. La visualisation sert à reprogrammer les nouvelles cellules pour la santé. »*

Vue sous cet angle, cette explication me semble simple, précise, me rassure et me rend plein d'espoir. Qu'il dise que les cellules souches sont porteuses d'un grand espoir me fait un grand bien.

D'après Guy Corneau, mes états affectifs agissent directement sur ma vitalité. Si je suis heureux, mon énergie positive est relâchée, la vie est belle et mon rythme vibratoire est élevé. Si j'ai peur ou si j'ai de la tristesse, mon énergie sera emprisonnée et j'aurai une perte de vitalité. Je comprends que mes cellules vibrent selon mon humeur ou comment je me sens. Combien de fois, je me suis dit : « Je suis fatigué, je n'ai pas d'énergie, comment cela se fait-il? » C'est un autre auteur qui m'encourage à penser et parler positivement ainsi qu'à me sentir bien. Avant j'attendais que le bonheur arrive; maintenant, j'essaie de me dire que je suis heureux et le reste de ma journée se déroule bien. C'est facile à dire, mais ce n'est pas facile à vivre; mais j'ajouterais que ce n'est pas impossible. Lorsqu'il dit que la psychologue, Rose-Marie Charest, lui apprend que quatre-vingts pour cent des gens atteints de cancer souffrent d'humeurs dépressives, je peux corroborer ses dires. Tout ne va pas toujours bien. Dans mon cas, ces humeurs dépressives vont arriver à certains temps de l'année ou à certaines périodes lorsque mon corps devient fatigué ou lorsque plusieurs choses arrivent en même temps ou que des choses me stressent. C'est dans ces moments que mon accompagnatrice personnelle est d'une grande utilité ainsi que les techniques de relaxation et autres.

En arrivant chez nous, je vais fureter sur le site de Guy Corneau et je découvre qu'il est possible de télécharger gratuitement une visualisation guidée intitulée *Dialogue avec les cellules*. Depuis, c'est l'une de mes pratiques préférées et je l'utilise régulièrement. Cette visualisation a été créée par Pierre Lessard, enseignant spirituel, et

animée par Guy Corneau. D'après son site, cette visualisation s'adresse aux personnes qui souffrent et particulièrement aux personnes atteintes d'un cancer. Ce dialogue avec les cellules corporelles comporte quatre parties et est d'une durée d'environ vingt-cinq minutes. La première partie consiste en une détente, suivie d'une plage d'écoute et d'un dialogue avec les cellules. La troisième partie stimule la création de nouvelles cellules et se termine par l'écoute des nouvelles cellules. Ce fut une belle découverte. L'exercice de visualisation a été très utilisé et d'une aide précieuse. Merci à vous deux!

À une autre occasion, en ouvrant mes courriels, je découvre un fichier intitulé *Ho'oponopono*. Je sais, moi aussi, je n'avais jamais entendu ce mot-là auparavant. Je ne savais pas si c'était une farce ou quoi. Le fichier demande de prendre quelques minutes, de fermer les yeux, d'écouter une chanson, de laisser les émotions accompagner la musique et les mots s'il y a lieu. C'était intéressant comme expérience et une fois l'écoute de la musique terminée, je fais une recherche sur Internet. Je tombe par hasard sur un site du nom de *La petite douceur* et une multitude d'autres sites qui explique en long et en large la méthode *Ho'oponopono*. En résumé, c'est une méthode hawaïenne ancestrale qui repose sur le repentir, la réconciliation, qui corrige les mauvais comportements et rétablit une bonne relation avec soi et les personnes de notre entourage. Si nous sommes bien à l'intérieur de nous, les choses vont être bonnes à l'extérieur. Un livre est disponible et je le commande immédiatement. D'après le livre de Barbel et Manfred Mohr, *Demandez à l'Univers*, cette méthode s'appuie sur l'hypothèse que chaque chose fait partie d'un tout et que le monde qui nous entoure n'est qu'un simple reflet de notre monde intérieur. D'une manière ou d'une autre, cela revient à dire que chacun crée tout ce qui existe. D'après Manfred, un des auteurs, l'origine de nos problèmes provient de l'intérieur de nous et conséquemment, la solution également. Un autre auteur et une autre technique préconisent que nous sommes responsables de nos malheurs et que nous pouvons changer. Encore une fois, je trouve cela difficile à accepter, car cela veut dire que j'ai créé mes malaises. Inconsciemment, je le sais, mais c'est quand même difficile à concevoir.

Plusieurs techniques sont expliquées dans le livre, mais celle de la *double empathie* est celle qui m'accroche le plus. Elle est simple et comporte trois étapes. Prenons l'exemple d'une personne qui nous contrarie. La première étape serait de nous mettre à la place de cette

personne et de nous demander : « *Si j'étais à la place de cette personne, pourquoi agirais-je ainsi? Que ressentirais-je?* » La deuxième étape serait : « *Si j'avais attiré une telle situation ou cette personne dans ma vie, pourquoi l'aurais-je créée?* » À la troisième étape, il s'agit de nous demander : « *Pourquoi ce problème existe-t-il dans mon monde, dans mon environnement?* » Il est important de libérer l'énergie à chaque réponse que nous obtenons avec les affirmations suivantes : « *Je suis désolé, je me pardonne, je m'aime et je me remercie.* » Cette méthode m'oblige à me demander pourquoi une certaine personne me dérange et quelles en sont les raisons. Cela peut me donner des pistes que je ne soupçonnais pas – problèmes à la maison, insécurité, valorisation, etc. – et que je peux tenter de comprendre par la suite. Si j'ai attiré une personne qui me dérange dans ma vie, c'est que j'ai quelque chose à apprendre de cela. J'ai fait plusieurs exercices ou tentatives et il me semble qu'en essayant de trouver des réponses à toutes ces questions, je deviens plus attentif aux raisons et aux besoins de l'autre personne.

En discutant avec David Babineau, un pèlerin de Compostelle, lors d'une rencontre, il me parle de la méthode *Sedona* qui apprend à lâcher prise et à accepter les choses telles qu'elles sont pour se libérer de certaines situations. Avec cette technique, il est aussi question de se poser des questions. J'ai fait quelques recherches, mais je dois avouer que je n'ai pas encore pris le temps de m'y adonner.



## *La spiritualité*

Depuis mon enfance, la religion a toujours été présente dans ma vie à des niveaux de ferveur variable. À notre petite école, le petit catéchisme était très présent et je faisais partie de l'association *Les Croisés*. Dans l'ancien temps, les croisés étaient des chevaliers chrétiens qui combattaient pendant les *Croisades* – nous étions des petits croisés au service de l'Église. Une comptabilité était maintenue sur le nombre de messes assistées, le nombre de messes comme servant de cœur, et ainsi de suite. À l'âge adulte, avec le travail, la famille et tout le reste, la ferveur s'est estompée. Mais dans le fond de moi, plusieurs interrogations sur la religion restaient sans réponse. Je voyais bien la ferveur de certaines de mes sœurs et mes frères, mais je ne la partageais pas. En plus du terme religion, celui de chrétien et de spiritualité faisaient régulièrement surface. Est-ce que les trois étaient reliés? D'après ce que j'avais compris, le mot chrétien était relié à la religion catholique. En Espagne cependant, lors de notre premier pèlerinage sur les chemins de Compostelle, une personne avait dit au sujet d'un prêtre qui avait refusé l'entrée d'une église à un pèlerin parce qu'il fermait celle-ci : « *C'est un catholique, mais ce n'est pas un chrétien!* » Cela m'avait fait réfléchir et à mon retour, j'essaie de trouver la différence. Selon les articles que j'ai lus, le mot chrétien est un dérivé du mot Christ. Il fut donné pour la première fois aux apôtres de Jésus-Christ. Un chrétien signifie qui appartient au Christ. Ceci veut donc dire que je peux être un bon chrétien en croyant au message du Christ sans faire partie d'une religion. « *Celui qui dit qu'il demeure en Lui doit marcher aussi comme Il a marché Lui-même.* » (1 Jean 2:6)(1 Corinthiens 11:1) Je comprends que suivre une religion c'est appartenir à un système de croyances bien organisé avec des principes très rigoureux et des rituels pratiqués principalement à l'intérieur d'un édifice particulier. Étant chrétien, je peux être affilié à une religion, mais ce n'est pas une exigence si je suis les enseignements du Christ.

Ma spiritualité, elle, a été un peu plus difficile à se manifester. C'est un terme très à la mode ces dernières décennies. Avec mes deux pèlerinages et mes problèmes médicaux, j'ai eu le temps d'y réfléchir. En premier lieu, pour moi, la spiritualité n'a ni frontières ni temples. C'est une façon de vivre ou de me sentir, qui se manifeste à l'intérieur de moi et qui correspond à mes valeurs les plus élevées à ce temps-ci de ma vie. Ma spiritualité change et évolue au fur et à mesure que je me connais

moi-même et que je décide ce qui est bon pour moi et ce qui ne l'est plus. Elle est étroitement liée à mon esprit et à mon âme. Ma spiritualité est un état d'être qui grandit au fur et à mesure que je lâche prise sur les choses superflues. Elle est comme une communion entre moi, le Tout-Puissant et l'univers. Comme le mot chrétien, la spiritualité peut être reliée à ceux et celles qui pratiquent une religion. L'un n'exclut pas l'autre.

C'est un peu en vivant plus intensément ma spiritualité que j'ai pris conscience du rôle de mon âme. C'est en lisant un passage du livre de l'auteur Neale Donald Walsh, *Conversation avec Dieu*, que j'ai probablement trouvé la clef pour ma guérison. En résumé, j'ai compris que le but de mon âme est d'évoluer. Elle cherche le sentiment d'amour le plus élevé que je puisse imaginer et elle veut en faire l'expérience. Dans ma vie passée, cette évolution n'était plus possible, alors elle voulait partir pour poursuivre son évolution dans un autre corps. C'était la fin de ma vie sur terre. Pendant ma maladie et mon isolation après ma greffe de cellules souches, j'ai dû prendre une décision à savoir si je partais ou si je donnais à mon âme des raisons pour évoluer et grandir dans mon existence. Mon âme voulait partir, mais mon corps, le véhicule de l'âme, et mon esprit, mon égo, ne voulaient pas mourir. Je devais donner l'assurance à mon âme que si elle restait, j'allais lui donner des occasions d'évoluer. Les encouragements des membres de ma famille et de mes amis, mon désir de guérir et d'être ont prouvé à mon âme qu'elle pouvait encore rester pour un certain temps. Je pensais que c'était mon corps qui était le plus important, mais il n'est rien d'autre qu'une enveloppe qui permet à l'âme d'évoluer. L'auteur le résume ainsi :

*« Toute la vie, tu crois être ton corps. À certains moments, tu crois être ton esprit. C'est au moment de ta mort que tu découvres qui tu es vraiment. »*

C'est un peu comme sur les chemins de Compostelle lorsque je marchais avec le moins de bagages possible. Toute ma vie j'avais accumulé des possessions matérielles, mais c'est dans le plus grand dénuement et la plus grande simplicité sur le Chemin que j'ai senti ma plus grande richesse. Je ne suis pas différent des autres, je me suis laissé influencer par la publicité, la consommation, la gloire et j'ai laissé mes valeurs spirituelles de côté. Le plus bel exemple est sans aucun doute, la fête de Noël. Le gros bonhomme rouge a supplanté le petit Jésus. L'avoir, le

faire et le matérialisme ont remplacé l'être. Petit à petit, je fais des progrès. Depuis plusieurs années, je ne demande pas de cadeaux et j'en fais le moins possible. L'année prochaine, j'aurai une crèche à notre maison et une autre pour mon petit-fils Mathis. Le plus beau cadeau ne vient pas des magasins, mais il réside dans qui on est et comment on se donne aux autres.

*« Chaque situation est un cadeau et chaque expérience cache un trésor. »*

*Neale Donald Walsh*

## *Pensées positives*

Diane, mon accompagnatrice personnelle, me donnait régulièrement des pensées positives à réciter avant de me coucher, le matin en me levant et si possible, durant la journée. Les différents auteurs que j'ai lus sont unanimes pour dire que les images et les pensées positives que nous soumettons à notre subconscient ainsi que les pensées positives que nous répétons ont une grande influence sur tous les plans de notre organisme – physique, psychologique, émotionnel et mental – et sur toutes les parties de notre corps en partant des organes à nos plus petites cellules. Selon le livre *Le Secret* :

*« Les pensées sont magnétiques et elles ont une fréquence. (...) Vos pensées actuelles façonnent votre vie future. »*

Alors, si mes anciennes pensées ont créé le Louis René que j'étais avec ses malaises, il est possible avec mes nouvelles pensées, d'en créer un autre. Dans *Conversation avec Dieu*, Neal Donald Walsh mentionne que :

*« Le processus de création commence par la pensée : une idée, un concept, une visualisation. (...) La pensée est le premier niveau de création. (...) Change l'idée que tu t'en fais, que tu te fais de toi... »*

Au premier abord, c'est une révélation tellement simple, mais ô combien difficile à m'y adonner. Tout au début de ma maladie, j'ai tenté une expérience pour voir combien de temps je pouvais demeurer avec des idées positives. Aussi imperméable que je croyais mon subconscient, en un rien de temps, les pensées négatives sur ma maladie, mes peurs, mon anxiété, mes culpabilités, s'infiltraient par des fissures pour devenir des torrents. Mais au fur et à mesure que je prenais du temps pour réciter des pensées positives, de lire des livres pertinents, ma perception a commencé à changer. Au début, je devais être très alerte pour détecter le moment où je succombais ou revenais à mes idées noires pour me remettre immédiatement sur la route du positif. Je ne peux être heureux si j'ai des pensées négatives par rapport à moi-même, à ma situation, si je juge et me critique. Il en va de même si je juge et critique les actions des autres. En me levant le matin, je fais le choix de me dire que je suis chanceux, heureux et que cela va être une bonne journée et que j'ai la possibilité de me créer une nouvelle existence. C'est un processus exigeant et parfois cela ne fonctionne pas immédiatement, mais au moins, je m'améliore un peu tous les jours.

Au début de mon cancer, en fouillant dans mes affaires, je trouve, par hasard, des feuilles plastifiées que j'utilisais bien des années auparavant et que j'avais oubliées. Sur ces feuilles, étaient écrits des messages positifs. Si je m'en souviens bien je les avais traduits de l'anglais; mais je n'en suis pas certain. Ils proviennent de la célèbre auteure américaine, Louise L. Hay. Je les lis et ils correspondent plus que jamais à ma situation actuelle. Cependant en plus de la traduction, j'ai ajouté ou supprimé quelques passages pour les rendre à jour avec ma situation. Comme les autres livres, ils sont dans ma petite bibliothèque sur mon bureau. Au début, je les lisais tous les jours, plusieurs fois par jour. Maintenant que j'ai plusieurs outils différents, je les lis à l'occasion. Merci beaucoup Madame Hay. Vous avez, par vos messages positifs, joué un rôle dans ma guérison. En voici quelques-uns :

*« N'importe quelle petite chose que je fais pour moi-même est motivée par l'acte d'amour de soi. M'aimer est la clé du succès dans tous les domaines de ma Vie. Et c'est ainsi. »*

*Louise L. Hay*

*« Mon corps est un temple dont je prends soin en lui donnant des aliments sains et de l'exercice. J'aime toutes les parties de mon corps. Mon corps a toujours su comment se guérir. Et c'est ainsi. »*

*Louise L. Hay*

## **JE SUIS EN SANTÉ, JE SUIS GUÉRI ET COMBLÉ**

*« Je me pardonne de ne pas toujours avoir bien traité mon corps par le passé. Je faisais de mon mieux compte tenu de l'intelligence et des connaissances que j'avais. Maintenant, je m'aime suffisamment pour me nourrir de tout ce que la Vie a de meilleur à m'offrir. Je donne à mon corps ce dont il a besoin pour acquérir force et santé. Je mange des aliments nutritifs avec joie. Je bois beaucoup d'eau pure et naturelle. Je trouve constamment de nouveaux exercices physiques qui me plaisent. J'aime toutes les parties de mon corps, au-dedans et au-dehors. Je choisis maintenant les pensées de paix, d'harmonie et d'amour qui créeront l'atmosphère intérieure d'harmonie et de paix dans laquelle les cellules de mon corps vivront. Je suis en harmonie avec toutes les parties de la vie. Mon corps est un bon ami dont je prends un soin précieux. Je suis nourri et soigné. Je me repose. Je dors en paix. Je me réveille avec joie. La Vie est bonne et j'aime vivre. Et c'est ainsi. »*

*Louise L. Hay*

## **JE SUIS PRÊT À RECONNAÎTRE MA PROPRE SPLENDEUR**

*« Je choisis maintenant de garder dans mon esprit et dans ma vie toute pensée ou idée positive, constructive, d'amour, qui m'aideraient à devenir la personne magnifique que je suis née pour devenir. Je me tiens maintenant debout sur mes deux jambes, je me soutiens et je pense sans l'aide de personne. Je peux grandir en sécurité. Plus je m'épanouis, plus les gens m'aiment. J'accepte l'aide des autres et je prends soin des autres personnes. Je suis une bénédiction pour la planète. J'ai un bel avenir. Et c'est ainsi. »*

*Louise L. Hay*

Encore par hasard, pendant ma maladie, je reçois d'un ami un courriel qui contient des pensées positives qui proviennent du livre *Le Secret*. Au début, je les récitais intégralement, trois fois chacune et

'essayais de ressentir le plus possible ce que je lisais. Mais au fur et à mesure de mon cheminement, j'en ai ajouté et j'en ai modifié quelques-unes. Voici les pensées positives qui proviennent de ce courriel sur le livre *Le Secret*:

*Aujourd'hui est le début de ma nouvelle vie.*  
*Aujourd'hui est le début d'une nouvelle vie pour mes nouvelles cellules.*  
*Aujourd'hui est la fin pour certaines de mes cellules. Merci!*  
*Toutes les bonnes choses viennent à moi.*  
*Belle journée pour être vivant.*  
*Je suis reconnaissant d'être vivant.*  
*Je vois la beauté tout autour de moi et à l'intérieur de moi.*  
*Je vis avec passion et j'ai un but.*  
*Je prends le temps de rire et de jouer chaque jour.*  
*Je suis réveillé, énergisé et en vie.*  
*Je me concentre sur toutes les bonnes choses dans la (ma) vie.*  
*Je remercie et je rends grâce pour chacune d'entre elles.*  
*Je suis en paix et je ne fais qu'un avec toutes choses.*  
*Je sens l'amour, la joie et l'abondance.*  
*Je suis libre d'être moi-même.*  
*Je suis magnifique comme être humain.*  
*Je suis la perfection de la vie.*  
*Je me suis très reconnaissant.*  
*Je suis heureux et j'ai une joie de vivre.*  
*Merci Seigneur pour tous ces bienfaits!*

NB : Certains de ces énoncés ont été modifiés ou ajoutés par l'auteur.

Plus mon cheminement avance – plus mes connaissances augmentent – plus je crée des petites histoires se rattachant à chacune d'entre elles. Par exemple si je récite la pensée suivante : « *Aujourd'hui est la fin pour certaines de mes cellules. Merci!* », je pense à ce que j'ai lu et entendu; au départ, ces cellules cancéreuses étaient de bonnes cellules intelligentes, mais leur rôle est terminé; elles ont bien rempli leur fonction, mais maintenant, elles doivent s'en aller pour donner la place à de nouvelles cellules. Je les remercie et je leur donne la permission de partir. Des énoncés qui prenaient quelques minutes à lire, me prennent beaucoup plus longtemps maintenant, car je prends le temps de les intégrer.

Les vingt-quatre longues journées passées en isolation et en salle de récupération m'ont permis de réfléchir à bien des sujets comme le temps, le suicide, la religion, la prière, la peur, les maladies et bien d'autres sujets. Voici quelques-unes de mes réflexions.

## *Le temps*

Pendant ma période en isolation, mes hospitalisations, et ma récupération, j'ai eu le loisir de côtoyer d'un peu plus près, le temps. Invisible et pourtant tellement important que tout est réglé autour de lui. Je l'ai critiqué, l'ai supplié souvent, mais je me suis aperçu qu'il était toujours fidèle à lui-même, que c'était moi qui ne savais pas comment le prendre. Dépendant où je suis, ce que je fais, la période de ma vie et mes humeurs, le temps, comme un caméléon, s'adapte à mes états d'âme. Tantôt il est pressé, tantôt il prend son temps. En certaines occasions, je n'en ai pas assez, en d'autres, j'en ai trop. Pourtant, c'est le même temps.

Lorsque j'étais jeune, j'avais l'impression qu'il était inépuisable et que j'avais le temps de tout faire et qu'il m'en restait toujours plus. Dans le plus creux de moi-même en isolation, le temps semblait être arrêté. Je pense même qu'il prenait son temps. Voulait-il me donner le temps de réfléchir, de le comprendre? Dans le même instant, des millions de personnes dans le monde en manquaient. Qu'il passe rapidement ou lentement, il m'est disponible pour l'apprécier et pour le vivre au maximum. Le temps est devenu pour moi, le symbole que je suis vivant. J'avais tendance à prendre le temps à la légère jusqu'au moment de ma greffe où je me suis aperçu que le temps m'était compté.

Vingt-cinq mois déjà depuis le début de mes malaises. Pour quelle raison les heures et les journées passent si lentement et les années si vite? Mais j'ai toujours le temps d'apprendre et d'expérimenter d'autres choses. La vie me donne présentement le temps de me découvrir moi-même. Maintenant, je ne prends plus le temps, je prends **mon** temps. Certaines périodes de la journée sont considérées comme **mon** temps. Lorsque je fais quelque chose pour les autres, ils doivent réaliser que c'est **mon** temps que j'utilise. Il est beaucoup plus précieux qu'avant et Ti-Louis et moi, nous le gardons précieusement. C'est pour cette raison que le présent prend de plus en plus d'importance pour moi. Le passé et

le futur n'existent pas. Je me rends compte que seul le présent est important et que j'ai vécu trop souvent dans l'un ou dans l'autre pendant des moments précieux de mon existence. À chaque journée, nous recevons un cadeau pour ne pas dire un présent. Le présent, c'est là que tout se passe et c'est là qu'est l'amour. Pas dans le passé ni dans le futur. Alors quand je lis, je bois, je mange ou je parle, j'essaie de le faire avec amour. La seule chose que je puisse faire est de vivre le présent le mieux possible pour préparer mon avenir.



## *Mourir dans la dignité*

Je l'ai mentionné précédemment dans un paragraphe que je n'avais pas pensé me suicider, mais le mot suicide est venu me chatouiller en quelques occasions. Lorsque j'ai été pour ma greffe de cellules souches, j'ai bien mentionné de ne pas me réanimer si je faisais un autre infarctus avec des séquelles graves ou un malaise qui ne me laisserait aucune chance de récupération. Pourquoi moi, je peux demander cela et des personnes atteintes de maladies dégénératives et sans issue ne peuvent pas être assistées pour mettre fin à leurs souffrances ou à leur vie sur cette terre? Pourquoi une personne à l'agonie, dans ses derniers jours ne pourrait-elle pas choisir, avec l'approbation de son médecin, de décider de son destin?

Je sais qu'il y a une grande différence avec des animaux et des humains, mais si nous pouvons avoir de la compassion pour notre animal de compagnie et choisir de mettre fin à ses souffrances, pourquoi ne pourrions-nous pas accepter qu'une personne que nous aimons choisisse de partir dans la paix et la dignité? Je ne veux pas entrer dans un débat au sujet des lois, des croyances, de la race humaine, des différents cas et ainsi de suite et encore moins dans les tabous. Cela n'est pas mon objectif. Ne serait-il pas préférable de quitter ce monde entouré de ses amis et membres de sa famille que de mourir seul dans une chambre d'hôpital et dans la souffrance? Une mort partagée dans l'amour; quel beau moment!

Notre vision de la vie et de la mort est biaisée par la propagande qui contrôle le comportement de certains dirigeants de différentes religions, des gouvernements, des organisations ou autres. Nous nous laissons manipuler par des gens qui ne veulent que s'enrichir et qui n'ont que leurs intérêts en jeu. Il est permis d'attaquer d'autres pays, de tuer des innocents au nom de la religion, de la paix, des richesses, du pouvoir, nommez-les. Mais, il est inconcevable qu'une personne avec une maladie incurable par exemple ne puisse s'en aller dans la dignité. Tuer des centaines, voire des milliers de gens, pour combattre une idéologie contraire à la nôtre est acceptable, mais permettre à une personne souffrante de mettre fin à ses jours est un crime. Permettre l'avortement de milliers de nouvelles vies est légal, mais le droit de mourir dans la dignité, bien encadré avec des balises, cas par cas, est un crime. Plusieurs personnes ont été incarcérées pour avoir fait un geste de compassion

envers la personne qu'elles aimaient. Peu de médecins ont été inculpés pour avoir pratiqué des avortements. J'ai beaucoup de difficulté à voir le raisonnement dans tout cela. Ce débat n'était pas quelque chose qui me préoccupait, mais maintenant que j'ai passé au travers d'une situation difficile et vu des patients souffrir, je ne vois plus les choses de la même façon. Parfois, les lois sont difficiles à comprendre et sont souvent en retard avec les changements évolutifs de la société.

Je trouve également étrange que des choses considérées illégales ou des péchés deviennent corrects par de simples modifications à la loi civile ou religieuse. Dans le cadre de la religion catholique, consommer de la viande les vendredis et manger avant de communier étaient considérés des péchés plus ou moins graves; les lois religieuses faisaient Office de Volonté Divine. Dès que les grandes autorités – par la force de l'éducation et de l'épanouissement culturel – ont réalisé que ceci était plus ou moins respecté, ils ont décidé que ce n'était plus péché. Du côté social, une fois la prohibition annulée, ce n'était plus un crime que de consommer de l'alcool. Nous sommes sortis des siècles ténébreux où les autorités abusaient de l'ignorance du peuple pour le mener du bout du doigt; mais malheureusement, il y a encore des gouvernements et des religions qui gardent leurs fidèles sous l'emprise de croyances abusives. Tout en croyant dans une loi pour maintenir un ordre social, je pense que la vérité réside au cœur de chacun et qu'il faut regarder à l'intérieur de soi et que chacun peut prendre des décisions selon ses valeurs et son cheminement. Conséquemment, les religions deviennent de moins en moins nécessaires sinon pour respecter notre héritage culturel. Certains prêtres d'aujourd'hui sont cependant beaucoup plus ouverts à l'évolution sociale et leur message est plus humain.

## *La prière*

La prière comme bien d'autres choses dans ma vie a subi des transformations surtout dans les dernières années avec mes problèmes de santé. Je dois avouer qu'elle est devenue plus fréquente ces derniers temps. D'une prière de pardon, elle est passée à une prière de remerciement, de supplication et à une prière de gratitude. Depuis ma jeunesse, je priais surtout pour demander pardon pour mes péchés ou mes fautes. Ensuite, j'ai commencé à Le remercier pour les choses que j'avais dans ma vie. Pendant l'attente d'un diagnostic, au début de mes problèmes médicaux, mes prières étaient surtout des supplications pour que les résultats soient négatifs et ensuite pour une guérison. Maintenant, mes prières sont des prières de gratitude. C'est un peu une question de foi. Je demande, ensuite j'ai confiance qu'Il va me l'accorder et je Le remercie pour cela. Je remercie Dieu pour ce que j'ai reçu et ce que je vais recevoir. Le matin, je remercie le ciel de me réveiller sans enflures et en bonne condition, de pouvoir me lever, de déjeuner et cela continue pour toutes les petites choses de ma journée. Avant ma maladie, je prenais tout pour acquis, comme si c'était normal, que cela m'était dû. Maintenant, je suis heureux de pouvoir faire ces petites choses si banales et je l'apprécie.

Dans *l'Alchimiste* de Paulo Coelho, il dit : « *Pourquoi chercher Dieu dans une église quand nous avons tant de beauté devant les yeux?* » Pourquoi se rendre dans une église pour prier quand on peut le faire seul dans un endroit propice à soi, pendant une marche, une bonne action, un travail? La prière c'est un peu comme une méditation ou une visualisation. Cela ne m'avait pas frappé avant, mais depuis que j'ai assisté à la neuvaine de Sainte-Anne du Bocage cet été à Caraquet, chaque fois que j'entends les gens réciter le chapelet en groupe, cela ressemble à un mantra; le son, le rythme, la répétition, tout est semblable. Voici une petite prière qui va comme suit :

*« Seigneur, Jésus, Esprit tout puissant, je me présente devant Toi en ce moment tel que je suis, avec mes petits bonheurs et mes nombreux défis. Je Te remercie, pour les bienfaits que j'ai reçus jusqu'à maintenant. Je Te bénis, je Te glorifie et je Te rends grâce pour tous ceux que je vais recevoir. Seigneur, je ne suis qu'un de tes enfants et je fais des erreurs. Donne-moi la sagesse de prendre de bonnes décisions concernant ma vie future. Tu sais que ma santé à tous les*

*niveaux est une priorité pour moi depuis quelque temps et je Te remercie pour ma guérison. Une parole, un signe, une pensée et je serai guéri. D'autres personnes sont aux prises avec des problèmes. Donne-leur la chance de Te rencontrer et de Te faire connaître. »*

## **Les rêves**

S'il est vrai que la pensée est créative, il est très important de faire attention à ce que l'on pense. Avec nos pensées positives, nos rêves sont un outil très important et peuvent en quelque sorte devenir le résultat final. Je ne parle pas ici de rêves que l'on fait une fois endormi, ou rêvasser en laissant aller son imagination au gré du vent. Je fais surtout allusion à un projet, un désir ou une vision de quelque chose que nous voulons accomplir dans notre vie; chanter, écrire, peindre, voyager et ainsi de suite. L'importance ou la grandeur du rêve ne dépend que de la personne qui décidera de le vivre. La liste est inépuisable. Plusieurs personnes me disaient après mon diagnostic de cancer que je n'aurais peut-être pas dû faire mes pèlerinages en France et en Espagne. Je leur répondais que moi, je ne regrettais absolument rien. Au contraire, j'ai réalisé deux belles expériences, la première avec mon fils, mon frère et mon épouse et l'autre seul avec Ginette. J'ai eu un cancer, soit, mais au moins, j'ai réalisé un rêve. J'ai tenté ma chance j'ai pris des risques, j'ai vaincu certaines peurs, j'ai laissé le confort du foyer. Après bien du temps, des préparations, des indécisions, mon rêve devint réalité.

Je pense que nous avons tous des rêves et que nous avons tous le choix de les réaliser. Certains peuvent se réaliser rapidement, d'autres peuvent prendre un peu plus longtemps et ils peuvent parfois prendre une direction insoupçonnée. Quand j'étais jeune, je disais à mon ami de jeunesse, Fernand, que je rêvais d'avoir un grand gymnase avec un plancher en bois franc pour m'entraîner et ainsi de suite. Quelque trente années plus tard, en 1991, l'école où j'enseignais se dotait d'un édifice tout neuf et par le fait même d'un gymnase tout neuf.

Nous avons le choix de rester dans notre petite cour, notre petit village ou d'aller voir ce qu'il y a ailleurs. Nous avons le choix de rester avec nos vieilles habitudes ou de créer de nouvelles occasions de revivre.

Nous avons le choix de vivre notre routine quotidienne ou d'aller à la découverte du monde et par le fait même, de soi. La routine enlève le piquant dans la vie et tue notre goût de vivre à petit feu. Paulo Coelho écrivait dans son livre l'*Alchimiste* :

*« Lorsque tous les jours sont semblables les uns aux autres, c'est que les gens ont cessé de s'apercevoir des bonnes choses qui se présentent dans leur vie tant que le soleil traverse le ciel. »*

Mes pèlerinages m'ont permis de voir, de sentir, de toucher, de vivre, de faire des connaissances qui autrement ne se seraient jamais concrétisées. Aujourd'hui, je suis plus riche, plus complet. Je suis très content d'avoir réalisé ces marches lorsque je l'ai fait et d'avoir cheminé sur ces chemins. Je mentionnais souvent aux jeunes qu'il faut avoir des rêves et qu'il faut foncer, ne pas avoir peur de les réaliser aussi étrange qu'ils puissent être. Bien souvent, les gens qui n'ont aucun rêve, ou qui n'ont que des peurs, vont essayer de nous dissuader de réaliser les nôtres. Lorsque j'ai rêvé d'écrire un livre, mon rêve était pour moi comme une chimère. Mais, tranquillement au fur et à mesure que le temps passait, mon rêve prenait forme et devenait réalité. Plus nos rêves sont grandioses, plus ils nous demandent du temps et de l'effort, plus ils prennent de place dans nos vies et plus ils deviennent précieux à nos yeux. Eux et moi, savons combien ils nous ont coûté.

Au sujet des rêves, Paulo Coelho disait :

*« Les gens qui n'ont pas de rêve et ceux qui en ont et qui ne peuvent ou ne veulent pas les réaliser, pour différentes raisons, s'empêchent de grandir et de sortir de leurs habitudes et de leurs routines. Ils doivent continuer de vivre tous les jours la même rengaine. La comparaison est un peu rude, mais à bien des égards, ces personnes ne vivent pas tellement différentes des animaux que nous gardons. Ils ont leurs maisons, qui est comparables à des cages dorées, ils vont se promener aux alentours et parfois un peu plus loin, ils perdent leur temps devant la télévision pour le faire passer et vont se coucher jusqu'au lendemain où il recommence la même routine. Nous méritons plus que cela. La vie est plus que cela. Si nous ne pouvons pas réaliser nos rêves, nous devenons fâchés contre nous-mêmes et les autres. »*

Les rêves ont toujours été importants pour moi, j'en ai réalisé plusieurs, mais maintenant je réalise que j'ai fait passer bien des choses avant d'autres. J'ai peut-être trop attendu. Ceux que j'ai maintenant deviennent de plus en plus importants. Ce n'est pas toujours facile de les réaliser, mais en essayant je me donne au moins la chance de réussir et cela me donne un objectif pour me lever le matin. Ceux et celles qui ont eu le cancer, s'ils sont comme moi, rêvent d'avoir une santé parfaite à tous les niveaux et de recommencer à travailler pour en accomplir d'autres. Avec notre imagination et nos pensées positives, il est possible de projeter dans notre subconscient et dans l'univers nos rêves pour qu'ils se réalisent dans le futur.

Si c'est possible, n'attendez pas, trouvez-vous un rêve et travaillez à le réaliser. Dès que vous l'aurez réalisé, d'autres apparaîtront.

## *Les signes*

En lisant un passage du livre de Paulo Coelho, je me suis rendu compte que tout n'est pas blanc ou noir, positif ou négatif, bien ou mal. Le voici :

*« Tout peut être malédiction jusqu'au jour où tu découvres la raison et cela devient une bénédiction si tu regardes bien et si tu fais attention aux signes. »*

J'ai compris que parfois, avant de critiquer la raison de certains événements, je dois attendre pour comprendre la ou les raisons. Mon cancer, mon accident et l'infarctus par exemple m'ont permis de me découvrir et de trouver mon but dans cette vie. J'aime bien regarder la lune le soir et les ombres qu'elle produit sur la terre. Mais pour contempler ce phénomène, il faut que le soleil laisse sa place à la nuit. L'hôpital qui était pour moi signe de souffrance et de mort est devenu un endroit de guérison. Ma perspective sur certaines choses a changé ces dernières années et je suis plus enclin à essayer de trouver les raisons de certains événements. Les apparences sont parfois trompeuses.

Dès mon premier séjour sur le chemin de Saint-Jacques en Espagne j'ai commencé à reconnaître et à réaliser que certains signes coïncidences ou des personnes apparaissaient dans des moments appropriés pour me guider ou me sortir d'un mauvais pas; des anges sur ma route. Au deuxième séjour en France, j'étais plus attentif à ces manifestations. J'ai rencontré bien des anges lors de mes pèlerinages, mais j'en rencontre aussi de ce côté-ci de l'Atlantique comme à l'hôpital. En parlant de Compostelle, je mentionnais auparavant comment c'était étrange que les gens avec les mêmes affinités finissent toujours par se rencontrer. Maintenant, avec le recul, je suis persuadé que les pèlerins que nous rencontrons ne sont pas là parce qu'ils nous ressemblent, mais qu'ils sont là pour nous aider, nous enseigner, nous faire comprendre quelque chose, nous faire cheminer. Lorsque je pense à Roger le Marseillais que nous avons rencontré les premiers jours, les Autrichiens, Andréa, Nicole, Louis, Diane, Eike, Fridericke, Bernard, Évelyne, Sylvie, Jeanine, Petra et j'en oublie, ce sont tous des pèlerins que j'ai observés sur le chemin et de qui j'ai appris. Ils m'ont tous enseigné quelque chose. Je ne dis pas que j'ai tout mis en pratique, mais j'ai vu des choses sous un autre angle. Lors des pèlerinages, ils m'ont donné le meilleur d'eux-mêmes, ils m'ont donné leur énergie. Je réalise seulement maintenant qu'ils étaient des anges mis sur mon chemin pour que je puisse réaliser mon rêve. J'espère qu'à mon tour, j'ai pu, moi aussi, être un ange pour quelqu'un.

Avant ma maladie, ces signes étaient probablement là, mais je ne les voyais pas comme tels. Maintenant, avec ma nouvelle conscience, ils semblent se produire plus souvent et au temps voulu. Dans les dernières années, je peux vous en énumérer des tas. Par exemple, Julie-Anne qui rencontre Ginette à la messe et lui parle de Diane quelques jours après ma sortie d'hôpital; Ginette qui rencontre un parent d'un ancien élève et qui s'offre pour venir entrer le bois dans la cave quelques jours après l'avoir reçu; les livres, les courriels, les personnes, les chansons qui surgissent en temps opportun. L'autre jour, je m'informais pour de la musique qui aide à la guérison. Hop, un courriel de France me donne ce que j'avais demandé. Plus les expériences arrivent dans ma vie, plus je constate que la « loi d'attraction » du livre *Le Secret* fonctionne vraiment. Au début, j'étais sceptique, mais plus je lisais, plus je me pratiquais, en cachette, sur des petites choses comme trouver un bon stationnement ou avoir un rendez-vous. Après en avoir parlé avec Ginette, même elle, fut surprise des résultats.

Lors d'une de mes journées sombres durant mes traitements de chimio, je reçois un appel d'un pèlerin de Compostelle, Jacques Frigault. Il demeure dans la Péninsule acadienne et est au courant de ma condition. Il se rend à Moncton pour une visite et veut me remettre quelque chose. Nous programmons une rencontre et je suis bien content de le revoir. Il me raconte qu'il est allé en Turquie précisément à Éphèse. Il me remet une petite bouteille contenant une eau bénite miraculeuse provenant de la dernière maison de la Très Sainte Vierge Marie et de l'apôtre Saint-Jean. Je suis très surpris de ce cadeau inhabituel et de sa gentillesse. Je la garde très précieusement à la tête de mon lit et je m'en sers à l'occasion.

Compostelle a tenu une place d'importance dans ma vie et rien ni personne ne pourra m'enlever cette expérience. J'ai tout aimé, en commençant par les légendes, les témoignages, les rencontres, les lieux et les souvenirs. Sur le Chemin, nous avons appris et chanté la chanson des pèlerins de Compostelle *Ultréa*. Au mois d'avril 2009, je reçois un courriel de Bernard Caillaud avec une chanson d'Anne Sylvestre, *Compostelle*. Elle raconte l'histoire d'un pèlerin qui décide de partir pour Compostelle avec son sac à dos et elle nous fait vivre tout au long de la chanson, les moments exquis de son aventure. Rapidement, cette chanson s'est retrouvée sur mon MP3 et je l'écoute dans des moments particuliers. La semaine suivante, mon ami Paul Demers me fait parvenir une autre chanson cette fois-ci de Leonard Cohen, *Danse me to The End of Love*. Allez sur Internet et prenez le temps de l'écouter avant de continuer ce récit. Comme la précédente, je l'écoute régulièrement pour me connecter avec moi-même.



## *Mots de la fin*

L'écriture de ce troisième et dernier chemin fut aussi difficile qu'anticipée. Lorsque le soir, avant de me coucher, je décrivais des passages douloureux, j'avais de la difficulté à dormir, car cela me faisait revivre bien des émotions. J'ai dû arrêter pendant quelques semaines pour me permettre de digérer à nouveau ces souvenirs. Par la suite, si j'écrivais le soir, je prenais du temps pour relaxer avant d'aller au lit.

Ce chemin littéraire m'a permis de renouer avec des pensées, des choses, des situations ou des trucs que j'avais oubliés ou mis de côté. En lisant les notes que Ginette avait prises, j'ai découvert bien des périodes dont je ne me souvenais plus. J'ai réalisé combien Ginette, François et Michel se sont relayés pour me tenir compagnie durant plusieurs jours après la collision avec l'original ainsi que mes frères et sœurs à Tracadie-Sheila. Ces moments totalement inconnus de ma part et qui m'étaient révélés m'ont fait apprécier ma famille davantage.

Je remercie Ti-Louis, mon corps et mon âme qui m'ont permis de passer en revue les différentes étapes de ces dernières années et de jeter un dernier coup d'œil à ces chemins de plus en plus fréquentés.

***« Et sache que ce que tu feras au moment de ta plus grande épreuve sera peut-être ton plus grand triomphe. »***

Neale Donald Walsh

## *Postface*

Je suis presque rendu à la fin de cet ouvrage et je me rends compte qu'une partie importante de ma vie se déroule actuellement. Ce fut difficile d'écrire sur certaines périodes ardues, mais je trouve que cela m'a fait un grand bien. Le fait d'écrire de la main gauche et de coucher mes expériences sur papier m'a permis de me défouler ou d'exorciser ma situation. En plus des souvenirs quelques fois douloureux, mes nouvelles pensées et mes nouvelles attentes chevauchaient mes anciennes et je me trouvais en face d'un dilemme. Je faisais face à une nouvelle réalité. Mes comportements, mes habitudes, mes pensées, mes valeurs et mes paroles faisaient face à une nouvelle façon d'être. Comme les pèlerins de Compostelle ont tous leur propre histoire à raconter, les personnes atteintes d'un cancer vivent une aventure toute particulière. Comme sur le Chemin de Compostelle, les épreuves se ressemblent, mais à la fin, le caractère de chaque personne va déterminer le dénouement pour chacun. En écrivant ceci, je confirme d'une certaine façon ce que j'ai retiré de toutes ces aventures.

Après la lecture du livre *l'Alchimiste* de Paulo Coelho et pendant ma convalescence, je me suis souvent posé des questions à savoir si j'avais réalisé ma *Légende personnelle*. Ai-je des regrets? Est-ce que j'aurais dû faire quelque chose de différent? Est-ce que ma maladie est la conséquence de mes choix ou est-ce seulement une coïncidence, ou les deux? Est-ce que mes pèlerinages en France et en Espagne faisaient partie de ma *Légende*? Est-ce que j'ai eu le contrôle de ma vie ou est-ce que je l'ai perdu en cours de route?

Une chose est certaine, ma vie antérieure, m'a amenée à vivre celle-ci. Comme je l'ai mentionné auparavant, mes décisions étaient les bonnes à ce moment-là de ma vie. Je suis le même physiquement, mais je ne suis pas pareil intérieurement. J'essaie de penser, de parler et d'agir positivement. En plus, je ne vois plus la vie comme avant. C'est à moi maintenant de continuer ma destinée. Je n'ai jamais été parfait et je ne le serai jamais. J'espère que je suis meilleur qu'hier et moins que demain.

Les dernières années n'ont pas été de tout repos, mais elles n'ont pas été complètement perdues. Depuis le début de mes problèmes médicaux, cela n'a pas été facile, mais en parcourant les salles d'urgence,

les lits d'hôpitaux, les salles de consultations, les traitements de chimio, je me suis rendu compte qu'il y avait toujours quelqu'un de plus mal en point que moi. Il y en avait des plus en forme, mais je n'étais pas le pire.

Vous avez pu constater que j'en ai vécu des épreuves et aussi, bien des changements. J'ai réalisé bien des choses sur la vie et sur moi. Certaines choses sont arrivées par hasard, mais d'autres sont le résultat de changements personnels. Il m'arrive encore de retourner dans mes anciennes habitudes, mais je suis plus habilité à m'en rendre compte et à y apporter des modifications.

Au début de mes traitements de chimio, je passais par des périodes très émotives. La peur, la fatigue, les médicaments, ma vie qui prenait une tournure des plus catastrophiques, tous ces facteurs contribuaient à me faire passer par des périodes difficiles sur le plan émotif. Maintenant, que je me sens mieux, je passe encore par des phases où j'ai la larme à l'œil pas mal facilement – souvent, en regardant un film ou en écoutant une chanson.

Un autre phénomène qui se produit depuis ma greffe, et qui m'arrive de plus en plus souvent, c'est de me retrouver dans un moment de plénitude, une sorte d'extase ou période parfaite de bonheur, comme aujourd'hui sur le perron en arrière de la maison. Lorsque ces moments arrivent, je n'ai aucun malaise, aucune pensée négative et je suis seul. C'est comme un moment sacré, une communion avec tout ce qui m'entoure. Dans ces moments-là, je suis en paix, comblé et émotif devant tant de beauté et d'amour. C'est un moment très intense qui peut durer de dix à trente minutes. Cela me surprend toujours, car je ne sais pas quand ils vont venir. Les heures qui suivent ne sont pas aussi intenses, mais je me sens bien. Je ne sais pas si c'est parce que j'ai souffert que je suis plus disposé à les reconnaître ou que je prends le temps de goûter et de ressentir ce qui se passe à l'intérieur de moi. Je ne sais pas pourquoi ils se produisent, mais c'est un petit goût de paradis, une « joie d'être » profonde. Dommage que cela ne puisse durer pour toujours.

Ma convalescence, ma maladie, ainsi que mes pèlerinages m'ont fait réaliser bien des choses. Quoique ces événements soient complètement à l'opposé l'un de l'autre, j'y trouve plusieurs similitudes. Que je sois sur le chemin ou dans une salle d'attente, je remarque que

nous sommes tous là pour les mêmes raisons. Sur le chemin, c'est pour cheminer vers un objectif et vivre une expérience personnelle et dans la salle d'attente c'est pour les traitements et pour cheminer vers la guérison. Dans les deux endroits, nous sommes tous égaux. Il n'y a plus de médecin, d'avocat, d'enseignant, de prêtre; il n'y a que des patients et des pèlerins avec des buts communs. Dans les deux cas, tu n'exiges rien et tu prends ce qui t'est donné. Les deux expériences vont te faire grandir et tu ne seras plus le même une fois l'expérience complétée. La douleur physique et la douleur intérieure sont présentes dans les deux situations; le voyage sera long et les conséquences encore plus longues. Tu as de bonnes chances de te rapprocher de ton Créateur et tu vas passer de longs moments seul. Il faut une bonne dose de courage pour passer au travers. Dans les deux situations, tu voyages léger et tout ce qui n'est pas nécessaire n'a pas d'importance. À Compostelle comme dans la maladie, tu réalises que les biens matériels, les possessions telles, l'argent, les collections, le sport, les émissions de télévision n'ont plus le même intérêt ni la même importance. On réalise que cela ne nous apporte rien ou très peu. Dans les deux cas, on s'aperçoit que le temps prend une autre importance, une autre dimension.

Plus je lis, plus je prends conscience que certains mots comme l'amour, la joie, les sentiments, les émotions, l'univers, l'attraction, le moi, être, reviennent sous une forme ou une autre et sont au centre de tout. Les verbes comme vibrer, ressentir, aimer, cheminer, prier sont maintenant présents dans ma réalité. Même si je travaille beaucoup à être, ces verbes d'action me sont très utiles. Durant tout ce temps, j'en suis venu à la conclusion que mon bonheur et ma santé reposent sur des choix très simples. Au niveau de mes pensées, j'ai le choix de créer et d'entretenir des pensées positives pour me guérir ou des pensées négatives pour me détruire. J'ai le choix de faire les choses par amour ou par peur. Des choix très simples, mais pas toujours faciles à faire. Dommage que j'ai dû attendre si longtemps pour comprendre cela. Mais, mieux vaut tard que jamais!

Tous ces principes, ces exposés, ces belles paroles que je lis ou que j'entends et les conseils qui me sont promulgués sont très intéressants. Mais, ils ne sont que cela si je n'en fais rien. Lorsque je me sens bien, que je suis heureux et en santé, c'est facile de mettre ces trucs en pratique. Quand j'étais en attente d'un diagnostic, quand je revenais d'un traitement de chimio, quand j'avais des sentiments dépressifs,

c'était une tout autre histoire. Je devais faire un grand effort pour m'adonner à l'une ou à l'autre des techniques. Mon imagination était très fertile en pensées de toutes sortes et les mettre de côté pour un temps demandait beaucoup de concentration. Je peux lire autant de livres que je veux sur la méditation, la visualisation, le bien-être, le bonheur, si je ne suis pas disposé à changer, à prendre le temps et à mettre en pratique ce qu'ils conseillent, cela ne donnera rien. Même son de cloche pour les disques de musique, de préparation mentale ou autre. Je dois prendre le temps de les écouter, les ressentir et de les mettre en pratique. Je me suis aperçu que lorsque je me sentais bien, j'avais tendance à être plus actif et en même temps, à m'oublier et mettre de côté ces outils. Mais, la vie est venue me parler et me ramener à la source. Aujourd'hui, je suis plus attentif à ces moments, je connais mieux mon corps et je lui donne des moments de détente.

J'ai compris que toutes ces méthodes complémentaires comme les massages, les détentes, la visualisation, la lecture, l'acupuncture, la marche, la messe et même la prière ont tous une chose en commun. En plus de leurs effets bénéfiques individuels, ils me permettent de donner à mon corps et à mon mental un temps de repos. Ceux et celles qui n'arrêtent pas de courir toute la journée, ne donnent pas la chance à leur corps de se reposer. Un moment donné, le corps va commencer par une grippe ou un rhume pour se reposer un peu et si la course effrénée continue, les maux vont progresser. Je me rappelle que je n'avais pas assez de vingt-quatre heures dans une journée pour accomplir mes tâches. J'aurais bien dû comprendre que cela allait contre les fonctions de mon corps. Je brûlais la mèche par les deux bouts. Je pensais que mes congés de Noël, de mars et les vacances d'été étaient suffisants pour recharger mes batteries.

Je crois que mon corps a été conçu pour accomplir certaines tâches dans un environnement sain. Il est conçu pour vibrer en harmonie avec mon entourage comme la mélodie d'un grand maître. Lorsque je pense, dis ou fais des choses contraires à mes valeurs ou à mon moi véritable, un désaccord dans les notes se fait entendre et mon organisme ne vibre plus au diapason. Imperceptibles au début, ces notes deviennent de plus en plus fortes et sonnent de plus en plus fausses si je continue à résister. Si une harmonisation ou des corrections ne sont pas faites, mon corps va me donner des messages sous forme de malaises et de maladie.

Au plus profond de moi, mes cellules vont subir ce stress et le transmettre à toutes les parties de mon corps.

Ce qui m'étonne avec certaines personnes qui ont eu un cancer, c'est leur courage de retourner au travail. J'admire le courage d'une mère qui doit prendre soin d'un ou de plusieurs enfants après et pendant qu'elle reçoit des traitements. Il y avait des matins où je me sentais bien et c'était facile de me lever. Mais il y avait de ces matins où le lever du corps n'était pas possible. En considération de mon expérience, j'ai de la difficulté à comprendre comment ces personnes peuvent continuer avec leur besogne journalière. Quel courage! Au début des traitements, les bons matins étaient rares, mais maintenant c'est tout le contraire. Malgré cela, je ne me vois pas aller travailler ou prendre soin d'enfants toute une journée. J'ai encore de la difficulté à prendre soin de moi. À un moment donné, je me suis senti comme si j'avais quatre-vingt-dix ans. Mais, un an après ma greffe, j'avais déjà rajeuni de dix ans. Maintenant, je me sens comme une personne de soixante-dix chandelles. Je ne veux pas insulter les personnes de ces âges-là, car je sais qu'il y en a qui sont en très bonne forme. J'essaie seulement de me comparer avec ce que je peux observer; mes pilules ont diminué, je suis moins fatigué, je bouge plus rapidement, ma flexibilité est meilleure, j'ai plus d'équilibre et ainsi de suite. Si la progression continue comme cela, je vais bientôt me retrouver à vingt-cinq ans...

Sur les chemins de Compostelle, avant de partir, on fait une sélection dans nos bagages et on se débarrasse du surplus pour n'apporter que le strict nécessaire. J'essaie de faire la même chose avec ma vie. Si je me débarrasse de mes peurs, de mes reproches, de mes culpabilités et autres aspects négatifs, cela crée de la place et me permet de les remplacer par d'autres choses comme la joie de vivre et l'amour. Au début de ma maladie, je ne pouvais comprendre cela. Maintenant, je sais que j'ai éliminé des choses encombrantes dans ma vie pour les remplacer par des choses plus importantes, comme prendre mon temps, me respecter, vivre en harmonie, sans stress. J'ai accumulé bien des bardas durant ma vie, c'est pour cette raison qu'il me reste encore bien du ménage à faire.

À quelques reprises, j'ai parlé de Ti-Louis et de l'enfant qui habitait en moi. Je l'ai fait souffrir et je l'ai souvent oublié dans un coin.

L'auteur Paulo Coelho résume bien l'importance de retrouver ce petit enfant enfoui en nous.

*« Parfois, nous sommes en proie à une impression de tristesse que nous n'arrivons pas à maîtriser. Nous nous apercevons que l'instant magique de ce jour-là est déjà passé et que nous n'avons rien fait. Alors, la vie cache la magie et son art. Nous devons écouter l'enfant que nous avons été un jour, et qui continue d'exister en nous. Cet enfant sait ce que sont les instants magiques. Nous pouvons bien étouffer ses pleurs, mais nous ne pouvons faire taire sa voix. Cet enfant que nous avons été un jour reste présent. Bienheureux les tout-petits, le royaume des cieux leur appartient! Si nous ne naissons pas à nouveau, si nous ne parvenons pas à regarder à nouveau la vie avec l'innocence et l'enthousiasme de l'enfance, alors la vie n'a plus de sens. Ceux qui tentent de tuer leur corps offensent la loi de Dieu — quoique moins évident aux yeux de l'homme, ceux qui tentent de tuer leur âme offensent également la loi de Dieu. Prêtons attention à ce que nous dit l'enfant qui vit encore dans notre cœur. N'ayons pas honte de lui. Ne le laissons pas avoir peur parce qu'il est tout seul et qu'on ne l'entend presque jamais. Permettons-lui de prendre un peu en mains les rênes de notre existence. Cet enfant sait bien que chaque jour est différent du jour suivant. Faisons en sorte qu'il se sente aimé de nouveau. Faisons-lui plaisir — même si cela signifie agir d'une façon à laquelle nous ne sommes pas habitués, même si cela semble une sottise aux yeux d'autrui. Souvenez-vous que la sagesse des hommes est folie devant Dieu. Si nous écoutons l'enfant qui habite notre âme, nos yeux brilleront à nouveau. Si nous ne perdons pas le contact avec cet enfant, nous ne perdrons pas le contact avec la vie. »*

La naissance de mon petit-fils, Mathis, a été une bénédiction pour ma guérison. Lorsque je suis en sa présence, je m'imagine que je retrouve mon enfant intérieur à travers lui. À chaque occasion où je le vois, j'essaie d'identifier la progression de mon Ti-Louis avec lui. Lorsque je le berce ou que je lui donne son biberon, je m'imagine que c'est Ti-Louis. L'amour que je lui donne, j'essaie de le sentir à l'intérieur de moi et de me souvenir que quelqu'un m'a aimé d'un tel amour inconditionnel. C'est pour cette raison que sa naissance fut si importante dans le moment où je reprenais vie moi aussi.

## *Notes de l'auteur*

J'écris ces dernières lignes quelques mois après le deuxième anniversaire de la greffe de mes cellules souches soit en avril 2012.

Bien qu'au début les bas étaient plus nombreux que les hauts, aujourd'hui, ces derniers sont plus nombreux et durent plus longtemps.

Je mène une vie presque normale et je me sens mieux maintenant que pendant les quatre dernières années.

Le tunnel fut long, mais la lumière que j'entrevois est de toute beauté.



# *Bibliographie*

## **Livres**

- ANGELARD, Christine. Voyage en pays d'intériorité, ou comment retrouver le chemin du cœur. Éditions Saint-Martin, 2011
- BONNEFANT, Diane, Compostelle – Pourquoi pas? (24 juillet 2009)
- CLOUTEAU, Lauriane – CLOUTEAU, Jacques. Miam Miam Dodo. Le Chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, La Voie du Puy. Les éditions du Vieux Crayon. Novembre 2007.
- COELHO, Paulo. L'Alchimiste. Éditions Anne Carrière, 1988.
- COELHO, Paulo. Le Pèlerin de Compostelle, Éditions Anne Carrière, 1987.
- COELHO, Paulo. Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré, Éditions Anne Carrière, 1994
- COELHO, Paulo. Véronika décide de mourir. Éditions Anne Carrière, 2000.
- CORNEAU, Guy. Revivre. Les éditions de l'homme. 2010.
- CORNEAU, Guy. [www.toslog.com/...](http://www.toslog.com/) / Guy-Corneau - Dialogue avec les cellules. Consulté le 20 novembre 2011. Partie 2-toSlog
- LEDOUX, Joanne. Guérir sans guerre, la guérison : une question de temps. Version livre audio. Éditions Alexandre Stanké inc. 2002.

MOHR, Barbel et Manfred. Demandez à l'Univers, transformez votre réalité par la méthode hawaïenne ancestrale Ho'oponono. Les éditions Le Dauphin Blanc. 2010

SIRÉJOL, Jean-Pierre - LABORDE-BALEN, Louis. Le Chemin du Puy. Vers Saint-Jacques-de-Compostelle, du Velay aux Pyrénées. Les éditions Rando, février 2006. ISBN2-84182-222-2.

SUELVES, Roger, Sixième camino (11 septembre 2010)

WALSH, Neale Donald. Conversation avec Dieu, un dialogue hors du commun. Tome 1, Édition Ariane. 1995

WALSH, Neale Donald. Conversation avec Dieu, un dialogue hors du commun, la trilogie complète, Édition Ariane. 2009

## **En ligne**

Ce qui est une ligne de Hickman? <http://fr.ogdeo.com/ce-qui-est-une-ligne-hickman.html>. \_ Consulté le 21 septembre 2011.

Delarue, Frederic, Musical Rapture, A Healing Gift to Humanity.  
<http://etredelumiere.ordinetfr.com/Unemusiquedeguerison.php>

Contributeurs de Wikipédia, « Chanaleilles (Haute-Loire), » *Wikipédia, l'encyclopédie libre*,  
[http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Chanaleilles\\_Haute-Loire&oldid=65212301](http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Chanaleilles_Haute-Loire&oldid=65212301) (Page consultée le mai 10, 2011).

Contributeurs de Wikipédia, Rocamadour, *Wikipédia, l'encyclopédie libre*,  
<http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Rocamadour&oldid=65008219> (Page consultée le mai 13, 2011).

L'or noir du Quercy, la truffe: Un champignon rare et très recherché, véritable produit de luxe  
Suite101.fr.<http://www.suite101.fr/content/lor-noir-du-quercy-la-truffe-a825#ixzz1MkgTObSr>

Condom (Gers), Wikipédia, l'encyclopédie libre,  
[http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Condom\\_\(Gers\)&oldid=65069312](http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Condom_(Gers)&oldid=65069312) (Page\_consultée le mai 31, 2011).

Ultreia & Suseis. <http://pelerins-composte> <http://pelerins-compostelle.net/travaux/ultreia.pdf?PHPSESSID=47cab5a0dd4f4e6dcfd8087633da6e02>

Soigner les blessures sportives en pro !  
<http://velo optimum.net/velonouvelles/7/ART/7juil/Canoe31.html>  
(consultée le 20 juin 2011)

Les chemins de Compostelle - toutes les informations. Les tendinites.  
<http://www.chemin-compostelle.info/>  
\_ \_consulté le 20 juin 2011

Les chemins de Compostelle - toutes les informations. Les tendinites.  
<http://www.chemin-compostelle.info/> (consultée le 20 juin 2011)

Myofascial Release - Wikipedia, the free encyclopedia - Traduction en français. Consulté le 21 novembre 2011.  
[wikipedia.org/wiki/Myofascial\\_release](http://wikipedia.org/wiki/Myofascial_release)

Qu'est-ce que le myélome multiple?  
[www.cancer.ca/.../what%20is%20multiple%20myeloma.aspx?](http://www.cancer.ca/.../what%20is%20multiple%20myeloma.aspx?) Consulté le 26 septembre 2011

## **Notes personnelles**

BONNENFANT, Diane, Compostelle, pourquoi pas. (2009, juillet 24)

SUELVES, Roger, Sixième camino. (2010, septembre 11)

Du même auteur :

*L'appel du Chemin de Compostelle, de l'Acadie à Santiago,*  
autoédition, 2009

